This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583987 2

OEUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

HISTOIRE DE MES IDÉES

1815 ET 1840

AVERTISSEMENT AU PAYS

LA FRANCE ET LA SAINTE-ALLIANCE EN PORTUGAL

ŒUVRES DIVERSES

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

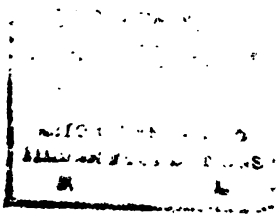
PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

Droits de traduction et de reproduction réservés.

1858



PRÉFACE

Ce volume renferme un ouvrage inédit, l'*Histoire de mes idées*. Il est destiné à tenir la place de ceux que je n'ai pu faire entrer ici [1].

Je me suis proposé de raconter sous une forme individuelle l'histoire morale de la génération à la-

[1] En voici les titres :

L'*Enseignement du Peuple*. Paris, 1850.

Un *Discours prononcé au Collége de France* le 6 mars 1848.

La *Croisade romaine*. Paris, 1849.

L'*État de siége*. Paris, 1851.

La *Révision*. Paris, 1851.

Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe. Bruxelles, 1856.

Introduction aux Œuvres de Marnix, ou la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle. Bruxelles, 1857.

Ces divers écrits politiques ou religieux formeraient un onzième volume que je ne désespère pas de placer un jour sous les yeux du public.

Il faut y joindre la *Traduction des Idées de Herder sur la philosophie de l'histoire*, traduction qui m'a coûté plus de temps que je n'en eusse mis à une œuvre originale. Des engagements particuliers ne me permettent pas de réimprimer ces trois volumes sans le consentement de l'éditeur.

quelle j'appartiens. Qu'on la blâme ou qu'on la loue, personne ne lui refuse d'avoir fait quelque chose.

Il s'agit non pas seulement de moi, mais des autres, c'est-à-dire de l'esprit qui a soufflé sur nous tous, au commencement de la vie. C'est ce qui me décide à laisser paraître ces pages que j'étais tenté d'ajourner après moi.

Je n'ai pas dépassé les vingt premières années de ce siècle; elles suffisent pour montrer en quoi il se sépare du précédent. La plante est visible dans son germe. Et qui ne voudrait, s'il le pouvait, voir un monde dans l'embryon?

Lecteur, je te donne ici ma vie dans ces ouvrages semblables d'esprit, différents par les sujets, par la forme, et réunis pour la première fois. C'est à toi de juger si de leur ensemble ressort pour toi une force morale, une lumière, une vie, une âme dont tu puisses profiter. Quant à moi, il serait trop tard aujourd'hui pour en parler.

Je n'en dirai qu'une chose; c'est qu'ayant traité des sujets bien différents, à des époques plus différentes encore, je n'ai pas eu à rétracter une seule de mes idées.

La vie qui a souvent changé ma fortune ne m'a point condamné à changer de pensée. J'ignore le

supplice d'être en désaccord avec soi-même. Le sentiment de cette unité au milieu des convulsions de notre temps est le plus grand bien que j'aie reçu; et y a-t-il un seul jour où je n'en reçoive de considérables?

Une pensée qui illumine l'existence, voilà le meilleur don que les cieux puissent faire à l'homme. Qu'ils m'accordent ce bienfait pour mon lot, à la fin de ma vie, je les tiens quittes du reste.

« Il y a, » a-t-on dit, « des pensées belles et fé-
« condes qui donnent éternellement naissance à une
« lignée de pensées belles et fécondes comme elles.
« Il y en a de stériles et de difformes qui stérilisent
« la vie et enlaidissent la beauté. Il y a des pensées
« printanières qui ont une vertu de régénération; à
« leur contact, notre esprit refleurit et reprend la
« vigueur du printemps de l'année.

« Il y a des pensées douées d'une force prodigieuse
« d'attraction. Celles-là rayonnent comme un foyer,
« elles vous entraînent dans les cieux de l'intelli-
« gence; elles vous ouvrent l'éternité sereine. Les
« mots eux-mêmes sont quelquefois héroïques; ils
« ont une puissance qui ressuscite les âmes enseve-
« lies. »

J'ai passé mes jours à entendre les hommes parler

de leurs illusions, et n'en ai point éprouvé une seule. Déceptions, chimères, tromperies, qu'est-ce que cela? Je l'ignore.

Aucun objet de la terre ne m'a menti. Chacun d'eux a été à l'épreuve tel qu'il m'avait promis d'être. Tous, même les plus chétifs, m'ont tenu exactement ce qu'ils m'avaient annoncé. Ceux qui m'ont blessé m'avaient averti d'avance. Les fleurs, les parfums, le printemps, la jeunesse, la vie heureuse dans le pays natal, les biens désirés et obtenus, s'étaient-ils engagés à être éternels?

Le monde m'a-t-il tendu une embûche? Non. Cent fois il m'avait averti de ce qu'il est, et je l'avais compris. Quelle plainte puis-je élever contre lui? Aucune.

Il en a été de même des hommes. Aucune amitié ne m'a manqué de celles sur lesquelles je comptais véritablement, et la mauvaise fortune m'en a donné auxquelles je ne devais point m'attendre. Personne ne m'a trompé, personne ne m'a livré. J'ai trouvé à l'occasion les hommes aussi constants à eux-mêmes que les choses. Tous portent l'enseigne qui les fait reconnaître. Il n'y a de piéges que parce qu'on veut résolûment être trompé.

Où est la déception, si je suis justement à la place

que je m'étais toujours assignée? Où est l'illusion, si tout ce que je craignais est arrivé? Où est l'aiguillon de la mort, si je l'ai tant de fois senti par avance?

Ce que j'ai aimé, je l'ai trouvé chaque jour plus aimable.

Chaque jour la justice m'a paru plus sainte, la liberté plus belle, la parole plus sacrée, l'art plus réel, la réalité plus artiste, la poésie plus vraie, la vérité plus poétique, la nature plus divine, le divin plus naturel.

Ah! s'il me restait assez de temps pour aller au fond des choses que j'ignore, je sais bien que les contradictions qui m'étonnent encore finiraient par disparaître. Là où l'inquiétude me saisit, l'énigme se dénouerait d'elle-même. Je me reposerais dans la lumière.

C'est plutôt éblouissement que ténèbres, si nous avons tant de peine à discerner et atteindre le vrai. Il faut accoutumer lentement nos yeux à sa splendeur; voilà pourquoi le soir de la vie vaut mieux que le commencement.

Presque toujours la destinée des ouvrages des exilés est d'être dispersés à tous les vents, et bientôt on a peine à en trouver quelques vestiges. Cette

amertume m'a été épargnée. Plusieurs personnes, en mon absence, se sont réunies pour veiller aux détails de cette édition. Je croyais avoir le temps de leur témoigner à loisir ma vive reconnaissance. La mort est arrivée plus vite que moi. Déjà il est trop tard pour m'acquitter envers Daniel Manin et Ary Scheffer.

Que mes amis, Auguste Marie et Alfred Dumesnil, sans lesquels cette publication eût été impossible, me permettent de placer ici leur nom, à l'endroit où elle s'achève. Ces noms signifieront toujours Abnégation et Dévouement.

E. QUINET.

Bruxelles, 25 mai 1858.

1815 ET 1840

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

— —

La situation, quoique changée, n'ayant fait que confirmer ce petit écrit, il n'a pas semblé inutile de le réimprimer, d'une part, parce qu'il convient surtout de redire ce que l'on croit être la vérité dans le moment où le pouvoir est le plus décidé à y fermer l'oreille; de l'autre, parce qu'il s'agit d'un sujet indépendant des variations du gouvernement et de celles de l'opinion. Loin de méconnaître ce qui manque à cet essai, je me propose au contraire de le compléter par une suite d'opuscules du même genre, dans le cas où la sympathie des hommes qui l'ont accueilli ne m'abandonnerait pas dès le commencement. Arracher aux disputes des partis quelques articles immuables de foi nationale, et, si la destinée achève de nous frapper par derrière, laisser au moins un testament que puissent accepter et exécuter ceux qui viendront après nous; voilà aujourd'hui ce qu'il reste à faire aux hommes de bonne volonté dont les mains sont liées par l'apathie, l'avarice ou la pusillanimité des autres.

Qu'est-il arrivé depuis le court intervalle que je rap-

pelle? Nous sommes descendus un degré plus avant dans le faux. Nous touchons d'un peu plus près à l'abîme; on dirait qu'un grand suicide va se consommer. C'est un État qui, frappé à la tête, s'en va comme un homme égaré, de contradictions en contradictions, défiant la raison la plus saine de calculer d'avance sa marche, du lever au coucher du soleil. Aujourd'hui, je vous abandonne l'honneur, puisque, selon vous, il coûte trop cher à sauver. Mais le bon sens, mais le droit sens, mais le sens commun, le plus ancien, le plus constant attribut de ce pays, faut-il aussi y renoncer? Écoutez.

Une administration est renversée, une autre lui succède. Qui, pensez-vous, va représenter au dedans cette politique nouvelle? L'homme qui, hier, était au dehors le représentant de la politique qu'on vient de renverser.

Une coalition semblable à celle de 1815 se forme contre la France en 1840. Qui, pensez-vous, va couvrir la France contre cette agression nouvelle? L'homme qui a été l'organe, le défenseur, l'ami de la coalition de 1815!

Les cendres de Napoléon sont rendues à la France; elles approchent; elles vont entrer dans le port. La terre tressaille. Qui, pensez-vous, va, au nom de tous, recevoir le premier et saluer ces dépouilles? L'homme qui était à Gand pendant que Napoléon était à Waterloo. Ah! si c'est là l'hospitalité que vous préparez à ces cendres, elles étaient mieux sur leur rocher; et fasse le ciel, si elles doivent toucher une France ou ennemie ou avilie, qu'elles soient, à cette heure, ensevelies dans l'Océan!

Dans cette voie de mensonge, qui donc nous ramènera au vrai? Quel miracle social délivrera ce peuple investi au dedans et au dehors? Est-il encore un moyen légal, normal de nous sauver? S'il existe, je vous supplie de l'employer sans retard; car je vois que la patience des

meilleurs commence à se lasser. Ils voudraient, pour beaucoup, ne perdre ni la modération des pensées, ni celle du langage; et, en écrivant ceci, je sens moi-même que ce qu'il y a de plus difficile au monde est de s'abstenir de braver ceux qui prétendent intimider.

Il est vrai qu'un grand nombre d'hommes, qui d'abord avaient ressenti l'injure publique, se sont bientôt accoutumés à la souffrir. Ils espèrent obtenir le repos dans la honte, et déjà ils trouvent cet oreiller moins dur qu'ils ne pensaient. Je les avertis que s'ils s'y endorment, c'est la guerre qui les réveillera, non pas la noble guerre des champs de bataille, mais l'affreuse guerre intestine, puisque, avant de mourir, comme ils le veulent, dans le ruisseau, il reste encore à la France à se déchirer de ses mains.

II

Sans parler davantage des ennemis du dedans, je dois une réponse à ceux du dehors; et comme je remarque que toutes les fois qu'il est question des traités de Vienne, les écrivains allemands se croient le plus immédiatement intéressés à les défendre, à cause de la frontière du Rhin, c'est à eux surtout que j'adresserai les réflexions suivantes.

On vous tient, avec raison, pour l'un des peuples les plus loyaux de la terre; à ce titre, je vous demanderai d'abord si tous, à la nouvelle des journées de 1830, vous n'avez pas cru qu'elles emportaient avec elles un change-

ment quelconque dans le droit public des invasions. Je l'ai vu de mes yeux, et je ne l'ai pas oublié : de l'Elbe au Danube, vous avez salué, plus haut que personne, la résurrection de notre pays; et telle était alors votre sympathie pour nous, que si, seulement, nous eussions secoué nos chaînes, plusieurs d'entre vous nous auraient aidés à les rompre. N'est-ce pas là la vérité?

La France ayant paru bientôt se résigner, la direction de vos esprits a dû naturellement changer. Plus nous nous sommes abstenus même de l'espérance, plus vous vous êtes rattachés aux conquêtes que vous avez faites sur nous; en sorte que nous avons laissé la politique, l'administration, l'opinion du Nord regagner peu à peu, une seconde fois, sur nous, cette rive gauche que nous avons semblé céder. Voilà le terrain que nous avons perdu depuis dix ans. Ce que vous appeliez une nécessité de notre fortune, vous l'appelez aujourd'hui ambition, fumée, désir de conquête. Voyons si la justice, l'équité sont ici pour vous ou pour nous.

Vous êtes d'un pays qui, depuis un siècle, non-seulement a conservé tout ce qu'il avait acquis, mais encore s'est accru de plusieurs provinces. Vous possédez le tiers de la Pologne, les États vénitiens, la Lombardie, la Dalmatie. La ligne du Danube vous assure votre agrandissement du côté de l'orient. Nous, au contraire, montrez-nous, je vous prie, un coin de la carte où nous n'ayons été dépouillés de quelque partie importante de nous-mêmes. Du côté de la mer, où sont nos colonies, nos îles, nos comptoirs? ils appartiennent à vos alliés. Du côté de la terre, où sont nos places fortes? c'est vous qui les possédez. Vous ne savez que trop bien que notre frontière est, non pas affaiblie, mais enlevée, et quelle énorme blessure vous nous avez faite tous ensemble depuis la

Meuse jusqu'aux lignes de Wissembourg. Par là, notre flanc est ouvert. Le cœur de notre pays est, pour ainsi dire, mis à nu; et la Révolution de 1830 n'a plus pour respirer même les frontières de la Régence.

Si donc c'est notre ruine que vous désirez ouvertement, vous avez raison de parler comme vous faites; vous êtes des hommes conséquents avec eux-mêmes, et ce n'est pas la plume qui doit vous répondre. Oui, si vous voulez notre destruction certaine, vous avez raison de nous conseiller de rester dans les conditions où nous sommes et où nous ne pouvons manquer d'étouffer. Mais si vous reconnaissez que vous aussi, vous êtes, dans l'ordre civil, les fils de notre révolution, qu'elle est en partie la conséquence de votre réforme religieuse; qu'ainsi nous avons, vous et nous, le même dogme politique et social à sauver, le même principe, le même intérêt, le même ennemi, vous devez désirer comme nous que la France ne meure pas, c'est-à-dire qu'elle ait dans sa constitution extérieure les conditions de la durée.

Prenez garde d'obéir à des haines surannées; et par ostentation de la victoire n'allez pas oublier vos vrais intérêts. Ceux qui depuis 1815 ne cessent de vous exciter contre nous sont des hommes d'honneur dont je connais un grand nombre, mais qui, abusés par leur souvenir, se trompent sur le nom de leur ennemi. Ils nous cherchent où nous ne sommes plus, sur le trône du monde, nous faisant ainsi l'honneur et l'injure de confondre ce que nous sommes avec ce que nous avons été. Supposez, pour un moment, que la haine véritablement impie de ces hommes atteigne leur but, et que la France disparaisse de la terre : combien croyez-vous qu'il se passerait de temps avant que vous ne vinssiez à rencontrer la Russie et à être plongés à votre tour dans le gouffre? Pour

moi, je pense que notre destruction entraînerait immédiatement la vôtre; car votre ennemi n'est plus parmi nous : il est dans le Nord. Le fleuve qui vous sépare de lui n'est plus le Rhin, c'est le Danube sur lequel il vous importe, en effet, de vous étendre et de vous enraciner. Grandissez, débordez avec lui; la Providence vous attire par lui en Orient, il vous rattache aux destinées futures de l'Asie et vous invite à ses dépouilles. C'est de ce côté qu'est votre pente. Le Rhin a votre passé, mais le Danube seul a votre avenir.

Je sais combien ce nom du Rhin parle fortement à vos esprits, que c'est un fleuve allemand, que la patrie allemande tout entière semble attachée à sa rive, qu'il réveille en vous toutes les passions qui font que l'on tient à la terre, qu'il vous émeut d'autant plus qu'il n'appartient pour vous qu'au souvenir. Mais je sais aussi que le Rhin est un fleuve français; que toutes les fois que la France a été grande, elle s'est baignée dans ses eaux; que Louis XIV, la République, sans parler de Charlemagne, l'ont mêlé à notre histoire; que nos lois, nos codes, sont naturalisés sur sa rive; que la Révolution y a planté sa borne; que l'âge héroïque de notre démocratie se marie sur ses bords aux traditions de votre moyen âge. C'est assez dire que le Rhin est désormais tout ensemble allemand et français, qu'il n'est plus exclusivement à aucun de nous; que, de nos deux peuples, celui qui prétend le posséder tout entier commet une iniquité au détriment de l'autre. Si donc vous voulez, ce qu'ont fait la nature et le temps, le Rhin sera entre nous le fleuve d'alliance dans lequel se mêleront, s'associeront le génie de la France et de l'Allemagne, celui de la réformation religieuse et de la réformation politique, de Luther et de la Révolution, et il emportera pour jamais à la mer

les haines passées. Si vous le voulez, il peut devenir encore un fleuve de sang où les fils de nos fils et leurs fils recommenceront éternellement les luttes de leurs pères. Et qui déjà se réjouit de cette bataille éternelle? Je vais vous le dire : la Russie, qui sur les ruines communes de nos deux races assoira le trône nouveau de la race slave.

Considérez un moment combien la possession de la rive gauche du Rhin a de votre part un caractère hostile pour nous. En occupant ce bord vous ne pouvez vous empêcher de paraître menacer, car vous avez le pied sur notre seuil. Vous êtes chez nous. Vous pourriez pénétrer jusqu'à notre foyer sans rencontrer un seul obstacle, tant le piége a été bien ourdi. Au contraire, lorsque cette rive est à nous, notre position n'est encore que défensive. Nous ne sommes pas debout à votre porte ; le fleuve reste entre nous; et il est si vrai que ces provinces n'entrent plus naturellement et nécessairement dans votre organisation nouvelle, que vous n'avez su comment les y rattacher, et qu'elles ne sont retombées sous votre influence que depuis qu'elles ont vu la France de 1830 déserter son rang de bataille. Hommes de bonne foi, quel lien trouvez-vous entre Saarlouis et Berlin, entre Landau et Munich? Je n'y en vois pas d'autre que celui du hasard et de la violence.

Ne redites donc plus que la possession d'une frontière est pour nous l'illusion d'une ambition factice, et ne prenez pas pour un caprice de conquête la nécessité de respirer et de vivre. Les hommes de nos jours peuvent s'endormir sciemment dans l'incurie; cette pensée ne laissera pas de se réveiller demain, car elle n'est pas de celles qui meurent avec chaque parti; elle est au fond de tous, elle survit à tous, ou plutôt elle appartient à la conscience publique. Quand je pense par combien de liens votre

pays et le nôtre sont désormais réunis, combien ils sont d'intelligence sur presque tout le reste, j'avoue que je suis près de regarder comme une guerre civile la guerre entre la France et l'Allemagne. J'ose ajouter qu'il n'est personne de ce côté du Rhin qui désire plus sincèrement que moi votre amitié; mais si pour l'obtenir il s'agit de laisser éternellement à vos princes, à vos rois absolus le pied sur notre gorge, et de leur abandonner pour jamais dans Landau, dans Luxembourg, dans Mayence, les clefs de Paris, je suis d'avis, d'une part, que ce n'est pas là l'intérêt de votre peuple; de l'autre, que notre devoir est de nous y opposer jusqu'à notre dernier souffle. Vous-mêmes, si vous réfléchissez à ce qui précède, vous avouerez que l'équité est ici pour nous, puisque le Danube turc compensera pour vous, infailliblement et surabondamment, le Rhin français; que pour nous il n'est pas d'autre issue possible; que cette possession est notre Orient; que pour vous elle n'est que le signe de votre victoire sur des principes que vous avez adoptés, c'est-à-dire sur vous-mêmes; que l'Europe s'agrandissant de tous côtés, la France ne peut pas seule décroître; qu'en un mot, il faut ou déclarer que nous sommes de trop dans le monde, ou bien, admettant la nécessité de notre existence, admettre les conditions qui nous permettent de vivre.

Paris, 15 novembre 1840.

1815 ET 1840

Si les hommes qui observent attentivement ce pays s'accordent encore sur quelque chose, c'est pour reconnaître parmi nous plusieurs des signes qui marquent le dépérissement d'une société. Malgré cela, la France ne croit pas à la mort. Elle se rit de ses prophètes. Est-ce légèreté, imprévoyance ou instinct profond de l'avenir? voici le moment qui va en décider. Plût à Dieu que le mal fût tout entier dans les personnes! La racine en serait plus facilement extirpée. Mais la question n'est pas celle d'un portefeuille. La question est, pour tout un peuple, d'être ou de n'être pas.

Cependant on nous amuse par des paroles mielleuses. Au lieu de nous montrer notre plaie saignante et d'arracher de notre cœur le trait qui nous tue, ils vont répétant en chaque lieu qu'après tout les autres sociétés sont plus malades que la nôtre. Ils osent avancer que la terre appartient à des États vieillis qui tous inclinent à la mort. Comme si les États-Unis, la Russie, la Prusse, n'étaient pas nés d'hier, comme si toute la race slave, inconnue encore à elle-même, ne se levait pas aujourd'hui pour la première fois! Il ne faut pas que nous nous consolions de notre misère par des ruines artificielles; et ce qui me fe-

rait tout craindre serait qu'on n'osât plus mesurer tranquillement la grandeur du danger.

Il est une réflexion qui devrait nous réveiller de notre stupeur. La famille des peuples à laquelle nous appartenons étroitement par le sang et l'origine comprend l'Espagne, l'Italie, la France. De ces trois sœurs, les deux premières sont dans le tombeau. La France seule survit, qui, à son tour, commence à pâlir, pendant que la race slave et la germanique aspirent, de son vivant, à essayer sur leurs têtes la couronne de la civilisation. Je vois la Russie marcher à la conquête du Bosphore, l'Angleterre à celle de la Haute-Asie, la France, par l'Algérie, à la conquête du désert. N'y a-t-il rien dans tout cela qui vous donne à penser?

Pour moi, ce qu'il m'est impossible de pardonner aux hommes qui ont régi ce pays depuis 1830 est de n'avoir pas vu que le danger n'était pas la fièvre de la liberté, mais l'affaissement de l'État. Ils ont été troublés par le bruit de la rue; ils n'ont plus vu l'Europe. L'émeute leur a caché le monde.

Je remarque, d'un autre côté, que depuis dix ans la France devient la patrie des utopies. Plus la vie politique manque de réalité, plus on se jette dans les chimères. Le pays le plus sensé du monde se peuple de châteaux en Espagne. J'ajoute que le caractère de la plupart de ces doctrines nouvelles est l'absence de sentiments nationaux. Au lieu de la France, toutes embrassent le genre humain. On dirait qu'ayant senti la patrie disparaître, elles deviennent cosmopolites par nécessité.

Ah! je le vois bien; nous détournons avec horreur les yeux de notre blessure. Nous ne pouvons souffrir que l'on nous en parle, quoique le seul moyen de la guérir soit de la faire toucher du doigt. Cette blessure, la voici :

la bataille de la Révolution française a duré trente ans; victorieux au commencement et pendant presque toute la durée de l'action, nous avons perdu la journée vers le dernier moment. Cette bataille séculaire ressemble à celle de Waterloo, heureuse, glorieuse jusqu'à la dernière minute; mais c'est cette minute qui décide de tout. La Révolution a rendu son épée en 1815; on a cru qu'elle allait la reprendre en 1830; il n'en a point été ainsi. Ce grand corps blessé ne s'est relevé que d'un genou. Depuis vingt-cinq ans nous voilà courbés sous des fourches caudines, nous efforçant de faire bonne contenance, de dorer notre chaîne et de renverser le nom et la nature des choses. Car, jusqu'à ce jour, j'avais cru que l'impatience du joug est la vertu des vaincus, et que la débonnaireté ne sied bien qu'aux vainqueurs.

Si la Révolution française a été vaincue en 1815, le droit public, fondé sur les traités de Vienne, est la marque légale, palpable, permanente, de cette défaite. Soumis aux traités écrits avec le sang de Waterloo, nous sommes encore légalement, pour le monde, les vaincus de Waterloo. Même cette prostration de l'État, loin de disparaître en 1830, a été, à quelques égards, augmentée par le consentement. En effet, pendant la Restauration, la France, garrottée par les invasions, et prisonnière de guerre, n'avait pas accepté la violence qui lui avait été faite; elle était accablée, non résignée. Son bras était vaincu, non pas son esprit. Mais, après 1830, lorsque le même droit public subsista, il parut que la France admettait son asservissement, qu'elle confirmait sa chute et mettait elle-même volontairement le sceau à sa défaite. Ce qui, jusque-là, avait semblé violence, prit le nom de légalité, puisque, par cette libre adhésion, tout un peuple se faisait, en apparence, complice de sa ruine.

Joignez à cela que des traités ne sont pas une chose morte, qu'ils ont une vie propre, une influence continue, qu'agissant sans relâche, ils ont, à chaque moment appréciable, des conséquences qui deviennent des causes; qu'ils courbent insensiblement beaucoup d'esprits qui d'abord résistaient, que par là leur fardeau s'aggrave en durant. Le pays conservant dans sa plaie le fer de l'étranger, sans plus songer à l'arracher, le mal croît en silence; la paix devient aussi funeste que la guerre. Les progrès heureux de l'industrie, de l'agriculture, font oublier que ces richesses recouvrent la mort; car l'habitude rend, pour un grand nombre, le joug moins sensible. On est esclave du monde, et l'on rêve que l'on est libre, jusqu'au jour où, voulant essayer de se mouvoir, la chaîne vous retienne durement et vous rappelle la blessure et celui qui l'a faite.

De là une double conséquence, une vie fausse au dedans et au dehors. On a gagné le principe de la liberté intérieure; mais l'indépendance extérieure manque pour qu'on puisse l'exercer. Le même peuple est à la fois triomphant et brisé. On est libre, et l'on est enfermé dans un cercle de fer. On est libre, et l'on s'étonne de ne pouvoir marcher. On est libre, et l'on ne peut respirer. Comme le gouvernement, dans ses relations avec les États voisins, rencontre partout cet héritage de la défaite, que cet obstacle l'entrave à chaque pas, on croit bientôt que lui seul a tout fait, et qu'il contient tout le mal. Vainement on lui crie de porter la tête haute, sans penser que le pays traîne au pied le tronçon de sa chaîne; dans cette impuissance triomphante, peu à peu une sourde fureur s'empare des esprits; de la faiblesse de l'État naissent mille sectes qui se dévorent mutuellement. Beaucoup d'hommes, perdant l'antique respect pour leur pays, per-

dent en même temps le respect pour eux-mêmes. A mesure que la fierté du citoyen ne les protége plus, ils s'affaissent moralement et se dégradent de leurs propres mains. D'autres qui, plus énergiques, eussent été capables de servir la fortune publique, ne trouvant à sa place qu'un fantôme, se rejettent avec frénésie dans la poursuite de la fortune privée, et se proclament insolemment rois de cette société morte.

Comme on sent en toutes choses une force cachée qui pousse au déclin, les volontés usées se démettent devant elle, en sorte que la fatalité, déguisée sous d'autres noms, est le dogme qui régit tous les esprits; d'où il résulte que plus les cœurs sont faibles, plus on parle de la force des choses. En même temps, plus le mal s'aggrave, plus on y cherche de petits remèdes. Tout se déprave. La situation fausse du pays altère l'intelligence de chaque individu. L'esprit le plus vif, le plus judicieux se perd dans la subtilité des Byzantins. Je ne sais quoi de louche, de frauduleux se glisse dans les relations les plus simples; conscience, pensée, génie, deviennent une marchandise avariée dont on trafique impunément. On remarque que les écrivains montrent une corruption plus savante, plus audacieuse que celle des hommes vieillis sous le harnais; dans la crainte de passer pour rêveurs, ils se hâtent de se montrer pratiques en montrant tous leurs vices. Chaque homme n'a plus alors qu'une seule affaire, qui est de ne proclamer aucun principe, de ne donner aucun otage à la vérité, de ne laisser en arrière aucune théorie qui puisse un jour se relever contre lui. Chacun efface la trace de ses pas et retourne en tous sens ses maximes, comme le voleur des bœufs sacrés qui faisait marcher ses troupeaux à reculons. Le mensonge entrant ainsi, de plus en plus, au cœur du pays, on voit un peuple entier qui

commence à chanceler et à défaillir, comme s'il avait été empoisonné au grand jour. A mesure que l'État, ainsi déprimé, va en s'affaissant, tous les individus sont subitement rapetissés. Au lieu de puiser la force dans la société, on s'atténue, on s'énerve à son souffle cadavéreux. Le pouvoir, loin de vous grandir, vous rabaisse; l'alliance, loin de vous fortifier, vous détruit; et pour dernière marque de dégénération sociale, il arrive que l'homme est d'autant plus faible, plus petit, plus méchant qu'il est moins seul.

Cependant la liberté, dont on a rétabli le principe, continue d'obséder les intelligences qui la poursuivent vainement au milieu d'un tel ordre de choses; et, dans cette recherche de l'impossible, on achève de perdre de vue l'État. Bien plus, on se persuade que si l'on était libre, on serait fort, et l'on ne voit pas, au contraire, qu'il faudrait être fort pour pouvoir être libre. Dans cette contradiction, ne sachant où trouver le remède d'un mal que l'on veut ignorer, on se borne à changer incessamment le visage et le nom de ceux qui gouvernent; et le pays roule ainsi dans une roue infernale, hors de laquelle il n'aperçoit point d'issue. Que devient alors le pouvoir? Il voit le mal de plus près, et désespère de le guérir; sans lendemain, privé de la satisfaction que donnent les grands desseins, il ne lui reste qu'à jouir hâtivement, et à se repaître de lui-même. De là le spectacle d'une poignée d'hommes se disputant, les uns après les autres, dans le vide, l'autorité pour l'autorité; n'ayant d'autre système, d'autre projet arrêté que de s'enivrer à leur tour à la même coupe; toujours prêts d'ailleurs à se déchaîner les uns contre les autres, ou à s'unir étroitement, selon le besoin; ne colorant plus même d'aucune apparence les brigues, les ligues, les convoitises empoisonnées; mêlant du même air la flatterie et la calomnie; in-

dustrieux à ruiner le pays par la royauté, et la royauté par le pays; surtout s'associant, à propos d'honnêtes gens, des cœurs loyaux qui deviennent les boucs émissaires qu'ils livrent à la dent de l'opinion abusée et inique à son insu. Au milieu de tout cela, imaginez le ministère le plus désintéressé, le plus intègre; que pourrait-il faire contre une situation semblable, supposé qu'il l'accepte? Bientôt il serait rejeté, comme tous les autres, dans les conséquences inexorables d'un événement accompli, c'est-à-dire d'un joug consenti. Obligé d'allier la liberté intérieure avec la servitude extérieure, il périrait, comme tous les autres, par la contradiction; car, sous cette nécessité, le mensonge est partout. Mensonge au dehors : on assure l'étranger que le pays est résigné. Mensonge au dedans : on assure le pays qu'il est indépendant. Mensonge du peuple lui-même : il prend en haine la vérité qui l'irrite et embrasse la fiction qui l'endort.

Si la situation est telle au dedans, elle est pire au dehors. Aussi longtemps que le peuple qui a subi la défaite n'entreprend rien de sérieux, ses vainqueurs consentent à lui laisser croire qu'il a tout regagné. On allonge sa chaîne, il pense que le temps l'a usée; mais le jour où il veut reparaître avec éclat et toucher aux grandes affaires, la dépendance où il est réduit, et qu'il a acceptée, se fait rudement sentir. C'est là aujourd'hui ce qui arrive à la France. Elle a pu songer que les traités de 1815 étaient au moins à demi effacés tant qu'elle s'est occupée d'intérêts secondaires. Anvers, Ancône ont servi à lui faire illusion à cet égard. On l'a laissée caresser sa chimère quand rien de décisif n'était au fond de sa politique; mais, dès qu'a éclaté l'affaire capitale, celle d'Orient, qui enveloppe et absorbe toutes les autres, les voiles sont tombés; l'affreuse réalité du droit public

fondé par les invasions a reparu ; les liens de 1815 ont été subitement rattachés ; la chaîne du Titan était là, il n'a été besoin que de la resserrer. La France a été replongée dans cette solitude muette que la défaite a tracée autour d'elle. Comme si elle avait perdu une seconde fois la bataille, elle s'est trouvée de nouveau au lendemain de Waterloo. Que l'on analyse tant que l'on voudra la situation présente, toujours on trouvera d'un côté la France traitée comme la grande vaincue, de l'autre, l'Europe infatuée de ses souvenirs, et tranchant en victorieuse les affaires du monde.

Lorsque je réfléchis que depuis 1830 les hommes qui se sont succédé au gouvernement ont tous été déprimés plutôt que soutenus et relevés par le pouvoir, que tous ils ont montré la même politique, je ne peux croire à la ligue de tant d'hommes contre leur pays. Un seul homme d'honneur qui se fût trouvé parmi eux eût fait échouer leurs combinaisons, et assurément on en compte plusieurs qui méritent ce nom. Leur intérêt était de se glorifier avec le pays ; et, de bonne foi, qu'eût perdu la couronne elle-même à l'éclat de la France ? Pourquoi donc chacun d'eux, à peine parvenu au pouvoir, semble-t-il s'y perdre et s'y engloutir comme dans un sol ruiné ? Évidemment parce que le pouvoir en lui-même est faible, parce que l'État est sourdement miné, parce que la France a accepté des conditions auxquelles il lui est impossible, je ne dis pas de commander, mais de vivre. Non, tout le mal n'est pas dans le ministère ; non, il n'est pas tout dans la couronne, il n'est pas tout en Orient. Ne le cherchez pas si loin : il est en grande partie en nous-mêmes, qui, voulant la splendeur de l'État, acceptant, conservant, consacrant toutes les obligations de la défaite, ne vivons que de contradictions, et prétendons concilier les

honneurs de la victoire avec les douceurs de la résignation.

Si je ne veux pas fermer les yeux à la lumière du jour, je ne puis m'empêcher de voir clairement qu'emportée par la nature même du droit public auquel elle obéit, la France descend chaque jour un degré. De loin à loin elle s'arrête, comme frappée de stupeur. Elle remonte précipitamment de quelques pas; mais la force des faits acceptés, consentis, l'entraîne; et, chaque année, le lien devient plus difficile à rompre, en sorte que les amis de ce pays commencent à douter de ses destinées. Dans les pays étrangers, il arrive quelquefois que les peuples ne voient plus que son drapeau comme le pavillon d'un bâtiment qui, ouvert dans ses œuvres vives, sombre en plein calme. Et si quelqu'un jette le cri de détresse, il devient importun et au pouvoir et à l'opinion qui sommeillent. Cependant, je le jure, ce chemin est celui de l'abîme. Il faut avoir le cœur d'en sortir ou cesser d'être.

Car ils savent notre faible, et c'est par notre vanité qu'ils nous conduisent. Ils nous répètent que nous sommes les rois légitimes de la société moderne, qu'elle ne peut se passer de notre domination, que toutes nos fautes sont impuissantes à nous faire perdre la souveraineté du monde politique et civil. Ils flattent ce peuple par les paroles usées déjà au service de la vieille royauté; et ce peuple, aussi crédule que les dynasties tombées, se laisse prendre au même piége. Il s'admire dans son oisiveté. Si un jour il s'aperçoit qu'il déchoit, il s'en console bientôt en pensant de quelle hauteur il domine les autres sociétés; et sans crainte il se sent abaissé, certain que, quoi qu'il fasse, elles lui serviront toujours de marche-pied. Or c'est là un effroyable vertige et dont il faut nous hâter de sortir; car, si nous pensons pouvoir rester longtemps les rois fai-

néants du monde moderne, et que personne ne nous enlèvera cette couronne de l'opinion, détrompons-nous. Tout marche, tout s'élève, tout grandit, tout s'accroît autour de nous. Seuls, infatués de notre grandeur passée, nous nous remettons à nos pères du soin de notre destinée, vivant de paroles pendant que les autres vivent d'actions. Ils ont déjà pour eux la richesse, l'industrie, les positions qu'ils ont prises sur nous, le nombre, la force matérielle. Que nous restera-t-il quand on nous aura ôté le cœur?

Il ne sert de rien de traiter nos adversaires de barbares ou d'insensés; on ne fera prendre le change à personne par ces injures. La Russie et l'Angleterre sont dans les voies de la civilisation, lorsqu'elles prétendent, chacune à sa manière, unir l'Europe à l'Orient. L'Angleterre en particulier, que l'on nous dépeint comme aliénée, consent à partager les dépouilles avec les Russes, certaine que leur tout refuser, c'est risquer de tout perdre. Rester neutre dans cette question, c'est rester neutre dans l'affaire de l'humanité même, et vieillir de plusieurs siècles en un moment. Gardons-nous de nommer ajournement, temporisation, désintéressement, ce qui partout ailleurs et dans toutes les langues s'appellera abdication. Toute puissante qu'elle était, Venise est morte le jour où elle a été exclue par les Portugais du grand chemin que prenait la civilisation par le cap de Bonne-Espérance. Que deviendrait la France le jour où elle serait exclue du mouvement qui entraîne l'Occident à rejoindre l'Asie, et quel nom resterait à ce pays privé à la fois du Rhin et de la Méditerranée?

Voilà le mal; il est profond; c'est à vous de savoir si vous voulez le guérir, car ici la volonté est le premier remède. Je ne sais au reste si vous avez assez réfléchi sur ce

que peut désormais être la guerre pour ce pays, et il est dangereux seulement d'en parler, si vous ne voulez la bien faire. Premièrement, il ne faut compter que sur nous-mêmes; secondement, nous ne pouvons reculer d'un pas sans périr. Songez, en effet, qu'après les doubles invasions, le jeu commence à devenir sérieux pour nous. Admettez par la pensée, aux conditions les plus modérées, la moindre lésion de territoire, dissimulée sous le nom de capitulation, je dis que la France n'est plus qu'un séjour de mort, semblable à la campagne de Rome et à tous ces déserts fleuris qui tiennent la place d'un empire tombé. Mettez donc la main sur le cœur : êtes-vous décidés sérieusement, irrévocablement, à périr jusqu'au dernier plutôt qu'à endurer de nouveau la défaite? Êtes-vous d'humeur à faire de chacune de vos cités, s'il le faut, une Sarragosse française? Le mot de capitulation sera-t-il effacé de la langue aussi longtemps que le succès sera incertain de ce côté? Sentez-vous la terre frémir sous vos pas, et dans vos poitrines la force nécessaire pour décupler celle du pays? Saurez-vous supporter, non pas l'ardeur du combat, mais la privation de vos biens et de vos jouissances accoutumées? Surtout les partis, les factions nous feront-ils trêve un moment, et ce vieux mot de patrie, que personne n'ose plus prononcer, parlera-t-il au cœur des hommes? Dans ce cas, après avoir invoqué votre droit, acceptez la guerre. Sauvez la France! sauvez l'avenir! sauvez tout ce qui périt!

Mais (ce qu'à Dieu ne plaise) si vous pensez que ces conditions n'existent pas, qu'est-il besoin de parler davantage? il n'est plus temps de se sentir mourir.

De plus, ce ne sont pas tous les gouvernements qui peuvent suffire à cette guerre; et il est trop évident que le nôtre, ordonné pour la paix, serait contraint de se trans-

former sous le feu. La Chambre des députés ne porte pas assurément dans son sein un comité de salut public, et celle des Cent Jours, pleine aussi de bonnes intentions, a démontré pour jamais qu'au moment du danger la dictature inflexible est encore plus humaine, plus libérale, que ces molles assemblées toujours empressées à accommoder le différend, c'est-à-dire à faire accepter aux peuples, sous la forme d'une capitulation emmiellée, l'esclavage et la mort.

Reste à savoir en qui se concentrerait la force, et qui saurait, qui pourrait tout usurper pour tout sauver. La Chambre élective n'a pas en elle les éléments d'une transformation semblable ; entre elle et la réforme il n'y a pas seulement une pétition, mais une révolution ; le péril venu, elle serait plus près du rôle du Corps législatif que de celui de la Convention ; la royauté arriverait donc avant elle à la dictature ; et même le danger serait que, poussée à bout, obligée de se jeter dans la guerre, menacée de périr au dehors si elle l'accepte, au dedans si elle la refuse, elle revêt pour un moment d'une renaissance de l'Empire, d'une armée sans les peuples, d'un Austerlitz sans un Napoléon.

Je suppose, ce qui est bien plus probable, que par une issue quelconque la paix soit maintenue; qu'arrivera-t-il ? D'abord, en exaltant inutilement les esprits, on aura malgré soi usé ce pays ; on aura dépensé en fausse monnaie les sentiments qui font la vie et le salut d'une nation. Ces mots de patrie, d'enthousiasme, d'héroïsme, que l'on aura subitement gonflés de vent, ne paraîtront plus qu'une déception à ceux qui les auront sérieusement écoutés. Beaucoup se repentiront de leur générosité comme d'une faiblesse d'esprit, et après avoir eu foi dans l'apparence, le danger survenant, ils seront sourds à la réalité. J'ad-

mets en outre que, dans la joie que causera le maintien de la paix, il soit facile d'amuser l'opinion. On démontrera que la France n'a rien perdu, que l'honneur est sauf, que le nuage s'est dissipé, que tout étant rentré dans ordre, chacun peut retourner à ses intérêts privés. Combien de temps ce repos durera-t-il? le temps nécessaire pour que des faits portent leur conséquence. A la fin, les choses parleront plus haut que les hommes. La même cause subsistant, le mal nourrira le mal; et toujours déclinant, pendant que d'autres s'accroissent, ce pays se réveillera tôt ou tard par la violence de la chute. Il se verra dans sa ruine, et ne pouvant plus douter de sa misère, il cherchera autour de lui sur quoi exercer sa colère, et, comme il l'a fait en 1830, où est l'impossibilité qu'il se venge de sa décadence sur son gouvernement, c'est-à-dire sur lui-même? Telle est la conséquence inévitable à laquelle il est conduit, si rien ne suspend et n'arrête sa chute. Plus il aura été lent à croire à sa propre déchéance, plus elle le poussera au désespoir lorsqu'il la sentira flagrante et qu'il la touchera de ses mains. Le gouvernement deviendra lui seul responsable de toutes les misères consenties et endurées, de toutes les injures reçues. On croira s'abriter sous sa ruine. Abandonné, livré par ses propres amis, il expiera la corruption de quelques-uns et la faiblesse de tous.

Mais, ce changement arrivé, le mal serait-il moins grand? Chaque parti prend avantage du renversement de tous les autres. La bourgeoisie se réjouit de la chute de l'aristocratie, la démocratie de la chute de la bourgeoisie, sans s'apercevoir que l'Etat est presque toujours de moitié dans chacune de ces ruines; on s'accoutume à croire que l'on possède, dans une doctrine, le remède de tous les maux, et que tant que l'opinion à laquelle on appartient

n'est pas atteinte, la détresse et les défaites publiques ne doivent compter pour rien ; on ne voit pas que sous le nom de chaque parti, c'est toujours la France qui reçoit la blessure.

Je reconnais que depuis un quart de siècle la royauté et le peuple s'accordent parfaitement sur un point : à savoir, qu'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre fonder aucun établissement durable. Tous ceux qui touchent au gouvernement nous parlent de la faiblesse du pouvoir ; tous ceux qui appartiennent au peuple parlent des misères de la liberté. D'où vient cet accord constant des partis les plus opposés, si ce n'est d'une cause commune aux uns et aux autres, c'est-à-dire du dépérissement de l'État? Plus j'y pense, plus je reste persuadé que ni le despotisme, ni la liberté, ni le gouvernement, ni les partis, ne peuvent se fonder d'une manière assurée sur un État dont les bases ont été mutilées par la guerre, et que la paix n'a pas tenté de réparer. Chaque jour, je me convainc que le pouvoir chancellera aussi longtemps que chancellera le pays, assis sur les traités de 1815 ; qu'il n'est pire fondement que la défaite ; que surtout il faut désespérer de la liberté, si l'on ne peut recouvrer l'indépendance. L'État craque sur les bases menteuses que nos ennemis lui ont faites de leurs mains, et, au lieu de le secourir, nous nous rejetons les uns aux autres la cause de ce dépérissement général. Je vois autour de nous des pays où l'on est unanime dans des projets de conquête ; ils marchent, malgré leurs divisions apparentes, comme un seul homme, à l'accomplissement de leurs desseins sur le globe. Et nous, non-seulement nous nous interdisons, comme au vieillard de la fable, toute vaste pensée, tous longs espoirs, tout projet d'accroissement, mais nous ne pouvons même nous réunir pour reconnaître le mal qui nous fait tous périr, si on le

laisse durer. Nous accusons des ministres, des partis, des factions, pour nous dispenser de voir la plaie à l'endroit où elle est. Aujourd'hui, nous la sentons en Orient, parce que c'est là qu'est le nœud des affaires ; demain, nous la sentirions ailleurs, si le foyer des événements pouvait se déplacer. Le droit public de 1815 pèse sur nous comme la fatalité, et nous nous amusons à discuter sur le bon ou le mauvais vouloir de quelques hommes, impuissants comme nous, parce qu'ils sont, comme nous, courbés sous le même joug de la défaite.

Vous dites que la France a perdu sa politique, qu'elle ne sait où trouver sa voie. Je réponds que, par la nature des choses, cette politique est tracée d'une manière tout aussi rigoureuse que celle de l'Angleterre et de la Russie. Ces deux derniers pays ne font pas un mouvement qui ne les rapproche de leur but, la conquête de Constantinople et des Indes. Pour la France, il ne s'agit pas tant de conquérir que de s'affranchir, non pas tant de s'accroître que de se réparer ; elle ne doit pas faire un mouvement qui ne la mène à la délivrance du droit public des invasions. Tout ce qui est dans cette voie est bien, tout ce qui est contraire est mal. Royauté, république, juste-milieu, démocratie, bourgeoisie, aristocratie, hommes de théorie, hommes de pratique, tous ont là-dessus le même intérêt; c'est le point où leur réconciliation est forcée, puisque chacun de nos partis ne sera rien qu'une ombre aussi longtemps qu'il n'y aura parmi nous qu'une ombre de France, et que nos débats intérieurs seront stériles et pour le monde et pour nous-mêmes, tant que, d'une manière quelconque, par les négociations ou par la guerre, nous ne nous serons pas relevés du sépulcre de Waterloo. C'est ainsi que l'Allemagne est restée méconnaissable aussi longtemps qu'a duré le traité de Westphalie.

Voilà la vérité élémentaire que rien ne peut ébranler, le *delenda Carthago* que toute plume doit écrire, toute bouche répéter sans relâche. Voilà la véritable réforme qu'il faut pétitionner par l'épée, si la plume ne peut rien obtenir; car c'est la réforme de laquelle dépendent toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres ne sont rien que chimère. Cherchez quel peut être le premier mot du catéchisme politique de tous les partis, vous n'en trouverez pas d'autre; en sorte qu'en l'absence de croyances plus vastes, celle-là, du moins, demeure enracinée et défie tous les sophismes. Je sais qu'il est dangereux, jusqu'à la mort, de toucher à ces traités; mais je sais aussi que nous périssons immanquablement, si nous ne pouvons en sortir; et je vois devant nous la vieillesse prématurée qui s'avance. Car, pour porter haut le drapeau de la civilisation moderne, il faut un peuple qui, loin de chanceler à chaque pas, soit, au contraire, appuyé sur des bases inexpugnables. Il faut que les nations qui lui confient ce dépôt se reposent en sa force. Que l'immensité du danger relève donc les esprits, au lieu de les abattre. Si la Russie se déclare la protectrice de la Turquie expirante, que la France s'avoue la protectrice, non pas d'un coin de terre, mais des libertés naissantes du continent, et qu'elle se persuade que son salut est attaché à son reste de vertu. Songez que l'enthousiasme tant de fois évoqué finira par s'éteindre, que l'occasion est grande, que c'est peut être la dernière; qu'après l'avoir perdue en 1830, si nous la perdons en 1840, ce pourrait bien ne pas être un ajournement, mais une démission. Chacune des difficultés que nous évitons sans les résoudre s'amasse pour peser davantage sur ceux qui viendront après nous, et ce qui fait aujourd'hui notre repos fera plus tard leur désespoir. Oui, assurément, plus que ja-

mais, il est convenable, il est louable, il est nécessaire, il est urgent de lever des troupes, d'armer des vaisseaux, de fortifier les villes. Mais tout cela n'est rien si, en même temps, vous ne fortifiez, vous n'armez vos esprits, si vous n'entourez vos cœurs d'une muraille inaccesible à la crainte, si les volontés surtout ne se retrempent pas, ne s'inspirent pas, ne se roidissent pas dans le péril lui-même; puisque l'isolement auquel nous sommes réduits ne vient pas de la méchanceté de quelques hommes, mais de la situation que les événements nous ont faite, et que la volonté peut encore abolir. Songez que, plus notre faiblesse se montre, plus elle augmente; qu'il est temps de se décider entre la renaissance et la ruine; qu'il est insensé de prétendre au protectorat de la civilisation, et de vouloir conserver les stigmates de la défaite; qu'enfin nous ne pouvons continuer d'être tout ensemble l'objet de l'espérance et de la pitié du monde.

O France! pays de tant d'amour et de tant de haine, qu'arriverait-il si, la flatterie t'égarant à ton tour, tu ne voulais plus entendre que tes courtisans; si la vérité te devenant odieuse, ceux qui te pallient le danger étaient seuls écoutés; si ton nom n'était plus une protection, et ta force un refuge pour tous les faibles? Ce jour-là, il faudrait croire les prophéties de mort qui annoncent la chute des sociétés modernes et la ruine de toute espérance.

Septembre 1840.

AVERTISSEMENT

AU PAYS

Enfin, il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas; et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre!

Lettre de Fénelon à Louis XIV.

AVERTISSEMENT

AU PAYS

L'honneur est-il perdu ou sauvé? Étrange question, déjà pleine de calamités, puisqu'on a pu la poser. Si la discussion qui vient à ce sujet d'émouvoir l'Europe ne doit pas se réduire à un vain cliquetis de mots, il est nécessaire de résumer les résultats de ce grand pugilat de parole. L'orateur peut ne voir que son adversaire, et dans cette lutte corps à corps, il est même inévitable qu'il s'occupe des personnes au moins autant que des choses; l'écrivain, retiré loin de la mêlée des partis, a pour mission d'expliquer ces duels particuliers par une vue générale, de renouer le fil logique brisé par tant d'opinions aux prises, d'arracher la conclusion que toutes renferment sous des formes contradictoires, de placer ainsi désormais hors de leurs atteintes l'évidence qui a jailli de ce choc; en sorte que le devoir de l'un commence au moment où celui de l'autre finit.

Que reste-t-il du spectacle que vient de donner la tribune? Une seule chose qui, il est vrai, a été mise hors de doute par chacun des orateurs. L'affaissement de l'État,

son impuissance dans les petites comme dans les grandes affaires : voilà le fond, le résumé, la substance de tous leurs discours. Ils ont soulevé eux-mêmes la robe de César, et ils ont étalé aux yeux les blessures qu'ils lui ont faites. Seulement, loin de chercher la cause de cette chute extraordinaire, ils ont mieux aimé se braver, se défier, s'accuser, se poignarder les uns les autres; et peut-être, en effet, fallait-il un courage moins fier pour se déchirer mutuellement, que pour faire entendre enfin la vérité toute nue, et pour montrer par quelle suite d'erreurs, de concessions, d'aberrations, ils ont tous été enveloppés, puis entraînés dans cet abîme de misère qui est tel que la pitié a désarmé pour un moment ce qu'ils ont chacun à leur tour provoqué de ressentiments et de colère. De cette conspiration de presque tous, pour ne rien dire de trop sincère, il est arrivé que les Chambres, dans leurs réponses à la couronne, n'ont pas prononcé une parole sur le principe de tant de faiblesse. On a implicitement avoué sa défaillance. Tous les pouvoirs de l'État se sont réunis pour constater légalement, officiellement, solennellement, les plaies de la France. Mais un remède à de si grands maux, en est-il un seul qui ait été proposé?

Que suis-je pour mêler ma voix à ce débat? Rien, et c'est pour cela que j'attache quelque estime à mes paroles, puisque n'ayant rien à attendre de personne, ce que j'écris, je sens bien que ma conscience seule me presse de l'écrire. Je ne me vante ni d'amour ni de haine pour la couronne. Les uns la flattent, les autres la menacent. Je voudrais seulement lui dire la vérité, car je vois que ceux auxquels il conviendrait le mieux de parler et d'écrire ont la langue liée par je ne sais quelle puissance; et je remarque que la vérité est plus difficile à faire entendre à un prince constitutionnel qu'à un roi absolu : tous ceux

qui approchent du premier ayant, par l'instabilité même de l'administration, l'espérance d'obtenir le pouvoir, ne sauraient consentir à déplaire, même un seul moment; au lieu que, sous le second, les rangs étant plus fixes, les ambitions moins éveillées, il est des hommes qui ne compromettent rien, en disant tout ce qu'ils pensent. Je doute fort que parmi tant de ministres et de gens de cour, il se trouvât aujourd'hui un seul homme capable de dire en face à un roi constitutionnel ce que Fénelon écrivait à Louis XIV dans toute sa gloire : « Sire, le peuple même « (il faut tout dire), qui a eu tant de confiance en vous, « commence à perdre l'amitié, la confiance et même le « respect [1]. »

Assurément, si quelque chose est fait pour étonner, c'est de voir un grand pays regorger d'hommes et de richesses, florissant par l'agriculture et par l'industrie, plein en quelque sorte de muscles et de bras, et qui, d'autre part, avec toutes les apparences de la prospérité et de la force, est incapable de se mouvoir. Qui l'empêche de paraître et d'agir? Comment accorder cette fécondité et cette stérilité, toutes les marques de la plénitude et tous les signes de l'affaissement? Comment un si grand développement de forces physiques et tant de productions matérielles ont-ils pour résultats l'anéantissement de l'influence extérieure? Jamais la France n'a pu nourrir tant de bras : jamais elle n'a compté pour si peu de chose dans le monde. Pourquoi cela? Parce que si le corps de l'État est fort, l'âme qui régit tout cela est débile; parce que si la politique extérieure est ruineuse, c'est que la politique intérieure l'est au même degré; que l'une est la conséquence de l'autre; qu'on ne peut blâmer ou approuver la

[1] Fénelon, vol. III, p. 441.

première sans blâmer ou approuver la seconde; qu'en un mot. si le pays ne se relève pas de 1815, c'est qu'en 1840 son plus grand mal est au dedans.

En effet, vous avez tous les inconvénients de l'aristocratie et de la démocratie sans posséder aucun des avantages ni de l'une ni de l'autre. Vous avez de l'aristocratie les priviléges politiques avec le cortége de haines qu'ils entraînent à leur suite, l'envie des inférieurs, la dureté des maîtres, l'inquiétude perpétuelle d'être dépossédé d'où la peur de tout changement; et vous n'avez pas la, continuité dans les projets, la circonspection, la maturité, le grand sens, la connaissance unie à la patience, d'où naît la prospérité des États fondés sur une oligarchie. D'autre part, vous tenez de la démocratie les discordes, la mobilité, les incertitudes, l'amour de l'imprévu; et vous ne connaissez pas l'élan des esprits, l'enthousiasme contagieux, la fraternité, et ces sublimes ardeurs de courage qui fascinent le monde. C'est là une des causes de votre faiblesse, si ce n'est celle qui couvre toutes les autres. Les aristocraties de l'Europe vous estiment trop démocrates pour s'allier à vous, et les peuples trop aristocrates pour vous tendre la main. Voilà pourquoi vous êtes seuls dans le monde, n'ayant pour vous ni les princes qui vous haïssent, ni leurs sujets, qui, sans aller jusque-là, se contentent de vous soupçonner de les trahir.

Aussi bien, qu'avez-vous fait? Si la bourgeoisie avait une mission dans le monde, c'était assurément de devenir le guide, l'instituteur, ou plutôt l'organe, la tête du peuple; c'était là une mission sacrée pour laquelle elle avait reçu l'intelligence, la science, l'expérience des temps passés. La parole, la pensée lui avaient été données pour parler et penser au nom d'un peuple tout entier. L'occasion était grande; il s'agissait de préparer, d'inaugurer

l'avénement de la démocratie dans le monde européen. Qui n'eût cru que la grandeur de cette œuvre allait agrandir, relever tous les esprits! Loin de là, à peine parvenue à posséder l'autorité, la bourgeoisie en est infatuée comme tous les pouvoirs qui l'ont précédée; même elle se laisse fasciner plus vite qu'un individu. Elle ne voit plus, elle n'entend plus la nation dont elle devait être la parole vivante. Elle se répète à son tour par mille bouches : L'État, c'est moi; elle fait pis qu'oublier le peuple, elle s'en sépare; d'où il arrive que la démocratie reste pour un moment mutilée. D'un côté se trouvent les forces de l'intelligence, de l'expérience, de la science politique; de l'autre, le tronc pantelant de la démocratie, qui, privé de son chef naturel, et en quelque manière, décapité, cherche aujourd'hui à se reformer une tête. La bourgeoisie sans le peuple, c'est la tête sans le bras. Le peuple sans la bourgeoisie, c'est la force sans la lumière. Seconde cause du dépérissement de l'État.

Dans ce partage violent de la démocratie, quelle a été l'occupation constante du gouvernement? Il s'est placé entre les deux parties, comme un corps étranger, pour empêcher qu'elles ne puissent se réunir. C'est le pouvoir qui, le premier, constatant, réglant cette guerre des classes, a inventé pour cela un langage nouveau; et si Casimir Périer a une place dans l'histoire, ce sera pour avoir rangé la France de 1830 en deux camps opposés : le pays légal et le pays illégal. De ce moment, chaque ministère n'a plus cessé d'élever, d'agrandir la barrière entre l'un et l'autre. Quand la bourgeoisie a essayé de se rapprocher du peuple, cela s'est appelé défection. Quand le peuple a essayé d'entrer dans la bourgeoisie, cela s'est appelé sédition. On a tracé un cercle fictif dans lequel a été renfermée la vie publique; hors de là rien n'existe et

tout est mal. Jeunesse, vie, enthousiasme, espérance d'un ordre meilleur, tout cela, ils le nomment passions mauvaises. Et en effet, comme ils relèguent la plus grande partie de la nation loin de toute vie politique, il résulte que dans cette sorte de bannissement les esprits s'exaltent, qu'ils convoitent l'impossible; que, repoussés de la société, un grand nombre rêvent de la détruire pour habiter au moins ses ruines. On croit dompter les passions qu'on éloigne : on ne fait que les corrompre et les enivrer dans le vide. Le désespoir dans lequel on se vante de les maintenir enfante les utopies que l'on veut étouffer; dans ces vagues régions, fermées à l'espérance, naissent les chimères, les projets destructeurs, les inimitiés irréconciliables. On s'accoutume à vivre comme si l'on appartenait à deux peuples différents; et l'on voit peu à peu une société assiégée des vagues frayeurs, des tremblements subits qui s'attachent à toute usurpation; pour se dérober, elle change incessamment de système et d'administration, comme Cromwell changeait de place pour dormir dans son palais.

Êtes-vous las de ces vagues terreurs, rentrez dans la vérité, s'il en est temps encore. Depuis 1815, la France est en pleine retraite devant l'Europe. Cette retraite commence à se changer en une déroute. L'heure est venue de s'enraciner quelque part, de se rallier sur un sol assuré; et pour cela il faut chercher où sont la force et le fondement de ce pays.

Qui donc êtes-vous? il est bien temps de vous le demander. Si vous êtes une monarchie puissante, en qui se résume tout le génie d'une contrée, levez-vous! Servez-vous de cette autorité pour relever cet État qui s'affaisse. Communiquez-nous votre force surabondante; montrez ce que peut l'unité dans le pouvoir souverain. Jamais plus grande

occasion n'a paru de faire usage de ces trésors amassés d'énergie que l'autorité d'un seul renferme, dit-on, pour les moments suprêmes. Si vous êtes une aristocratie, j'y consens encore. Montrez-nous cette politique soutenue, ces fiers courages, ces âmes durement trempées, qu'aucun péril n'ébranle, qu'aucun piége ne déconcerte; resserrez, si vous le voulez, le cercle de votre institution pour la rendre plus efficace. Renouvelez-vous, raffermissez-vous par votre principe; et donnez-nous pour un moment le spectacle de l'une de ces fortes oligarchies, qui, aux prises avec le péril, par des miracles d'audace et de résolution inébranlable, sauvent silencieusement l'État, et intimident tout ensemble leur patrie et le monde. A ce prix, je supporterai de grand cœur l'insolence de quelques-uns. Je leur pardonnerai l'infatuation, si, comme les lords anglais ou les quatre cents rois de Venise, ils me montrent la grandeur de l'État, produit de leurs travaux et de leur génie héroïque. Mais si vous avouez que vous êtes une société démocratique, c'est mon droit, c'est celui de toute créature raisonnable d'exiger de vous que vous soyez conséquents avec vous-mêmes, c'est-à-dire que vous soyez, dans les circonstances présentes, tout ce que comporte une société de ce genre. Je ne discute point, en ce moment, sur la valeur absolue d'une société semblable; je prétends seulement que, puisque d'après vous, l'État est affaibli, il le faut fortifier conformément à son principe; et, de même que si vous étiez une monarchie encore intacte ou une aristocratie, je vous supplierais de rentrer dans la nature de votre gouvernement relâché, de même aujourd'hui je vous adjure de chercher la force où elle est, c'est-à-dire dans la nature de votre société, en un mot, dans l'organisation puissante de la démocratie, puisque c'est là le seul terrain qui vous appartienne, le seul qui

vous reste, où vous puissiez vous placer pour relever la France et faire tête à l'Europe.

Que si vous vous appelez conservateurs, je dirai qu'il est bien temps, en effet, de conserver ce pays. A quoi j'ajoute que s'il est des droits ébranlés, il convient de les protéger. Mais plus vous publiez par là votre faiblesse et le danger permanent que vous courez, plus aussi vous montrez que l'État ne peut fonder sa force et son appui principal sur des opinions, des situations, des sentiments, des systèmes qui ont besoin eux-mêmes d'être en tutelle. Ou la bourgeoisie se sent inexpugnable, et alors pourquoi ces vagues frayeurs, pourquoi ces précautions désespérées contre l'accroissement de la démocratie? ou elle se sent faible; et dans ce dernier cas, qui est le seul véritable, comment faire rouler toute la politique de la France sur l'impuissance solennellement constatée d'une partie quelconque de la nation? Tout autre chose est de garantir les faibles, ou de faire de leur faiblesse le pivot de l'État. Que serait aujourd'hui ce pays, si, lorsque Richelieu eut reconnu l'affaissement de la noblesse de France, il eût employé, consumé toutes les forces publiques à réparer, restaurer l'aristocratie, et à se faire de ce fantôme, ainsi protégé et déguisé, un levier pour soulever l'État? Ce point aurait manqué sous l'effort. En même temps, toute la politique de Richelieu aurait croulé. Au lieu de cela, il s'aperçut que la force véritable avait passé ailleurs, et c'est là qu'il chercha son point d'appui. Aujourd'hui, je vois, l'un après l'autre, tous nos hommes d'État occupés, en hommes de partis, à réparer l'irréparable, et à se défier de la force réelle, incapables de l'employer. Depuis dix ans, ils établissent leur levier sur le système intérieur qu'ils disent eux-mêmes le plus menacé, le plus affaibli, pour lequel ils demandent le plus d'efforts de conserva-

tion. Sous la pression de l'Europe ce levier a manqué. Ce système est tombé; toute la politique du dehors a croulé avec lui. L'État, perdant l'équilibre, a été à deux doigts de sa perte, et tout voisin de l'infamie. Quelle est, selon vous, la conséquence logique, nécessaire, inévitable de ces faits avoués par vous tous? Encore une fois, cette conséquence à laquelle l'intelligence ne peut se refuser, quand même les lèvres la repoussent, la voici : la nécessité de changer de système, d'asseoir l'État sur une base plus large, de puiser la force où elle est; et comme, amis ou ennemis, vous confessez tous que c'est la démocratie qui possède la force, cette nécessité aboutit à celle de revenir à ce principe, de l'avouer hautement, et de le mettre en pratique.

Le point de fait le plus incontesté de la dernière discussion est sinon la rupture, du moins l'affaiblissement de l'alliance anglaise. Vous semble-t-il que ce fait n'ait aucun sens? J'imagine, au contraire, que sa signification est profonde. Vous reconnaissez par là que marcher à la suite de l'Angleterre, c'est marcher à votre ruine dans les affaires extérieures; reconnaissez donc, par la même raison, que le torysme français vous mène à l'intérieur au même abîme. Vous renoncez à suivre l'Angleterre dans les choses du dehors; hâtez-vous de renoncer à l'imiter dans les choses du dedans. Ces deux faits sont corrélatifs; l'un entraîne l'autre après lui : il faut ou les admettre, ou les rejeter tous deux ensemble.

Je ne suis pas, en effet, de ceux qui pensent que tout le mal en France est dans la bourgeoisie, ou dans la démocratie. Je suis bien plutôt tenté de croire que le plus grand vice vient de leur séparation, et que les choses en sont à ce point qu'il n'est au pouvoir d'aucun parti de sauver le pays, et que le salut n'est possible qu'en les cimentant, en

les ralliant les uns aux autres dans le sein de leur principe commun. La bourgeoisie a été frappée de stérilité depuis que, reniant ses pères et ses frères, elle s'est détachée de sa racine. Telle n'était point la pensée du tiers état pendant toute la durée du moyen âge. Relisez ses cahiers, ses doléances, ses *avertissements*. Combien il était loin alors de se séparer, en esprit, de ce peuple de France pour lequel il priait, conjurait, suppliait les oppresseurs communs; et que la parole grossière du moindre de ces orateurs à genoux avait plus de puissance que les discours magnifiques et sans écho de nos beaux harangueurs de tribune! De nos jours, à peine la bourgeoisie s'est distinguée du corps de la nation qu'elle en a été punie par l'effroi. Dans cet isolement, tout l'inquiète et la consterne : une parole trop haute, un groupe d'hommes qui passent, le silence même la troublent et lui font présager sa chute. Elle n'ose ni reculer ni avancer, tant il lui semble que le sol menteur est près de s'écrouler sous ses pas. Tout lui semble piége, embûche; et, en effet, de quelque côté qu'elle se tourne, elle se sent atteinte aussitôt que menacée, puisque c'est elle-même qui se porte les plus grands coups : état insupportable pour un individu, et presque incompréhensible pour un corps de nation, qui, désertant de plus en plus son principe, incapable de s'attacher à aucun autre, se sent entraîné vers l'abîme, sans pouvoir s'arrêter nulle part. Vous demandez pourquoi vous périssez. Vous périssez parce que vous vous reniez, et que par là vous cessez de rien représenter dans le monde, si ce n'est le néant lui même. Faut-il chercher ailleurs une autre raison pour expliquer votre déchéance prématurée et cette extraordinaire incapacité dont vous vous sentez saisis? Tous vos ennemis représentent quelque chose, les uns la monarchie, les autres l'aristocratie. Vous seuls

vous ne représentez plus rien en Europe. Vous n'avez plus de cause, parce que, encore une fois, vous vous reniez vous-mêmes. Cela ne suffit-il pas? On connaît le châtiment des individus qui apostasient : mis au ban des nations, ils expirent dans le désert. Mais un peuple apostat, mais une société, une démocratie qui se renierait elle-même, c'est là ce que le monde n'a point encore vu. L'isolement, le bannissement hors de l'humanité même serait, sans doute, le supplice attaché à ce crime nouveau; on dirait que ce châtiment d'Ismaël a déjà commencé, et qu'il se forme autour de nous comme une grande conspiration pour laisser mourir dans le désert social ceux qui renient leurs pères.

A un mal si profond, est-il encore un remède? Oui, il en est encore un, si vous savez, si vous osez l'accepter à temps; car, de tout ce qui précède, il résulte évidemment, invinciblement, que ceux qui demandent une réforme veulent une chose nécessaire au salut de l'État, que ceux qui la refusent se précipitent eux-mêmes au-devant d'insurmontables dangers. Des hommes sincères ont pu douter qu'elle fût opportune aussi longtemps qu'elle n'a été exigée qu'au nom de la liberté qu'ils pouvaient croire suffisamment garantie. Mais aujourd'hui, après l'affreuse lumière que les affaires extérieures ont fait jaillir dans toutes les intelligences, après l'enquête solennelle d'où sont ressorties, avec une pleine évidence, la faiblesse, non de la liberté, mais de l'État, et l'incapacité des Chambres même à en chercher la cause; après que toutes les combinaisons ont été épuisées, les choses aussi ébranlées que les personnes, et que l'abîme est demeuré ouvert, je dis que la réforme est devenue une de ces nécessités logiques que les événements déduisent eux-mêmes avec une force à laquelle les hommes sont incapables de

se soustraire. Elle est nécessaire pour rendre à ce pays le ressort démocratique qui lui manque, puisque, privé de cet appui, il vient de rester dans l'impuissance, livré impunément à toutes les insultes du monde. Pourquoi l'Europe a-t-elle, en quelque sorte, passé au travers de la France pour atteindre et extirper vos intérêts en Orient? Parce qu'elle pensait que vos affaires intérieures sont telles que tout ressort manque à l'État, et qu'ainsi l'action vous est interdite. Ce sont donc ces affaires qu'il faut relever par un moyen prompt, efficace, énergique; et pour être quelque chose au dehors il faut être et représenter quelque chose au dedans. Qui que vous soyez, je doute que vous renversiez ce principe.

En second lieu, une réforme est nécessaire pour faire rentrer dans le corps de la nation la bourgeoisie qui, autrement, tend de plus en plus à se détacher des intérêts généraux, c'est-à-dire à mourir socialement. Si son isolement croissant l'épouvante, qu'elle rompe la barrière politique qui s'élève entre elle et le peuple; qu'il n'y ait plus deux Frances, l'une officielle, l'autre réelle. On se plaint de ce que les pauvres convoitent le bien des riches; et par ce principe que la richesse seule fait le citoyen, qui donc provoque à la convoitise? En s'associant à la transformation sociale qui se prépare, la bourgeoisie peut encore la régler par l'intelligence et la faire entrer dans les voies modérées de la civilisation; au lieu qu'en tout refusant, le déchirement est inévitable, et les plus aveugles entrevoient déjà, dans cet avenir, une infernale lumière. La bourgeoisie a reproché à l'ancienne royauté d'avoir opposé une résistance implacable à l'esprit de son temps, et d'avoir amassé par là une révolution également implacable. Qu'elle se garde de tomber dans la même faute, ou, si elle veut imiter en tout les pouvoirs surannés,

qu'au moins l'exemple de leur chute l'avertisse de la sienne.

Enfin, la réforme est devenue le droit commun de la démocratie, puisque c'est le seul moyen désormais de remplir son devoir; et plus je vois maintenant son triomphe assuré, plus aussi je prétends ne la point flatter. Si j'étais convaincu que toute sa pensée fût de briguer la bourgeoisie, ou seulement de bien vivre, d'avoir un pain meilleur, de s'engraisser à son tour pour s'endormir dans la même incurie, de ne plus jamais souffrir ni le froid, ni le travail, ni la faim, sans doute je compatirais à de tels souhaits, mais sans m'inquiéter ni m'effrayer beaucoup de l'avenir d'hommes qui sauraient si prudemment circonscrire la nature humaine à la nature physique; et, comme j'aurais plus d'une fois souffert des mêmes maux sans me plaindre, j'attendrais, je demanderais d'eux la même patience. Oui, si je pensais que la démocratie n'eût rien autre chose à faire qu'à augmenter et imiter la bourgeoisie, je serais volontiers d'avis qu'il est assez de bourgeois dans le monde, et je m'en tiendrais à ce que je vois. Il en est qui croient que le jour du repos commencera pour le peuple au jour de l'émancipation; et moi, je crois, au contraire, que c'est alors que commencera pour lui le vrai travail, le dur labeur. En naissant à la vie politique et sociale, il naîtra à l'inquiétude, à la douleur, aux incommensurables soucis. Voilà à quoi il faut qu'il se prépare, non pas au miel de la terre promise. Non, non, ne croyez pas qu'il vous suffirait, pour régner à votre tour, de posséder un instant la richesse, d'être vêtus comme les rois, de vous enivrer à l'ancienne coupe, que vous auriez dérobée à leurs lèvres; ne croyez pas, si vos instincts ne s'élèvent, que la couronne s'abaissera sur vos fronts, ni que le monde descende pour subir patiem-

ment votre domination. Surtout n'espérez pas qu'il vous laisse dormir dans la paresse, sur l'oreiller des rois; au contraire, il vous faudra souffrir tous les maux de l'âme et du corps pour relever ce pays et résister à ses nombreux ennemis; il vous faudra labourer, sans relâche, dans un sol plus rude que celui de vos sillons, semer les pensées de vos cœurs pour faire germer l'épi glorieux que vos fils moissonneront. Supposé que vous ne veniez que pour vous-mêmes, vous seriez balayés plus promptement que tous les usurpateurs qui se sont un moment vantés d'être les guides du genre humain. Si vous ne sentez aujourd'hui même, au milieu de vos haines, cette grandeur qui, disparue des choses, se retire, dit-on, au moment du péril, dans le cœur des peuples menacés, cette magnanimité, compagne de la force et emblème de la souveraineté, et plus que cela, cet amour saint de la France qui, réunissant, embrassant, fomentant dans son vaste giron tout ce qui ailleurs est divisé, peut seul désormais, comme le miracle de Jeanne d'Arc, la sauver et la ressusciter; si, pour tout instinct social, vous apportez le besoin de nous venger de ceux qui nous oppriment, il n'est plus d'avenir ni pour vous ni pour nous. Serfs de votre colère, de vos désirs, de votre haine, vous resterez serfs de tout ce que votre œil verra, et l'heure de l'émancipation n'arrivera jamais. Gardez-vous bien de ménager au monde la même déception que celle que vous reprochez à la bourgeoisie d'avoir causée. Plutôt mille fois ne dussiez-vous jamais sortir du néant! Ou démettez-vous de l'espérance, ou préparez vos cœurs à la noblesse que vous reprochez à vos maîtres de ne pas posséder. C'est par des vertus patientes et des efforts prodigieux de courage que les anciennes aristocraties se sont fondées et qu'elles ont payé l'obéisssance de nos pères. C'est au

même prix que la démocratie doit gagner, aujourd'hui, sa place et son nom. Au lieu de compter si illusoirement sur le repos, sur la jouissance prématurée, et les voluptés d'un petit nombre, c'est-à-dire sur les satisfactions des pouvoirs vieillis, je voudrais donc bien plutôt qu'elle se préparât à la vérité, c'est-à-dire aux dures épreuves, aux fatigues, aux longues journées, à la faim, à la soif, à la mort rapide, à tout ce qui paye la victoire d'une bonne cause encore en litige. Royautés, oligarchies, toutes se sont établies par de grands services rendus au monde; et la démocratie prétendrait tout gagner sans rien faire, ou faisant tout à son profit! Non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Ou vous mériterez le trône de l'avenir, ou vous ne l'occuperez pas. Ou vous serez meilleurs que vos maîtres, ou vous ne les remplacerez pas. Quoi donc! êtes-vous las avant d'avoir rien fait? Voulez-vous, pour signe de votre jeunesse, l'inaction des vieillards, et êtes-vous si ambitieux de mourir avant de naître?

Parmi les adversaires les plus dangereux de tout changement, je me défie principalement de ceux qui prétendent qu'une réforme politique est un leurre et qu'une réforme sociale mérite seule leur attention; ce qui revient à dire qu'il faut atteindre le but et rejeter le moyen, tout supporter si l'on ne peut tout renverser, et, avec la prétention immodérée du changement, s'assoupir dans le quiétisme. Quelques-uns, mettant d'un côté la France et de l'autre le monde, se font je ne sais quel devoir d'immoler leur pays à un fantôme qu'ils appellent humanité, comme si cette distinction existait ailleurs que dans leur esprit, comme si leur pays ne faisait pas, aussi bien que tous les autres, partie vivante du genre humain. Je suppose qu'en vertu de ce principe, chaque nation voulût ainsi s'atténuer, s'effacer, s'humilier, au lieu de se déve-

lopper selon toute l'énergie de ses forces naturelles, que deviendrait la véritable humanité, qui n'est rien autre chose que le résultat de l'émulation de tous? elle s'atténuerait dans la même proportion, et le sublime de cette théorie serait atteint, lorsque tous les peuples se retirant, s'abaissant, fuyant l'un devant l'autre, cette humanité dont ils parlent ne serait plus qu'un grand néant, engendré par la peur et le sophisme. D'autres enfin commencent à soupçonner que l'honneur ou la honte, la prospérité ou la décadence d'un peuple pourraient bien n'être que des paroles vides, et qu'en tout cas la fortune privée se concilie sans peine avec la ruine de la fortune publique. Il ne faut pas leur laisser ce refuge. S'il est vrai, comme ils le disent, que la France change de tempérament, que de militaire elle devienne industrielle, ce nouveau développement de son esprit ne peut s'accorder qu'avec le développement naturel de sa force publique; et ce n'est pas, je pense, en disparaissant de la terre qu'elle prétend s'enrichir. Que l'on me montre un seul peuple commerçant qui n'ait su se faire respecter de ses voisins et dont l'industrie ne soit tombée en même temps que la politique. Parmi nous, ce rapport est frappant. Notre politique, en se resserrant, rapetisse le commerce; le commerce, en se restreignant, rapetisse la politique; dans ce cercle vicieux où la misère publique et privée s'engendrent mutuellement, sans protection, sans colonies, sans crédit, exclu de la terre et de la mer, il arriverait un moment où il ne resterait d'issue qu'à cet esprit banqueroutier, qui, au moment où les autres peuples prendraient possession de tous les débouchés du globe, se dévorerait lui-même dans des jeux désespérés, lesquels sont à la vraie industrie ce que les utopies et les complots sont à la vraie politique.

Déjà, en effet, la plupart des issues vous sont fermées; tous les alliés qui vous couvraient ayant été abattus les uns après les autres, le premier coup que l'Europe frappera ne peut manquer de vous atteindre directement vous-mêmes : et il n'y aura pas de sophisme au monde qui vous empêche de sentir et d'avouer la blessure. Que prétendez-vous faire lorsque ce moment viendra? car il arrivera, rien ne peut désormais l'arrêter. Vous rejeter encore les uns aux autres la cause de nos maux? Mais quelle patience tiendrait à ce spectacle deux fois présenté sous le même règne? Colporter votre alliance d'un peuple à un autre, du couchant au levant? Mais qui est assez aveugle pour ne pas voir que, tant que nous ne sommes rien par nous-mêmes, cette alliance ne sera acceptée de notre part que comme une sujétion absolue? Dire encore : *Nous ne sommes pas prêts?* O les plus insensés des hommes, si vous n'êtes les plus criminels! La Providence vous accorderait encore un siècle de répit, que, si vous continuiez d'agir comme vous faites contrairement à votre principe, vous arriveriez les mains vides au soir de la bataille. Déjà vous ne pouvez creuser un fossé autour de Paris sans que, d'une part, la France demande si c'est pour défendre ou pour accabler la ville, et que, de l'autre, l'Europe réclame son droit de libre entrée. Ce que l'on aurait cru hier impossible, une question qui, par sa nature, n'en est une que pour les géomètres, n'est plus que la matière d'une intrigue byzantine. Voilà où vous en êtes aujourd'hui. Demain, le temps, au lieu de vous être utile, profitera contre vous, car plus votre situation intérieure est fausse, plus elle engendrera, en durant, de faiblesses et de fausseté au dehors. Les rois ont intérêt à vous frapper; les peuples ne voient plus quel intérêt ils ont à vous défendre. Jusqu'à quand faudra-t-il répéter cette

vérité triviale? Jusqu'à ce qu'elle ait pénétré dans vos esprits et qu'elle vous ait obligés de changer de système et de conduite. Souvenez-vous de l'exemple déjà cité de cette femme qui, apportant à un roi de Rome le livre des destins, en demanda un grand prix qui lui fut contesté. Elle livra aux flammes trois volumes, et demanda le même prix pour ceux qui restaient : il lui fut refusé. Elle en brûla trois autres, exigeant pour ceux qu'elle avait conservés un plus grand prix que pour tous les autres ensemble. On fut forcé de le lui accorder. Cette femme qui porte dans ses mains l'avenir des peuples vous a déjà apparu deux fois, en 1830 et en 1840; deux fois vous avez refusé. Prenez garde qu'à la troisième vous ne soyez obligés de payer chèrement chaque jour de retard; ou bien (car c'est là votre dernier refuge), si vous avez le courage de dire que la France admet elle-même son abaissement, qu'elle abdique volontairement sans se plaindre, cette réponse ramènera encore une fois la conséquence que vous craignez le plus et que chaque mot fait éclater, à savoir, que l'on ne peut user de formes trop solennelles pour reconnaître et constater une volonté semblable, et que puisqu'il s'agit du suicide d'un peuple, c'est le moment ou jamais de consulter ce peuple tout entier sur cette étrange manie de périr dont vous le prétendez infatué.

La question qui s'agite aujourd'hui entre la démocratie française et les aristocraties européennes a déjà été débattue dans un autre ordre de civilisation, entre Athènes et Sparte. Quelle fut alors la pensée constante des hommes d'État athéniens? Ils associèrent, ils attachèrent à leur cause tous les peuples qui avaient avec le leur une conformité naturelle d'institutions, de goût, de lois, d'esprit public; ils rangèrent en bataille autour d'Athènes

les démocraties contre les aristocraties, qui, de leur côté, s'étaient coalisées autour de Sparte. C'est là tout le sujet de Thucydide. Je vois bien que les chefs des aristocraties modernes agissent dans le même esprit que les anciens. Ils ont fait, comme eux, un faisceau ; ils se sont alliés, comme eux ; tandis que, de notre côté, nos hommes d'État ont conduit au dernier abandon ceux que l'on a longtemps appelés les Athéniens modernes ; et, seuls dans le présent, ils sont encore, pour ainsi parler, plus seuls dans le passé.

Grande nouvelle ! disent-ils. Laquelle ? Nous avons un ami dans le monde. Voilà assurément quelque chose de nouveau ; et cet ami, quel est-il ? La Russie, qui nous bafouait hier ; la Russie, qui, aujourd'hui, en ce moment même, entretient, nourrit, solde contre nous toutes les haines publiques et privées de l'autre côté du Rhin ; la Russie, la seule puissance de terre qui prétende nous enlever la suprématie du continent, vient de nous sourire. Nous allons nous jeter dans ses bras, grossir son cortége, et changeant, non de système, mais de dépendance, nous faire son agent, en attendant qu'elle devienne le nôtre : car nous venons de découvrir que notre unique rivale sur terre a pour intérêt de nous agrandir ; que le pouvoir absolu a la même cause que la démocratie, le meurtrier de la Pologne le même but que son protecteur, l'ennemi de la révolution le même esprit que ses ministres. S'il reste là quelque contradiction faite pour étonner les simples, elle disparaît devant notre profondeur. En effet, ceux qui sont tombés dans le piége de l'Angleterre doivent se précipiter dans le piége de la Russie. Cela est conséquent : d'une servitude courant à l'autre, il faut qu'ils aboutissent à un traité moscovite du 15 juillet.

Non, non, le mal est devenu trop grand pour parler du bout des lèvres, et la fiction ne liera pas toujours la vérité. Vous croyez avoir acquis le repos ; tout au contraire, depuis que la faiblesse intérieure a été publiquement étalée, l'Europe se persuade que nous nous abandonnons nous-mêmes ; et il n'est aujourd'hui prince ou peuple portant bât qui ne croie l'occasion bonne pour donner le coup de pied au lion devenu vieux, en sorte que la guerre n'a jamais paru si redoutable que depuis que vous avez acheté la paix.

Que faut-il donc faire? Je l'ai dit, et puisqu'en de pareilles matières on ne peut être trop précis, je le redirai encore : faire tout le contraire de ce que l'on fait depuis dix ans, travailler à unir les classes, ne plus s'interposer entre elles pour les mieux diviser, dominer les factions, ne plus être soi-même une faction, surtout ne pas garder un jour de plus l'espoir de se faire craindre au dedans en craignant tout au dehors. Secondement, je demande à la bourgeoisie de revenir à son principe, et d'oser par la réforme le confesser, le déployer en face de l'Europe ; à la démocratie, je demande de ne pas imiter ceux qu'elle blâme, en convoitant l'autorité pour tout renverser à son profit. Voilà ce qu'il me semble nécessaire de dire et de faire aujourd'hui. Mais si, comme on ne manquera pas de le répéter, tout cela est insensé, s'il est chimérique d'espérer qu'en présence d'un danger presque égal, la royauté, la bourgeoisie, la démocratie se fassent les unes aux autres les moindres concessions, si personne ne veut rien céder de son système, de ses colères, de ses vengeances, de son intérêt, si, en présence de l'Europe ennemie, tout ralliement demeure impossible, je ne dis pas encore que je désespère de la fortune de la France, je dis seulement qu'au lieu de tant songer à bien vivre, il se-

rait temps pour beaucoup d'entre nous de songer à bien mourir.

Le cercueil que nous avons vu passer hier, et que tant d'hommes vont visiter chaque jour, renferme à ce sujet la vérité toujours vivante que la mort rend plus visible; car si l'on demande pourquoi, sous le règne de celui qu'il contient, la France a été puissante, ce n'est pas seulement parce que Napoléon a été grand, mais surtout parce qu'il n'y avait pas dans la bataille deux Frances, l'une officielle, l'autre réelle, mais que tout était vérité, et qu'il n'y avait point de fiction sous la mitraille. Voilà pourquoi la France a rempli le monde de sa puissance; et c'est parce qu'elle est officiellement partagée, qu'elle le remplit aujourd'hui de la renommée de sa faiblesse. Il n'y avait, que je sache, ni bourgeois, ni prolétaires, ni France légale ou illégale à Arcole, à Marengo, à Austerlitz. Il y avait des hommes qui, tous, ont gagné pour eux-mêmes et pour leurs descendants le droit de cité. C'est là que la démocratie française a reçu son baptême; elle ne périra que si elle apostasie. Bourgeois et prolétaires, vous êtes, quoi que vous en disiez, frères par l'origine et par trente années de batailles, soutenues ensemble pour la même cause. L'Europe connaît votre sang aux uns et aux autres, elle ne le distingue pas; si vous voulez vous séparer, commencez par retrancher du passé ces longues journées où vous portiez le même nom; effacez du souvenir des hommes ce sang versé ensemble dans le même sillon, oubliez vos blessures reçues du même coup. Alors, vous pourrez dire que vous appartenez à deux camps opposés; que vos intérêts ont toujours été distincts, vos causes ennemies, et qu'il faut, pour votre bien, vous rabaisser, vous annuler, vous immoler mutuellement, et le monde vous croira. Mais tant que la mémoire d'une seule de ces journées sub-

sistera, l'Europe entière s'obstinera à vous appeler du même nom, à vous attribuer la même cause, à vous haïr, à vous aimer, à vous combattre ensemble; et tous vos efforts pour vous partager ne serviront qu'à vous détruire, sans que vous puissiez espérer que le monde consente à partager ce que le péril commun, suivi de tant de gloire, a si longtemps réuni.

Voulez-vous donc redevenir dans la paix ce que vous étiez dans la guerre? consentez à être ce que la nature vous a faits, le peuple de la démocratie par excellence. Le remède est simple, mais il n'en est pas d'autre. Je ne prétends pas que par là vous obtiendrez immédiatement la félicité que je ne vois nulle part dans les choses humaines. La terre ne se changera pas pour vous en un Éden; vous n'effacerez ni la douleur ni la mort; les uns n'obtiendront pas en un moment un repos sans mélange; quant aux autres, il ne leur suffira pas de convoiter l'or des riches pour le posséder; au contraire, vous aurez les inconvénients nombreux des sociétés démocratiques; mais, du moins, vous en recueillerez les avantages; vous représenterez quelque chose de grand dans le monde, et cette grandeur relèvera vos pensées et vos actions. Quoi qu'il arrive de vos destinées, au lieu de cet affreux mépris que vous vous rejetez à pleines mains les uns aux autres, vous aurez pour vous cette estime qui s'attache à des hommes qui, ayant adopté une cause, la défendent jusqu'au bout, dédaignant de paraître autre chose que ce qu'ils sont en effet.

Paris, 25 décembre 1840.

LA FRANCE

ET

LA SAINTE ALLIANCE

EN PORTUGAL

LA FRANCE

ET

LA SAINTE ALLIANCE

EN PORTUGAL

— Vous êtes un ancien libéral?

— Est-ce vous qui le demandez?

— Écoutez-moi!

— Je ne puis.

— Je m'attache à vos pas. Écoutez! ce n'est pas moi qui vous parle.

— Eh! qui donc?

— C'est un peuple qui crie. N'avez-vous pas entendu au loin, comme moi, cet appel à la *conscience de tous les peuples civilisés et de la France* en particulier? Ce cri a traversé les mers, les montagnes. Au lieu de s'affaiblir par la distance, il se fortifie.

— Quoi! cette vieille affaire de Portugal! Ce peuple est enterré; c'est un fait accompli.

— L'iniquité est toute vive. Il s'agit d'une nation qu'on étouffe!

— Mangeons et buvons; demain nous mourrons.

— C'est vous qui autorisez l'attentat et qui le consommez!

— Allons donc! est-ce là une affaire pour un homme politique?

— Vous aidez les meurtriers.

— Bah!

— Vous qui saviez, sous la Restauration, tant de nobles paroles, justice, liberté, vous que j'ai vu à l'enterrement du général Foy porter le deuil des peuples, ne sentez-vous aucun remords quand un peuple ami tend les mains vers vous et que vous le rejetez dans le servage?

— Quelle plaisanterie! Nous connaissons parfaitement ce vocabulaire; nous en avons fait grand usage quand les nobles nous opprimaient. Aujourd'hui nous avons pris leurs places; de grâce, laissons là notre rhétorique.

— Non, il n'est pas possible qu'un attentat aussi monstrueux, commis en plein soleil, ne vous dise rien. Vous ne voulez pas sans doute vous renier, abolir le droit de votre révolution!

— Mon Dieu! que ces phrases sont usées! et se peut-il qu'il y ait dans le monde une population assez niaise pour nous demander d'agir selon nos maximes de tribune? On n'est pas plus sot que ce peuple-là.

— Vous vous calomniez; vous qui avant 1830...

— Finissons cette comédie.

— L'indignation m'oblige de parler.

— Je ne vous comprends pas.

— Votre intérêt...

— Voilà du moins un langage que j'entends. Continuez.

— La plus simple probité, le serment, l'honneur.....

— Vous vous perdez dans la métaphysique.

— L'affaire d'Oporto vous touche plus que vous ne

pensez ; le Portugal n'est pas si loin que vous le croyez de votre comptoir et de votre coffre-fort.

— Que voulez-vous dire? voilà qui change la question. Auriez-vous des documents secrets ? Je vous assure, mon cher monsieur, que je suis tout oreilles. Parlez, parlez à votre aise ; je vous écoute, vous dis-je.

— Il y avait dans le monde un peuple qu'on appelait le Portugal, et qui faible en apparence, avait consommé les plus grandes entreprises, changé le chemin du commerce, inauguré l'histoire du monde moderne, avec l'époque de l'industrie, par la découverte du cap de Bonne-Espérance et la conquête des extrémités de la terre. Nul, avec moins de ressources, ne rendit jamais de plus grands services au genre humain. Il avait ouvert le premier les portes de l'Orient et de l'Occident. Dans le temps que l'Angleterre et la France ne connaissaient que leurs côtes, il découvrait, il augmentait l'immensité ; roi des océans, ses flottes, sans rivales, dominaient sur des mondes dont personne ne connaissait les limites. Après avoir livré le globe entier à l'humanité moderne, ce peuple créateur, fatigué de gloire, d'héroïsme, de génie, avait perdu sa route. Echoué dans le port, il languissait depuis deux siècles avec la certitude que le jour du salut se lèverait pour lui.

La Révolution de 1830 avait été le signal de sa résurrection ; il avait salué la voile de bon secours ; depuis ce moment, le peuple naufragé faisait effort pour se relever. Au prix du meilleur de son sang, nous l'avions vu fraterniser avec la France de 1830, repousser, à notre exemple, une vieille dynastie, ressaisir sa souveraineté, reconquérir le trône pour l'octroyer à dona Maria, laquelle n'avait pas manqué de se confondre en serments de fidélité et de reconnaissance éternelle. Confiant dans l'étoile de la France, il la suivait de loin et croyait suivre sa propre destinée.

Remarquez avant tout que ce renouvellement ne se bornait pas à la surface des choses. Le Portugal ne se contentait pas d'une imitation stérile, comme on le pense ; la renaissance politique se fondait sur la renaissance de l'esprit portugais lui-même. Dans ce pays qui depuis deux siècles avait cessé de penser, une vie inattendue éclatait en des œuvres inspirées par l'amour et la tradition du pays. De nombreux écrivains surgissaient, qui tous puisaient leur génie dans le même sentiment de la patrie réparée. Une ombre d'indépendance avait suffi pour rendre l'essor aux âmes ; la civilisation morte se redressait. Qui le croirait, si ce n'était notoire ? les quinze dernières années ont produit plus d'œuvres originales que les deux derniers siècles ; et, suivant l'expression d'un homme dont personne ne niera ici l'autorité [1], il ne s'était pas vu dans l'esprit public un mouvement aussi profond, un élan aussi sincère, une espérance aussi vive, une émotion aussi vraie, une inspiration aussi indigène, depuis l'époque des Lusiades.

Qui avait produit ce miracle ? La piété envers la terre natale, envers ce pays jadis si puissant, aujourd'hui si misérable, mais qui du moins, dans sa misère, croyait encore s'appartenir à lui-même. C'était la même ardeur qui s'était montrée chez nous en 1827 et 1828, avec un esprit de patriotisme plus ombrageux. Ils se hâtaient de penser, d'écrire, comme si la patrie, à qui tout cela se rapportait, eût dû bientôt leur être arrachée. On interprétait avec angoisses les chroniques de la gloire portugaise ; on composait ce qui avait toujours manqué, un théâtre exclusivement national. J'ai vu moi-même sur les lieux ce travail des esprits. Sans qu'il fût besoin d'être grand pro-

[1] M. Almeida-Garrett.

phète, j'ai annoncé [1] que cette conspiration de tous les cœurs, de toutes les intelligences, ne manquerait pas d'éclater; qu'une si ferme volonté de renaître se marquerait prochainement par des actes publics; que cette littérature n'était pas une œuvre d'académie, mais un cri d'espérance, qu'elle s'accordait trop bien avec les instincts de la foule pour ne pas concourir à ranimer ce peuple, à moins qu'il ne se trouvât à point nommé quelque grand meurtrier pour l'assassiner au préalable. J'ai dit cela quand aucun événement extérieur ne me confirmait, et qu'aux yeux de l'Europe cette terre paraissait morte. Mais il suffisait de la regarder de près pour s'apercevoir que tout le monde était dans le secret de ce qui s'y préparait. Si jamais mouvement a été national, c'est celui qui s'accomplissait alors en plein soleil. L'écrivain conspirait dans ses livres, le député sur son banc, le peuple au fond des provinces. Quand l'accord est ainsi établi entre l'intelligence du petit nombre et la conscience de tous, il n'est pas malaisé de deviner les suites.

Joignez à cela que le Portugal, dans ce nouvel essor, n'avait rien de commun avec l'Espagne. Si l'on étudie ces deux peuples, on voit que la renaissance de l'un et de l'autre s'accomplissait sans qu'aucun d'eux cédât rien de sa nationalité. Tous deux avaient les yeux attachés sur la France, et tous deux semblaient s'ignorer mutuellement. Lisbonne et Madrid, séparés par toute l'histoire, le sont aujourd'hui plus que jamais. Le Portugal, plus faible, montrait un esprit plus ombrageux; en sorte que le plus misérable des peuples de l'Europe était en même temps celui qui avait le mieux gardé au fond du cœur la religion de la patrie. L'ombre de l'étranger, surtout de l'Espagnol,

[1] *Mes vacances en Espagne*. 1846.

lui était insupportable. Le respect de soi-même et de la terre natale, tel était le principe de tout ce que l'on pouvait attendre de la régénération portugaise. Tant que cette religion était conservée, le germe de l'avenir restait; ôtez-la, tout disparaît; c'est un peuple auquel vous arrachez le cœur.

S'il y avait un devoir pour les gouvernements des grandes puissances qui se disent gardiennes de la civilisation, c'était assurément de préserver, de respecter, de sauver, dans son principe, cette société inoffensive, qui ne se défendait que par sa gloire passée. Elle ne comptait que quelques millions d'hommes ; mais le principe qui la faisait subsister était aussi grand que le monde moderne. Tous les amis de l humanité se réjouissaient de voir cette nation sortir de l'abîme, appuyée sur la seule mémoire de ses grands hommes. Car enfin que vous demandait-elle? Implorait-elle votre secours, comme la Grèce de 1825? Non ; elle ne vous demandait que de lui laisser sa place à son glorieux soleil. Elle avait embrassé votre cause ; et pour cela aviez-vous peur qu'elle ne vous demandât de l'assister de votre sang, de votre argent? Non ; elle ne voulait que subsister modestement et librement dans l'alliance de la Révolution de 1830. Mais cela même vous ne l'avez pas permis ; vous avez ravi à ce pays l'unique force sur laquelle il s'appuyait, la nationalité. Triomphez à votre aise ; l'espoir de tant d'hommes de cœur qui travaillaient à se refaire une patrie n'a désormais plus de sens. Ce n'est plus là une société vivante, qui a en soi son principe d'action ; vous en avez fait un peuple serf que chacun peut fouler à son gré ; vous avez poignardé Lazare au sortir du sépulcre.

Mais non ! dites-vous; c'était un petit peuple, c'était un enfant incapable de se conduire... Ah ! je vous en-

tends; vous êtes le bourreau de Séjan : c'est vous qui violez l'enfant pour avoir le droit de le tuer.

En récompense de cette glorieuse action, l'avez-vous du moins acquis, ce pays, ce fief que vous venez de dégrader de sa volonté? Rachetez-vous l'action par le gain? Oh! la grande politique! Cette terre sur laquelle ils exercent le droit de conquête, ils la donnent à l'Angleterre. Ils partagent les opprobres; elle seule a le profit.

Autant le peuple portugais aspirait à renaître, autant le gouvernement de dona Maria s'obstinait à empêcher cette résurrection. Il est si beau de trôner sur un peuple mort! quelle paix souveraine! quel calme majestueux! On regrettait le tranquille Défunt de l'ancien régime; et l'on ne désespérait pas de faire rentrer dans son suaire le peuple qui y était resté sagement enseveli deux siècles. De là cette situation étrange d'un pays, où toute marque de vie est considérée comme une rébellion. La nation veut revivre; la reine trouve plus légitime de régir un cadavre. Comment accorder ces deux volontés? C'est le fond de ce chaos de révoltes, de parjures, de réconciliations menteuses, de faux serments, où l'œil le plus clairvoyant s'égare.

Il faut que je l'avoue à la honte du midi de l'Europe; cette malheureuse partie du globe ne comprend rien encore à l'art de conduire doucement un peuple à la servitude, en conservant les formes et les bienséances d'une charte jurée. Malgré les exemples donnés de haut à cet égard, son éducation profite lentement. A quoi bon opprimer, si vous m'ôtez le plaisir de m'en vanter? Traîner sur la claie le royaume d'Inez de Castro, voilà ce que j'appelle régner.

Imaginez, si vous le pouvez, une tyrannie fantasque, convulsive comme une crise de nerfs. J'ai vu de mes yeux

les députés qui gênaient la discussion, appréhendés au corps, arrachés de leurs bancs et transportés sur les pontons d'une frégate amarrée dans le Tage pour cet usage parlementaire. Nous apprenions, sans nul autre avertissement, que la constitution était suspendue, tous les droits anéantis, parce que Sa Majesté la reine avait passé une mauvaise nuit, et qu'il est d'usage immémorial en ce pays-là que, si les rois ont la migraine, les peuples soient mis au carcan. Plus de tribunaux ni de jugements; seulement, au coin des rues, une belle affiche portant que chaque suspect serait immédiatement passé par les armes, entendons-nous bien, sans instruction ni autre délibéré, *sem culpa formada*. On se frottait les yeux; on croyait rêver. Puis, quand il était sûr que le songe était une vérité, chacun se retirait dans sa province, où il pouvait.

Il arriva enfin que toute la nation fut déclarée suspecte. C'était en 1846. Ce jour-là un premier soulèvement éclate; il se propage en un clin d'œil de l'extrémité du pays jusqu'aux portes de Lisbonne. Nul moyen de s'y méprendre. Ce n'est pas une émeute, c'est la voix d'un peuple indigné : il est en armes; il demande justice, réparation. Le danger presse; Cabral, le ministre des violences, s'enfuit sur un brick anglais. Quant à la reine, cet ange d'innocence s'éclaire subitement depuis que la force n'est plus de son côté. Quoi donc! elle ignorait parfaitement que le Portugal ne dormît pas sur les roses; elle croyait qu'un ministère de rapines, d'oppression, de concussion, de parjures était l'âge d'or d'un pays, qu'il n'y a au monde rien de plus doux pour un peuple que de vivre sans lois, sans garanties, d'être rongé jusqu'à la moelle par l'impôt, et finalement passé par les armes sans jugement. Tout ce qu'elle avait fait à cet égard, elle

l'avait médité, ordonnancé, exécuté par un excès de bonté angélique. Mais puisque ce peuple avait l'insigne manie de ne pas se délecter à l'ombre de la potence, puisqu'il était assez bizarre pour ne trouver nulle satisfaction ni dans les cachots ni sur les pontons, nulle volupté dans la famine, nulle sécurité dans la privation de tous les droits, nul orgueil dans la condition de la brute, dona Maria da Gloria, après un long délibéré, se conformant, par pure délicatesse d'âme, à une si incroyable fantaisie, consentait à se priver de son ministre évadé. Elle en nommait un autre qui avait non sa confiance, mais celle du pays, le duc de Palmella. De plus, elle promettait, foi de souveraine, de convoquer les cortès pour le mois prochain; après quoi elle demandait, ce qui était de toute justice, que les provinces révoltées se reposassent entièrement sur elle du soin de la félicité publique. Surtout que ses regards ne soient pas affligés davantage par le spectacle d'hommes armés pour la défense des lois. Son cœur maternel ne pouvait, en vérité, supporter un tel spectacle. Que chacun rentre donc paisiblement chez soi, couvre son feu, surtout ait grand soin de se défaire de toutes armes offensives ou défensives. Des larmes scellent le serment. Le peuple est attendri; il se retire, le front courbé, pleurant de son côté sur la bonté de sa reine, *idole de son adoration*.

Sitôt que le pays se fut lui-même désarmé, que les juntes se furent coupé les ongles et les griffes, qu'il ne resta plus un seul homme debout, la reine, dans la nuit la plus noire d'octobre 1846, convoque son nouveau ministère. L'heure indue, les apprêts sinistres, tout est de fâcheux augure. Le ministre Palmella arrive à demi éveillé avec ses collègues. Sans autre préambule oratoire, Sa Majesté leur dit net : *Messieurs, donnez votre démission, sinon vous ne sortirez pas de ce palais*. Le sens est

clair, le ton décidé, le commentaire se fait de lui-même. *Vous ne sortirez pas de ce palais*, c'est-à-dire j'ai autour de moi des gens apostés; faites ce que je commande, ou ce palais deviendra pour vous la tour de Nesle. Vous, général Bomfim, qui me couvrez de votre popularité, convoquez à l'instant les troupes dans les ténèbres, afin de prêter l'appui libéral de la constitution à la restauration de l'absolutisme; car, vous en conviendrez, c'est ainsi que doit s'interpréter le serment que j'ai prêté l'autre jour à toutes les libertés du Portugal; j'ai dit. — On rapporte que le général Bomfim, voyant le guet-agens, porta la main sur son épée. Il est arrêté, le duc de Palmella exilé. Le Portugal, libre la veille, endormi sur la foi des serments, se réveille avant le jour les fers aux pieds et aux mains. Encore une fois le régime de Turquie restauré pour le bonheur de ce peuple tant aimé. Plus de constitution, plus de cortès, plus de lois, plus de droits; l'âge d'or des cachots et de la potence en permanence. La félicité publique est de nouveau portée à son comble.

Si la France a bien fait de s'insurger en 1830, le Portugal a fait mieux cent mille fois de s'insurger en 1846; car il n'est personne qui prétende comparer les ordonnances de Charles X à la folle tyrannie de dona Maria qui avait déjà reçu deux fois son pardon de son peuple; sans compter que Charles X, roi de droit divin, sacré par l'étranger, ne devait rien à la liberté, et que dona Maria, reine par le droit des révolutions, lui devait tout au contraire. Ou chaque révolution est criminelle, illégitime en soi (et il faut appeler l'étranger pour écraser 1830), ou le mouvement qui fit courir le Portugal aux armes partait non-seulement d'un droit, mais d'un devoir, hors duquel il n'y avait plus ni honneur, ni conscience, ni vie. Si quelque chose démontre que cette nation est un corps

vivant, non un corps mort que chacun peut écraser du pied, c'est précisément qu'ayant senti l'injure, elle s'est soulevée pour la châtier ou pour y mettre un terme. Supposez que le parjure se fût consommé tranquillement, que la violence se fût établie sans contestation, que la charte portugaise eût été déchirée sans que personne eût touché une épée, j'entends aussitôt répéter que ce peuple a perdu la conscience, qu'on l'a revêtu d'une constitution empruntée dont il ne prend nul souci, qu'il ne veut rien que se chauffer à son soleil, que le sentiment du droit est évanoui chez lui, qu'il ne reste là qu'un simulacre de nation, que la servitude est devenue sa condition et son refuge. On se fût armé contre lui de son indifférence comme on s'arme contre lui de son indignation.

Deux choses sont à considérer ici : la première, que l'insurrection a été nationale; la seconde, qu'elle n'a pas été cruelle. La reine avait de son côté une armée organisée et toutes les ressources de finances que le Portugal, endossé par l'Espagne et par la France, peut encore renfermer. Sans troupes, sans armes, l'insurrection en haillons paraissait devoir céder dès le premier jour. Pourquoi, au contraire, allait-elle l'emporter? Parce que cette guerre avait pris un caractère unique jusqu'à ce jour dans les dissensions de la Péninsule. Si vous ne voulez pas vous aveugler par l'esprit de parti, vous êtes contraints de reconnaître qu'avant cette insurrection, les guerres civiles y étaient, comme dans l'Amérique du Sud, des révoltes de soldats; ce qui y manquait, c'était le peuple. Les violences de dona Maria ont eu cet avantage d'éveiller la résistance et la vie politique dans le cœur des populations; aussi quelque chose de tout nouveau s'est montré. Combien de fois les troupes de la reine n'ont-elles pas vaincu sans que ses affaires y aient rien gagné? Entre les

armées, un nouveau combattant avait surgi, le peuple portugais, non pas réuni par masse dans les grandes villes, mais embusqué derrière le rocher, le bois, le taillis, le ravin, et qui, interceptant les convois, offrait sur chaque point un refuge à ses amis, un danger à ses ennemis. Les barricades n'étaient pas, comme chez nous, dans la capitale; chaque chaumière avait sa barricade. De là les succès de la reine ne garantissaient que Lisbonne; les échecs de la junte ne compromettaient qu'Oporto.

Chose plus importante que tout le reste, et qui n'a pas été assez considérée à l'honneur du Portugal! l'insurrection avait été clémente. Au lieu des représailles sanguinaires que tous les partis, en Espagne, ont exercées l'un après l'autre, la guerre n'est pas sortie des règles suivies par les nations policées. Où sont, chez le peuple insurgé, les supplices, les tortures, les massacres, les égorgements, les prisonniers fusillés par milliers? Votre humanité ne vous a pas empêchés de supporter tout cela pendant huit ans, quand la meilleure partie de ces crimes se commettaient sous la bannière de la légitimité; mais dès qu'il ne reste plus en champ clos qu'un peuple qui lutte pour son droit dans une guerre régulière, sans excès, sans barbarie, avec moins de violence que vous n'en montrez en Afrique ou dans l'Inde, votre sensibilité nerveuse vous presse d'écraser, pour son bien, cette nation que son existence embarrasse.

En effet, le cercle de l'insurrection s'accroissant chaque jour, et la reine assiégée, bloquée dans sa capitale par la colère et le bon droit de son royaume tout entier, le dénoûment était prévu d'avance; il ne pouvait tarder. La jonction de Das Antas avec Sa da Bandeira avait pour résultat la victoire des lois. Un gouvernement inique était obligé de donner des garanties sérieuses à l'avenir du

peuple portugais; joué, trompé, toujours prêt à l'être, dans sa superstition monarchique, il ne voulait punir la royauté qu'en l'obligeant à tenir ses serments. Le sang versé trouvait sa récompense. La révolution fait un effort décisif; elle concentre ses meilleures troupes sur une corvette et quelques bâtiments de transport. Un cri d'enthousiasme salue le départ des soldats; la petite flotte cingle avec assurance. Dirai-je le reste? les flottes de la France de Juillet, celles de l'Angleterre, de l'Espagne révolutionnaire, apostées avec l injonction de saisir, couler bas, massacrer au besoin la flotte de la révolution du Portugal, la petite armée entourée, sans provocation, sans déclaration, saisie, garrottée à l'improviste, jetée pieds et poings liés dans les cachots de Saint-Julien, sous le balcon du château de la reine! « C'est une tache éternelle au nom anglais! » s'écrie un orateur de Londres... Eh! que me fait cette souillure nouvelle? suis-je chargé, moi, de la conscience de l'Angleterre? Mais la France! mais mon pays tremper dans ces opprobres!

Peut-être faut-il regretter que Das Antas ne se soit pas laissé massacrer, lui et ses quatre mille hommes. Il eût été beau de voir la France de Juillet égorgeter humblement et au second rang le peu de malheureux que l'orgueil anglais eût bien voulu abandonner à son couteau-poignard. Et certes cette gloire nous était bien due; car enfin la logique le voulait. Ces misérables n'étaient-ils pas accusés et convaincus d'avoir imité notre exemple de 1830, embrassé, fortifié notre cause, relevé notre drapeau, fraternisé avec notre principe, combattu pour le droit de la France? En vérité, c'est faiblesse de nous contenter de pontons et de cachots pour de pareils scélérats. Si le sang eût été répandu par nos mains, comme nous nous y étions engagés par la convention du 22 mai,

peut-être que ces chairs meurtries, ce carnage, ces ponts de nos vaisseaux rougis par l'assassinat, eussent du moins chatouillé en nous la conscience pétrifiée; peut-être que nous eussions reconnu, discerné le crime, et que l'homme moral se serait à la fin réveillé sous le mercenaire. La France *légale*, endormie comme Macbeth, aurait peut-être voulu laver ses mains; au lieu que cette ignominie sans carnage, ce pays ami, livré simplement à la servitude, cette mort morale, cet assassinat d'une nationalité, ce meurtre d'un peuple frère, ce rôle de Caïn sans victime saignante, cette impiété, cette trahison, cette lâcheté, ce déshonneur, sont pour nous autant de choses abstraites, trop subtiles désormais, que nos yeux ne voient plus, que notre conscience hébétée ne comprend plus, ne réprouve plus. Les Anglais ont fait paraître une minute de stupéfaction et presque de remords; ils ont demandé, dans la chambre des communes, quelle garantie reste à ce peuple prisonnier. La parole de dona Maria, a reparti le ministre. A ces mots, un immense rire s'est répandu dans tout le parlement : ou la justice de Dieu n'est qu'un mot, ou ce rire infernal aura un jour sa récompense.

Avez-vous remarqué, en tout ceci, le rôle étrange des tribunes constitutionnelles? Si quelque chose pouvait montrer comment les institutions de la liberté dégénèrent volontiers en amusements de servitude, quand l'opinion est asservie, l'expérience serait complète. Cette tribune française, occupée sous la Restauration par cinq ou six hommes, mais alors si fière, si sonore, qui signalait de si loin l'ennemi, qu'est-elle devenue? Je vous prie d'y songer. Tant que les événements sont en suspens, que le crime se prépare, c'est-à-dire aussi longtemps que la parole peut servir à quelque chose, pas une syllabe n'est

prononcée. Mais à peine l'iniquité est accomplie, irréparable, soudain le miracle s'opère, la langue se délie ; les muets parlent ; bien plus, personne ne redoute que cet emploi du discours pour le discours, sans but, sans efficacité possible, ne dégrade jusqu'à la risée l'institution de la parole publique.

Il y avait, en ce temps-là, un tribunal qui siégeait devant une multitude, et ses arrêts étaient sans appel. Du haut de son siége, un juge aperçut par hasard un homme qui se préparait à tuer son voisin ; car, l'ayant renversé, il lui mettait déjà le couteau sous la gorge, et la victime criait. — Que faites-vous? dit le juge. Expliquez-moi clairement votre intention. — O le meilleur des juges ! répliqua le meurtrier, il est encore trop tôt. Je n'ai fait que commencer ; laissez-moi dépêcher cet homme, après quoi je vous donnerai toutes les pièces du procès. — C'est trop juste, mon ami, dit le juge ; continuez et achevez ; mais lorsque vous aurez fini, vous me trouverez sur ce banc, d'où je serai charmé de vous adresser un discours improvisé. Plusieurs jours se passèrent, après lesquels le meurtrier se présenta devant le tribunal ; il tenait dans ses mains diverses liasses de papier, et entre autres, sur un parchemin sanglant, un excellent procès-verbal constatant qu'il avait donné à son voisin trente-cinq coups mortels dans la poitrine, et seulement sept ou huit dans la gorge. — Maintenant je puis parler, je l'espère, dit le juge. — A votre aise, dit le meurtrier, vous et vos collègues. Le juge, s'inclinant, commença sur-le-champ un admirable discours. Mais le meurtrier, assure-t-on, parla mieux encore ; si bien que les dames disaient en l'écoutant : Mon Dieu, que cet inculpé a la parole facile et le ton agréable ! Vous m'avouerez que c'est la plus grande des injustices, depuis 1830, qu'un pareil ta-

lent ne soit pas de l'Académie. — J'en serai, dit le meurtrier ; et il sortit aussitôt pour se porter candidat. On le nomma d'emblée, parce que sa cause étant très-mauvaise, il avait eu besoin de beaucoup de style pour la faire valoir. Pendant ce temps, la veuve et les enfants du mort l'enterraient de leurs mains à grand'peine dans une fosse empruntée. Ils étaient très-pauvres, ils avaient fort peu de rhétorique. Personne ne songeait plus à eux.

Aujourd'hui que les pièces du procès sont publiées, rendons à chacun ce qui lui est dû. Dès l'origine, le gouvernement anglais a montré, affecté un grand éloignement pour le meurtre proposé. Recommencer, sans se déguiser, l'infamie de Parga semblait d'abord difficile. Puis il se souvient qu'il est né d'une révolution ; il commence par établir fort clairement que « les questions dont le Portugal est agité sont toutes domestiques dans leur portée, et que des *puissances étrangères ne peuvent s'y immiscer ;* » d'où la conséquence parfaitement logique qu'il faut s'immiscer sans un jour de retard dans les affaires du Portugal. Ce raisonnement, comme vous voyez, est irréfutable. Les principes libéraux une fois posés, le masque d'hypocrisie une fois scellé et noué sur le visage, il ne reste plus qu'à se ruer sur la révolution quand elle passera dans un endroit écarté. D'ailleurs, on n'a pas oublié de préparer l'excuse. Tant que l'Angleterre est restée seule, sa conscience vierge lui a parlé. Mais que ne peut sur un cœur pur la mauvaise compagnie ? la France pressait ; elle convoitait le meurtre pour elle seule. Cette fille d'une révolution était naturellement impatiente d'assassiner sa sœur. De bonne foi, pouvait-on lui laisser l'occasion d'exécuter ce glorieux coup de main ? Personne ne le pensera. S'il y a, comme on ne le nie pas, quelque apparence de brigandage, l'Angleterre est plus qu'excusée

par une foule de circonstances atténuantes, à savoir, qu'elle eût désiré, si on l'eût laissée faire, ne pas violer à la fois les lois humaines et divines; que longtemps elle a résisté au serpent tentateur; que la coupable, l'Ève corrompue qui doit être livrée sans pitié au verdict et à la malédiction du monde, c'est la France, la France qui, sans un moment d'incertitude ni de pudeur, a conçu, préparé, organisé le crime à trois! La pure Albion n'a fait que prêter la main.

Rien, en effet, de plus délibéré que le parti pris, dès le commencement, par le gouvernement de Juillet. A peine la révolution du Portugal éclate, l'impatience de l'étouffer se montre sans ambage. Plus calme, le ministère anglais affecte d'examiner la question de droit; il feint d'être arrêté par des considérations préliminaires de dignité, de légalité, de droit des gens... Au contraire, dès le premier mot prononcé par la France, on n'entrevoit que la force.

Un incroyable dialogue s'établit alors en plein jour des deux côtés du détroit, à la face de l'univers.

— J'ai des scrupules, dit l'Angleterre; ce coup-là me répugne.

— Comment! des scrupules quand il s'agit d'écraser une révolution! réplique en France le gouvernement né de la dernière révolution. La force! la force! l'intervention armée! il n'y a que cela, vous dis-je!

— Pourtant la convention de 1834 n'a plus aucune valeur légale.

— Nous la lui rendrons.

— Allons au fond des choses; nous nous entendrons mieux. Que voulez-vous? Gouvernement fils de la liberté, vous voulez étouffer la liberté en Portugal comme ailleurs; cela se comprend.

— Et vous vous contenteriez de posséder le pays en fief, de lui tirer des veines sa dernière parcelle d'or?

— Peut-être.

— Livrez-moi l'âme de ce peuple.

— Je n'y tiens pas. Livrez-moi son corps.

— Il est à vous, et donnons-nous la main.

— Mais que dirons-nous au monde, qui est curieux?

— Grand embarras, sur ma foi! n'avons-nous pas les Chambres?

— Encore faudra-t-il dire quelque chose.

— Réfléchissons! Si nous disions que c'est là un mouvement légitimiste, et que nous venons secourir la révolution?

— Non! le mensonge est trop grossier, vraiment. Puis, vous me mettriez moi-même en contradiction avec ma dépêche du 5 avril, où je déclare et prouve positivement le contraire.

— Eh bien, parlons d'humanité.

— C'est le meilleur moyen; l'effet sera excellent pour nous auprès des sociétés bibliques, et pour vous auprès de la ligue des évêques. Comment arranger cela?

— Voyons! si nous disions, par exemple, que la charité chrétienne nous inspire?

— J'aime assez ce commencement, quoiqu'il soit pillé de la sainte alliance.

— Que nous voulons panser les plaies de ce petit peuple, à coups de canon?

— A merveille; l'expression est riche.

— Croyez-vous que ce langage ne serait pas parlementaire?

— Eh! sans doute.

— Évangélique?

— Assurément!

— Que nous voulons tuer cette nation pour la débarrasser de la guerre?

— Prenez garde. Ceci est trop fort. Si aveugle que vous supposiez chez vous le pays légal, je tremble qu'il ne voie trop à nu l'imposture. Car, enfin, il est plus clair que le jour, que nous nous pressons d'intervenir et d'arriver, précisément parce que la guerre va finir, que l'absolutisme de la reine est aux abois, que la liberté et les lois vont remporter la victoire, et que nous voulons empêcher cet affreux dénoûment. J'ai eu même l'indiscrétion de dire et de publier tout cela fort au long dans ma dépêche du 15 mai à Palmerston.

— C'est fâcheux. Disons donc le pour et le contre, le blanc et le noir; brouillons tout; faussons tout; enténébrons la lumière du jour. Commençons nos discours dans une opinion, et terminons-les dans une autre; bravons, insultons, renversons à la fois le bon sens humain et la justice divine, puisqu'il est si difficile de maintenir le premier quand on a répudié la seconde, et qu'après tout; nous avons la majorité.

— Voilà vraiment qui est bien parlé, vous êtes un grand orateur. Courons à notre embuscade.

— J'y suis déjà.

— Avez-vous amorcé?

— Avez-vous votre poignard?

— Ah! je les vois sortir de la rade. Pauvres innocents! ils ne se doutent de rien. Au moins, vous prenez sur vous la moitié de l'assassinat et de la colère du ciel?...

— Eh! oui. Il y a concert.

— Je crains le remords.

— Souvenez-vous que ce sont d'infâmes amis de la liberté.

— Allons! plus de scrupules.

— Bien! Je vous laisse, comme à mon supérieur, la place d'honneur. Vous êtes le plus près, courez sur eux sans avertir; frappez hardiment; il n'y a pas le moindre danger.

— Tue! tue! mort! mort! rendez-vous, corps et biens!

— Holà! sont-ce des pirates?

— C'est la vieille Angleterre!

— Nous n'avons point d'or, messieurs!

— Rendez-vous ou vous êtes morts! A la mer la charte, la révolution et la liberté du monde!

— Victoire! victoire! *Te Deum laudamus!*

Je demande pardon à mon lecteur de le faire descendre à ce langage de forbans. Mais si une chose doit le frapper dans cette affaire, c'est le mépris insultant de la conscience humaine. Le plus fort rejette la coulpe sur le plus complaisant. L'Angleterre affuble la France de son crime; la France en affuble l'Espagne. Que voulez-vous? cette Espagne, puissante, redoutée au dehors, tranquille au dedans, avait une surabondance de vie et voulait se déchaîner sur le monde. Ses innombrables armées, pourries depuis des siècles par un trésor intarissable, menaçaient d'envahir la terre. Dans leur amour de l'ordre, la France et l'Angleterre auraient bien voulu brider la nouvelle flotte invincible; mais que pouvaient l'une et l'autre, ces deux petites nations, en face de la monarchie colossale d'Isabelle II? Des représentations! les eût-on écoutées? Isabelle II s'étant décidée à conquérir l'univers, en commençant par le royaume des Hespérides, il ne restait visiblement qu'à se mettre à sa suite et à marauder sur ses traces.

Où donc sont-elles ces représentations faites à ce terrible cabinet de Madrid? qui jamais en a ouï parler? et ne lisons-nous pas tout l'opposé dans les dépêches? Suffit-

il que deux grandes puissances proclament chacune le contraire de la vérité pour que nous devenions soudainement aveugles des yeux du corps comme des yeux de l'esprit? J'ai bien peur que dans ce moment, ce petit peuple que vous foulez, comme l'insecte, ne soit, aux yeux de la Providence, aussi précieux dans sa cause, aussi noble en son droit, que les magnifiques nations qui engraissent, chez elles, si complaisamment l'imposture.

Du moins *c'était l'intérêt de la France*. En effet, il pouvait y avoir un intérêt pour tout le monde, excepté pour la France. Que le peuple portugais soit frappé de mort, je comprends que l'Espagne hérite du cadavre; je le conçois mieux encore de l'Angleterre. Pour que le Portugal soit une préfecture anglaise, une seconde Irlande, il faut empêcher qu'il ne se forme là un esprit national, un cœur de peuple. Faites-en un butin sans volonté, une marchandise tarée, avariée, marquée de l'empreinte de Londres. Tout cela est évident, comme il l'est également que l'intérêt matériel, positif de la France voulait précisément le contraire, c'est-à-dire que le royaume de Manuel conservât une nationalité indépendante, une volonté, une vie propre. Notre intérêt, c'était de ne pas réduire la patrie des Vasco de Gama, des Magellan, des Albuquerque, des Jean de Castro, des Camoëns, à n'être plus qu'une école de mousses pour la marine anglaise. Mais nous seuls avons été magnanimes dans cette occasion; notre but a été tout moral, il faut le reconnaître : la liberté étouffée, la servitude imposée, sans nul profit grossier ni dans le présent ni dans l'avenir, excepté pour nos ennemis. Que l'on regarde à nos mains, elles sont pures. Nous n'avons fait que porter et rapporter l'injustice et l'oppression, sans nul autre butin. Vous dites que la France n'a pas seulement des *intérêts révolutionnaires;*

et moi, je demande si elle n'a plus que des intérêts contre-révolutionnaires. Suffit-il d'étouffer dans le monde, un droit, une conscience, pour que notre peuple ait du pain? On s'est beaucoup moqué du don-quichottisme de la liberté; parlez-moi du don-quichottisme de la servitude. Rien de plus respectable pour un homme sérieux.

Eh bien, s'il faut absolument tout vous dire, la violence que nous faisons au Portugal est dans l'intérêt du Portugal. Le voilà donc enfin lâché le grand mot de la grande politique; utilité, avantages, glorification de l'invasion. Je les remercie de l'avoir prononcé, car je l'attendais. Il y a ici deux choses, l'intérêt de la reine, l'intérêt du peuple. Je commence humblement par ce qui touche la première.

D'abord, je supplie que l'on me montre où sera l'excellence de la situation de la reine; car, de moi-même, c'est ce que je ne saurais discerner. Il me semblait que la restauration d'un trône par la main de l'étranger n'avait pas été suivie, en France, du dénoûment le plus heureux pour le pouvoir restauré; je pensais que l'ombre des baïonnettes alliées n'avait pas très-efficacement protégé le sommeil du monarque. Voyez si mon imagination est déréglée! J'allais jusqu'à croire que, grâce à ce souvenir des invasions, la branche aînée avait fini par tomber. Je reconnais que ce n'était là qu'un songe. Rien n'est changé; je me réveille.

L'amour des Portugais pour dona Maria, *demi-assise sur son trône tremblant*, reprendra évidemment tout son charme, dès qu'ils contempleront, mèche allumée, braquées en permanence par les Anglais, les Français, les Espagnols, sur les golfes, les rivages, les îlots, les grèves, les anses de la terre natale, et avant tout, sur les quais, sur les places d'Oporto, de Lisbonne, deux ou trois mille

pièces de canons, prêtes à saccager, écharper, foudroyer charitablement la population à la moindre apparence de refroidissement dans les cœurs. Déjà, au milieu des terres, voilà le général espagnol Melendez Vigo, qui entre au pas de charge dans le pays conquis. Lisez sa proclamation; elle est de la bonne école du manifeste de Brunswick. Ou je connais mal la nation portugaise et son exécration pour le joug espagnol, ou cette franche, loyale prise de possession doit mettre le comble à sa reconnaissance. Ouvrir à l'ennemi les portes de son pays, est-il rien de plus honorable, de plus hospitalier de la part d'un souverain? Le monde appelait cela, autrefois, le plus grand des crimes, et le punissait de mort. Nous en faisons la première des vertus constitutionnelles.

Je sentais confusément que quelque chose nous avait manqué en 1830. Longtemps, je l'ai cherché, sans pouvoir me l'expliquer; enfin, la lumière se fait dans mon intelligence; ce bien, dont nous avons été privés, se révèle à moi. Pour la première fois, je le comprends, je le vois distinctement. Si notre Révolution de 1830 laisse tant de choses à désirer, c'est qu'il nous a manqué un million environ de Cosaques, Russes, Calmouks, Allemands, Prussiens, Autrichiens, Anglais, qui de la butte Montmartre, des hauteurs de Chaillot, de la plaine de Grenelle, aient pris la peine de former une ronde autour de Paris, et de nous réconcilier, après les trois jours, le couteau sous la gorge, avec la branche aînée. Comme les petites mésintelligences se seraient promptement dissipées! Quels embrassements romanesques! la Providence a été dure pour nous; l'ennemi a manqué à nos barricades. Voilà évidemment le vice originel de notre Révolution de 1830; et toute ma peur est qu'il ne faille la refaire.

Ce bonheur, dont nous n'avons pas joui, nous voulons du moins le faire connaître à nos frères les Portugais. Gardez-vous donc d'imiter la malice des Autrichiens, des Russes, des Anglais, qui ont vidé trop tôt notre territoire. Poussez la charité jusqu'au bout. Pour que la félicité ne se lasse pas, il faut que l'invasion étrangère ne se lasse pas davantage. Plantez, enracinez vos baïonnettes dans les esprits! Ecrasez-moi ce peuple sous votre amour. Sinon, pendant que vous imitez la coalition de 93 et celle de 1815, vous pourriez obliger le Portugal de se souvenir un peu de Louis XVI et beaucoup de Charles X.

Reste à examiner l'avantage du peuple lui-même. Ici tout devient sérieux, et j'ai lu, je l'avoue, avec épouvante les paroles du gouvernement français ; car M. le ministre des affaires étrangères, en avançant qu'il viole le Portugal par humanité, a trouvé pour étayer cette doctrine la force qui appartient à un homme toutes les fois que ses paroles s'accordent avec ses actions. L'homme qui a pu dire dans une chambre française, sans que la tribune se soit écroulée, que la patrie était à Gand quand la France était à Waterloo; celui qui a appelé, servi l'invasion de douze cent mille ennemis contre son pays, et qui, après trente ans, met encore là son orgueil, celui-là est parfaitement en droit de penser que le remède aux maux qui affligent un petit peuple est dans l'invasion de son territoire par trois ou quatre puissances. Il a raison de le dire, puisque la tribune le tolère ; de le pratiquer, puisque le pays légal met le gouvernement dans ses mains. Comme sa doctrine et sa vie ont montré que, selon lui, ce fut la félicité de la France d'être en proie à l'étranger, il doit être naturellement tenté d'appliquer ce souverain remède du fer étranger à toute plaie qui saigne au cœur d'un peuple. Quelle que soit mon exécration pour ces maximes,

je finis par comprendre la sécurité de conscience de ceux qui les appliquent aujourd'hui, après les avoir professées toute leur vie. La conduite du gouvernement de Juillet est ici parfaitement d'accord avec le *Moniteur de Gand;* il satisfait la logique. Impossible de le reprendre sur ce point.

Aussi, ne sais-je ce que je dois admirer le plus, de l'infatuation du pouvoir, ou du sommeil de l'opinion. Une nationalité est étouffée, prisonnière de guerre, sans que personne détourne la tête; à peine si cette considération est effleurée; de quoi se plaindre? On fera régner l'ordre dans Lisbonne! Un peuple de plus ou de moins en Europe, est-ce là une affaire, bon Dieu! Nationalité! Qu'est-ce que cela? rêverie d'hommes exaltés, verbiage de révolutionnaires. A-t-on besoin de rien de pareil pour jouer honnêtement à la rente, trafiquer modérément, agioter modestement sur une terre paisible, toute grouillante de bonis, de dividendes, de subventions, d'actions et de coupons? Le Portugal ne sera-t-il pas maître de faire tout cela, comme nous-mêmes, mieux que nous, en pleine assurance, au bord du Tage? et n'est-ce pas la vie, sage, entière, régulière? On ne fait que tuer l'État. Cela importe-t-il à quelqu'un? On se borne à anéantir la patrie. Aucun intérêt en souffre-t-il? On n'abolit que l'indépendance. Cela gêne-t-il la liberté?

Le pis est qu'ils sont parfaitement sincères, et je ne leur ferai jamais comprendre qu'ils nuisent à personne au monde dès qu'ils se contentent d'abolir la patrie. Dans le fond, ils traitent le Portugal comme ils traitent la France elle-même, abolissant ouvertement chez l'un ce qu'ils dégradent sourdement chez l'autre. Des deux côtés, ils crucifient la parole jurée. N'est-ce pas là une politique vraiment chrétienne?

Portugais de tous les partis, vous qui aviez la simplicité de croire que la patrie est bonne à quelque chose et vaut au moins le sang versé pour la défendre, que la terre natale est puissante tant que le cœur des hommes peut battre d'orgueil en y pensant, vous tous qui disiez que le mot de patrie vous était cher, parce qu'elle est le refuge, le foyer, le berceau, le tombeau inviolé; parce que la tyrannie même y est douce au prix de la liberté imposée; parce que le rocher y est plus fécond que la graisse de la terre envahie; parce que, tant qu'elle s'appartient en souveraine, l'avenir lui reste; apprenez de nous que ce mot sacré jusqu'à ce jour, n'a plus de sens, qu'il signifie la honte aussi bien que l'honneur, le servage aussi bien que l'indépendance; que là où est la bourse, là est la patrie entière, immaculée sous le pied et le bon plaisir de l'étranger. Apprenez cela de nous! et pour prix de ces enseignements, puisse le châtiment ne pas tomber trop tôt sur ceux qui vous les donnent!

Je croyais que pour légitimer un emploi aussi monstrueux de la force (puisqu'il va à supprimer une nationalité), il fallait du moins observer certaines règles du droit des gens : par exemple, que le pays lui-même vous appelât, et si ce pays est constitutionnel, que tous les pouvoirs de l'État se réunissent dans le même vœu; je croyais qu'une entreprise aussi extraordinaire, et qui suspend la vie d'un peuple, devait être entourée au moins des garanties sans lesquelles la moindre des lois, des ordonnances sur l'objet le plus infime, n'a ni sanction, ni valeur.

On compare ce qui se fait en Portugal à l'intervention réclamée par l'Espagne en 1835. Cette comparaison est encore une embûche; car, enfin, dans le dernier cas, la couronne et les deux chambres étaient au moins d'accord

pour appeler contre la légitimité le secours d'un peuple voisin. Les règles du droit étaient observées ; un gouvernement régulier s'était prononcé ; on pouvait dire constitutionnellement que l'Espagne avait parlé ; l'étranger pouvait s'appeler allié. Dans l'affaire du Portugal, montrez-moi rien de semblable. Où sont les chambres qui ont appuyé la couronne ? où est l'accord des trois pouvoirs ? où sont les cortès ? où est le gouvernement régulier ? où est la délibération ? où est le pays ? Je ne vois rien qu'une femme en colère, embarrassée dans sa propre tyrannie, et qui vous convie à violer tout ensemble, et le peuple qui lui a donné la couronne, et le droit des gens, et le droit constitutionnel, seul fondement de votre autorité.

Intervention forcée, invasion, quel que soit le mot que vous veuillez garder, la chose est-elle un bien ? Ils l'affirment. Est-ce l'avis de la France ? ou l'un de ces rares moments dans lesquels le divorce éclate entre une nation et ceux qui la régissent ? S'il est un pays qui ne puisse s'abuser dans cette affaire, c'est le nôtre ; et la Providence lui a donné une telle leçon, que je défie les sophistes les plus pervers d'égarer sa conscience à cet égard, quand même ils l'auraient déjà gorgée d'or.

N'y a-t-il ici personne qui ait conservé la notion de patrie ? personne qui se souvienne d'avoir fait pour son compte l'expérience de la doctrine de l'invasion ? personne qui se souvienne d'avoir vu sous son toit l'étranger lui apporter une charte bénigne à la pointe du sabre ? Dieu merci, la mémoire de cet enseignement n'est pas encore tout à fait éteinte ; elle vit dans quelques cœurs ; et ceux-là savent s'il est doux d'être dépossédé de soi-même ! Ils savent que, fût-il le meilleur, le gouvernement organisé par l'ennemi porte avec soi un sceau ineffaçable de malheur et de honte, en sorte que ses concessions sont des injures,

ses bienfaits des fléaux. Une nation liée à un gouvernement imposé, c'est le supplice que l'on vous racontait hier de cet esclave auquel on a suspendu sur la poitrine une tête de bœuf. Il faut qu'il s'en sépare ou qu'il voie lui-même sa chair vive se putréfier et tomber avec cette chair morte. Le gouvernement établi, restauré par l'étranger, c'est la mort du droit; c'est la mort du génie, c'est la mort de la pensée, c'est la mort de l'âme d'un peuple. Voilà ce que savent en France les pierres du chemin. Voilà ce que les pavés de la rue crient sous le char des rois.

Tirez vous-même la conséquence de vos aveux. Oserez-vous dire encore une fois que l'humanité vous pousse à faire pour un peuple ami ce qui a été pour vous le comble des maux? L'oserez-vous? Mais ce serait en même temps le comble de l'hypocrisie! Direz-vous que vous imposez aux Portugais un gouvernement tout exprès, pour qu'ils s'en délivrent à votre exemple? Mais ce serait le comble de l'effronterie! Voyez donc ce que vous faites. Vous placez la conscience publique dans cette monstrueuse extrémité, que si ce peuple se résigne à vos violences, d'après vous-mêmes, il faut qu'il meure; et s'il écoute votre exemple, il faut qu'il chasse le gouvernement que vous lui infligez. C'est-à-dire, que s'il ne vous imite pas, il périt; et s'il vous imite, il vous démasque; s'il suit votre exemple, il vous accable. Que faut-il donc qu'il écoute? Votre expérience? elle crie contre vos actions. Vos actions? elles crient contre vos principes. Vos principes? ils crient contre vos œuvres; ou plutôt, vos actions renversent vos actions, comme vos principes renversent vos principes. Et nous sommes arrivés à ce fond d'apostasies, d'impossibilités, d'absurdités morales que la parole humaine se refuse à exprimer, et qui, se détruisant les unes les au-

tres, ne laissent après elles que la tache cynique de tant de mensonges évanouis.

L'intervention forcée, c'est un *crime de la part des gouvernements*. Qui a dit cela? Votre premier conseiller, Casimir Périer. Pourquoi donc, de votre propre aveu, commettez-vous des crimes; et si vous en commettez, pourquoi resteraient-ils impunis?

Du milieu de ces embûches, il y a du moins une conséquence qui éclate. La voici: Hier, disiez-vous, les puissances absolutistes déchiraient dans Cracovie les traités de 1815; aujourd'hui le gouvernement de 1830 abolit la sanction de 1830. Les barricades condamnent les barricades, elles se renversent elles-mêmes. Oporto achève Cracovie. 1815 et 1830 sont dans la même poussière. C'est la sainte alliance qui livre la sainte alliance; ce sont les rois constitutionnels qui livrent le droit constitutionnel; chacun se dépouille de ses mains, soit infatuation, soit qu'une volonté surhumaine ait décidé que les tempêtes seront préparées par ceux qui veulent surtout les prévenir.

Vous pensiez que dans les trois journées la France, restée souveraine, avait pu instituer son gouvernement comme elle l'avait voulu. Détrompez-vous. Le droit absent de la France était tout entier retiré chez l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse. Eux seuls auraient dû se charger de nos affaires; car, dans le tumulte de juillet, la liberté manquait à nos esprits, l'autorité à nos consciences, incapables également de rien détruire et de rien fonder. L'intervention que les princes du dehors ont alors ajournée reste suspendue sur nos têtes; ils sont toujours maîtres de briser l'usurpation, puisque, ainsi que nous venons de le prouver à Oporto et à Lisbonne, tout peuple en révolution est destitué de volonté;

il tombe en vasselage. Frappé d'interdiction, la main des monarques étrangers est nécessaire pour rétablir chez lui la souveraineté. Jusque-là, ses institutions, ses établissements, sont nuls de soi. Privé de ses droits, comment aurait-il pu en déléguer aucun? Ce qu'il a fait, quiconque a la force est autorisé à le défaire. Interprétez, torturez, comme vous le voudrez, ce que vous venez d'accomplir, je vous défie d'en faire sortir autre chose que ces deux mots, qui déjà ont éclaté : Usurpateurs, cédez la place!

Il est vrai que, dans ce suicide, les puissances constitutionnelles sont pleines de libéralité. Songent-elles à rétablir l'absolutisme? pas le moins du monde. Premièrement, elles promettent une amnistie; on consentira à ne pas couper la tête à ceux qui ont défendu les lois. Secondement, ce n'est pas la tyrannie toute pure que les armées alliées de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, veulent rétablir; elles donneront une Charte comme en 1815...

La sainte alliance parlait-elle mieux, et un plus doux langage? N'avons-nous pas eu aussi, aux beaux jours de la Bédoyère et de Ney, notre amnistie débonnaire? et pour cela l'invasion changeait-elle de drapeau? Wellington et Blucher devenaient-ils nos frères, parce qu'eux aussi nous apportaient, à la pointe de la baïonnette, le pardon trop indulgent de nos fautes? Non, non, vous ne ferez prendre le change à personne. S'il vous plaît de vous dégrader du titre que vous tenez des peuples, vous n'irez pas jusqu'à dénaturer cette langue que nous parlons. Il ne s'agit pas de la félicité que vous portez avec vous, ni des chartes dont vous bourrez vos canons; il s'agit du droit d'après lequel vous renversez, vous, rois et reines des barricades, les barricades portugaises. Et ce droit est celui de l'invasion, ce droit est celui de la sainte alliance,

ce droit est celui de la restauration, ce droit est celui de la contre-révolution, ce droit est celui qui renverse et abolit tous vos droits.

Que reste-t-il donc? la force.

Oui, la force et rien autre chose; l'Europe politique fait le vide sous ses pas. La personne morale des peuples n'a plus de garanties: et ce sont les pouvoirs conservateurs qui ruinant eux-mêmes le vieux système des nationalités, inaugurent pour nouveau droit des gens un communisme vandale où chacun vient par la justice du plus fort régner chez le plus faible, s'attribuer sa souveraineté, sa volonté, sa loi, sans avoir besoin pour cela d'autre raison à donner, sinon que le moment est propice. Vienne donc la force dans sa nudité! son règne est préparé, de quelque côté qu'elle parte, des peuples ou des rois. Sainte alliance, congrès de Vienne, droit divin, droit des gens, droit des révolutions, toutes choses également mortes et ensevelies; nul n'est plus obligé qu'autant qu'il veut bien l'être. L'absolutisme du Nord ne peut rien nous opposer si nous sortons de l'enceinte des traités; nous ne pouvons rien lui opposer s'il lui plaît de déborder : chacun est désarmé de son droit.

Et c'est là qu'est le crime! S'il est égal pour tous, les vrais périls sont pour nous. Défendue par les flots, l'Angleterre, quoi qu'elle fasse, subsisterait peut-être, hors de tout principe, sans autre amitié qu'avec les tempêtes du ciel. La France, sans frontières, mutilée par la défaite, n est plus couverte que par la justice. Et c'est pourquoi je crie du fond du cœur, parce que mon pays, plus qu'aucun autre, a besoin du droit pour se sauver. Prenez-lui tout le reste, le pain, le sang, la parole! Que ses libertés ne soient qu'une illusion! Il y consentira peut-être. Mais ne lui ôtez pas la conscience! ne lui enlevez pas la justice,

sa dernière citadelle! Le dépouiller du droit, c'est bien pis que l'asservir, c'est le livrer.

Jusqu'ici, la France de 1830 s'était contentée de renier les peuples qui se ralliaient à sa cause. Nous entrons dans une nouvelle époque. Que personne ne nous accuse plus d'inertie, nous courons à l'action. Non-seulement nous ne protégeons plus nos amis, c'est nous qui nous chargeons d'aller les étouffer. La Pologne était trop loin pour que nous pussions l'aider; le Portugal est assez près pour que nous allions l'accabler. La Suisse libre est sous nos pieds; nous n'aurons qu'un pas à faire, avec l'Autriche, pour lui écraser la tête. Trop longtemps nous avons été les contemplateurs muets des hautes-œuvres de la sainte alliance; nous voilà, dieu merci, ses valets de bourreaux.

A cela il ne suffit pas de répondre que sans doute c'est une chose fâcheuse, regrettable, même blâmable, mais qu'enfin la faute est au gouvernement, et que la nation s'en lave les mains. Le monde nous crie qu'il est trop commode de se décharger ainsi de la mort d'un peuple; que chaque nation est responsable envers toutes les autres des œuvres de son gouvernement; que s'il est justement soupçonné, il faut l'accuser, coupable, le condamner, sinon partager avec lui la coulpe. J'affirme, de plus, que dans une si flagrante iniquité tout le monde est coupable, moi qui écris ces lignes, comme vous qui les lisez. Oui, notre indifférence, notre lassitude, notre complaisance, notre tiédeur, ont fait la moitié du mal. Si la conscience publique eût été debout, le meurtre n'eût pas été si aisément consommé; ou la crainte des suites eût empêché d'y mettre la main, ou le châtiment l'eût racheté.

Quelle que soit au reste l'opinion que l'on professe, il est impossible de ne pas voir ici un signe avant-coureur. Jamais société n'a été bouleversée que les chefs de l'ordre

social n'aient eux-mêmes commencé par se livrer eux-mêmes. Toutes les fois que pareille chose est arrivée, il est sans exemple que la terre n'ait fini par trembler; et c'est sans doute la volonté de la Providence que le monde ne se repose pas, puisqu'en pleine paix, sans y être provoqués, les pouvoirs établis viennent de toutes parts déchirer les traités, les conventions, les actes, les titres, les origines, les serments sur lesquels se fonde la meilleure partie de leur autorité.

Au seizième siècle, l'Italie officielle nia le droit; elle ne tarda pas à s'abîmer. Aujourd'hui, l'Europe officielle déclare de même la guerre à la conscience humaine, avec cette différence que les gouvernements italiens s'enveloppaient de ténèbres, et que de nos jours c'est peu de mal faire, si on ne l'affiche à tous les bouts du monde. Je comprends la doctrine de la force toute nue, quand elle se couvre du silence de Venise, de Saint-Pétersbourg, de Vienne; mais cette doctrine étalée à la lumière des gouvernements constitutionnels, ces documents pleins de piéges, livrés aux regards, à l'examen du monde, sur les tribunes de trois puissances; cette immense publicité dans l'immense dépravation, ce défi tout ensemble à la terre et au ciel, n'est-ce pas là trop oser? Ou la conscience humaine périra, ou cette négation éclatante du droit finira par ouvrir un abîme inconnu.

Pour moi, qu'ai-je voulu par ce qui précède? Constater cette époque nouvelle et mémorable où le droit n'existe plus pour personne. Tel a été mon but; je l'ai atteint et je m'arrête.

Car de parler à l'esprit de ceux qui disposent aujourd'hui du pouvoir et des affaires, je ne suis ni assez simple, ni assez vain pour l'espérer. Je sais qu'il est des temps où les oreilles et les cœurs se ferment, où toute vérité est une

rêverie bonne au plus pour les enfants, où toute parole est inutile à ceux qui oppriment comme à ceux qui sont opprimés. L'iniquité s'amoncelle en silence, sans rien craindre. Ce sont les temps où la Providence se réserve d'agir seule, sourdement, au fond des choses, quand les âmes s'en sont retirées. Les hommes ne vous écoutent plus; ils ont trop à faire. Mais la justice continue de travailler en secret et de préparer ses représailles; car tout l'or du monde n'a pas encore acheté, en sa source, cette conscience souveraine, qui renaît éternellement de la mort de toutes les consciences. Son œuvre ne se lasse pas dans la lassitude des hommes; aucun fait n'est jamais accompli pour elle, et l'iniquité consommée n'est que le commencement de sa justice. Pauvres gens! que leur serviront, à la fin, tant d'efforts pour tout corrompre? ils n'ont pas encore acheté la Providence.

Paris, 1847.

HISTOIRE
DE MES IDÉES

HISTOIRE

DE MES IDÉES

PREMIERE PARTIE

I

Qu'ai-je voulu faire? qu'ai-je fait? quoi! est-ce bien là une vie d'homme! si rapide, si éphémère!

Où sont tant de poëmes imaginés, tant d'ouvrages conçus, tant de beaux plans qui n'ont pas laissé de trace?

Voilà mon obole, lecteur! Telle qu'elle est, je te la donne. Reçois-la du même cœur que je te l'envoie.

Je crois voir aujourd'hui d'un œil impartial les œuvres sorties de mon cœur. Ah! combien elles m'ont coûté de puériles inquiétudes, de plus vaines attentes, lorsque je

les ai publiées pour la première fois! Et maintenant je les regarde de sang-froid, comme si elles m'étaient étrangères. La plupart de ceux qui m'ont encouragé dans mes commencements ne sont plus. Ceux qui accueillaient ces ouvrages avec amitié, ou comme une espérance, sont morts ou ils ont changé. Le temps du jugement est venu pour nous tous; temps de glace, de silence, où il reste peu de choses à espérer. On se sent dégagé de la crainte par l'indifférence du monde.

Dans cet intervalle, j'ai appris une chose dont je voudrais te convaincre. Le plus grand bonheur de l'homme, le seul qui résiste à l'épreuve, c'est de donner un gage à ses convictions. Tout le reste est éphémère. Les mots les plus éloquents sont écrits sur le sable, quand ils ne sont pas soutenus par la vie.

Ce que j'ai dit dans ces volumes, je veux le réaliser dans les jours qui me restent, car il m'a toujours semblé que c'est anticiper sur la mort et sur la dissolution que de parler dans un sens et d'agir dans un autre.

Occupé chaque jour à ma tâche, j'ai vécu comme ceux qui sont courbés sur leur ouvrage. Ils n'ont pas le temps de s'informer de ce que les autres en pensent. Ils vont, ils continuent jusqu'à ce que l'ouvrage tombe de leurs mains. Malheur à eux si à ce moment ils s'arrêtent pour demander l'opinion du monde! C'est alors que leur sérénité se perd pour toujours. Leur récompense était leur œuvre, le développement moral de leur être dans toute sa plénitude. N'ont-ils pas joui par avance de la profondeur des cieux? Qu'ont-ils besoin d'une autre récompense?

Si quelque chose mérite de subsister dans ces ouvrages, j'ai gagné ma journée. C'est à eux maintenant,

non à moi, de plaider leur cause. C'est leur affaire; qu'ils s'en acquittent avec honneur. Sinon, il est juste que tout périsse d'un seul coup.

Et quelle bonne consolation que la justice!

Que puis-je attendre de ma vie d'écrivain, qui ne m'ait été déjà pleinement accordé? J'ai profité des jours, des années qui m'ont été donnés pour vivre dans la familiarité des grands esprits de tous les temps.

Ces bons génies qui ont illustré le monde ne m'ont point dédaigné. Sans me demander mes titres, qui j'étais, d'où je venais, ils m'ont admis dans leur compagnie. Ils m'ont ouvert leurs volumes; ils m'ont laissé lire dans leurs pensées, dans leurs secrets; ils m'ont laissé m'abreuver de leur douce science; j'ai oublié dans cette occupation les mauvais jours qui s'étendaient sur moi.

Bien plus, j'ai osé marcher sur leurs traces, et ils ne m'ont point repoussé. Voyant leur indulgence, j'ai imité d'abord en balbutiant et plus tard avec un peu plus d'assurance leurs audaces. J'ai osé moi aussi vivre de leur vie, de cette vie ailée, magnifique, toute-puissante par laquelle ils disposent en souverains de la réalité. Comme eux j'ai osé faire profession de penser. J'ai joui de l'intimité des choses. J'ai conversé avec les idées, embrassé le possible; car dans ces moments, je m'oubliais moi-même, et en suivant le beau cortége des intelligences qui m'ont précédé, j'ai joui comme elles de l'univers moral dont elles m'avaient ouvert l'entrée. Le monde ne m'a pas souri, mais elles ont eu pitié d'une si grande soif de vérité, de lumière, de beauté; elles m'ont jugé sur mon amour et non sur ma puissance.

Voilà comment j'ai vécu, et quand les temps d'isolement sont venus pour moi, quand, relégué parmi des étrangers, tout ce que j'aimais parmi les choses, les lieux,

les hommes, les souvenirs, a disparu à la fois, je ne me suis point trouvé seul. Les mêmes compagnons immortels qui avaient embelli pour moi les beaux jours ont tempéré les mauvais. Puissances vraiment hospitalières qui ne refusent jamais leur foyer à celui qui les implore avec sincérité! Je les ai retrouvées les mêmes par delà les frontières! Il est donc vrai que ces invisibles sont plus fortes que toutes les dominations du monde.

Quel silence s'est fait autour de moi! Il est plus grand que je n'eusse jamais imaginé. A peine un voyageur franchit le seuil de ma maison en une année. Si ma pensée arrive encore aux oreilles de quelques hommes, c'est ce que j'ignore entièrement. Les voilà donc arrivés ces jours décolorés, nus, sans écho, sans lumière, tels que je les avais pressentis depuis si longtemps! Mais je serais ingrat si je disais que ces jours-là sont stériles pour moi. Au contraire, une joie intérieure, secrète, inexplicable, inconnue me possède. A n'envisager que moi, ces temps sont assurément les meilleurs, les plus remplis, les plus heureux de ma vie.

Si j'en veux trouver la raison, je vois d'abord que je n'ai point cherché le bruit, la fumée dans les lettres; mais les ayant cultivées pour elles seules, elles m'en récompensent aujourd'hui par la douce compagnie qu'elles me font. Voilà une première explication. Il y en a d'autres, et celles-ci me touchent de plus près.

Ce silence en effet, cette nuit profonde qui m'enveloppe, il dépend de moi d'en tirer avantage. Et déjà que ne leur dois-je pas? En premier lieu, l'affranchissement de toutes les vaines occupations dans lesquelles se consume la vie! Plus de simulacres d'affections! Plus d'amitiés de hasard, ou trompeuses, ou éphémères. Celles-là se sont envolées au premier souffle, plus légères que la

poussière dans le van du vanneur! Les seules affections solides, éternelles sont demeurées au fond, et la fortune a fait ainsi pour moi le choix que peut-être je n'eusse jamais su faire. Que d'aimables sourires je ne reverrai plus! Mais pour ceux-là comme ils ont été fugitifs! Si je revoyais la France, que de tombeaux, hélas! je retrouverais! Que de places vides déjà! Je ne pourrais faire un pas sans me sentir le cœur saigner. Où sont ceux qui étaient pour moi ma vie même? Je les chercherais en toute chose et je ne les trouverais plus. Mes amis me reconnaîtraient-ils, tant l'homme change en peu d'années! La fortune a bien fait ce qu'elle a fait, et je l'en remercie.

D'ailleurs comptons ce qui me reste. Le silence, ai-je dit. Ajoutons-y la paix, la sérénité, la joie de la conscience, tout ce que l'on dit être le privilége d'une mort bienheureuse. J'en jouis dès à présent.

Irais-je volontairement changer tous ces biens contre une vie informe qui n'aurait que l'apparence? N'attendant plus rien de personne, je jouis d'une indépendance que je ne connus jamais. D'ici je vois à travers une mort anticipée, tout ce que j'ai quitté. J'aperçois comme sur une autre rive lointaine des hommes, des choses auxquelles je ne puis plus me mêler autrement que par la pensée. Dans cet éloignement tout prend sa place légitime. On m'a affranchi des petites choses. Les grandes seules se montrent et apparaissent encore par leurs cimes. Je suis libre. Ce que jamais je n'eusse pu gagner par la philosophie, je le dois à la nécessité.

Quelle meilleure occasion attendrai-je pour jeter un regard sur ce peu de jours troublés que j'ai parcourus si vite? Ne dois-je pas à ceux qui m'ont suivi jusqu'à ce moment de leur dire au moins en traits généraux comment

j'y suis arrivé, par quelles différentes époques j'ai passé (car l'insecte lui-même a les siennes)? Quelle sorte d'éducation j'ai reçue des choses, des événements, comment s'est formée en moi cette pensée telle quelle qui me tient lieu du monde à mesure qu'il m'échappe? Et si cela n'intéresse personne, si nous sommes devenus tellement étrangers les uns aux autres, que la formation, l'éducation d'une âme soit chose parfaitement indifférente à toutes les autres, au moins cela m'intéresse, moi! Il me plaît de tourner la tête en arrière et de regarder en face les temps d'orage, aujourd'hui que je suis arrivé dans ce beau port de l'exil, où toute ma vie, je le reconnais à présent, me poussait voiles déployées.

Et si par hasard (ce qu'à Dieu ne plaise!) je m'abandonnais à mon tour, si moi-même, enseveli vivant, je ne m'intéressais plus à moi, tu les lirais ces pages, Toi à qui je les adresse, parce qu'elles ne renferment pas un mot qui ne soit la vérité; Toi à qui je dois de vivre, toi qui m'as donné dans l'adversité mes meilleurs jours, ceux que je voudrais éternels!

II

Une crainte m'a longtemps arrêté, celle du reproche banal d'amour-propre, à quiconque parle de soi. Je n'ai passé outre qu'après avoir mis ma conscience en règle sur ce point, et voici une des réflexions qui m'y ont le mieux servi. Tous les jours on analyse, on étudie dans leurs commencements les créatures les plus infimes, un in-

secte, une fourmi, un ciron. Ne veut-on pas savoir comment ils sont éclos, sous quel souffle créateur leurs membres engourdis se sont développés? Comment leurs instincts se sont produits au monde? Pourquoi ne ferions-nous pas nous-mêmes, sans une forfanterie trop insigne, ce que nous faisons pour le moindre vermisseau?

Bel orgueil, en vérité, de se chercher si près de terre, non pour publier sa propre apologie, mais pour se rendre compte de son existence, pour se découvrir soi-même dans sa nudité d'âme et d'esprit et dans son imperceptible origine!

Je voudrais que tout homme qui s'est communiqué au public entreprît un travail analogue sur lui-même. De toutes ses œuvres, j'en suis convaincu, ce serait la plus utile aux autres. Quelle importance n'aurait pas pour l'éducation un certain nombre de ces simples histoires, dans lesquelles chacun montrerait avec sincérité, et s'il se peut avec ingénuité, sous quelle forme le monde s'est révélé à lui dans le paradis de ses premiers jours (et chaque homme a eu le sien), par quels côtés la création lui a apparu d'abord, pourquoi telle petite cause a produit chez lui de grands effets, comment l'histoire humaine s'est trouvée réfléchie et enveloppée dans son horizon de ver de terre! Peut-être est-ce le seul moyen de s'élever plus tard à des conclusions qui ne soient ni imaginaires, ni systématiques. Car enfin qui nous apprendra ce que les choses, les hommes, la nature, la vie, ont été pour nous à l'origine, si nous ne voulons pas le dire nous-mêmes?

Autant que possible nous interrogeons chaque être autour de nous quand il arrive à la lumière. D'où sort-il? Par quel chemin s'est-il introduit jusqu'à nous?

Presque tous sont muets et nous n'en tirons aucune réponse. Ah! si un insecte pouvait parler et nous dire :

« Voilà par quels efforts je me suis débarrassé des langes et du linceul où j'étais renfermé. Voici ce que j'ai appris dans mon âge heureux de chrysalide ; puis voici de quelle manière le monde, la vaste capacité des cieux et vous-mêmes, m'êtes apparus, sitôt que j'ai commencé à ouvrir mes mille yeux et à ramper sur la terre! » Prendrions-nous cet aveu pour un triomphe de vanité? Ce serait la nature des choses qui parlerait sous l'herbe. Insensé qui refuserait de l'entendre.

Et nous, ne répondrons-nous rien à qui nous interroge? Mais qu'avons-nous à répondre si nous ne pouvons nous expliquer nous-mêmes? Or cette explication est dans les premiers événements qui nous ont fait ce que nous sommes.

Je puis sentir, il est vrai, du plaisir à revenir sur mes premiers commencements, puisque je ressaisis une partie des jours qui m'échappent ; mais je ne puis sentir en conscience aucun orgueil de me voir si chétif dans ma faiblesse, dans mon ignorance première; et comme je suis certain de ce que je viens de dire, je m'enhardis à continuer.

III

Quelle règle suivrai-je en recueillant mes souvenirs?

La réponse[1] que J. J. Rousseau a faite à une question semblable a été pour moi une triste découverte. Quelle

[1] Quatrième promenade.

n'a pas été ma surprise lorsque je l'ai vu appliquer son génie à rechercher en combien de cas il lui a été permis de déguiser la vérité dans ses récits! Et les cas où il admet ces déguisements comme licites sont si nombreux, que l'on ne sait plus quelle place il laisse à la réalité. Il admet que l'on peut sans mentir donner comme vrai ce qui ne l'est pas dans tous les cas qui suivent :

Pour *broder les circonstances ;*

Pour les *exagérer*, les *amplifier*, les *outrer;*

Pour *remplir par des faits controuvés les lacunes des souvenirs ;*

Pour prêter à la vérité des *ornements étrangers ;*

Pour *dire des choses oubliées comme il semble qu'elles ont dû être.*

Les raisons qu'il allègue contre un reste de scrupule sont : le *plaisir d'écrire*, le *délire de l'imagination*, ou ce qui s'appellerait plus exactement le besoin de produire de l'effet. Quant à la théorie dont il couvre ces motifs, elle se réduit à dire qu'il y a deux sortes de vérités, les utiles et les indifférentes.

Le devoir qui engage envers les premières n'engage nullement envers les secondes. Déguiser celles-ci n'est point mensonge, mais fiction, d'où la possibilité de rester vrai tout en débitant une foule de faits controuvés que l'on donne pour des réalités.

Où s'arrêter dans cette permission effrayante de mettre le faux à la place du vrai ? Sacrifier la vérité à l'effet ; que peut-il sortir de ce principe nouveau porté dans la société, dans la vie? Je me le suis souvent demandé, au point de vue général. Il s'agit pour moi aujourd'hui de faire à cette singulière question une réponse pratique.

Userai-je de la permission de mêler le vrai et le faux, si bien qu'il n'y ait plus ni vérité, ni mensonge ? M'auto-

riserai-je d'un grand exemple pour inventer des détails, faire des additions, broder les circonstances? Je ne ferai rien de cela parce que ce mélange me déconcerte et me glace d'avance. A peine si je conçois qu'on y puisse trouver le moindre contentement.

Je m'attachais aux choses que vous me racontiez en me les présentant comme véritables. Depuis que je sais qu'une partie est controuvée, je m'occupe de discerner le vrai du faux sans pouvoir trouver la limite de l'un et de l'autre! Je crains d'être dupe. Je sens même que je le suis infailliblement. Cela m'ôte toute sécurité et la moitié au moins de mon plaisir.

Qui me dit que la broderie ne l'emporte pas sur le fond? Dans une histoire privée je tiens aux circonstances autant qu'aux événements eux-mêmes. Ce sont elles qui donnent à ces faits leur caractère, leur esprit. Quand j'apprends que ces circonstances sont de pure invention, je ne sais plus à quoi me prendre. Il me semble que la vie et la nature même s'exhalent en rhétorique.

Je ne parle pas de la conscience si évidemment blessée par cette facilité ouverte au mensonge. Qui vous garantit, en effet, que ces vérités que vous me déguisez me sont indifférentes? Y en a-t-il de telles dans le monde? Vous vous croyez en droit de me mentir, parce que cela, pensez-vous, ne me nuit en rien. Qui vous l'assure? N'est-ce pas me nuire que m'introduire dans un monde faux où je ne puis m'armer d'aucune défiance?

Quand vous écrivez un roman et que vous me le présentez comme tel, je le lis dans l'esprit où vous l'avez conçu. J'ai sous les yeux une fiction; je le sais et ne puis en être dupe que si je veux bien l'être; il n'en est pas ainsi quand vous écrivez l'histoire de votre vie; si vous y mêlez des faits controuvés que vous me donnez pour vé-

ritables, vous me faites un tort réel. Je vous suis avec confiance, les yeux fermés, et vous abusez de cette confiance pour me tromper. Vous aveuglez, vous altérez mon intelligence, en l'asservissant à des choses dont je n'ai aucun moyen de reconnaître la fausseté. Vous m'asservissez à vous-même. Je deviens votre jouet. Vous faussez en moi l'esprit, l'imagination, la raison. C'est le plus grand mal que vous me puissiez faire. Les seuls livres dangereux pour moi sont ceux où l'on me donne comme réel ce qui ne l'est pas.

Telle est la réponse que j'ai trouvée en moi en commençant ce récit. Je l'écrirai donc sans aucun ornement étranger, sans broder aucune circonstance, à bien plus forte raison sans en inventer une seule. Dans ces conditions, ce que nous appelons l'art est-il possible? Nous avons contracté un tel besoin de faux, que nous voulons être trompés, même dans les choses qui n'ont de valeur que par la véracité. Est-il possible d'intéresser par un récit qui ne contienne que la vérité exacte sans aucune invention de détail? Je l'ignore. Et qu'importe? Je puis bien en faire l'essai, puisque je n'écris plus guère aujourd'hui que pour moi-même.

En quoi la fiction même la plus belle pourrait-elle me plaire dans un pareil sujet? Ne vaudrait-il pas cent fois mieux se donner carrière dans un roman, un drame, un poëme? Si je reviens à ce passé, c'est pour revivre de ma propre vie. Veux-je donc me tromper moi-même pour le plaisir de me tromper? Non; je veux me donner le plaisir de la vérité. Tout ce qu'on va lire sera d'une exactitude scrupuleuse. J'en écarterai même la forme du dialogue, car il est trop difficile de se souvenir de chaque parole après tant d'années, et je veux qu'ici les paroles soient aussi sincères que les choses.

IV

Je suis né à Bourg en Bresse [1] le 17 février 1803. Un magnifique jardin, celui de *Fenille*, plein des arbres les plus rares, s'étendait sous nos fenêtres ; il m'apparaît aujourd'hui comme un Éden. J'étais si chétif, en venant au monde, surtout si pâle, qu'il ne semblait pas que je pusse vivre. Ma mère, quoique calviniste, me laissa baptiser dans le catholicisme, seul culte pratiqué dans le pays. L'ignorance de nos provinces, qui confondaient les juifs et les protestants, lui avait été intolérable.

Mon premier chagrin date de ma deuxième année. Ma bonne Marguerite se fiança. Je l'adorais. Mes cris, mon désespoir ne purent la retenir, ni même obtenir un sursis. Elle se maria et me quitta. Je faillis en mourir. On crut que peu de jours calmeraient mon désespoir, et rien ne fut épargné pour me distraire. Les jours, les mois, se passèrent; ma désolation ne faisait qu'augmenter. Le mal en vint au point que ma mère ne pardonna jamais à mon infidèle de ne s'être pas laissé fléchir par une si belle passion. Quoiqu'elle l'aimât beaucoup, elle ne voulut la revoir de sa vie; après quelques années nous faisions encore de grands détours pour éviter de passer à sa porte.

Mon père était alors commissaire des guerres à l'armée du Rhin. Il fut décidé que nous irions lui faire visite.

[1] Des biographes allemands, qui ont bien voulu s'occuper de moi, me font naître à Strasbourg, sur la ressemblance du nom; le reste à l'avenant.

J'étais dans ma troisième année. Nous partîmes pour ce long voyage avec la fidèle Madeleine. Fidèle, ai-je dit; en effet, cette constance dure encore après cinquante ans.

Dans les premiers jours de mon exil à Bruxelles, je fus reçu par une dame inconnue. « Votre plus vieille amie, me dit-elle, en entrant. Ne la connaissez-vous pas? Je suis Madeleine. » Ce nom me ramena en un clin d'œil à ce passé d'un demi-siècle. Pendant que j'écris, elle est ici près de moi, mon témoin pour ces jours éloignés, et mon guide, là où ma mémoire hésite.

Nous passâmes tout le printemps de 1806 à Paris. Chaque matin, ma mère me conduisait du quartier des Tuileries au Jardin des Plantes, sous le grand cèdre; nous y restions une partie du jour. Aucun souvenir ne me reste de cette première vue de Paris. Mais j'ai le sentiment assez distinct du voyage, lorsque blotti au fond de la voiture, tout à moi-même, je jouais avec un affreux poupart rembourré de son, en carrick à galons d'argent, dont notre vieux tailleur boiteux m'avait fait présent au départ et que je mettais cent fois au-dessus de tout ce qui s'offrait à mes yeux. Nous traversâmes Bruxelles où je devais être confiné un demi-siècle après.

Mes souvenirs se réveillent à Cologne. Nous y fîmes notre entrée par une pluie battante, et le timon de la voiture se brisa dans le faubourg. Ma mère et moi nous nous mîmes à la recherche d'un abri; tout était encombré par je ne sais quel synode ecclésiastique; nous errions, sans pouvoir nous faire comprendre. Ayant perdu mes deux souliers dans la pluie, je marchais pieds nus sur le pavé, avec de l'eau à mi-jambe. Ma mère était au désespoir, ma bonne humeur dans cet ouragan la soutint. Enfin le domestique se retrouva et nous eûmes un gîte.

Wésel était la ville où se trouvait mon père. Nous y

arrivâmes, je ne sais comment. Ce que je me rappelle fort bien, c'est la vie toute nouvelle que j'y menais, très à mon gré. Nous habitions un palais du prince de Prusse, et dans ce palais, on ne voyait que des soldats traînant des sabres. C'étaient des cavaliers revenus d'Austerlitz, qui me prirent en grande estime, aussi ne pouvait-on plus me séparer d'eux. Je mangeais avec eux leur soupe, à la gamelle; quand ils allaient au fourrage, j'y allais avec eux, à mon rang. Car j'avais deux grands moutons bridés, harnachés, qui me servaient de chevaux. Pour chacun d'eux, on me distribuait deux bottes de foin, deux bottes de paille, que je liais et accommodais avec le plus grand soin en travers de mes montures. Après quoi, les tenant par la bride, au son de la trompette, je revenais avec le régiment; je faisais la litière, je garnissais le ratelier, j'étrillais les bêtes, puis je rentrais le plus tard que possible.

Combien de temps dura cette vie, c'est ce qui m'échappe entièrement. Cependant elle finit à mon grand regret et à celui de notre vieille portière, bonne Allemande, dont je vois encore les larmes, au moment où nous partîmes. Nous revînmes par le Rhin dont les grandes eaux me frappèrent, par Strasbourg et par Colmar, où nous nous arrêtâmes quelques semaines chez le général Puthod. Nous rentrâmes à Bourg au commencement de 1807. Sans attendre le printemps, nous allâmes nous établir à la campagne, dans notre rustique, inaccessible, incomparable Certines.

V

Certines était assurément alors un des points les plus retirés, les plus cachés qui fussent en France, et peut-être en Europe. J'imagine que l'Irlande seule ou l'Écosse renferme de ces sortes de déserts. Au couchant, de vastes forêts de chênes, où nous nous perdions quelquefois des jours entiers, de grands étangs qui me semblaient des lacs, enveloppés d'ombre; au levant, à trois quarts de lieue au plus, un rideau de montagnes qui me paraissaient inaccessibles, le Revermont, premier gradin du Jura et des Alpes; entre les forêts et la montagne, des bruyères, des taillis, des vernets, des verchères, des savanes, de petits pâturages, de vastes plaines de blé; un horizon de paix, de silence éternel; un air, celui des maremmes, plein de langueur; au-dessus de cet océan de genêts, de bruyère et de seigle, sur un monticule, notre maison ombragée de cerisiers dont les branches tendaient leurs fruits jusque dans l'intérieur des chambres et principalement dans la mienne. La maison, très-vieille, appartenait à ma famille depuis le seizième siècle. Mon père y avait ajouté deux pavillons aux toits d'ardoise, à colonnes et à plein cintre, qui égayaient le fond triste, gothique du corps de logis. Au milieu des acacias, des peupliers, des pommiers, des noyers, cette maison était cachée comme un nid. Deux fermes en dépendaient, et comme le sol avait peu de valeur, on s'était donné le

plaisir d'accroître l'héritage d'une grande étendue de terrain, dont une partie même était en friche.

A Wésel, j'avais vu les vainqueurs d'Austerlitz. A Certines, quel changement de vie ! Et comme je m'y accoutumai vite ! Ma joie suprême était d'aller au soleil levant moissonner avec les moissonneurs dans les vastes étangs changés en terre de blé ou d'avoine, au milieu des grands bois. On craignait pour moi l'ardeur du soleil et la fièvre presque inévitable dans nos maremmes. On crut d'abord agir très-sagement de ne pas me réveiller à l'heure où partaient les moissonneurs. Quand je vis qu'ils étaient partis, que le travail se faisait sans moi, que le mal était irréparable, j'en éprouvai une telle désolation, je devins si pâle, je fus si mortellement, si profondément anéanti, que ma mère jugea que mal pour mal, il valait encore mieux affronter la fièvre, et elle fit bien.

Depuis ce jour-là, je menai exactement la vie d'un paysan. Avec ma petite faucille, je moissonnais dans mon sillon; on ne me permettait pas d'emporter ce que j'avais moissonné. Je ne devais regarder comme mien que ce que j'avais glané. Mais de ces glanures, je faisais des gerbes qui m'appartenaient. Je dressais moi-même mon aire; je battais mon blé. Je l'enfermais dans un sac; je l'envoyais au moulin. Et quel moment, lorsque je recevais en retour une blanche farine ! Je la pétrissais en gâteaux, et je les faisais cuire dans un petit four que j'avais construit avec de belles briques sur une moitié de cerceau, pour dessiner et soutenir la voûte.

Dans cette liberté des champs, il y avait autre chose qu'un amusement. Je faisais un travail véritable, exténuant même, qui me rendait sacré le travail d'autrui. Combien je respectais le sillon couvert d'épis de seigle, les prés rares, jonchés de fleurs, et à plus forte raison le

bouvier qui le soir ramenait sa charrue! Car ma mère ne perdait pas une occasion de m'inculquer le respect de la nature humaine, dans le laboureur, dans le moissonneur, le semeur, le faucheur, auquel j'étais si loin de pouvoir atteindre! Quelquefois même le résultat dépassait de beaucoup son intention. En voici un exemple.

J'avais pour compagnon inséparable un petit paysan, nommé Gustin, plus âgé que moi de trois ou quatre ans et beaucoup plus fort. Malgré cette différence d'âge et de force, Gustin se soumettait à toutes mes volontés, comme s'il eût été né pour m'obéir. Cette habitude de commander sans raison me dénaturait. J'ordonnais pour le seul plaisir d'être obéi. Ma mère résolut de mettre fin à ce despotisme en herbe. Elle nous fit comparaître tous les deux devant elle, pour donner à Gustin une leçon de fierté, et à moi d'équité. Après m'avoir réprimandé sur ma manie de faire perpétuellement le maître, elle nous dit gravement que Gustin n'était pas né pour obéir à mes fantaisies; il était mon égal, mon ami, non mon serviteur; elle entendait bien que nous changerions entièrement de conduite à l'avenir.

Le barbare ne la comprit que trop; le lendemain, comme nous étions au bois, et qu'il se sentit fatigué, il ôta ses sabots et m'ordonna de m'en charger.

J'avais quatre ans; j'obéis. Nous arrivâmes ainsi devant ma mère, moi portant humblement les deux sabots de Gustin (et ils n'étaient pas légers), Gustin, tout fier de me voir essoufflé et rendu sous le faix; et pourtant c'était le plus honnête, le plus doux garçon du village. Ainsi cette première leçon d'égalité n'avait fait que déplacer le tyran; combien de fois de grands événements m'ont forcé de me la rappeler!

Sitôt que je fus assez grand, ma première ambition fut

de garder les bœufs, en compagnie des *carats* dans les verchères, puis bientôt les chevaux dont j'appris à nouer et dénouer les entraves de fer. Pendant ces longues heures nous apprenions à distinguer de loin, au vol, à leur manière de se poser dans les haies les roitelets, les mésanges, les rouges-gorges, les *tia-tia*, nos compagnons ordinaires; et nous nous trompions rarement. Cela m'est toujours resté. Nous distinguions aussi le sifflement des couleuvres, très-nombreuses, d'avec le chant des cigales. Cette vie de pasteur dura, je pense, deux ans; après quoi j'aspirai ouvertement au labourage. J'y parvins à la fin.

Mon père, toujours en quête d'inventions, avait introduit et acclimaté des buffles dans ses fermes. Mais leurs figures rébarbatives, leurs anneaux de fer dans les narines, me repoussaient. Je me consacrai de préférence aux bœufs. J'avais les miens qui me connaissaient, Bise et Froment, le premier tout blanc, un peu paresseux il est vrai, le second, roux, maigre de l'échine, en revanche rude travailleur. Je les avais choisis parmi les plus robustes; et quel orgueil de se faire obéir de ces grands animaux, qui au moindre geste, suivaient mes pas dès que j'appuyais ma longue gaule sur le joug!

Ils ne pouvaient faire un pas sans moi. Je les menais ainsi à l'abreuvoir, au tombereau, à la crèche, surtout à la charrue. Car c'est là que je pouvais le plus facilement et le plus longtemps régler mon pas sur le leur, et marcher à côté d'eux, fièrement, sans courir. Et quelle patience ils me montraient! Quoique j'abusasse assurément de leur douceur, jamais elle ne se démentit un seul instant. Aussi en étaient-ils bien récompensés au bout de chaque sillon. J'allais cueillir des trèfles verts qu'ils mangeaient dans ma main, en me regardant de cet œil profond, où je croyais voir tout l'amour qu'ils avaient pour

un si bon maître. Combien de fois j'ai conduit ainsi le labourage jusqu'à la dînée! car tout mon plaisir eût été gâté si mes bœufs eussent obéi à d'autres qu'à moi .Tout au plus permettais-je au bouvier de les appeler par leur nom, de loin à loin! Je m'étais réservé à moi seul le droit de l'aiguillon.

Au retour de la charrue, ma mère m'attendait sur la galerie pour me faire réciter le personnage d'Éliacin. Elle jouait elle-même celui d'Athalie avec un sérieux terrible :

Comment vous nommez-vous?

J'étais forcé de baisser les yeux pour répondre :

J'ai nom Éliacin.

Autant le labourage me trouvait infatigable, autant je montrais peu de zèle pour les travaux où mon père m'entraînait dans les courtes apparitions qu'il faisait parmi nous! Avec le goût du progrès qu'il portait en toute chose, il avait entrepris au milieu de nos marais l'œuvre d'Hercule contre l'hydre de Lerne. Notre hydre à nous, c'était le marais des Léchères, qui occupait tout le plat pays. Nous allions dès le lever du soleil combattre le fléau. Mais là rien n'excitait, n'éveillait mon imagination. Il s'agissait dans ces longues savanes qui couvrent, dit-on, un lac souterrain, d'arpenter le sol, traîner la chaîne, porter le pied du niveau d'eau, lever, baisser le point de mire. Ce travail était assurément moins fatigant que celui du labourage, et pourtant il m'accablait parce qu'il n'était pas entièrement libre. Je ne savais à quoi le rattacher. L'utilité de ce desséchement de nos maremmes était trop loin de moi. Je ne voyais là qu'une corvée dont je reve-

nais harassé. Outre que l'air fade et douceâtre des nénuphars de nos marécages m'alanguissait le cœur sous un soleil ardent. Dès que je me sentais libre, je courais à l'étable. Je me reposais sur la crèche, à côté des grands bœufs ruminants, harassés comme moi. Je retrouvais en un instant à leur souffle l'indépendance, la force, la santé. Dans leur compagnie, je contractais quelque chose de leur humeur, la douceur, la patience. Elles ne m'ont manqué absolument que depuis le temps où j'ai cessé de vivre avec eux.

Plus les lieux étaient incultes, plus ils me plaisaient. J'aurais été désolé que nos landes, nos bruyères eussent été converties soudainement en riches champs de blé. On respirait en tout, je ne sais quelle douce sauvagerie primitive qui m'enchantait. On n'entendait jamais que le bruit des chaînes de fer des chevaux dans le fond des taillis. Ma mère elle-même cédait à ce charme. Malgré le souvenir des grands pacages de la Suisse, où elle avait été élevée, et quoiqu'elle eût un certain dédain pour nos misères, elle avouait que dans aucun lieu de la terre on ne trouvait un tel silence, joint à une paix si profonde. Ses inquiétudes, ses angoisses en étaient apaisées comme par un baume invisible. Peut-être ce baume qui calmait toute chose était la mort qui nous enveloppait jusque dans l'haleine des plantes de nos marais. Nous n'y pensions guère, ni elle ni moi, et nous en avions la douceur, sans en soupçonner le danger.

Une terre riche, féconde, où tout eût été à souhait, nous eût laissés insensibles; au contraire, nous étions attendris sur la misère de nos champs de cailloux. Quand en été les troupeaux revenaient sans pouvoir trouver une goutte d'eau dans le pays, et qu'ils tombaient épuisés sur la terre épuisée comme eux, nous nous sentions languir

aussi. A la première goutte de pluie, nous renaissions. Après la moisson venait la saison de la fièvre. Elle s'abattait sur chaque chaumière. Je n'imaginais pas qu'une seule créature pût y échapper; la première fois que je vis un papillon se traîner sur la terre, en faisant trembler ses ailes, je poussai des cris, je crus qu'il avait la fièvre. Nous allions dans cette saison cueillir de la centaurée dans les bois, des pensées dans les sillons. Nous distribuions nos élixirs. Moi-même, je ne tardais pas à être atteint du fléau. Mais, l'accès passé, nous ne faisions qu'en rire. C'était là un mal auquel nous ne donnions pas ce nom, tant il était fréquent et inévitable. Les habitants y opposaient une patience, une égalité d'âme qui me gagnaient moi-même.

Dans cette profonde retraite, jamais un visiteur, excepté le bon père Pichon, vieux trappiste qui avait presque oublié la parole dans un silence de soixante et dix ans. La Révolution l'avait émancipé, malgré lui, de son couvent, et il ne pouvait s'accoutumer à la liberté. Fidèle image du catholicisme de ce temps-là qui commençait à sortir de dessous terre, le père Pichon, chauve, courbé en deux, allait, la besace sur le dos, faire la quête de porte en porte; il bêchait son jardin, il labourait de ses mains son petit champ, ce qui le rendait méprisable aux yeux des paysans. Ma mère, quoique non catholique, assistait le dimanche à sa messe, à ses prêches, et m'y conduisait avec elle. Cette pauvreté lui plaisait comme un souvenir de l'Église primitive. En la voyant entrer dans une église qui n'était pas la sienne, encourager ce bon ermite que l'assistance intimidait, et qui osait à peine ouvrir la bouche, je n'étais certainement pas frappé de cette conduite comme d'une chose singulière. Il me semblait tout naturel que les amis de Dieu se réunissent dans la

même église. Sans le savoir, je prenais là une leçon de charité, de tolérance, qui s'est inculquée bien profondément en moi.

Quelle bonne église que celle du père Pichon, pauvre, nue, humble, bègue, ouverte à tous, comme au temps de l'Évangile! Quand j'ai vu plus tard l'intolérance, j'en ai été scandalisé comme d'un schisme. Et cependant, il avait aussi son intolérance qui lui revenait par intervalles, jusqu'à dire dans ses sermons, en balbutiant : « Mes chers frères, tous ceux qui savent lire sont damnés. » Mais il était au fond si humble, si désarmé, si inoffensif, que ses anathèmes nous faisaient sourire; il s'en apercevait : nous n'en étions pas moins les meilleurs amis du monde.

Ce serait ici l'occasion de rechercher comment, d'où m'est venue l'idée de Dieu. Quelque effort que je fasse, je ne puis remonter à ce moment précis. Il m'échappe. Je ne puis retrouver un seul instant de mon existence où cette idée, du moins ce nom m'ait été inconnu. Mais si je devais assigner l'époque où il m'est devenu réellement familier, je la placerais dans le doux printemps de Certines, lorsque, au milieu des fleurs, des abeilles, des demoiselles diaprées voltigeant sur les roseaux, à l'ombre des tilleuls et des saules, je répondais dans le personnage d'Éliacin :

> Chaque jour je l'implore, ...
> Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien!

J'entends tous les jours répéter que la religion naturelle ne peut être une religion vivante, qu'elle laisse sans appui la nature humaine. Au moins devrais-je dire que j'ai vu à cela une exception bien réelle; car ma mère, qui m'enseigna seule ses croyances, ne me parla jamais d'au-

cun dogme particulier à une Église. Je reçus d'elle, je ne sais comment, l'idée d'un Père tout-puissant qui nous voyait à toute heure, qui veillait sur nous. Il fallait le prier pour en obtenir la sagesse, et nous le priions ensemble, partout où l'occasion se présentait, dans les champs, dans les bois, dans le jardin, dans le verger, jamais à des moments fixés d'avance.

L'éloquence qu'elle mettait dans ces prières, toutes conçues au moment même, était surprenante, lorsqu'à voix basse, partout où l'émotion la saisissait, mais le plus souvent le soir, avant qu'on eût apporté la lumière, elle s'élevait en esprit vers le Père commun. Je n'entendis jamais deux fois la même prière. Chaque jour, chaque soir, la prière changeait, suivant le besoin, les fautes de la journée, les tristesses, les angoisses présentes; car elle m'initiait à toutes ses peines, à toutes ses anxiétés sur l'avenir, et dans ces moments choisis, je comprenais ses chagrins, comme je les comprendrais aujourd'hui. Ces prières étaient des conversations en face de Dieu, sur ce qui nous touchait, elle et moi, de plus près. C'était notre vie de chaque jour exposée, dévoilée devant le grand témoin.

La lumière de ces entretiens célestes était si grande, qu'elle m'enveloppait réellement comme d'une révélation. D'ailleurs jamais un mot d'un rituel quelconque. Jamais une formule officielle d'aucune Église; tout venant de source, de l'effusion d'une âme inspirée. Moi, catholique, je me trouvais ainsi engagé dans une conversation perpétuelle avec Dieu et je n'avais jamais entendu parler d'ange, ni d'Église, à peine du Christ. Comment cela s'accordait-il avec l'Église du père Pichon? Je l'ai déjà fait pressentir. Ma mère trouvait en lui l'innocence de cœur d'un ermite des légendes. Il trouvait en elle le res-

pect que lui refusaient les paysans, et il la donnait en exemple à ses ouailles, comme je l'entendis un jour : « Mes paroissiens, leur dit-il, vous ne trouvez pas mes sermons bien faits. Prenez exemple de madame Quinet! Elle a beaucoup plus d'esprit que vous, sa religion ne l'oblige pas de les entendre, et pourtant elle n'en manque pas un seul. »

C'était là vraiment le prêtre à la croix de bois, au calice de bois. Mais nous seuls, dans le pays, l'aimions et le respections à cause de cette humilité. Pour tous les autres, elle était un scandale et devint une occasion de mépris.

Quelle comparaison pouvais-je faire entre les entretiens tout divins auxquels j'assistais chaque jour et ce que je voyais et entendais dans la chapelle du père Pichon? Dès que la petite sonnerie argentine de sa clochette se faisait entendre le dimanche, j'arrivais bien préparé; les entretiens de ma mère me suivaient jusqu'au seuil; l'aspect vénérable de quelques vieux paysans à genoux hors de l'église gothique, sous le ciel, au bord des haies d'aubépines, m'imposait. Mais cette impression diminuait à mesure que j'avançais dans l'intérieur. Blotti derrière l'autel, avec les anciens de la fabrique, je ne voyais pas même les cérémonies, je ne voyais que le menu détail des cierges, du pain bénit, des burettes. D'abord j'écoutais avec un grand étonnement les chants latins dans la bouche de nos laboureurs. Je ne comprenais rien, je ne sentais rien, excepté dans les moments de silence complet qui me frappaient par le mystère! Mais combien les heures machinales qui suivaient me paraissaient pesantes! Car les messes du père Pichon étaient interminables, à cause de sa difficulté de lire, de prononcer. J'attendais avec impatience le moment de sortir de ma cachette pour revoir les

champs, les bois. L'église était certainement l'endroit où j'étais le moins occupé de Dieu, le moins près de lui.

VI

Où m'arrêterais-je si je ne suivais ici que mon adoration pour ces lieux? Je ne m'arrêterais pas. Je raconterais l'histoire de chaque chaumière, de chaque champ, de chaque arbre. Car je les connais tous, comme ils me connaissent moi-même. Si la terre entière devait se flétrir, il me semble toujours que ce coin serait épargné, et qu'il garderait son innocence première.

La plus grande impression, la plus forte que j'aie reçue des choses en ma vie, a été de revoir ces lieux en 1839, après cinq ans d'absence. Je savais que la maison et les champs avaient été vendus, qu'ils appartenaient à des maîtres étrangers, mais je n'avais voulu rien savoir de plus. Me trouvant dans le voisinage, je me hasardai à les revoir. Je pris une voiture et me fis conduire à Certines. A un quart de lieue de la maison, je mets pied à terre, je traverse le petit bois qui me cachait la vue. Je m'avance sur la lisière du taillis, de manière à découvrir en plein cette maison chérie. Je lève les yeux. Je vois une pelouse verte, unie, mais pas un seul pan de mur, pas un arbre même. Je crois m'être trompé. Je m'oriente. Mais non, voilà bien la planche jetée sur le ruisseau. Je la traverse, voilà de l'autre côté le chemin herbu qui monte vers le jardin. Je le suis. Mais le jardin a disparu comme la maison elle-même! A la place de tout cela, un tas de pierres

roulées. Je m'assieds sur ce tas de pierres. Une paysanne sortie d'une maison voisine s'approche de moi; elle m'avait reconnu. Nous pleurâmes tous deux ensemble. De ce jour-là je me sentis déraciné sur la terre. J'appartenais à l'orage; il pouvait me prendre et m'emporter où il voudrait.

Ah! que la fortune a bien fait de m'arracher à temps de ces fortes racines! Qu'elle a bien fait de m'ôter peu à peu ce qui m'était le plus cher, puisqu'elle voulait m'ôter mon pays même! Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais laissé derrière moi tous ces enchantements attachés aux lieux, aux choses, aux arbres même qui faisaient comme une partie de mon cœur? Je me retournerais vers eux, je les appellerais; ils m'attireraient par un charme invincible; je voudrais les revoir encore une fois, car je les revois souvent en songe; et Dieu sait où s'arrêterait ce mal du pays qui va, dit-on, quelquefois jusqu'au délire. Mais heureusement, les choses que j'aimais le mieux ne sont plus; elles ont été toutes effacées de la terre, pour que je n'eusse pas à les regretter. Celui qui a abattu de son marteau ma maison paternelle m'a affranchi. Je puis trouver partout un tas de pierres roulées pour m'y asseoir et y pleurer.

Chaque année, l'hiver nous ramenait à la ville. Mon père ne pouvant guère supporter le bruit des enfants, je fus mis en pension chez un professeur de mathématiques, très-savant homme qui consentit à me prendre, quoiqu'il n'eût pas d'autre élève. Étant seul chez lui, je fus traité comme un enfant de sa famille et cent fois mieux. Car mon maître, exigeant pour les siens, dur même, montra pour moi une douceur inaltérable. Jamais un châtiment, ni même un reproche. Ma seule peine était l'excessive sévérité que l'on témoignait au fils de la maison, Jules,

que le père voulait pousser dans les mathématiques. La conscription fut une délivrance pour cet honnête garçon qui eut ma première amitié. Nous lui fîmes la conduite sur la grande route du pont d'Ain. L'année suivante nous apprîmes sa mort. Il avait été tué à Iéna. C'est la première mort dont j'entendis parler et qui me toucha. Jusque-là l'idée de la mort n'avait jamais approché de moi. J'y croyais à peine. Elle nous laissa un assez long sursis, avant que j'entendisse de nouveau parler d'elle. Je restai longtemps avant d'être bien convaincu que, moi aussi, je dusse mourir un jour.

La méthode qu'employa avec moi mon mathématicien mérite assurément que je la signale ici. Il m'apprit à la fois à lire et à écrire, tantôt sur le sable dans le jardin, tantôt à la craie sur son grand tableau noir, sans que je visse jamais ni livre, ni papier, ni plume, ni encre. Je sus ainsi écrire longtemps avant de savoir lire, et cela jetait ma mère dans de singulières alarmes; car elle ne se lassait pas de demander à mon maître s'il croyait sincèrement que je pusse apprendre à lire. A quoi il répondait, ce me semble avec beaucoup de raison, que l'on avait vu nombre de gens ne pas savoir lire, mais qu'on n'en avait pas encore vu, qui, sachant écrire, n'aient pas fini par apprendre à lire.

A peine avais-je débrouillé mes lettres, il me jeta dans le latin, mais tout cela en se jouant, au milieu des gâteaux cachés sous les arbres de Bouvent. Il s'ensuivit que je savais écrire avec toutes sortes de choses couramment, excepté avec une plume. Aussi me trouvant dans les vendanges à Jasseron, à l'âge de cinq ans, chez M. R. et n'osant me confier aux grandes demoiselles de la maison, je m'adressai au cocher Virieu; je lui demandai des allumettes de chanvre. A son grand étonnement, je taillai

ces allumettes avec son couteau et j'écrivis sous ses yeux, dans l'écurie, à ma mère une lettre très-lisible qu'il porta le lendemain à la ville et qui fit certainement quelque honneur à ma méthode. Béni soit la mémoire du savant homme qui m'épargna tous les soucis, toutes les larmes qui accompagnent ordinairement la première instruction des enfants!

Il ne me fit pleurer qu'une seule fois en sa vie, mais à me désespérer, et ce fut par l'obligation de le quitter. Qui jamais eût pensé qu'un homme si sage, si savant, si vraiment philosophe, était fou? Malheureusement, il l'était par accès, sans que rien l'eût trahi jusque-là au dehors. Mais ce moment arriva. Comme il faisait visite à ma mère, sa frénésie le saisit. Il s'élance, lève sa canne sur elle; il allait la frapper, lorsqu'un ami qui se trouvait en tiers l'arrête, le désarme et le ramène tout écumant chez lui. Le lendemain, les excuses arrivèrent, les aveux, le désespoir. Par bonheur, le secret était en bonnes mains, quand un seul mot eût perdu ce digne homme qui a marqué depuis dans l'enseignement et même dans la science. Il fut décidé que le terrible secret serait gardé; il l'a été si bien, si religieusement, que je ne l'ai appris que de longues années après; et alors il était sans danger. Car mon maître, retourné dans son pays, y était mort, et sa famille éteinte.

Au moment où l'éclat se fit, ma mère voulut que je ne perdisse rien de mon respect pour l'homme vénérable auquel je devais les premiers éléments. Plutôt que de le rabaisser à mes yeux, elle aima mieux me désespérer. On me retira de chez lui, mais injustice magnanimé! on me fit croire qu'il ne voulait plus de moi, que je ne répondais pas suffisamment à sa bonté. Bref, je devais me croire congédié, et je le crus.

Cette nouvelle fut terrible pour moi. Le désespoir que j'éprouvai de quitter ce bon maître fait son éloge plus que tout ce que je pourrais dire. Je cherchais quelle faute j'avais commise envers lui, envers sa digne femme, envers la bonne Amélie, sa fille; je me sentais déchiré de remords sans savoir quelle était ma faute. Au moment où je reçus la fatale nouvelle, je conjuguais à haute voix sur l'escalier le verbe GAUDEO, *je me réjouis*. Cette conjugaison est devenue une date dans ma vie. Je n'entendrai jamais prononcer ce mot sans que toute cette histoire me revienne dans le moindre détail. Plus tard, quand le secret me fut révélé, le verbe *gaudeo* resta toujours entre nous une expression d'ironie, que nous appliquions aux plus tristes fatalités de la vie.

Le premier usage que je fis de mon savoir fut de lire les contes de fées. Je les recevais un à un dans de petits volumes bleus, bariolés, et j'avais tout le temps nécessaire pour m'approprier le fond de l'une de ces histoires, avant de passer à une autre. Si je croyais réellement à l'existence de tous les petits êtres enchantés qui peuplent le monde des fées, c'est ce que je ne puis dire. Mais je croyais du moins à la magie, et assez pour tenter très-sérieusement de l'exercer pour mon compte. Je croyais à la vertu des belles pierres brillantes. En voyant les veines de nos cailloux de granit étinceler au soleil, je pensais avoir le secret de ces métamorphoses que j'admirais tant dans mes contes de fées. Quoique nous eussions toujours de beaux jardins, ceux de Fenille, un vrai Jardin des Plantes, ceux de Meillonnaz, je semais sur le bord de nos fenêtres des jardins en terrasse que je plantais régulièrement de brins d'herbe et de jasmin en guise d'arbres; il me semblait que ces brins d'herbe allaient, au contact de mes pierres enchantées, se métamorphoser en magni-

fiques bosquets, tels que ceux du prince Charmant. Je voyais déjà cette métamorphose s'opérer. Il n'y manquait que l'oiseau bleu, le sansonnet, et les petites fées, qui ne voulurent jamais apparaître.

Une autre lecture de ce temps-là fut celle des *Petits Orphelins du hameau*. Il m'en reste une grande impression de pitié et même de terreur. Je ne pouvais entrer dans les ruines du vieux château de Montmort, sans voir la terrible châtelaine errer dans les décombres à la poursuite des deux petits infortunés avec lesquels je m'étais entièrement identifié. J'aurais pris ces vieilles ruines en horreur, si je n'y avais trouvé un jour des lambeaux de tapisserie où était figurée la vie de don Quichotte et de Sancho Pança.

VII

Jamais peut-être enfant ne fut entouré de personnes d'un caractère plus opposé. Ma grand'mère appartenait à une famille du parlement du Dauphiné, Prost de Royer. Très-jalousée, très-persécutée par sa mère, elle avait été enfouie jusqu'à trente ans au couvent. Elle y avait rongé son frein jusqu'à son mariage avec mon grand-père, Philibert Quinet, maire de Bourg, que je n'ai pas connu. De ce long souvenir du couvent, elle avait gardé une sévérité implacable. J'ai vu mon père interdit devant elle, à plus de cinquante ans. Je pourrais citer des exemples de son système d'éducation, qui sembleraient incroyables aux hommes de nos jours ; qu'il me suffise de dire que deux fois par semaine elle faisait venir chez elle un garde de

ville pour fouetter les trois enfants. S'ils étaient sans reproche, le châtiment comptait pour les fautes à venir.

A trois ans encore, au moindre pleur, elle enfermait mon père dans un tiroir de commode. A dix-huit, elle fit arracher un matin toutes les fleurs qu'il cultivait avec passion. En revanche, il scia la nuit, par le pied, tous les arbres fruitiers du jardin. Après quoi, il ne restait plus qu'à s'enrôler. C'était le temps des volontaires de 92. Il s'enrôla dans le bataillon de l'Ain et partit. Le mariage de mon père ne fit que suspendre la brouillerie. Dans sa visite de noce, ma mère voyant de loin un tableau du Christ suspendu au mur, demanda quel en était le sujet, car elle avait la vue basse : « C'est un Dieu, madame, que vous ne connaissez pas, » répondit une voix inflexible. Ma mère se tint pour offensée et n'y retourna plus. Le jour de ma naissance, on me porta chez cette terrible personne. Elle jeta un regard complaisant sur moi, et il lui échappa de dire : « Il aura de l'esprit. » C'est sur ce frêle, incertain présage que la réconciliation se fit. Aussi y resta-t-il toujours beaucoup de froideur et d'instabilité.

Telle que je viens de la dépeindre, l'air imposant, les traits grands, beaux, fiers, cette redoutable grand'mère, impassible comme un parlement assemblé, avait une sensibilité exquise pour la beauté, à ce point qu'elle ne pouvait conserver à son service une personne qui n'eût au moins les traits réguliers et corrects. C'était chez elle la première condition de tout engagement. Elle aimait avec passion les tableaux, les gravures, dont ses appartements étaient remplis. Surtout elle avait une véritable idolâtrie pour la beauté dans la parole. Elle a été certainement une des premières de nos provinces à s'engouer du *Génie du christianisme*. Elle ne pouvait citer une certaine phrase descriptive sur le *cri de la hulotte* sans fondre en larmes.

Dans sa vieillesse, la terreur de l'enfer attrista ses derniers jours. La rigidité qu'elle avait eue pour les autres, elle l'exerça contre elle-même.

De cette première éducation, mon père garda la sévérité, non dans ses actions, qui ne furent jamais rigoureuses, mais dans ses regards, dans son attitude, dans ses paroles, par lesquels il tint ses enfants toujours à une grande distance de lui. N'ayant point connu les caresses, il ne les fit point connaître aux autres. Quoiqu'il eût embrassé toutes les idées nouvelles, il était resté l'homme d'un autre siècle, par l'austérité qu'il portait dans l'éducation. Encore n'avait-il retenu des anciens temps que le côté négatif, l'aversion de toute familiarité, mais non la rigueur des peines. Je ne craignais pas avec lui le châtiment, car il ne me punissait guère; mais je redoutais sa froideur. Ses grands yeux bleus errants sur moi m'interdisaient sans qu'il parlât. Sa moquerie me glaçait; je restais muet, immobile, sans savoir que craindre, mais avec la quasi-certitude de déplaire, et cette certitude me rendait désagréable pour lui seul, tant j'étais paralysé par son regard. Si j'eusse pu rompre cette glace et m'élancer vers lui, assurément il m'eût bien reçu, non par des démonstrations équivalentes, qui n'étaient pas dans sa nature, mais avec une bonté réelle. Et cette idée ne me vint jamais. Elle ne pouvait me venir; car lui présent, je ne pensais pas, je ne sentais pas : j'étais tout à la crainte de déplaire. Comme il avait heureusement l'esprit élevé, pénétrant, il comprenait tout cela, sans en rien dire, et ne me jugeait pas sur ce que j'étais avec lui. Vif, impatient comme tous les hommes de ce temps-là, qui ne pouvaient souffrir ni obstacle ni retardement à leur volonté, mais humain, juste, droit, il n'exigeait de moi que ce qu'il me donnait lui-même.

Voyant qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour m'apprivoiser, il résolut très-sagement de ne se mêler en rien de ma première éducation ; il s'en remit entièrement à la sagesse de ma mère, pour laquelle il avait une déférence qui allait jusqu'à l'admiration. Il fallait que cette admiration fût bien profonde, puisque avec un naturel de salpêtre, il lui montrait en toute chose une déférence, une douceur, une égalité d'humeur qui ne se sont pas démenties un seul instant jusqu'au dernier jour de sa vie.

Aussi est-il vrai qu'il avait rencontré en elle une personne bien rare, et j'ose dire admirable. En même temps qu'elle avait l'esprit du dix-huitième siècle dans toute sa fleur de malice, de gaieté, elle avait la raison la plus solide ; au milieu de cette malice enjouée, des retours de mélancolie sans bornes, un enthousiasme sacré pour tout ce qu'il y a de grand, de fier sur la terre. Son père, M. Rozat, du midi de la France, l'avait associée tout enfant à sa vie voyageuse de secrétaire d'ambassade, qui dut la mûrir de bonne heure. Quoique Française de naissance, de race, de cœur, d'esprit, de manières, autant qu'on peut l'être, elle était calviniste. Élevée à Céligny, près de Genève, et à Versailles, elle réunissait dans un mélange unique la solidité des principes génevois avec le naturel élégant, la hardiesse d'idées, la curiosité inquiète de l'ancienne société française, dont elle avait entrevu, enfant, les derniers restes. Les évêques de Versailles s'étaient amusés à vouloir la convertir au milieu des fêtes. Ils ne s'attendaient guère à trouver dans cette petite fille de dix ans un controversiste achevé. Sa théologie de Genève, qu'elle maniait avec une imperturbable dextérité, divertit les princes de l'Église, mais ne leur laissa rien gagner sur elle. Le temps le plus heureux de sa vie, le plus calme, le plus regretté, disait-elle, avait été l'année de la Terreur,

lorsqu'à douze ans, en pension à Versailles, seule, au milieu de ses études chéries, elle apprenait le dessin qu'elle aimait passionnément. La Terreur passa auprès d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Revenue en Suisse avec son père, alors maire de Versoix, elle connut madame de Staël au château de Cran. L'admiration qu'elle éprouva dès lors pour la personne, pour les écrits, pour les vues nouvelles de madame de Staël, se joignit à tous les contrastes qui se réunissaient déjà en elle. Au reste, sa figure ressemblait à son esprit : de grands yeux noirs, vifs, profonds, qui jetaient des éclairs, un beau front encadré de longs cheveux noirs bouclés, des traits charmants, la grâce même. Telle était celle à qui mon éducation fut remise. Que cette éducation n'ait pas produit de meilleurs fruits et surtout plus brillants en de pareilles mains, c'est ce qui m'étonne chaque jour davantage.

J'avais aussi près de moi une sœur de mon père. Chez elle les mêmes causes avaient produit des résultats entièrement différents. Le souvenir de ce qu'elle avait souffert étant enfant l'indignait contre toute sévérité et même contre toute justice. Elle se faisait un devoir de conscience rigoureux, absolu, de gâter quiconque entrait dans la vie, et moi plus que tout autre. Elle m'eût laissé mettre le feu à sa maison plutôt que de me contrarier. Son grand, son unique souci était d'être l'exacte contre-partie de sa mère, à quoi elle réussissait merveilleusement. Elle se vantait que l'on eût dépensé pour son éducation quatorze livres et demi, et elle sentait bien que c'était là une de ses mille grâces. Car c'est peut-être la seule personne dont l'esprit original, vraiment prime-sautier, ne dût absolument rien à la culture. Charmante, belle même dans sa jeunesse, et ayant trouvé à cause de cela grâce devant sa mère; grande, svelte, l'air d'une biche effarée, quoiqu'elle eût vu le

monde, il n'avait eu aucune prise sur elle. Elle avait tous les instincts de la vie première : l'horreur de tous les jougs, le goût de toutes les révoltes, l'exécration du convenu, l'adoration de la campagne, des landes incultes, des maisonnettes dans les bois (et elle en avait toujours de charmantes), de la liberté des champs, de la solitude des forêts. Elle aimait tous les animaux, principalement les plus laids, parce qu'ils étaient les plus disgraciés, les plus injustement traités par la nature. Elle apprivoisait pour moi jusqu'à des crapauds, qui la suivaient, en jetant leur cri mélancolique, dans son salon de Certines, où elle me ménagea un soir cette surprise, à mon grand effroi d'abord, puis bientôt à ma grande joie. Sa vie semblait être de m'épargner tous les maux qu'elle avait endurés, de me faire tous les plaisirs qui lui avaient manqué.

Avec ma grand'mère, j'étais dans la stupeur, avec mon père dans la crainte et la réserve, avec ma mère dans une joie parfaite qui ne me laissait rien désirer.

Quant à ma tante, elle voulait être mon jouet et elle l'était. C'est elle que j'attelais à ma charrue ; je lui mettais le joug, je la pressais de l'aiguillon. C'est elle qui creusait mon sillon dans le jardin, et quand au bout du sillon, elle se retournait et me demandait : « M'aimes-tu ? » je lui répondais : « Il faut bien aimer tout le monde. » Elle était heureuse de cette réponse et la trouvait adorable.

Il ne me manquait plus qu'un être plus faible que moi, à aimer et à protéger. La naissance de ma sœur me surprit comme un miracle. D'où venait-elle ? qui l'avait apportée ? Et une fois sur cette pente, je ne m'arrêtais pas. Comment se font les enfants ? Où sont-ils avant de venir au monde ? Comme je ne me lassais pas de répéter ces questions et que je ne laissais de repos à personne, une servante me fit une réponse qui eut le mérite de satisfaire

complétement ma curiosité éveillée sur l'origine des êtres. D'après cette genèse, les enfants étaient faits avec de la farine de pur froment bien détrempée; on n'en prenait que la fleur. On les faisait chauffer doucement sur un petit feu de cendre. Ceux qui étaient trop roussis devenaient noirs comme l'encre, c'étaient les nègres. Mais c'est ce que l'on évitait en les retournant de temps en temps sur le côté; il fallait beaucoup de patience pour éviter qu'ils ne fussent brûlés. Moyennant quoi, ils se mettaient tout d'un coup à se lever et à appeler en criant. Il n'y avait plus alors qu'à les baptiser. Cette explication, qui satisfit pleinement ma raison, ne vaut-elle pas bien le limon de Prométhée, les pierres de Deucalion ou la côte d'Adam?

La cérémonie du baptême est restée gravée dans mon souvenir. Je me vois encore marcher en tête du cortége avec trois enfants, nés dans la même année que moi.

Nous traversâmes la ville portant chacun un grand cierge, et les cloches sonnaient. Ceux qui étaient à ce cortége vivent encore, mais combien séparés par le hasard, par les choses, par le vent du siècle! N'est-ce pas comme s'ils vivaient sur des planètes différentes? Le moindre souffle qui s'élève de terre suffit pour disperser les âmes humaines à tous les bouts de l'horizon. A peine se sont-elles entrevues face à face, elles se quittent sans même qu'il y ait d'adieu, et elles ne se retrouvent plus!

VIII

Le premier nom que je connus fut celui de Voltaire, et voici comment je l'appris. Je demandais quelle était la personne qui avait le plus d'esprit au monde. Ma mère me répondit : « C'est un vieux monsieur qui s'appelle M. de Voltaire. » Sur cela, je restai persuadé que ce monsieur demeurait dans la même ville que nous. Je le cherchais des yeux, quand nous sortions, aux fenêtres, sur le seuil des portes. J'étais un peu blessé qu'il ne nous fît pas de visite. Mais je mettais cette négligence sur le compte de son grand âge. Peut-être avait-il la goutte, peut-être était-il infirme comme ma grand'mère. Je connus ainsi le nom de Voltaire sous l'Empire, fort longtemps avant de connaître celui de Napoléon.

Le hasard ne fut pour rien dans cette différence. Elle eut une cause toute morale; et pourquoi ne la dirais-je pas, tout incroyable qu'elle paraisse? Mon père haïssait le maître du monde d'une haine qui n'a peut-être jamais été égalée. Il ne pouvait l'entendre nommer sans frémir, sans pâlir d'indignation, de colère et même de mépris. Car il est le seul homme que j'aie vu mépriser celui que tout le monde admirait.

Non-seulement mon père ne pouvait entendre parler de lui, il ne pouvait se résigner à le voir; et il donna de cette répugnance invincible un exemple assez rare pour mériter d'être cité. Il était commissaire des guerres, c'est-à-dire un roseau dans la main de Napoléon. Voici

comment il entendait avancer dans les bonnes grâces de celui sous qui la terre tremblait. La visite de l'Empereur au milieu de toute sa gloire, dans le temps où il marchait sur la tête des hommes, est annoncée à notre ville. Tout ce qui respire est convoqué à la préfecture. On attend dès l'aube du jour. L'Empereur arrive enfin. Il entre : « Le commissaire des guerres ! » demande-t-il de sa voix la plus claire. Et il promène ses regards autour de lui. Les rangs s'ouvrent, on appelle. Point de réponse. Le commissaire des guerres est allé à la campagne, à Certines, chasser au filet. Il n'a point cru nécessaire de se déranger pour cette occasion. Que l'on juge si malgré tous ses talents incontestables (car il était au premier rang) un tel homme était appelé à faire grande fortune sous un tel maître.

Mon père appartenait à cette sorte d'hommes, rares déjà sous le Consulat, presque introuvables sous l'Empire et qui me semblent entièrement disparus. Ils tenaient des temps prodigieux qu'ils avaient traversés une croyance absolue à la puissance de la volonté. Pour eux rien d'impossible, ou même de difficile. Toute hésitation devant l'impossible les irritait, comme une désobéissance ou un démenti. Quand cette énergie prenait sa source dans l'âme, elle lui communiquait une fierté indomptable. A ce petit nombre, l'apparition d'un maître causa une aversion que ne diminua aucune victoire, aucun triomphe de la force. Jusqu'à la dernière heure, mon père du fond de son obscurité lutta contre le vainqueur, de puissance à puissance, d'âme à âme. Car il le détestait, comme une âme libre peut détester le Destin. Il exécrait tout en lui, la voix, le geste, le regard. Il ne lui accordait ni génie, ni talent, ni figure, à peine la face automatique du soldat. Plus la fortune courtisait le grand homme, plus mon père

se retirait de lui. Il ne fut désarmé dans cette haine implacable que par les défaites. Alors il se tut. Les désastres consommés, il alla même jusqu'à le défendre. On n'entendit plus un mot de blâme sortir de sa bouche. La pitié fut plus forte que la haine. Peut-être aussi que le combat de l'orgueil avait cessé.

Chez ma mère, l'aversion était la même, quoiqu'elle prît sa source dans le seul sentiment de la liberté perdue. L'orgueil n'y fut pour rien. De cet accord de mes parents, s'ensuivit quelque chose de singulier. Soit prudence, soit scrupule de m'apprendre trop tôt à haïr, ils gardèrent devant moi le silence le plus complet sur l'Empereur. Voilà comment j'ignorai si longtemps son nom, que je fus obligé de découvrir moi-même; et de ce côté il y a dans ces années un grand vide pour moi. Mais dans cette ignorance, ma liberté fut respectée, et il ne me manquait plus que d'entendre parler de Napoléon pour devenir bonapartiste dans une maison où on l'était si peu.

Quelle idée pouvait se faire un enfant des énormes événements qui se passaient alors dans le monde? Tout grands qu'ils fussent, le bruit m'en arrivait à peine. Voici je crois la première impression durable que j'en reçus. Un homme en deuil monte lentement, mystérieusement les escaliers. A sa suite, on me conduit dans une salle où était étendu sur des cordes un uniforme d'officier troué d'un balle. Cet uniforme teint de sang était celui d'un de mes oncles, tué en Espagne au siége de Girone. Ma mère, qui maudissait cette guerre, retint encore sa haine, et ne fit servir en rien ce spectacle à ses passions. Quant à tous les autres, ils parlaient peu des événements, si ce n'est pour applaudir.

IX

J'atteignis ainsi ma septième année à la campagne, et j'ai pour m'en assurer une date morale qui ne peut me tromper. Dans un de ces entretiens que ma mère avait avec Dieu, en ma présence, elle m'avait averti qu'à partir de ma septième année j'étais responsable de mes actions. Désormais toutes mes fautes retomberaient sur moi. Grâce à cet avertissement, je me tins sur mes gardes. Pendant quelques jours je fus en effet sans reproches. Mais enfin je m'en attirai un, je ne sais lequel, et le sentiment de ma chute, qui me parut irrévocable, m'exaspéra. J'aggravai ma faute par le dépit de l'avoir commise, car je n'y voyais aucun remède. J'entrai en révolte pour la première fois. Le remords ne se fit pas attendre. Ce fut un désespoir sans bornes, que personne ne pouvait apaiser. J'errais le jour entier sur la galerie extérieure; quand les paysans passaient et s'approchaient, je criais d'une voix lamentable, en m'arrachant les cheveux : *Je suis damné! je suis damné!*

Les paysans ouvraient de grands yeux; mes tantes, ma mère, les gens de la maison cherchaient en vain à me rassurer. A tout je répondais : *Je suis damné!*

Que ne fallut-il pas pour apaiser ce cri d'une conscience qui s'éveillait pour la première fois! J'eus besoin de beaucoup de temps pour comprendre qu'une faute commise peut être effacée. Il m'avait été bien plus facile

et plus naturel d'accepter du premier coup l'éternité des peines.

Après cet événement, celui qui marqua pour moi cette année fut une maladie qui faillit m'emporter. C'était une fièvre typhoïde qui fit mourir neuf ou dix enfants du voisinage, et quelques-uns dans notre maison même. Je vis passer sous nos fenêtres l'enterrement de l'un d'eux sans faire aucun retour sur ce qui m'attendait. Pendant un sommeil mortel dans lequel j'étais plongé depuis plusieurs jours, un de mes camarades s'approcha de mon lit; il se contenta de dire en me voyant : « Il n'en a pas pour longtemps ! » Je sortis pourtant de cette léthargie, et j'en sortis sauvé, grâce aux soins prodigieux qui m'entourèrent. Quels accents de joie saluèrent ce réveil ! Je les entends encore ! C'est à cette joie que je compris d'où je sortais. Je vois encore ma mère et la bonne Babet montées debout sur des chaises chanter à tue-tête : *Au point du jour !* Que n'espérait-on pas alors et de moi, et des choses et de cette aube qui recommençait à luire !

A peine sorti de mon lit, on me montra la comète de 1811. Elle était alors dans tout son éclat et me semblait briller pour moi. Ce temps de convalescence m'apparaît aujourd'hui comme un des plus doux de ma vie. C'était comme une naissance nouvelle dont j'aurais eu conscience. Et comme je jouissais d'aimer et d'être aimé ! Je ne voyais pas une créature, pas une chose qui ne semblât se réjouir de ce que j'étais resté avec elle dans le monde. Même ma grand'mère si austère, si redoutable pour nous autres enfants, que je n'avais jamais vue se dérider, sourit en ce jour d'un sourire étrange. Elle fut charmante, si ce mot peut convenir à une personne qui nous terrifia toujours par sa seule présence.

Nous allions quitter ma ville natale et le pays où

j'avais vécu jusque-là. Je me faisais mille tableaux plus ravissants les uns que les autres du pays inconnu où nous allions nous établir. Dans la faiblesse où j'étais réduit, il n'était plus question pour moi d'écoles ou de colléges, que j'avais à peine entrevus. Que de motifs de bonheur! C'est dans l'automne de 1811 que nous partîmes de Bourg pour la petite ville de Charolles.

Aujourd'hui, après un demi-siècle, après tout ce que j'ai vu, senti, enduré, me plaindrai-je d'avoir été sauvé? Regretterai-je qu'on m'ait fait sortir de ce sommeil léthargique, commencement de la mort? Non, je ne maudirai pas la vie, parce que dans ces premières années, j'avais déjà pris goût à la justice. On m'avait appris à l'aimer; elle m'a tenu compagnie dans les bons et dans les mauvais jours, et m'a empêché de connaître l'ennui, le vide, passion de ceux dont elle n'a jamais rassasié le cœur.

DEUXIEME PARTIE

I

Combien le moindre changement de lieux laisse de traces profondes dans la mémoire, dans la vie d'un enfant! Ce départ fut pour moi, non pas seulement une date, mais une ère universelle dans laquelle le monde prit une autre forme. Il est certain que les lieux que nous allions habiter différaient beaucoup de ceux que nous quittions. Depuis ma naissance, j'avais eu devant les yeux un rideau de montagnes qui avaient excité en moi le désir continu de voir ce qui était au delà. Ce rideau était tombé; un autre l'avait remplacé; après celui-là un troisième; premier sentiment de l'inaccessible! Au lieu de nos plaines, des monticules, des ravins, de vastes prairies en pente; puis j'avais au bout du jardin une eau courante et profonde, moi qui n'avais vu que des ruisseaux stagnants. Je me sentis transporté dans une autre planète. En même temps que je jouissais avec délices de la

nouveauté des objets, j'avais peine à me retrouver moi-même. Au milieu de cet universel changement, les hommes ne me semblaient guère moins différents que les choses.

Au lieu des paysans, au milieu desquels j'avais surtout vécu, ce n'étaient plus que soldats qui allaient rejoindre leurs corps. Nous en avions toujours deux ou trois à loger; et c'est d'eux, je pense, que je reçus mes premières idées de la vie publique. Au moins est-il sûr qu'ils me parlèrent les premiers des armées étrangères. En écoutant ces soldats, je ne doutais pas qu'à la première rencontre ils ne missent en poudre l'ennemi. A chaque nouvelle qu'ils me donnaient, je me hâtais de la porter à mes parents, bien étonné de les voir réduire à leur juste valeur ces prises de quelques caissons, où je mettais le salut de la France. Car, dès ce temps, ce nom de France avait toute sa magie pour moi. J'en dus la première impression saisissante à ces soldats isolés, dont chacun me semblait un Turenne; or, j'avais d'autant plus sur le cœur l'histoire de ce grand homme, que l'ayant méritée en prix et l'ayant tirée au sort, je la manquai, ce dont je ne me suis pas encore consolé.

Il nous vint un caporal de l'île de Cabréra, où il avait été prisonnier de guerre des Espagnols. Que sa terrible histoire m'a coûté de larmes et d'insomnies! Par bonheur, il ne se lassait pas plus de la raconter que moi de l'entendre. Pendant qu'il nettoyait sa giberne ou qu'il m'apprenait l'exercice, il revenait à cette île nue, déserte, où il avait été jeté lui et ses compagnons.

A peine avait-il fini : « Encore une fois! » lui disais-je.

Alors il laissait sa giberne, et prenant sa pipe, il recommençait son récit.

C'était d'abord un rocher effroyable perdu entre le ciel et l'eau, et au milieu de la mer, sous un ciel brûlant, pas une goutte d'eau à boire.

Une fois par semaine une barque leur apportait quelques racines, un peu d'eau; et c'est pour cette misérable nourriture qu'ils comptaient les jours et les heures.

Avant le lever du soleil, ils attendaient muets, assis sur le rivage, que la barque reparût. Souvent le jour passait sans qu'elle se montrât, et la faim rendait les nuits plus cruelles encore que les jours.

Enfin la barque manqua tout à fait, et quelles scènes suivirent alors! Tous les couteaux jetés dans la mer, de peur qu'ils ne se tuassent les uns les autres et ne se mangeassent entre eux. Une seule hache gardée au sommet d'un rocher, pour dépecer le biscuit de mer, s'ils devaient en recevoir jamais.

« Et vous n'êtes pas mort! » m'écriais-je. Et je touchais son sac, ses cartouches; tout ce petit mobilier plein d'odeur de poudre me semblait autant de reliques.

Le caporal s'interrompait alors pour me découvrir son bras; il me montrait les tatouages dont il s'était marqué l'avant-bras dans l'oisiveté de l'île. C'étaient des dessins bleus, violets, de fleurs étranges, d'arbres, de barques, au milieu desquels un aigle couronné prenait hardiment son vol.

Comment ne pas être tatoué? Rien ne me semblait plus beau que de porter ainsi un aigle violacé dans ses propres veines. Je voulus en avoir un. Le caporal de Cabréra savait tatouer. Il nous manquait du vermillon, nous en trouvâmes, nous nous mîmes à l'œuvre. Je supportai assez bien les innombrables piqûres d'épingle qu'il me fallut endurer. Mais la lenteur de l'opération, qu'il faut incessamment recommencer, me rebuta. Puis d'autres

objets se présentèrent. Je n'eus ainsi dans les veines qu'une ébauche d'aigle tatoué, que les années ont même fait entièrement disparaître.

II

Au milieu de ces conversations soldatesques (et il ne m'est jamais arrivé d'entendre de la bouche de ces hommes un mot qui pût ternir l'imagination d'un enfant), apparaissait un personnage que je ne pouvais m'expliquer. C'était un conventionnel de la Montagne, d'un grand et charmant esprit, compagnon de Saint-Just dans sa mission aux lignes de Wissembourg, Baudot, qui avait découvert Hoche et agrandi la France jusqu'au Rhin. Œil d'aigle, bouche souriante, grand habit noir, bas de soie, il venait chaque jour passer deux heures chez mes parents. Jamais il ne parlait de la Révolution. C'était là aussi un sujet interdit, soit qu'il craignît de ne pas être compris, soit que lui-même fût importuné de ses souvenirs. Je l'entendis pourtant dire un mot qui me frappa : « D'autres hommes ont la fièvre pendant vingt-quatre heures! Moi, madame, je l'ai eue pendant dix ans. » Quelle pouvait être cette fièvre? Ce mystère m'attirait. Car le silence profond gardé sur les plus grands événements par ceux même qui les avaient faits était alors un des traits de la France. Si j'interrogeais, on me répondait tout bas par le mot de Terreur. Je supposais alors des histoires effroyables; mais en rencontrant le lendemain sur l'escalier cette même figure si gracieuse, si souriante, charmante, la

plus aimable peut-être que j'aie vue, je ne savais plus que penser.

Jusque-là je ne connaissais guère que de nom les colléges. Celui de la petite ville que nous habitions servait de magasin de fourrage, dans les temps de passage de troupes; il ne nous était ouvert que lorsque le foin manquait. Dans ces moments de disette, nous avions pour maître un vieux capitaine de dragons, homme de cœur, éloquent même. J'avais pour le latin un éloignement qui touchait à l'horreur; il se trouva qu'il avait le même sentiment que moi. Quand il y avait classe, chose rare! le temps se passait à revoir les manœuvres de cavalerie, qu'il figurait très-bien avec nos rudiments en colonnes par pelotons, ou déployés en bataille sur la table. Il nous enseignait aussi comment dans la rude campagne de 1799, son cheval se trouvant épuisé, il lui avait rendu la vigueur nécessaire en l'abreuvant du vin des ennemis. Enfin le moment arriva où cet enseignement même ne fut plus possible. Les provisions de foin, d'avoine, d'orge ayant été refaites au commencement de 1812, encombrèrent le vieux couvent qui nous servait de collége; nous y gagnâmes la liberté.

On me chercha pourtant quelque instituteur. Il y avait justement dans notre petite ville un bon vieux prêtre, d'abord assermenté, puis délié de ses vœux, puis marié, ce qui causait une horreur indicible même aux esprits forts de la Révolution. Il avait ouvert une petite école; bientôt il fut forcé de la fermer, et on le laissait très-charitablement mourir de faim, comme Granville, lui et sa vieille femme. Ma mère entreprit de vaincre ce préjugé et cette inhumanité. Elle crut que son exemple entraînerait quelque autre à l'imiter. Elle m'envoya bravement et avec une certaine solennité chez ce vieillard, qui, mal-

heureusement, se trouva aussi bègue que le père Pichon et de plus un peu sourd, mais le meilleur homme du monde. Il ne put guère être question entre nous de latin, car il ne connaissait de Virgile que l'*Énéide travestie* de Scarron, dont il me fit goûter quelques morceaux :

Et l'ombre d'un cocher, qui brossait l'ombre d'un cheval.

Mais il fut convenu qu'il m'enseignerait le dessin. En effet, dès le premier jour, il m'apprit qu'il existait deux grands hommes italiens nommés Raphaël et Michel-Ange. Raphaël savait faire un rond dans la perfection et d'un trait de plume. Pour Michel-Ange, son art consistait à atteindre du premier coup le centre de ce rond. En conséquence, pour imiter ces deux grands hommes, nos leçons se passèrent à tracer à la craie des ronds sur un tableau *ad hoc*, et à en attaquer vivement le centre; ce que nous faisions comme dans un jeu d'escrime, jusqu'à en perdre haleine. Le curieux de tout cela, c'est que nous gardâmes ma mère et moi le secret le plus profond sur ce singulier système d'éducation, dont je sentais pourtant les côtés faibles.

Aussi ce qu'elle avait tant désiré arriva. L'exemple qu'elle donnait finit par être imité. En me voyant si régulier, si assidu dans cette école, on jugea qu'elle était profitable; comme elle était d'un prix accessible elle fut bientôt suivie. Deux fils d'un général, dont l'un, je crois, s'est fait un nom dans la guerre d'Afrique et dans les lettres, vinrent bientôt illustrer notre école. De ce jour-là le pauvre ménage fut sauvé, et certainement cela ne nous fit aucun mal. Car de quoi s'agissait-il dans le fond ? De nous garder entre quatre murs, de nous préserver deux ou trois heures par jour contre l'influence de plus en plus

envahissante des soldats errants, des théâtres ambulants, des prisonniers de guerre et des chanteurs publics.

Pour apprivoiser l'humeur sauvage qu'un tel genre de vie ne pouvait manquer de développer, on me fit apprendre la musique. Mon maître était un de ces types de la vieille France, qu'on ne reverra plus. Quand j'ai lu le *Neveu de Rameau* de Diderot, il m'a toujours semblé le reconnaître. Bègue aussi, je le répète à regret, comme mon maître de dessin et comme le père Pichon, le visage bistre, rond, sillonné avant l'âge, ancien choriste, la musique était le moindre de ses soucis. Mon maître de musique était avant tout mécanicien, inventeur de machines hydrauliques. On lui avait volé vingt fois des secrets de machines par lesquels il devait soulever le monde. Grand politique du reste, c'est par lui que j'entendis pour la première fois les mots encore inconnus à mon oreille de Bourbons, de droits féodaux, de dîmes, de corvée. Grand patriote aussi, il m'apprit le premier la *Marseillaise*, que tout le monde avait oubliée dans le pays. Je me souviens que pendant que les Autrichiens défilaient sous nos fenêtres il la raclait impitoyablement et héroïquement de manière à étouffer le bruit des pas et des armes. Au reste, plein d'une sorte de génie désordonné quand il parlait de son art, ce qui arrivait rarement. Il y portait des vues extrêmes, comme en tout. Il avait imaginé d'appliquer le système de la conscription aux belles voix. Il se proposait de les enrégimenter de force, au nom de l'État, et d'imposer ainsi despotiquement l'harmonie par grandes masses à la France récalcitrante. Quand l'Odéon a été brûlé, il est resté persuadé que l'incendie avait eu pour auteurs les ennemis de son système, qui allait, disait-il, triompher. Il en est mort de douleur. Dans cette tête un peu extravagante, il y avait

un mouvement universel, qui eût dû m'exciter à penser, si le temps en fût venu.

III

Au milieu de ces étranges figures et de cette éducation en plein air que les circonstances rendaient inévitables, se trouvait pourtant chaque jour une heure ou deux qui tranchaient pour moi avec toutes les autres. C'étaient celles que je passais seul et recueilli avec ma mère. Il me semblait que je devenais une autre personne, dès que j'avais passé ce seuil chéri, et il y avait en cela quelque chose de vrai. Car sans nous entretenir de cette vie rude et fantasque, ma mère me traitait d'égal à égal, dès que la porte était fermée. Chose singulière, tout le fracas de mes habitudes désordonnées cessait aussitôt; malgré mon ignorance absolue et le vandalisme dans lequel j'étais tombé depuis notre départ de la campagne, j'étais capable de la suivre dans les entretiens où elle m'attirait à mon insu. Nous faisions alors des lectures fort au-dessus de mon âge. Pour commencer, nous lûmes *Hamlet* et *Macbeth*, qui, sans que je puisse dire comment, se trouvèrent fort bien à ma portée. A sept ans, j'avais déjà versé toutes les larmes de mes yeux pour Amélie Mansfield. Nous finîmes par les *Caractères* de La Bruyère, Racine, Corneille, tout le théâtre de Voltaire. Je ne connus que tard J. J. Rousseau et par moi-même. Car ma mère, qui me fit connaître de si bonne heure Voltaire et qui l'aimait comme la lumière, se défiait de l'esprit retors de Rous-

seau et craignait sa sentimentalité. Il en fut de même de Chateaubriand ; l'esprit net, sensé, lumineux de ma mère ne goûtait qu'à demi la romanesque et fantasque théologie du *Génie du christianisme*.

Tous les controversistes passionnés, sans en excepter Bossuet, faisaient sur elle l'impression de beaux diseurs et de *têtes faibles;* quoiqu'ils fussent dans sa bibliothèque, elle ne me les montra pas.

Au contraire, madame de Staël, qu'elle avait connue dans sa jeunesse, était son idole. L'exil de cette femme illustre était pour elle un deuil profond, une douleur personnelle qu'elle ne pouvait exhaler nulle part. Car il était alors de bon goût de ricaner dès que ce nom odieux au maître était prononcé.

C'était donc à moi seul qu'elle exprimait sa peine comme un secret, et je la partageais, ou plutôt je la devinais, et c'est, je pense, de ce moment que je commençai à devenir capable de souffrir pour une cause morale. Mon âme naissait dans ces courtes heures d'entretien; je m'en apercevais au mal que me faisait le récit des ridicules que l'on voulait attacher aux paroles et aux idées de madame de Staël. Certes, je ne comprenais qu'à moitié ce langage, mais il faisait sur moi comme l'impression d'une harpe; sans pouvoir dire pourquoi, j'étais ému, je sentais comme des écailles tomber de mes yeux. Mais ces moments de lumière où la pensée s'éveillait duraient juste le temps que je passais avec ma mère.

Plus tard, nous essayâmes de lire ensemble les *Considérations sur la Révolution française*, dès qu'elles parurent. Nous fûmes bientôt forcés d'y renoncer ; à mon extrême confusion, ce livre était pour moi lettre close. Non pas que je ne pusse atteindre aux sentiments et même quelquefois aux idées dont il est rempli, mais ce sont les

mots eux-mêmes qui me manquaient. Le dictionnaire de la langue de la liberté n'existait pas pour moi. Quoique l'on fût alors si peu éloigné du temps de la Révolution, l'idiome en avait été perdu. Au moins ne se transmettait-il pas à ceux qui comme moi n'avaient pas été contemporains des événements.

Je ne savais ce que c'étaient que girondins, constitutionnels, montagnards, jacobins, encore moins chartes, garanties individuelles, constitutions. C'était là pour moi une langue morte qui ne m'était guère moins étrangère que le grec ou le latin. Un seul mot avait remplacé tous les autres, la Terreur, mot que personne ne me définissait. Nous fûmes ainsi arrêtés court dans notre lecture; il m'eût fallu un dictionnaire pour chaque ligne, tant la langue de la Révolution avait promptement cessé d'être une langue vivante. Nous n'avions pas songé à cette difficulté; elle se trouva insurmontable. Et cela me donne à penser que, grâce aux interruptions fréquentes de la liberté en France, chaque génération est pour ainsi dire obligée d'en rapprendre comme moi la langue, péniblement et dans les livres, non dans la conversation.

Je ne comprenais aisément que la langue du despotisme; car elle est simple, peu de mots la composent, je l'avais toujours entendu parler. C'était celle du peuple, des soldats, de tout le monde. Celle de la liberté était pour moi un hiéroglyphe, un idiome lettré, savante restauration d'une langue morte. Elle m'attirait et me désespérait en m'humiliant, parce que je ne pouvais la comprendre.

Ces heures-là étaient de rapides échappées sur un monde inconnu; après quoi, je retombais bien vite dans la vie barbare que la force des choses établissait autour

de nous. Ma mère elle-même ne pouvait pas toujours s'y soustraire. Une après-midi du printemps de 1812, elle allait en grande toilette à une réunion de fête et m'avait pris avec elle. Comme toujours, quand nous étions ensemble, nous avions peine à modérer notre joie; la beauté, l'éclat du jour, l'augmentaient encore; tout à coup au détour de la rue, débouche en plein soleil une longue colonne de spectres qui marchent à la file, hâves, affamés, presque nus, défaillants, mourants à chaque pas. C'étaient des prisonniers de guerre espagnols qui traînaient après eux tous les maux de la guerre. Quelques-uns de ces moribonds s'approchent de nous en tendant leurs mains et arrêtent sur nous leurs yeux sanglants.

A la vue de ces misérables, ma mère fut saisie comme d'un remords de se voir si belle; elle leur jeta sa bourse et rentra chez elle; elle quitta bien vite en pleurant ses habits de fête, qui lui faisaient horreur depuis qu'elle avait vu de telles calamités. Ce spectacle me poursuivit longtemps. Il s'y ajouta le lendemain une sorte de fièvre jaune que cette malheureuse bande avait répandue partout où elle avait passé. Notre petite ville en resta comme pestiférée pendant le printemps, l'été et l'automne de 1812. Chaque matin j'allais voir les cadavres que l'on entassait tout vêtus par monceaux dans un vaste chariot, à la porte de l'hôpital. Et je n'éprouvais aucun saisissement à cette vue : l'imagination dormait encore. Ce premier aspect de la mort me fut ainsi presque indifférent, soit que je trouvasse le nombre des cadavres au-dessous de ce que le bruit public annonçait, soit peut-être que je ne visse là avec mes compagnons que des ennemis. Mais certes, je me calomnie par cette dernière parole. Car, parmi les prisonniers (le général Mina était, je crois, du nombre), il y avait un enfant de mon âge que j'aimais tendrement. La

pensée de sa captivité, de sa vie errante et misérable, des dangers qu'il avait traversés, des guerres lointaines, entrait pour beaucoup dans cette affection. D'ailleurs j'avais appris en secret à respecter ce peuple. Souvent, quand nous étions seuls, ma mère répétait devant moi : « On pourra vaincre l'Espagne, non pas les Espagnols. » Cette parole me transportait comme les maximes de notre Corneille. C'est à elle que je dus ma première notion du droit d'autrui, mon premier sentiment de respect pour une nationalité étrangère.

Ainsi le fond de cette éducation était une grande rudesse, qui nous sauvait de toute corruption. Sous cette cuirasse grossière, il y avait une âme qui naissait; elle échappait deux heures par jour à l'exemple général. Elle s'essayait alors à comprendre, à sentir, à s'adoucir, à s'élever même. Mais c'était là comme un secret entre nous; combien nous nous serions gardés de le divulguer! Le reste du temps était donné aux batailles à coups de pierres, à l'assaut de quelques masures, à l'endurcissement, à l'apprentissage des blessures, rapportant chaque jour quelque horion, jusqu'à être retenu au lit des mois entiers à la suite de quelque fait glorieux que je veux bien passer ici sous silence. Et n'était-ce pas là le genre de vie auquel nous étions tous destinés? N'était-ce pas chose très-sage de nos parents, et des miens en particulier, de nous y préparer et de nous y abandonner d'avance?

IV

D'ailleurs est-ce bien la rudesse que nous avons à craindre dans nos mœurs nouvelles? N'est-ce pas plutôt la mollesse de l'âme qui se glisse partout sous cette apparence? Il n'est pas si facile que l'on pense de garantir un enfant contre la surprise des sentiments prématurés. Même au milieu de ma vie sauvage, j'en fis l'épreuve à dix ans.

Dans le temps que nous achevions le théâtre de Racine, il nous arriva une troupe d'acteurs ambulants, quoique notre petite ville fût très-écartée du monde. Ils jouaient surtout la tragédie. Le théâtre étant fort dénué, nous prêtions les fauteuils, les arrosoirs, les ustensiles nécessaires pour les palais et les jardins en terrasse des rois de Grèce et de Ninive. Cela me valut mes entrées à moi et à mes compagnons, sur une planche à l'angle de l'avant-scène. Je vis représenter ainsi pour la première fois *Iphigénie*, et Iphigénie fut ma première idole. Sans m'arrêter à la pièce, que je connaissais, aux décorations, aux costumes, je concentrai uniquement mon attention sur la personne qui jouait la fille d'Agamemnon. Dès qu'elle parut, je n'appartins plus qu'à elle. Ses longs regards baissés sous son voile d'or, qui traînait jusqu'à ses pieds, sa pâleur, ses soupirs, son accent, tout me donna l'idée d'une personne accomplie. C'est elle que je vis, non pas son rôle, ou plutôt je ne distinguai pas l'une de l'autre. A peine s'il me resta le moindre intérêt pour Achille, malgré son

beau casque à aigrette, et quoiqu'il fût très-vaillamment représenté par le directeur de la troupe, M. Leclerc. De quel nom appeler ce que cette inconnue m'inspirait? C'était d'abord une admiration muette qui s'étendait à tout ce qui l'environnait de près ou de loin. Mais c'était une admiration pleine de trouble, de stupeur, de saisissement, comme à la vue d'une déesse. A peine elle arrivait, j'étais à la lettre anéanti devant les perfections d'une créature si céleste. Quand elle quittait la scène, j'étais consterné, et en même temps soulagé d'un grand poids. Je respirais. Mais avec quelle angoisse j'attendais son retour! Combien j'aurais voulu la consoler dans l'intervalle, la suivre au pied de l'autel! J'épiais le bruit de ses pas sur les planches tremblantes! Et au milieu de ses infortunes, je craignais pour moi presque autant que pour elle, sans savoir que craindre, tant je ne faisais qu'une âme avec elle!

J'avais peur, par-dessus tout, de la rencontrer hors du théâtre. Car il m'était impossible de comprendre ce que je deviendrais en sa présence; et je ne doutais pas qu'elle ne fût partout la même. Heureusement je ne rencontrai pas une seule fois ma déesse. Je m'en ouvris franchement à ma confidente ordinaire, qui, loin de contrarier une passion si magnifique, la trouva la plus légitime et la mieux autorisée du monde.

Mais que dis-je? Ce n'était pas la première que la Beauté m'eût inspirée. Une danseuse de corde que j'avais vue à Trévoux faire des tours périlleux d'amazone, à cheval, avait précédé de beaucoup Iphigénie sans lui céder en rien, hormis qu'elle était un peu hâlée peut-être. Mais ses traits de bronze n'en restaient que mieux gravés. Avant la bohémienne, une autre apparition s'était levée pour moi au matin de la vie, parmi des œillets de Perse dans le jardin des abeilles à Certines. Et au milieu de ces

figures, il n'y a pas une enfant, mais toujours des personnes achevées dans la fleur, sinon dans la maturité de l'âge. Chacune de ces apparitions me renvoie à une apparition plus lointaine. Je vois ainsi comme une procession de ces enchanteresses se tenir par la main, jusqu'au moment où mes yeux s'ouvrent à la lumière du monde; ce qui devrait en conscience m'obliger de croire avec Platon que l'âme s'éveille dans l'Éternel Amour.

V

Cependant les événements qui changeaient la face du monde devaient finir par arriver jusqu'à nous. C'est par hasard qu'un enfant de mon âge m'avait raconté l'incendie de Moscou, comme nous revenions juchés sur un char qui ramenait de la forêt une charge de bois et de feuillée. L'almanach de la foire ne m'avait pas laissé ignorer le nom de Leipzig et la mort de Poniatowski. Mais les événements se passaient si loin, si loin, qu'ils étaient fabuleux. Je les apercevais à travers de grossières gravures sur bois; j'en étais oppressé comme de l'histoire de Montézuma dans les *Incas*. L'année 1814 arriva brusquement et me réveilla en sursaut de cette mythologie populaire. Pour la première fois, je sentis, je touchai les choses. Je vis les armes, les hommes, les blessures. Tout ce que j'ai vu, entendu à partir de ce moment m'est demeuré gravé dans le moindre détail.

Un matin de cet hiver de 1814, nous allions, selon

notre coutume, à la rencontre du messager, sur la route de Percy. Ce messager était un idiot dont l'intelligence n'avait gardé qu'une case pour le sentiment de la patrie. Ordinairement il tenait à la main une branche de chêne qu'il agitait de loin, en signe de victoire. Son grand chapeau à corne était à demi couvert par une immense cocarde tricolore enrubannée, mêlée de pâquerettes. Ce jour-là, il ne tenait point de branche à la main; quand nous fûmes près de lui, nous vîmes qu'il n'avait pas une seule fleur à son chapeau.

— Mauvaises nouvelles! nous cria-t-il, les Kaiserlicks ne sont pas loin!

Et il continua son chemin à la manière des idiots en trébuchant à chaque pas.

Nous crûmes d'abord que c'était un de ses accès de folie ordinaires. Mais nous fûmes ébranlés par ce que nous vîmes à notre retour. Mon père fondait des balles et il partait en éclaireur avec sa carabine. Sur la petite place de l'église étaient réunis, alignés sur deux rangs, une trentaine de bourgeois et d'ouvriers armés de fusils de chasse. Notre maître d'école brandissait une vieille épée, en serre-file. Hélas! c'était là chez nous l'arrière-ban de la France! Le capitaine passa devant les rangs et distribua à chacun deux cartouches qu'il prit dans un bahut à pétrir le pain. « Vous pouvez tenir tête à trente cavaliers, » dit-il froidement. « A deux millions! » répondit une voix; la petite armée s'ébranla en silence.

Au premier rang, je reconnus le père Grenouille dans son magnifique habit de garde française. Le père Grenouille était un vieux soldat de Louis XVI, que ses soixante-quinze ans avaient forcé de se retirer du service. Réduit à la dernière misère, il habitait le quartier des pauvres, le *Calvaire* où j'allais quelquefois le

trouver dans sa cabane. Il venait presque chaque jour dans notre maison comme manœuvre. Je ne l'avais jamais vu que courbé en deux, scier, fendre du bois d'une main tremblante, dans le jardin. Mais ce jour-là, il s'était redressé de toute sa hauteur; et le père Grenouille avait au moins six pieds, l'air noble, le visage tranquille comme sa conscience, les yeux d'une douceur singulière. Il portait en pleine poitrine, au bout d'un large ruban, sa croix d'honneur que je n'avais jamais aperçue. Au lieu de trembler, il marchait d'un pas ferme, imposant. Aussi, quand il passa près de moi, je le saluai, mais je n'osai lui dire comme je faisais les autres jours : « Adieu, père Grenouille! »

Il ne devait revenir que la tête fendue d'un coup de sabre, et même alors il n'eut pas en mourant la joie du soldat. Lorsqu'on le vit reparaître, mes compagnons se moquèrent de sa vieillesse, de sa tête branlante, enveloppée de charpie et de haillons. Pour prix de son acte sublime, il ne recueillit que la risée. Je le vis et j'en fus consterné. Pour lui, calme comme toujours, placide, muet, impassible, il semblait ne s'apercevoir ni de la moquerie, ni de la blessure mortelle. Je devais ce souvenir à cette grande figure stoïque du Pauvre qui m'est toujours restée présente sur les ruines de la France.

Pendant que cette petite troupe s'éloignait, il nous vint un renfort, auquel nous n'avions pas pensé; toute une armée d'enfants, les vétérans âgés de quinze ans, en beaux uniformes, shakos à gances, chevrons aux bras, carabines à notre taille, débouchent dans notre ville. Quel moment! Cette armée était la fameuse bande des partisans de M. le duc de Damas. Cette fois notre enthousiasme n'eut plus de bornes. Nous faillîmes en perdre la raison. A la tête de la petite armée s'avançait, sur un beau che-

val noir, le chef fumant tranquillement sa pipe dans ce moment de crise.

Le vieux capitaine Dèr, espèce de soldat d'Annibal, affilié je ne sais comment à ces bandes, vint voir mon père, qu'il avait connu dans le bataillon de l'Ain, et cela m'acheva. Dès lors notre projet de nous enrôler sous le drapeau du capitaine Dèr fut arrêté. Mais nous trouverait-il à onze ans la taille requise, l'âge voulu? Oserions-nous seulement lui en parler et soutenir son regard sévère? Car rien n'était plus terrible, il faut l'avouer, que le regard du capitaine Dèr. Quelle inquiétude! et quelle nuit passée dans une attente mortelle! Le jour se leva, il ne nous apporta aucune consolation; bien au contraire; pour moi qui perdais visiblement l'esprit, je me réveillai consigné dans ma chambre. Je voulus sortir. O douleur! Elle était étroitement fermée. On m'y laissa deux jours en tête à tête avec les neuf volumes du Voyage en Grèce du jeune Anacharsis, auquel on ajouta pour surcroît d'ironie les planches et les cartes géographiques. Après ces deux jours de *carcere duro*, je pus enfin sortir. Mais où était l'armée? Elle avait disparu emportant avec elle tous mes rêves de gloire et mon bâton de maréchal. Je ne sais ce qui serait arrivé de ces regrets, si je n'eusse gardé une certaine rancune à nos héros de ce qu'ils nous avaient si promptement abandonnés. Au moins, s'ils eussent marché au-devant de l'ennemi! Mais non, ils étaient partis dans une direction opposée; j'avais peine à leur pardonner leur retraite. Dans ma mauvaise humeur, je l'appelais une fuite.

Ils furent remplacés par une centaine de Piémontais au cœur tout français, seule troupe qui nous séparât encore de l'ennemi. J'eus le spectacle d'une alerte. Les soldats faisaient tranquillement la soupe dans le collége et je les

regardais. A un coup de baguette de tambour, suivi de ce cri : L'ennemi! marmites, chaudrons, cuillers, assiettes, couteaux, volent pêle-mêle. Les fusils sont pris aux faisceaux, les bretelles des sacs rattachées, les rangs formés, les hommes lancés à la course au-devant de l'ennemi, et tout cela en moins de temps que je n'en mets à le dire. L'élan, l'alacrité de ces hommes à courir au danger, est un des spectacles de ce temps qui sont le mieux restés dans ma mémoire. Je les suivis à toutes jambes. J'arrivai jusqu'à l'endroit de la route où était formé un petit peloton en avant-poste, avec une védette à trente pas dans un champ, sur la gauche; j'entendis les paroles du lieutenant; il s'adressa d'abord à nous brusquement : « Enfants, retirez-vous! » Ensuite à ses soldats : « Tant qu'il me restera une cartouche, vous n'avez rien à craindre! » Il se fait un grand silence; une vingtaine de cavaliers autrichiens se montrent tout à coup, en face, au haut d'une butte, sur la route. Le lieutenant commande posément, d'une voix brève. Le petit peloton fait feu. Les cavaliers ennemis ripostent de leurs carabines, et, tournant bride, au grand trot, ils disparaissent.

Encore une fois, je crus tout sauvé et la France délivrée! Nous allions criant victoire, quand je vis les Piémontais redescendre et nous quitter à leur tour. Même notre lieutenant passa le sabre dans le fourreau. Alors, mais alors seulement je commençai à croire ce que nous avait annoncé le messager.

Est-ce que je sentais ce qu'il y avait de solennel en de pareilles heures, même dans la plus chétive bourgade, telle que la nôtre? Je sentais au moins que rien de semblable ne s'était passé depuis que j'étais au monde. Il me semblait aussi que j'assistais à un tremblement de terre et que la dernière journée du monde approchait. L'ar-

goisse, la curiosité, la stupeur, me ramenaient perpétuellement sur cette grande route déserte, où se décidait notre sort.

J'avais atteint le haut d'une montée. Je regarde. Je vois une longue, interminable file de cavaliers jusqu'au bout de l'horizon. Ils étaient couverts de manteaux blancs, car il pleuvait. Ils venaient lentement, en silence, les deux rangs écartés, aux deux bords de la route. Comme ils n'avaient rien de menaçant, j'attendis qu'ils fussent tout près pour rentrer à la ville et annoncer leur arrivée à ma mère.

La plupart des femmes avaient fui. Ma mère était au-dessus de ces terreurs vulgaires; elle était demeurée; nous nous mîmes tous deux à la fenêtre. A mesure que les cavaliers (c'étaient des dragons de la Tour) passèrent sous nos fenêtres, je sentis un brisement de cœur, tel que je n'en avais jamais connu. Ma mère pleurait; et Dieu sait que dans ces larmes il n'y avait aucune crainte ni pour moi, ni pour elle, ni aucun retour personnel, mais le deuil de la France, le sentiment profond de sa chute, le pur et immortel culte de l'indépendance et de la gloire, en face de ces sabres nus qui ne menaçaient que la patrie. Jamais plus nobles larmes ne furent versées qu'à cette heure-là. Car ma mère, ai-je dit, haïssait mortellement l'Empereur; et maintenant elle pleurait sur lui aussi bien que sur la France. Voilà donc à quoi avaient abouti tant de victoires! tant d'efforts prodigieux! Qui eût cru que jamais on eût vu ce jour-là! Et que pouvait-il annoncer? Le bruit des pas des chevaux résonnait, au milieu du silence des hommes, comme sur une tombe.

Un officier allemand qui vit ces pleurs en fut étonné; il avoua plus tard qu'il les avait attribués à un sentiment personnel, à la perte d'un fils ou d'un frère.

Chez le plus grand nombre, en effet, la stupeur empêchait toute démonstration, même de deuil. Quelques-uns, très-rares dans nos provinces, sentirent, dit-on, une joie odieuse. Mais pour ceux-là, ils osèrent encore moins la montrer.

Depuis ce moment, on a cessé en France d'avoir la vie légère. Auparavant, même dans le plus grand péril, on gardait une certaine sérénité. Elle s'est perdue et ne se retrouvera pas.

VI

Quatre cavaliers vinrent avec leurs chevaux s'installer chez nous. Leurs uniformes, leurs armes, tout me paraissait hideux. Au reste, ces premiers venus se montrèrent bonnes gens. Ils voulaient évidemment se rendre agréables; ils ne se sentaient point en sûreté et paraissaient eux-mêmes étonnés de se trouver parmi nous. J'avais une ménagerie complète d'animaux; je tremblais pour elle. Ils respectèrent tout, mes lapins, mon écureuil, mon corbeau, ma perdrix, jusqu'à mon bel épervier qui, sans se laisser effaroucher par ces hôtes, voletait devant moi et se dérangeait à peine au bruit des éperons des cavaliers.

Ces hommes qui étaient Hongrois, me parlèrent latin. Je fus très-étonné de les comprendre. Je n'imaginais pas qu'on pût comprendre le latin, encore moins le parler. A peine étais-je bien convaincu que les anciens en eussent été capables. Cependant, par curiosité, peut-être aussi par

nécessité, je m'enhardis à prononcer quelques mots ; depuis cet instant ma langue se trouva déliée. Ce que je n'eusse jamais osé devant mes camarades, ou devant mon maître, je le faisais hardiment et couramment avec ces barbares. Car ils étaient tels à mes yeux. Puis, je me rendais vraiment utile ; et ce sentiment me donnait l'audace qui m'eût manqué. On ne pouvait plus s'entendre sans moi à l'écurie, au fenil, à la buanderie, à la cuisine. Les domestiques n'osaient guère approcher, la peur leur ôtant la raison, et il ne fallait pas songer à mon père pour servir de truchement. Il était absent dans ces premiers jours. Quand il revint, l'horreur qu'il éprouvait pour ces étrangers, jointe à son impatience naturelle, ne lui eût certes pas permis de leur adresser familièrement la parole. Il n'eut d'autre commerce avec eux que de s'en faire servir comme de ses propres domestiques, à quoi ils se prêtèrent avec une douceur incroyable. Car il n'allait plus à la pêche, son grand plaisir, sa seule distraction dans ces temps, sans que deux ou trois de ces barbares ne lui portassent en silence, derrière lui, son lourd épervier, son sac à appât et sa filière à poissons. Il commandait d'un geste ; eux obéissaient, sans qu'il daignât échanger avec eux une parole pendant des journées entières.

Pour moi, mon rôle d'interprète faillit être interrompu tragiquement. Un soir que je servais d'intermédiaire entre un soldat et un marchand de pipes, le soldat se crut lésé. Comme nous nous retirions, il me jeta ces mots, que je n'ai point oubliés : *Te verberabo*. Ces mots me remplirent, non de crainte, mais de honte. La pensée d'être frappé par un de ces étrangers me rappela toute la distance qui nous séparait. Je me sentais comme flétri de cette seule menace. Aussi refusai-je de prononcer un

mot de plus devant de pareils hôtes. En vain ils descendirent aux prières et même à la flatterie, répétant, ce qui était vrai, que je parlais bien mieux latin que mon maître. Je ne me laissai pas fléchir. Tout était changé depuis ce fatal *Verberabo*.

Une autre circonstance vint l'aggraver encore. Un cavalier de notre voisinage fut dénoncé par un habitant pour une peccadille et condamné au supplice du bâton. Notre jardin fut choisi pour le lieu de l'exécution. Elle nous remplit d'horreur. Les cris de ce malheureux perçaient les airs. Nous nous étions enfuis dans la chambre la plus reculée; mais les gémissements arrivaient jusque-là; nul moyen d'y échapper. Par bonheur, mon père se trouva absent à cette heure-là; il eût éclaté sans mesure. Pour nous, ce fut un de nos jours de deuil. Le sentiment de la dignité humaine était si vif, si impétueux dans nos cœurs! car ce qui nous désespérait à ce point, ce n'étaient pas seulement les cris de cet homme, c'était l'abjection du châtiment. Nous la faisions retomber sur tous ces étrangers. Je ne voyais plus sans horreur passer les sous-officiers, traînant avec leurs sabres leurs bâtons de coudrier. J'associais l'idée de ce vil supplice à tout ce qu'amenaient après elle les armées étrangères. Les Bourbons, lorsque j'entendis enfin parler d'eux, ne gagnèrent rien à ce rapprochement.

Où était notre hôte de l'île de Cabréra? où étaient nos soldats français? Ce ne sont pas eux qui eussent enduré cette infamie. Que devenaient-ils? Vivaient-ils encore? Étaient-ils blessés? Les reverrions-nous jamais? Avec quelle ardeur notre pensée allait au-devant d'eux! Car Paris n'était pas encore rendu et nous ne désespérions pas de les voir reparaître. Pour nous consoler, nous dessinions au lavis les uniformes de tous les corps français

que nous savions exactement, religieusement par cœur, infanterie, cavalerie, artillerie; nous les affichions sur les murailles, en face de l'ennemi. Ces petits ouvrages, qui absorbaient nos jours, auraient dû me donner le goût du dessin, si j'y avais eu la moindre aptitude. Mais je ne voyais dans ce travail que le ressouvenir de mes héros.

Les soldats étrangers arrivant chaque jour à flots eurent bientôt envahi le jardin, les escaliers, les corridors. Nous cherchâmes un refuge. Je trouvai le mien dans le bateau qui était amarré au fond du jardin. J'en pris possession; j'y passai ma vie. Quoique la rivière fût partout très-profonde et encaissée en forme de canal, on ne m'interdit jamais de m'y aventurer seul ou avec mes compagnons; et c'était là encore l'effet d'une des maximes de ma mère, qu'un enfant doit apprendre à tout braver dès ses premières années. Le conventionnel détournait la tête en frémissant quand il nous voyait nous embarquer ainsi par tous les temps. J'avais au reste acquis une habileté rare à diriger mon bateau. Je plongeais au fond de l'eau de lourdes nasses lestées de pierre, garnies d'un pain d'amorce, et je les en retirais le lendemain toutes foisonnantes de brêmes plates comme la main, de perches au dos hérissé, de tanches dorées, et dans les bons jours de barbots goulus et de grosses anguilles. Je tendais des lignes dormantes, mais j'aimais surtout naviguer pour le plaisir de naviguer. Quand j'avais poussé au large et perdu le fond, ce qui arrivait dès le premier coup de rame, j'éprouvais un ravissement d'indépendance sauvage, dont je ne pouvais me rassasier. La rivière, où nous ne rencontrions jamais une autre barque, devenait notre domaine. Plus de regards sur nous, plus de témoins! Et nous allions loin à l'aventure! Nous nous engouffrions en pleines ténèbres, sous un quartier bâti sur

pilotis. Nous n'avions pas moins entrepris que de remonter à la source du fleuve, de descendre à son embouchure. Et de là, où ne nous conduirait pas l'amour de l'inconnu ! Je lisais justement alors le capitaine Cook. Nous irions donc compléter ses découvertes, si malheureusement interrompues par sa mort.

Au milieu de ce ravissement, je me trouvai un beau jour au fond de la rivière, avec le fils du conventionnel. La maladresse d'un compagnon, qui voulut amarrer brusquement la barque, en fut cause. Nous avions été renversés par-dessus bord, la tête la première. Nous devions cent fois périr. Par le plus grand hasard du monde, nous eûmes pied, nous fûmes sauvés, et c'était pourtant un des endroits les plus dangereux. Nous revînmes à la nuit close, sans tirer gloire de notre aventure. Elle s'ébruita, et nous dûmes suspendre pour une saison nos voyages de long cours.

Ce temps fut mis à profit pour des occupations moins sereines. Depuis que tout était en paix dans l'Europe, je ne sais quelle fureur de guerroyer s'était emparée de nous. La guerre déclarée entre les deux quartiers de la ville, chaque matin nous montions à l'assaut d'une ancienne léproserie, et ce n'était pas là un simple amusement. Armés de pierres, de mottes de terre, de frondes, de perches, nous nous élancions les uns contre les autres et nous frappions avec une inconcevable rage. Près de là étaient nos feux, nos bivacs. Dans les moments de trêve, on s'enfonçait dans les bois, et en écorçant les arbres, nous nous faisions des armures complètes, cuirasses et brassards, d'écorce de peupliers. Ainsi caparaçonné, chacun revenait avec une fureur nouvelle à l'assaut des poternes et des vieilles tours inexpugnables. Nous ne manquions guère d'être précipités sous une grêle de pierres, et pour

retraite nous n'avions qu'une ruelle sans issue. Nous y étions poursuivis à outrance par le vainqueur qui profitait inhumainement de l'avantage des lieux.

Qu'est-ce qui nous poussait à cette folle guerre? Comme elle se passait sous les yeux des bivacs autrichiens, nous étions soutenus par les regards, par les cris des soldats. Et il me semble que dans cette sorte de fureur il y avait un certain désir de montrer à ces barbares de quoi nous serions capables un jour contre eux. Les menues blessures ordinaires étaient les yeux pochés, les bras démis, le corps ankylosé. J'avais à la lettre un chirurgien attaché à ma personne, et il n'était pas médiocrement occupé. Un soir, je rentrai, tenant mon bras gauche dans ma main droite. Mon chirurgien le crut d'abord cassé, il n'était que démis. C'était un coup de perche, qui en guise de lance m'avait étendu sur le pavé, où j'étais resté à demi assommé à la grande stupéfaction de mon vainqueur. Il eut la générosité de me rendre mes armes et de m'accompagner jusqu'à mon logis.

J'y fus retenu plus d'un mois. Outre que je portais avec orgueil mon bras en écharpe, je revins forcément à quelques arts de la paix. J'appris par exemple, date importante! à faire des bagues, d'abord en crins, puis en cheveux; pour cela, j'avais un manuscrit où était marquée la composition de chaque lettre. Je m'adonnai tout entier à cet art, avec un engouement, une passion que le succès eût dû récompenser. Je fis des bagues pour toutes les belles qui vinrent me visiter, pour toutes celles même qui s'intéressèrent à ma blessure; mais je distinguai la devise des premières par un cœur ailé, percé de flèches, malgré la difficulté de l'œuvre où je faillis échouer.

J'augmentai aussi la masse de mes connaissances par

la lecture des *Quatre Fils d'Aymon* qui me donnèrent mes premières notions du moyen âge et de la chevalerie. De plus, j'appris, vers ce temps-là, d'un chanteur public la complainte du *Juif errant* que je ne devais plus oublier.

Telles furent mes principales acquisitions intellectuelles dans le courant de ce printemps de 1814. Cependant, tant que dura ma convalescence, mes compagnons restèrent l'un après l'autre en faction à ma porte. De loin à loin, j'apparaissais, après quoi je me retirais sous ma tente.

Pendant que nous imitions ainsi puérilement et follement les jeux de la guerre, tout était joie et fête autour de nous parmi les soldats ennemis. Ils attachaient des branches de chêne à leurs shakos. Ils enduisaient de beurre leurs moustaches. A ces apprêts, nous reconnûmes que les Barbares avaient reçu quelques bonnes nouvelles. Cette nouvelle était la prise de Paris, qu'ils se préparaient à fêter. Ce jour-là, nous nous tînmes enfermés sans mettre le visage à la fenêtre.

Quand je cherche pourquoi ce printemps de 1814 a été pour moi une époque de si grande barbarie, je ne puis y voir d'autre raison, sinon que j'étais séparé de ma lumière. Celle par qui m'arrivait toute saine lueur, était absente. Ma mère était allée à Paris, voir de ses yeux le grand changement qui se faisait alors en toutes choses. Je lui écrivais des lettres à fendre les rochers; elles roulaient toutes sur le même sujet. Il s'agissait toujours d'acheter à vil prix un certain fusil de rencontre; occasion unique, magnifique, qui ne se retrouverait jamais, si nous la laissions échapper. Ce malheureux fusil, que je ne pus même avoir, absorbait toutes mes facultés. Il m'ôtait le sommeil; j'en perdais la faim et la soif. Ma mère n'osa jamais montrer une seule de mes lettres à sa sœur, à cause du

surprenant vandalisme qu'elles attestaient, une dame de Paris n'eût jamais pu s'en rendre compte. Car la douleur poignante que me causait ce fusil était mêlée à la douleur plus cruelle encore de l'absence; et toutes deux formaient un ensemble déchirant, que j'avais véritablement peine à supporter.

A nous juger par nos œuvres, ma sœur et moi, personne n'eût mis en doute que si l'un de nous devait écrire, c'était elle. Du matin au soir, elle écrivait sans relâche. C'étaient des lettres pressantes à sa poupée, des conseils à cette jeune amie sur sa prochaine entrée dans le monde, un journal exact de ses moindres actions et même de ses pensées les plus cachées, les plus intimes; des fables pour se mettre à sa portée, au besoin des réprimandes, plus souvent des contes pour la distraire d'une grande mélancolie qui lui était survenue, des instructions morales, des entretiens théologiques, des sermons pendant le carême, tout cela entremêlé d'avertissements sur la toilette, dans le goût de lord Chesterfield, en un mot, un système entier d'éducation, qui devait faire de cette petite personne taciturne un modèle d'amabilité, dès qu'elle serait moins timide; car il ne lui manquait, en vérité, que d'oser ouvrir la bouche pour être sûre de plaire.

Où ma sœur avait-elle pris le modèle et l'idée de cette éducation? Dans celle qu'elle recevait elle-même. Car ma mère fit pour elle ce qui ne put être fait pour moi. Ma mère rédigeait un journal de toutes les actions de sa fille. C'était l'histoire jour par jour des progrès de ma sœur et aussi de ses fautes enfantines. L'éloge et le blâme étaient distribués, suivant l'occasion, avec une impartialité saisissante. Chaque dimanche ma mère lisait avec recueillement ce journal à ma sœur, qui entendait ainsi, comme dans une bouche étrangère, le récit de sa vie. Combien

un pareil moyen doit être puissant sur une âme novice! Car le ton du reproche ou de l'encouragement n'a plus rien de personnel. La louange a plus de prix et le blâme n'a rien d'amer. Nulle gronderie, nul emportement; la justice seule parle, et ses arrêts sont comme les tables de la loi! L'enfant sent sur lui ce regard attaché, qui le suit à chaque heure, veillant et dormant, sans qu'il puisse y échapper. Quel bon apprentissage ce doit être de la justice et de la vérité!

Ma mère revint de Paris, non pas royaliste, mais assez émue de ce qu'elle avait entendu et vu des Bourbons. Elle m'apprenait les noms de ces princes si longtemps expatriés, qui m'étaient plus inconnus que ceux de la cour de Golconde. Elle me parlait surtout de la dignité imposante de Louis XVIII. Pour moi, je ne connaissais et ne voulais connaître que le *roi Cotillon*. Sur ce seul nom, je m'étais formé un portrait et une histoire fabuleuse de ce nouveau roi. Il était habillé en femme et filait une quenouille. Je tenais à cette légende de mon invention avec la force obstinée que le peuple met dans toutes ses légendes; il était trop tard pour m'en faire revenir.

Cependant ma fidélité fut mise à une rude épreuve, durant un voyage que nous fîmes presque aussitôt après dans ma ville natale. Nous y arrivâmes précisément le jour où le comte d'Artois y faisait son entrée. Je fus ébahi de voir que des hommes s'attelaient à sa voiture, à la place des chevaux. Cet ébahissement devint de l'indignation, de la fureur, de la rage, de l'imprécation, quand de toutes parts éclatèrent à mes oreilles les cris frénétiques de : *Vive d'Artois!* Et les chapeaux étaient garnis de cette cocarde blanche qui, sans que je susse pourquoi, m'était si odieuse. Tout le monde n'était donc pas bonapartiste à ma manière! Ceux qui l'étaient hier avaient donc cessé de

l'être? Quel bouleversement dans ma pauvre cervelle! Au premier moment je ne songeais, pour me venger, qu'à renier ma terre natale, puisqu'elle se reniait elle-même. J'en fus bientôt détourné par un spectacle qui ne me permit plus de songer à autre chose.

Au plus fort de ma fièvre, on me montra dans le cortége le maréchal Ney; de ce moment, je n'eus plus d'yeux et d'oreilles que pour lui. Je ne songeais pas même à me demander pourquoi il était là. Je le contemplai, j'étais ébloui, cela me suffisait. Et il me semble que cette succession rapide dans les sentiments d'un enfant peut expliquer beaucoup de choses obscures dans les sentiments d'une foule, ou même d'un peuple. Je voyais le maréchal Ney et j'oubliais tout le reste. Je le vois encore, marcher lentement sur un des côtés de la route, grand, la taille superbe, la tête droite, point rodomont, ce qui contrariait un peu l'idée que je me faisais de tous mes héros, mais calme, serein, souriant même. Il rencontra des enfants; peut-être le firent-ils penser aux siens. Car il s'arrêta pour les caresser de la main, sous le menton. Combien je les enviais! mais l'éblouissement me tenait immobile; je n'osais approcher.

Je n'ai revu le maréchal Ney qu'une seule fois, et dans sa tombe, lorsque le caveau fut rouvert, après trente ans, pour recevoir les restes de l'un de ses fils. Je dus m'approcher pour prononcer un dernier adieu, sur l'invitation de sa famille. Je vis alors cette bière du maréchal, grande, massive, déjà rongée par les années et placée en biais, comme si elle avait été déposée à la hâte et en secret pendant la nuit.

VII

Le temps n'était pas loin où ma persévérance allait recevoir sa récompense. On était en mars. Les violettes étaient déjà écloses, et j'en avais une quantité des plus belles dans mon jardin. Je n'entendais plus personne raconter d'histoires de batailles: Le père Grenouille était mort et oublié. Mon maître de collége n'osait plus se souvenir du capitaine de dragons; les garnisaires autrichiens eux-mêmes étaient partis; avec eux avait disparu cette exaltation que leur présence entretenait parmi nous. Que faire après une pareille ardeur? Rentrer simplement, obscurément dans le collège, dont les salles, vides enfin de fourrage, venaient d'être rouvertes? Pouvait-on y songer? Était-ce là une fin pour une semblable Odyssée?

Cette seule idée me glaçait d'effroi.

Nous avions bien ajouté les masques à tous nos autres divertissements, et nous nous y étions jetés avec notre fureur ordinaire. Nous allions le soir passer la tête à travers les carreaux de papier dans les fenêtres des boutiques, et nous jouissions de la figure ébahie de celui qui recevait une visite si inattendue. Chose plus bizarre! Nous allions chercher dans les forêts des carcasses de chevaux dévorés par les loups et blanchis par les années. Nous nous attelions par des cordes deux ou trois à l'un de ces grands squelettes; la nuit arrivée, nous traînions dans la ville notre proie au seuil de quelque royaliste noté qui avait provoqué notre ressentiment. Le matin, nous nous

tenions en embuscade. Et quels fous rires lorsque nous voyions notre homme ouvrir sa porte en bonnet de nuit et reculer d'horreur à la vue de l'immense squelette ! Car j'avais soin pour ma part de dresser et de suspendre les miens par des ficelles en forme de Rossinante, devant ce que je me figurais être le castel de don Quichotte. Tels étaient nos jeux favoris à nous autres enfants de l'Empire.

Nous en avions d'autres moins effroyables ; par exemple, nous allions chaque soir d'hiver, déguisés et masqués, à un bal d'enfants, dans une pension de demoiselles, que gouvernait une vieille religieuse, la personne la plus tolérante et la meilleure que j'aie connue. Que de bagues de crins, que de devises charmantes, que de cœurs percés de flèches, enchaînés, furent distribués dans ces bals où m'apparut plus d'une Béatrix de Portinari de douze ans. Car il faut avouer que ces petites figures étaient ravissantes et quelques-unes étaient déjà des beautés accomplies.

Mais cela aussi finit. Comme nous sonnions un soir à la porte (j'étais déguisé en bailli), la bonne religieuse ouvrit ; ce fut pour nous congédier presque aussitôt, après nous avoir appris que le carême avait commencé ce jour-là même. C'était le mercredi des cendres ; nous l'avions oublié.

L'absence fut cruelle à plus d'un cœur. Il est vrai que je n'avais pour ces belles aucune préférence. Toutes me semblaient également adorables ; il n'en fut pas ainsi de mes compagnons. Plusieurs d'entre eux avaient fait un choix. Pour attendrir ces inhumaines, n'osant parler, ou ne le pouvant, ils entreprirent d'écrire. Grave affaire pour des gens aussi illettrés que nous l'étions tous. Après d'inutiles essais, ils s'adressèrent à moi ; à mon grand

étonnement, ils me prièrent de leur composer leurs lettres. Je me demande encore pourquoi ils s'en fièrent à mon génie plutôt qu'au leur. Quoi qu'il en soit, j'écrivis, et même j'écrivis avec un plaisir étrange pour moi. Quelle n'était pas ma surprise de prendre une plume sans ennui, chose qui ne m'était jamais arrivée ! Le plaisir que je trouvais à composer ces lettres venait surtout de ce que j'étais complétement étranger aux sentiments que j'exprimais. Je pouvais ainsi me donner ample carrière. Tout ce que m'avait inspiré la fille d'Agamemnon trouvait là un emploi naturel. Comme je n'avais aucun secret pour ma mère, je ne manquais pas de lui porter ces belles pièces d'éloquence et de lui demander son avis impartial, qu'elle ne me marchandait pas. Quant à nos amoureux, très-satisfaits de ma prose, y trouvant l'exacte peinture de leur passion, ils se contentaient de recopier mes lettres, d'une belle écriture moulée sur papier encadré d'or. Tels furent mes premiers travaux littéraires. Je puis leur donner ce nom, puisque l'invention en fit heureusement tous les frais.

Ce petit commerce de lettres remplit assez bien le commencement de 1815, mais il cessa faute d'aliments. Il était rare que mes lamentations nous valussent une réponse. Je ne devais m'inspirer que de mon propre fond ; il n'était point épuisé. Mais sur ces entrefaites, nos gens se lassèrent d'aimer et je dus cesser d'écrire.

VIII

Tout nous ayant ainsi manqué à la fois, nos pauvres imaginations ne savaient plus à quoi se prendre. Un grand bruit vint nous sauver. Il y avait réunion chez mon père ; on jouait au boston. Un voyageur arrive de Bourg : « Vous savez, dit-il, la nouvelle? l'Empereur est revenu de l'île d'Elbe. » A ces mots la femme du sous-préfet se trouve mal ; on cherche du vinaigre, de l'éther. Il n'en fallut pas tant pour que le bruit descendît jusqu'à nous. Dieu sait s'il nous trouva préparés.

Il me semble qu'auparavant la légende de l'Empire avait été pour moi impersonnelle. Je la voyais au loin dans les armées, dans les bivacs, dans la foule en uniforme. Je crois que de ce jour-là seulement elle prit à mes yeux un corps véritable et s'appela Napoléon. Car c'est bien à lui que je commençai dès lors à m'intéresser, et non plus seulement à la France armée. De ce moment il se détacha pour moi comme une figure distincte au milieu de ce grand pêle-mêle de fourgons, de canons renversés que j'avais vus dessinés dans les almanachs boiteux et qui composaient pour moi toute l'histoire. De cet instant, je ne vis que lui ; cette impression fut nouvelle pour moi.

Il était débarqué, cela était certain. Mais pourrait-il traverser la France? Quoi ! presque seul ! Que de dangers à chaque pas, mon Dieu ! Ah ! s'il devait au moins passer dans notre bourgade ! comme il y serait reçu ! Car je sentais bien qu'en cela j'avais le même cœur que la foule. Chaque matin l'inquiétude, l'espérance, l'angoisse aug-

mentaient. Était-il au moins sauvé? Tant de bruits contradictoires étaient répandus dans le même moment! Tantôt vaincu, tantôt vainqueur! le plus souvent prisonnier! On parlait même d'une cage de fer. Qu'une pauvre âme d'enfant ait pu survivre à ces chocs, à ces épouvantes, à ces transports pendant douze jours, voilà ce qui m'étonne encore!

Il y avait dans notre voisinage un vieux serrurier, le père Tillier, dont le fils était grenadier de la garde à l'île d'Elbe. La boutique de ce serrurier devint pour moi un lieu sacré. J'avais toujours quelque ferraille à y faire raccommoder, attendant là les nouvelles; mais il n'en vint aucune et le grenadier ne parut pas.

Un soir, un régiment entre dans la ville. Nous étions à table. L'un des commandants de ce régiment frappe à la porte, monte, se présente avec son billet de logement à la main. Mon père le fait asseoir à côté de lui. L'officier refuse de manger, il n'a ni faim, ni soif. Il paraît au désespoir; bientôt il rompt le silence; et se voyant accueilli comme il l'était, il s'ouvre devant nous. Il raconte qu'il est inconsolable, car il est partagé entre son affection et son honneur. Lui, vieux soldat, illustré l'année précédente à la défense du fort de Huningue, il a prêté serment au roi, et il est résolu à tenir ce serment. Mais quelle situation! Le voilà arrivé au moment de la crise, à l'endroit où se croisent les deux routes de Bourgogne et du Bourbonnais. Il veut entraîner son bataillon loin de la première que suit l'Empereur; il le veut, il va le tenter. Mais réussira-t-il? Ce doute le désespère. Aussi bien le voisinage des aigles a fasciné les soldats. Demain, s'ils obéissent encore, ils se raviseront, ils feront volte face une heure après. Abandonné, méconnu, pas un n'écoutera sa voix.

Et des larmes inondaient son visage martial.

Je ne perdais pas un mot de ses paroles, et quoique je fusse certainement troublé du désespoir que montrait ce brave officier, j'étais au fond ivre de joie à la pensée que ce beau régiment irait donc grossir l'armée de mon héros de l'île d'Elbe, pour lequel je tremblais déjà depuis tant de jours.

Le lendemain, par un brillant soleil de mars, le régiment se réunit de bonne heure ; il obéit, il va rejoindre les Bourbons. C'en est fait, il est parti dans la direction de Moulins qui l'éloigne le plus de l'Empereur. Tout rempli de ce que nous avait dit le commandant, je cours à sa suite dans la campagne. Malgré les fâcheuses apparences, j'avais déjà attaché à ma casquette une petite cocarde tricolore, que j'avais eu soin cependant de cacher aux yeux de mes parents sous un bouquet de violettes. Au détour d'un long mur, je vois une troupe revenir au pas de course. Quels sont ces hommes? point de colonel, point d'officiers. C'étaient nos gens de la veille. Ils s'étaient arrêtés sur le grand chemin et avaient refusé de faire un pas de plus, hors de la direction de l'Empereur. Les officiers avaient commandé, prié, supplié, le tout en vain. Ils avaient alors continué seuls de s'éloigner. Mais les soldats revenaient en bon ordre et c'était un sergent-major qui commandait le régiment.

Dès qu'il m'aperçoit : « Petit, donne-moi ta cocarde ! » Je ne me fis pas prier. Pour ma récompense, j'eus l'honneur insigne de faire ma rentrée dans la ville à côté du sergent, en tête des troupes. Ma bonne fortune voulut que nous ne passâmes pas sous les fenêtres de mon père. Au reste, qu'avais-je à craindre? Je ne voyais rien, je n'entendais rien. Je ne sentais plus la terre sous mes pieds. Le régiment portait ma cocarde. Voilà le plus

grand honneur et le seul que m'ait valu mon bonapartisme.

IX

Une de nos Béatrix nous fit ce jour-là même en échange de quelque bague de crin un drapeau tricolore bordé de magnifiques franges d'or. Sans attendre davantage, nous parcourons les villages voisins, étendard déployé, à travers les prés, les bois, les landes. Quand nous approchions d'un village, nous entonnions à grands cris :

Il faut partir, Agnès l'ordonne.
Adieu plaisir, adieu repos !

Premier chant de Béranger qui soit arrivé jusqu'à nous, bien entendu, sans que nous connussions le nom de l'auteur. Ma surprise était grande de ne pas voir les paysans quitter la charrue et les bergers leurs troupeaux pour marcher à notre suite. Car nous mettions dans ce chant une ardeur qui eût dû entraîner les montagnes. Quand nous venions à ces mots :

Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur !

nos voix épouvantaient les échos.

Plus tard quand nous vîmes rangé dans le pré le bataillon de garde nationale qui partait pour Béfort, nous

le regardâmes avec orgueil. Nos chansons n'avaient-elles pas servi à en grossir les rangs?

Ainsi errant et chantant à travers les bois et les prés, je fis une rencontre qui fut pour moi un terrible augure. Dans un petit taillis sur un sol émaillé de violettes et de primevères, je trouvai un cadavre. C'était celui d'un soldat. Il avait au flanc droit un large trou fait par une balle. Le sang déjà figé avait laissé une longue trace sur la terre. Il avait la bouche toute grande ouverte et les deux bras étendus, tatoués de fleurs et d'aigles. Personne n'était auprès du mort. J'appris plus tard qu'il venait d'être tué comme il essayait de déserter à la faveur de ce taillis.

Quoi donc! un vieux soldat déserter à pareil moment! Cette image me poursuivait partout. Au milieu de la nuit j'étais réveillé par la vue de ce soldat. Il m'apparaissait rouge de feu, la bouche ouverte pour crier au secours. Alors je me levais sur mon séant, j'aurais voulu crier moi-même. Mais la honte d'avoir peur d'un revenant, la crainte des railleries de mon père me retenaient cloué sur mon lit. Une sueur froide me glaçait. Je restais moi aussi la bouche ouverte comme le spectre.

Une nuit cependant je ne pus résister, tant l'apparition fut obstinée et cruelle. Je couchais à un premier étage dans un corps de logis séparé du reste de la maison. Le soldat mort paraît. Je sors à tâtons de mon lit, de ma chambre, le spectre sort avec moi. Je descends dans les ténèbres les escaliers; en me retournant pour mettre la main sur la rampe, je le revois avec l'affreuse blessure saignante. Je sens l'haleine de feu sur mon épaule. Je parcours l'étroit corridor dans toute sa longueur, et le soldat marche après moi. J'ouvre la porte d'en bas, il entre; je la ferme, je le revois en face. J'approche du lit d'un domestique: « Le soldat! » dis-je d'une voix étouffée.

Et il s'avance au bord du lit. Enfin une autre voix que la mienne se fit entendre. Même alors il s'obstina quelques moments encore avant de disparaître.

Cette vision, la seule que j'aie eue de ma vie, avait une réalité, une force persistante que j'essayerais en vain de peindre avec des mots. Ce n'est pas que je crusse aux revenants. Je n'y avais jamais cru. Ce n'était pas non plus seulement une vaine imagination, c'était une véritable obsession dans laquelle tous mes sens étaient complices.

Le lendemain on eut la magnanimité de ne pas me railler. Personne, pas même mon père, ne me parla du spectre. A la fin, il cessa de me tourmenter. En relisant pour la dixième fois vers ce temps-là, la vision de Macbeth, celle de Hamlet, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Moi aussi j'ai eu la mienne !

X

De plus en plus abandonné à toutes les imaginations populaires, vivant de légendes, en faisant moi-même au besoin, que nous importaient l'*Acte additionnel* dont nous ne soupçonnions pas l'existence, les chambres dont je crois nous ne connaissions pas même le nom ? Tout cela nous était étranger, comme s'il se fût agi de la Chine. Moi qui me rappelle la moindre circonstance, le moindre objet de ce temps-là, un cuirassier qui passe au trot une lettre à la main, le reflet du soleil sur sa cuirasse ; une clarinette et un violon qui jouent un air des *Visitandines*

en tête d'un attroupement, un prisonnier qui chante une tyrolienne sur mon bateau, l'écho qui répond derrière une touffe d'arbres, j'ai beau chercher dans mes souvenirs; l'élection de l'assemblée des Cent-Jours n'y a laissé aucune trace. Le nom, les paroles d'aucun représentant n'arrivèrent jusqu'à nous, dans notre profonde nuit. Je fais une exception pour la nomination du maire de notre village qui fut une fête, une lueur. La liberté pour nous, comme pour la foule, c'étaient les beaux uniformes, c'étaient les beaux grenadiers dont quelques-uns recommençaient à passer et dont nous nous étions remis à colorier les images. C'était loin de nous, dans une région inaccessible l'Empereur sur son cheval blanc! Je veux bien que la France fût au fond de nos cœurs, et certainement elle y était, mais voilée et enfouie sous notre idolâtrie toute [illegible]ne pour un seul.

[illegible]mbien j'étais alors fortement engagé dans la légende! [illegible] ne fallait-il pas pour m'en délier! Est-ce à moi de m'étonner si les masses ont tant de peine à s'en défaire? S'il m'arrivait jamais de me sentir porté à trop de sévérité pour les idolâtries du peuple, ne devrais-je pas me souvenir que je les ai toutes partagées? Et pourtant j'avais près de moi le remède à ces superstitions dans la sagesse, dans l'esprit de liberté de mes parents qui n'ont pas pu m'en préserver. Il m'a fallu éprouver par moi-même ce qu'il y a de pesant dans le joug d'une renommée qu'on n'examine plus. Encore après cela, que d'études, que de labeurs soutenus, que de loisirs employés à ma seule libération avant que d'échapper au servage d'un grand homme et d'oser lui demander compte de ma servitude passée!

XI

Jusque-là, je n'avais jamais lu un journal ; à peine si j'en avais vu par hasard. Tous les matins un capitaine en retraite, monté en pleine rue sur un banc de pierre, faisait lecture devant le peuple assemblé et silencieux de ce que l'on appelait les *papiers*. Ce mot seul, qui sentait le grimoire, m'eût éloigné de ces assemblées taciturnes. Je n'acceptais pour valables que les nouvelles qui m'arrivaient toutes vivantes, de bouche en bouche, transformées et élevées à mon niveau par les imaginations de chacun. C'est ainsi que j'appris le récit de la bataille de Waterloo; je l'ai entendu bien des fois, en des pays différents, dans la bouche des paysans, des manouvriers, et toujours le même. Quelle n'a pas été ma surprise il y a quelques jours, lorsqu'à quarante-deux ans, et deux cents lieues d'intervalle, j'ai entendu ce même récit, tel que je l'entendis pour la première fois d'un homme du faubourg du Calvaire :

« L'aide de camp de l'Empereur est monté sur une colline et il a dit : Sire ! je vois une armée innombrable de Prussiens !

« Napoléon monte à son tour et il regarde avec sa lunette.

« — Non, dit-il, vous vous trompez ; ce sont nos gens, c'est Grouchy. Vous avez peur ! vous vous trompez.

« — Sire, dit l'aide de camp. Je vous le dis, c'est une armée de Prussiens.

« — Alors, dit l'Empereur, nous sommes perdus, nous sommes trahis ! »

Voilà aussi la première impression que nous reçûmes de la bataille. C'est celle qui a persisté jusqu'à nos jours, la trahison !

Peu à peu quelques détails historiques se mêlèrent à notre légende. Notre maître d'école insistait sur la manœuvre de la cavalerie qui, disait-il, avait tout perdu par son trop de courage, chose qu'il avait éprouvée par lui-même plus de vingt fois en sa vie. Mon père était consterné, ma mère aussi, et je ne l'étais pas moins qu'eux. Dans la région légendaire où je vivais, les événements qui suivirent nous échappèrent; la bataille seule fit impression sur nous.

Waterloo nous apparut en réalité par les premiers soldats débandés qui arrivèrent dans notre bourgade. Ces uniformes mêlés, ces cavaliers, ces lanciers à pied, confondus avec les fantassins, tous, un bâton blanc à la main, pour rentrer dans leur village, ces soldats, déjà redevenus à moitié laboureurs, ôtaient jusqu'à l'idée de l'espérance.

Avec quelle anxiété nous les interrogions ! Mais nous ne tirions jamais d'eux que la même réponse : la trahison ! Comme ma mère pressait de questions deux soldats qui logeaient chez nous, voici la réponse que j'entendis : « Le soir, le maréchal Ney est venu devant le régiment. « Allons, mes enfants, retournons à l'ennemi !... »

Je n'ajouterai pas ce qui suivit. La panique durait encore à deux cents lieues du champ de bataille !

Il ne restait plus qu'à attendre de nouveau les hôtes

étrangers de l'année dernière. Ils revinrent, et je me trouvai encore au même endroit de la route pour les apercevoir de loin. Plusieurs de ceux que nous avions vus l'année précédente reparurent, mais ce n'étaient plus les mêmes hommes. Ils ne craignaient plus rien et ne pensaient plus à se faire tolérer. Les étrangers se montrèrent plus farouches, nous nous tînmes plus à l'écart. J'y perdis à peu près tout mon latin rustique. D'ailleurs nous fûmes bientôt submergés par le déluge d'hommes qui passèrent sur nous.

Pendant que tous nos voisins se croyaient mieux garantis et peut-être plus honorés s'ils avaient des officiers pour garnisaires, mon père et ma mère avaient demandé comme une grâce qu'on leur envoyât seulement de simples soldats. Ils pensaient qu'ils pourraient échapper ainsi plus facilement à toute communication avec les étrangers, et s'épargner le supplice de les voir de trop près. La dépense se trouva plus grande, parce que notre maison ne désemplissait plus de barbares. Nous en avions quelquefois jusqu'à trente à la fois. Mon père avait abandonné les trois quarts de son logement à ce qu'il nommait ses *hordes de goujats;* il se réserva pour lui et pour nous cinq pièces, dont aucun d'eux ne dut approcher, convention qui fut strictement observée. Pendant tout le temps que dura l'invasion, pas un seul étranger ne parut à la table de mon père, ni ne se permit de s'asseoir à son foyer. Si cette règle eût été enfreinte, je ne sais ce qu'il eût fait, mais il ne l'eût pas enduré patiemment.

XII

Dans ce pêle-mêle, une chose eût dû me donner dès lors le goût passionné de l'étude. C'était de voir au milieu du fracas de ces traîneurs de sabre mon père s'asseoir chaque matin tranquillement à sa table de travail. Retranché derrière un paravent, il formait autour de lui comme une enceinte sacrée, ouverte seulement aux méditations les plus hautes, les plus profondes, que les hourras de la foule étaient incapables de troubler. Il avait embrassé un travail colossal, trop colossal peut-être, dont la première partie seule a été publiée, sur la théorie du magnétisme terrestre, qu'il identifiait dès ce temps-là avec le principe de l'électricité. Non content de tracer les lois générales de ce grand sujet tout neuf encore, il avait entrepris de calculer les tables de l'inclinaison et de la déclinaison pour toute la surface de la terre. Ces calculs gigantesques qui eussent exigé le calme de la retraite et toute une classe de l'Institut, il les poursuivait dès l'aube du jour, sans se laisser distraire un moment par tout ce tumulte de vandales qui remplissait sa demeure. C'est au milieu de ces hordes qu'il entassait ses formules, ses équations, ses chiffres. A peine s'il s'interrompait un instant quand les tambours tyroliens, les trompettes hongroises venaient s'exercer à sa porte. Il se levait, il les congédiait d'un signe de tête, et revenait aussitôt à la courbe de l'équateur magnétique[1].

[1] La préface seule de ce grand ouvrage a été publiée sous le titre : *Mé-*

Qui n'eût pensé qu'une telle ardeur de découvertes, jointe à un esprit original et pénétrant, n'eût fini par lui assurer un nom dans les sciences? Cependant il n'en fut rien, tant les circonstances furent accablantes pour lui. Ses travaux, soutenus pendant quarante années d'une persévérance sans égale, devaient rester ensevelis. Tout ce qu'il devait en retirer, c'est de confirmer par son exemple cette vérité éclatante : que des hommes doués des facultés les plus rares, les plus énergiques, meurent ignorés, faute d'une circonstance favorable pour les produire au jour. Isolés, ils s'embarrassent en des chemins où personne ne les suit. Ils font des découvertes, mais comme elles ne viennent pas à la lumière, ils laissent le temps à d'autres hommes de les faire à leur tour et n'en retirent aucun honneur. Leur nom arrive toujours trop tôt ou trop tard pour la renommée. En revanche, combien de sots parviennent à un facile triomphe! Le talent, le génie même ne sont que des promesses. Il y faut joindre l'étoile; où elle manque, tout manque.

Mon père eut pourtant une joie, une seule, dans cette recherche infatigable de la vérité. Il avait annoncé d'avance formellement à la Société de géographie de Paris, et à son président, M. le contre-amiral de Rossel, que l'*inclinaison actuelle doit être de zéro à l'équateur vers longitude cinq à six degrés à l'orient de Paris.* Il demandait que des observations fussent faites à ce sujet dans le golfe de Guinée. Ce qu'il avait deviné théoriquement, seul, sans nul secours, du fond de sa bourgade, fut confirmé à la lettre dans le voyage de découvertes de l'amiral

moires sur les Variations magnétiques et atmosphériques du globe terrestre, avec un prospectus des tables de la déclinaison et de l'inclinaison de l'aiguille aimantée sur toute la terre, présenté au bureau des Longitudes, par Jérôme Quinet. Bourg. Page 46.

Duperrey. Le capitaine Sabine trouva à l'île portugaise de Saint-Thomas *zéro d'inclinaison, à cinq degrés environ de longitude orientale.* Quel bruit n'eût pas fait d'une découverte pareille un savant en crédit! Et qui jamais entendit parler de celle-là [1]?

Quand je le voyais, sa table embarrassée jusqu'aux bords de ses immenses calculs, j'éprouvais un certain étonnement de ce que l'amour de la science pût remplir ainsi des jours entiers. Par malheur, cette admiration stérile n'allait pas plus loin. Ma mère lui demanda un jour en quoi consistait la félicité éternelle des justes après leur mort? « Dans la connaissance des secrets de l'univers, » répondit-il. Cette réponse m'est restée. Mais je n'en tirai aucun fruit. Le voisinage et l'exemple de cet esprit supérieur furent perdus pour moi, au moins en ce qui touche l'étude. Son extrême sévérité me faisait associer je ne sais quelle idée terrifiante à ces sublimes mathématiques, auxquelles je devais prendre quelque goût, mais beaucoup plus tard.

Tandis que dans la chambre de mon père, je ne voyais que chiffres entassés, aiguilles à aimant, machines électriques, tables de logarithmes, que j'osais à peine regarder du coin de l'œil, tant cela me paraissait ressembler à des grimoires de nécromancie, à deux pas de là, dans la chambre de ma mère, j'étais sûr de trouver dès mon entrée quelque beau livre qui m'attendait pour me transporter dans un monde enchanté : la *Jérusalem délivrée*, puis l'*Arioste*, sans compter *Hamlet* et *Macbeth*, que je ne quittai plus, jusqu'au jour où on me les confisqua au collége comme un livre plein d'exemples dangereux pour un enfant bien né.

[1] Voy. *Mémoires sur les Variations magnétiques*, etc., par Jérôme Quinet, p. 46.

XIII

Avec l'exemple que je recevais de tels parents, comment devenais-je de plus en plus un fervent disciple de la force et du hasard?

Ce n'était point un désir puéril de contradiction. J'aimais la fierté de mon père. Je ne trouvais rien à répondre aux plaintes de ma mère contre la dureté du maître. Mais excepté eux, personne ne prononçait jamais devant moi le mot de liberté; personne ne semblait la regretter, ou même s'apercevoir de son absence. On désirait que la guerre finît, sans le dire même. Mais ces plaintes étranges sur l'oppression de l'âme, sur l'étouffement de la pensée, je ne les entendais jamais ailleurs que dans la chambre de ma mère. Je ne doutais pas que ces plaintes ne fussent fondées, mais je me serais gardé de les répéter à d'autres, certain qu'elles eussent provoqué la risée. Surtout je ne faisais aucun effort pour me détacher de mon héros.

Ce n'est pas que je connusse l'histoire de sa vie. Assurément, je n'eusse pu dire pourquoi je l'avais choisi de préférence à tant d'autres.

La légende de Montebello sur son brancard, voilà tout ce que je savais avec quelque certitude de l'histoire de mon temps.

Le reste m'apparaissait au milieu d'une confusion de caissons et d'affûts abandonnés dans la plaine. La pensée

que mon héros avait sauvé la Révolution n'entrait pas davantage dans ma préférence pour lui. Cette idée n'était pas arrivée jusqu'à moi. Je ne l'entendis jamais exprimer par personne.

Qu'est-ce donc qui m'attirait invinciblement vers ce nom? J'étais ébloui sans savoir par quelle lumière. Je me sentais enveloppé d'une splendeur avec laquelle ma raison de onze ans ne pouvait se mesurer, et il me semble que le peuple, dont je partageais toutes les impressions, n'aurait pu lui-même donner une autre explication de son éblouissement. Il avait comme moi une imagination d'enfant et une raison d'enfant. Comme moi, il était subjugué par une puissance qui lui était trop supérieure. Dans le fond, nous adorions les uns et les autres la force aveugle, sans l'appeler par ce nom. Elle était à elle-même sa raison, son droit; nous ne lui demandions pas autre chose.

Mes parents jugèrent qu'il serait impossible de me disputer à cet entraînement des masses qui avait la force d'un élément; ils n'entreprirent pas une lutte ouverte. Mais sous mon idolâtrie, ils semèrent l'amour ardent de la liberté, de la dignité humaine, se confiant à l'avenir du soin de m'éclairer sur ce qu'il fallait conserver ou rejeter. Au risque d'anticiper çà et là de quelques années, je dois insister sur ce point.

De l'éducation opposée que je recevais de mes parents et de la foule au milieu de laquelle je vivais, il résultait insensiblement deux directions en moi, et j'avais la plus grande peine du monde à les concilier. J'adorais ce que tout le monde adorait; en même temps j'avais la plus grande aversion pour les tendances d'esprit cachées sous mes idolâtries. C'est de quoi je m'aperçus dès que je m'avisai de réfléchir. Toutes les pensées qu'on exprimait

devant moi me blessaient, ou plutôt, j'étais oppressé par cette haine de la pensée que je trouvais partout et qui n'était qu'une imitation ou un excès d'empressement à obéir. Ma pauvre intelligence encore brute faisait effort pour s'éveiller; elle ne rencontrait que le vide autour d'elle. J'étais dans la situation d'un homme qui naîtrait dans un désert, où il ne trouverait pas une goutte d'eau. Je souffrais de cette aridité, sans savoir pourquoi je souffrais.

Ce qui m'étonnait le plus, c'est que des choses claires pour moi n'existaient pas pour d'autres, ou leur étaient inintelligibles. J'entendais des gens que je mettais avec raison à cent piques au-dessus de moi répéter à toute occasion et d'un air sardonique : *Je ne comprends pas.* Ces quatre mots composaient le fond de la langue d'alors; ils les répétaient à propos des sentiments qui m'étaient le plus naturels, le plus familiers, qui étaient pour moi comme la respiration. Ils les redisaient surtout imperturbablement à propos des livres que j'apprenais à connaître et que j'aimais le mieux : Madame de Staël! — Je ne comprends pas. — Hamlet! — Je ne comprends pas. — Macbeth! — Je ne comprends pas.

Il en fut de même, sans exception aucune, de tous les ouvrages qui m'ouvrirent peu à peu les yeux à la lumière.

Cette réponse uniforme, générale chez ceux que j'étais le plus accoutumé à respecter, me consternait. Car j'admettais bien que ce qui me semblait admirable pût paraître pitoyable à d'autres. J'avais une trop juste idée de mon ignorance pour ne pas me défier de moi-même. Mais plus je m'en défiais, moins j'admettais qu'il fût possible que les autres n'entendissent pas du premier coup ce que moi j'entendais avec mon intelligence, que je sentais si sourde et si grossière. Mon humilité se refusait ab-

solument à cette pensée. Quand donc je surprenais dans la bouche des autres ces mots sacramentels : *Je ne comprends pas*, je ne pouvais y voir qu'une certaine malice orgueilleuse qui desséchait ma raison naissante. Si l'on m'eût dit : Ce que vous prenez pour beau est laid, pour vrai est faux, pour grand est petit, j'aurais profité de ces avertissements : du moins je me serais incliné avec douleur devant cet arrêt. Mais la prétention de ne pas comprendre ce que moi je comprenais me désorientait entièrement, elle me jetait dans un vrai désespoir. Je n'osais plus me fier à l'évidence.

Que me restait-il alors à faire? A chercher les lieux les plus déserts; et j'avais trouvé à trois lieues de la ville une colline enveloppée de sapins, surmontée d'une ruine, qu'on appelle la *Corne d'Arthus*. Je portais mes livres les plus chéris dans cette ruine. Je les lisais à haute voix, avec des larmes de rage, de confusion et de surprise. Je prenais à témoin les rochers, les bois qui m'entouraient, les éperviers qui passaient sur ma tête; je me disais : « Ils comprennent eux, comme moi, si les hommes ne veulent pas comprendre! »

Combien de temps il m'a fallu pour reconnaître que s'il y avait de la malice dans cette prétention de ne pas entendre, il y avait aussi quelque sincérité! Les esprits les plus cultivés avaient été retenus dans un tel vide, qu'ils avaient réellement perdu la trace des idées vivantes; la langue même en était oubliée, comme celle de la liberté. Ils ne pouvaient y revenir. C'était même une souffrance intolérable pour eux que le voisinage de pensées auxquelles ils ne pouvaient plus s'élever. Dans un trop long servage, l'âme avait perdu ses ailes et maintenant elle s'en vengeait par le ricanement.

Mon éducation avait fait de moi un barbare, je l'avoue.

Mais si j'avais la rudesse du barbare, j'avais quelques-unes de ses qualités : l'intelligence ouverte à tout ce qu'il y avait de fier, de hardi, d'entier, et je pourrais dire de primitif dans la pensée des autres. Aussi étais-je entraîné par une force irrésistible vers les grands poëtes abrupts.

Ce qu'il y avait de plus inculte chez eux était ce qui m'attirait le plus. Mais ces grands hommes, c'était là aussi un secret à garder; et qu'y avait-il alors de plus ridicule au monde après madame de Staël que Shakspeare, Goethe, Schiller, quand ces noms arrivèrent par hasard jusqu'à nous?

C'est peut-être à cette barbarie prolongée que je dois de n'avoir jamais été dupe des grands pastiches d'Ossian, dont tout le monde se disait engoué sur la foi de Napoléon; car c'était son poëte. Un de mes camarades s'appelait Oscar. Je n'eus pas de repos que je n'eusse lu les plaintes d'Ossian sur Oscar. Elles ne répondirent pas à cette nature première que j'avais conservée en moi. Fingal, Malvina, Carril me laissèrent froid; il me semblait toujours que j'étais beaucoup plus capable de vraie sauvagerie qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.

L'éclosion de l'intelligence était ainsi une vraie douleur en ce temps-là. L'ironie est en effet une puissance terrible lorsqu'elle est dirigée contre un enfant, et c'était l'arme de presque tout le monde contre toute idée nouvelle, tout sentiment ingénu, contre tout l'univers moral, condamné sous le nom d'idéologie.

De mon côté, il y avait aussi des choses claires pour les autres et qui m'étaient absolument incompréhensibles. Quand sous les oppressions, les iniquités, les drapeaux divers, j'entendais des ouvriers, des artisans dire : « Après tout, je suis pour celui qui me paye. » Ou encore :

« Qu'importe à celui qui ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas ! » Quand j'entendais ces paroles qui ont si souvent frappé mes oreilles, je ne pouvais non plus les croire sincères. Je croyais toujours que ceux qui parlaient ainsi voulaient railler ou dissimuler. Quelles épreuves il m'a fallu avant d'admettre que des paroles d'esclaves fussent possibles, même en plein esclavage !

XIV

Pour achever de mater nos passions soldatesques, on avait pris pour règle de me faire apprendre tout ce qui pouvait être enseigné d'utile ou d'agréable dans notre bourgade. Si l'on avait voulu seulement m'apprivoiser par la musique, le but se trouva bien dépassé.

Le violon, dès que je l'entendis, fut pour moi la première révélation d'un monde de poésie. C'est par ce chemin, je crois, et par les contes de fées que je me sentis introduit dans les régions vraiment imaginaires.

Je trouvais dans les sons tantôt fluets, tantôt graves qui sortaient de ce petit corps si frêle, je ne sais quelle impression de magie; ils me faisaient penser aux voix de la fée Morgane et de l'oiseau bleu couleur du temps, car j'étais attiré bien moins par ce que j'entendais que par ce que je me figurais. Aussi dès la première leçon me sentis-je comme ensorcelé; je ne quittais plus guère mon violon, au grand désespoir de mes voisins.

Le jour ne me suffisant pas, je voulus y employer la

nuit. A peine étais-je au lit, je me mettais sur mon séant et je m'armais de mon redoutable archet, jusqu'à ce que le sommeil fût plus fort que moi. Mon sommeil était plein de sons magiques. Eveillé avant le jour, je me dressais sur mon lit, et là, debout, en chemise, de peur de perdre un instant, je commençais aussitôt mes mélodieux accords. La fascination qu'exerçait sur moi cet instrument, dont je me servais d'une manière barbare, comme tout le reste, amena un incident qui m'oblige encore de rire toutes les fois que je me le rappelle.

Un jour de septembre, le soleil était à peine levé; tout le monde endormi. J'étais debout, selon ma coutume, sur mon lit, et je m'escrimais à de furieux arpéges. Un hussard croate, réveillé par ce terrible Orphée, s'élance dans ma chambre; sans me laisser le temps de résister, il s'empare de mon violon. Mais avant que j'eusse pu m'indigner, quel étonnement! quels ravissements, grand Dieu! quels chants! quels accords! quelles mélodies inouïes! C'était bien la féerie que je m'étais représentée. Je restai immobile, pétrifié, les bras tendus. Cependant le hussard, grand violoniste, se promenait de long en large, tout à son inspiration, sans faire attention à mon attitude. Mais voilà que le tableau se complique. Ma mère, réveillée dans une chambre voisine par ces sons ravissants, s'interroge, s'étonne; elle en croit à peine ses oreilles. Ce changement incroyable, surhumain, comment a-t-il pu se faire en une nuit? Quel prodige d'en haut s'est accompli en moi? Car on ne peut en douter plus longtemps, c'est bien de ma chambre, c'est de mon violon que partent ces accents émus, vibrants, enchanteurs, au lieu du charivari ordinaire.

Sans se consulter davantage, sans prendre le temps de se vêtir, ma mère sort de son lit; elle accourt sur la

pointe du pied pour vérifier le miracle; une servante, ébahie comme elle, la suit. Elles ouvrent la porte et regardent. Je les vois et je frémis. Par bonheur, le soldat tournait alors le dos en marchant vers la muraille opposée. Elles le virent sans être vues, et n'eurent que le temps de fuir. Bientôt le hussard s'interrompit et me rendit le violon, comme il l'avait pris, sans prononcer un mot. Quels rires immodérés quand nous nous retrouvâmes! Et nous en jouissions d'autant mieux qu'ils éclataient à la barbe de l'ennemi. Ah! que ces jours sont loin! que d'années m'en séparent! Du fond de quel abîme je les aperçois et qu'ils me semblent pourtant être d'hier!

Au reste, ces moments de joie complète devenaient de plus en plus rares. Dans les invasions précédentes, je ne sais quelle espérance, quelle gaieté intrépide avaient surnagé au milieu du déluge. Il me semble que c'est à partir de cette seconde invasion que la France s'est sentie atteinte et qu'elle a changé de tempérament. Pour ce qui me regarde, ce fut un changement à peu près complet dans ma manière d'être et de vivre. Une tristesse profonde s'étendit autour de nous. Je m'en sentis enveloppé pendant de longues années.

Comment aurais-je pu y échapper? Je voyais subitement renié et maudit tout ce que j'avais idolâtré jusque-là. Du jour au lendemain, ce que j'avais tenu pour sacré se trouva être un objet d'horreur. Il me fallut d'abord enterrer ma cocarde, puis mon drapeau bonapartiste. Je m'étais fait dessiner un aigle dans le jardin. Je l'avais semé de fleurs; la tête était marquée par des résédas, le corps par des basilics, les ailes étendues par des violettes. Il fallut arracher l'aigle brin à brin; à quoi je ne pus me résigner.

Ce qui me confondait, c'est qu'en une nuit, ce qui avait

été honneur, vertu, devint subitement crime, infamie. Et la condamnation ne s'arrêtait pas aux choses; elle frappait ceux que j'aimais le plus. D'abord mon maître d'école, le capitaine de dragons était proscrit. C'est par lui que j'appris pour la première fois ce mot. Puis des gendarmes vinrent chercher le conventionnel dans notre maison. Ils fouillèrent jusque dans mon lit. On le trouva dans un grenier à foin, d'où il fut jeté en prison. Je savais que là il jouait aux cartes avec le bourreau, voulant, comme il nous le faisait dire, se le rendre d'avance favorable, *dans le cas où il aurait affaire à lui.* Un peu après, on l'exila à Bruxelles, où je suis venu prendre sa place. Tous mes héros, s'ils rentraient au village, n'étaient plus que des brigands.

Quelle éducation je reçus en peu de semaines de ce changement inconcevable pour moi! Les visages mêmes étaient autres, et ce qui ajoutait à ma consternation, c'était le silence. On n'osait plus se servir des mots qui avaient caché pour nous l'espérance dans l'année précédente, le *père la violette*, le *petit caporal*. Tout me semblait métamorphosé, tout l'était en effet, les choses, les hommes, la langue même. Or, je trouvais simple que les choses fussent différentes, mais je ne pouvais concevoir que les pensées, les paroles et même les visages changeassent en même temps.

L'impression de cette versatilité fut si grande, qu'elle s'est attachée à moi, dans tout le reste de ma vie. Il en est résulté que dans les courts moments que j'eusse voulu voir durer, je sentais la fragilité des choses, je sentais surtout celle des hommes. Le passé m'ôtait la force de jouir du présent; chose singulière, mais parfaitement vraie, je n'ai été délivré de cette cruelle attente, dans laquelle j'ai passé ma vie, je n'ai connu, goûté la vraie sérénité d'es-

prit, le vrai contentement, que depuis le jour où, n'ayant plus rien à sauver, je me suis trouvé au fond de l'abîme.

Au milieu de ces derniers jours de l'automne de 1815, précurseurs de tant d'autres qui devaient leur ressembler, un souvenir, un seul, me revient encore avec plaisir.

C'était dans les plus beaux jours de la Terreur blanche. L'ordre vint d'illuminer pour célébrer la chute de Napoléon et le retour de la légitimité. Personne ne manqua à l'injonction formelle. Toute la bourgade fut éclairée comme en plein jour. Je sortais à cette heure-là de mon bateau, à la nuit tombante. J'entre dans la rue, l'aviron à la main Je lève les yeux, je vois toutes les maisons étinceler, sans excepter la nôtre. Sa façade soutenait dignement la comparaison avec celle de nos voisins. Me précipiter sur les escaliers, ouvrir les fenêtres, éteindre les lumières, fut l'affaire d'un instant; et je ne me contente pas de souffler sur les lampions, je les disperse, je les foule aux pieds. La nuit profonde se fait aussitôt sur notre toit et tranche avec la clarté resplendissante du reste de la rue.

Le scandale fut grand, surtout l'étonnement. Car beaucoup de ceux qui s'indignaient tout haut m'approuvaient au fond du cœur. A ce moment, le procureur du roi, faisant sa ronde, s'extasiait sur l'enthousiasme des habitants. Soudain il avise cette longue masse noire qui reste obstinément plongée dans les ténèbres. Un mot d'un passant l'instruit de l'histoire. Il court dans une réunion, chez le sous-préfet, où il savait que mon père devait être. Il le trouve jouant tranquillement au reversis : « Savez-vous ce que votre fils vient de faire?... »

Qu'on imagine, si on le peut, ce qui suivit ce début. Les plus indignés tremblèrent sur le châtiment qui m'était réservé.

J'attendis patiemment mon sort, et même je m'endormis. Pour mon père, il ne me dit mot de cette aventure, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni jamais. J'appris un peu plus tard, par ma mère, qu'il en avait été ravi au fond du cœur et ne cessait d'en faire avec elle des gorges chaudes. Hélas! malgré tout, cette aventure fut la dernière. Avec elle finit pour moi la vie bienheureuse de l'enfant.

Dans l'éducation que j'avais reçue jusque-là, mes parents avaient été dirigés par une idée très-raisonnable. Ils avaient sagement pensé que cette éducation était la meilleure préparation à la vie que devait nous faire l'Empire. S'il eût duré, nous étions, sauf l'esprit d'indépendance qu'ils n'avaient pu s'empêcher de faire naître en moi, tout armés pour ce qui nous attendait.

N'étions-nous pas destinés, en effet, à mourir prématurément au coin de quelque bois, d'une mort sanglante et ignorée? Ne fallait-il pas avant tout nous aguerrir, nous tremper de fer? Et d'ailleurs pourquoi tourmenter par de vaines études des enfants qui auraient à peine quelques années de jeunesse, et qui n'arriveraient certainement pas à la virilité? Ne fallait-il pas au moins leur laisser respirer l'air libre à pleins poumons, puisque cela devait durer si peu? Ma mère s'expliquait clairement avec moi là-dessus, comme sur toute chose, avec un singulier mélange de force, de résignation, de liberté d'esprit et d'amertume. Aujourd'hui, comme alors, ces motifs me paraissent sans réplique.

Mais quand pour tous les esprits clairvoyants Napoléon eut fini son rôle, mes parents songèrent qu'un si grand changement dans la vie publique devait en amener un tout semblable dans l'éducation et dans la vie privée. Ils pensèrent qu'il était temps de mettre fin à la vie d'enfant

de troupe et au commerce incessant avec les soldats et les prisonniers de guerre. Dès lors, le nom de collége fut sérieusement prononcé. Il fut décidé que pour commencer on m'enverrait à celui de ma ville natale.

Cette résolution fut pour moi un coup de tonnerre, tant j'y étais peu préparé. Elle fut exécutée à la lettre dans cette même fatale année de 1815; et certes, si je plaignais mon héros de la captivité qu'il allait endurer désormais au milieu de l'Océan, je ne trouvais pas la mienne moins intolérable. Je me voyais prisonnier comme lui, en même temps que lui; mais je ne pouvais comme lui maîtriser mon désespoir. Je fis mes adieux, non-seulement à mes compagnons, mais à toutes les choses que j'aimais. Je distribuai aux plus dignes ma pie, mes lapins, mon corbeau éclopé; quant à mon épervier, qui avait survécu à tous les bouleversements d'empires, et que j'avais toujours laissé en liberté, il s'était envolé peu de jours auparavant avec un cri sauvage, après avoir plané sur ma tête, m'avertissant par là que nos beaux jours étaient finis pour jamais.

Dans quel monde allais-je entrer? Quel qu'il fût, il m'était odieux d'avance. Un jeune oiseau de proie enlevé nouvellement aux forêts et porté à la ville dans une cage d'osier ne tombe pas dans un désespoir plus morne. Mais au moins cet enfant des forêts, dès qu'il se voit captif, a la fierté de se laisser mourir de faim.

TROISIÈME PARTIE

I

Quand la porte du collége se referma sur moi, je fus frappé de stupeur, et le temps ne fit qu'augmenter ce saisissement du prisonnier. Devant moi s'ouvrent des années stériles, vides d'événements, vides surtout de bonheur, où pour l'incertaine perspective de quelques notions ébauchées, je perdis ce que j'acquérais chaque jour dans le commerce vivant des choses. Mes parents demeurant à deux journées de là, je cessai entièrement de les voir. Je ne sortais jamais en ville, ou si cela arrivait, c'était pour un moment, et ce moment ne servait qu'à ranimer l'effroi de la captivité.

L'éducation cessa brusquement. Une instruction maussade, forcée, dut en tenir lieu. En pensant à ces insipides années, l'ennui, la nostalgie s'appesantissent de nouveau sur moi. Le même voile terne qui couvrit toutes mes facultés et en arrêta court le développement s'étend à mes

yeux. Aucun homme, aucun objet ne m'apparaît à travers cette uniformité douloureuse. Je ne sais par où commencer, par où finir. Tout se perd dans le même sentiment de vide et de détresse. Il faut que je soulève ce voile de plomb pour retrouver quelques vestiges de moi-même.

Et que l'on ne pense pas que ces infortunes de l'adolescence ne laissent aucune trace dans la vie. Elles durent encore pour moi. Le souvenir de ces années, non pas seulement perdues, mais étouffées, me poursuit; elles m'oppressent en songe comme une calamité prématurée. J'ai peine en y pensant à me défendre d'un sentiment de révolte. Que de fois je les ai reprochées avec amertume à mes parents, comme s'ils eussent pu agir autrement qu'ils n'ont fait!

Ma première peine, celle dont j'avais conscience, était de me sentir prisonnier. Celle-là pesait sur chaque heure, sur chaque chose, et il en fut ainsi tant que dura ma réclusion. Au lieu de l'épanouissement continuel dans lequel j'avais vécu, c'était une gêne inexprimable en face de mes maîtres, de mes camarades, et de moi-même. Car je ne me reconnaissais plus. Sitôt que l'heure des études était passée, j'allais au haut d'un vieux rempart qui servait de clôture, et d'où l'on apercevait la campagne. Là je regardais tristement au loin du côté de mes forêts. Je comptais les pierres d'un mur dégradé, par lequel on eût pu tenter une évasion. Mon seul plaisir était d'imaginer quelque belle fuite. La crainte de l'affliction que je causerais m'empêcha de mettre aucun de ces projets à exécution.

Lorsque nous sortions de notre prison, on nous conduisait assez loin hors de la ville. Mais le sentiment de ma captivité me suivait jusque dans le fond des bois, et j'étais incapable de prendre aucun plaisir aux choses mêmes que j'aimais par-dessus tout. Je traînais dans nos plaines

de Bresse la langueur qui m'accablait. Il arrivait souvent que nous allions sur la route de Certines, dont nous n'étions plus éloignés que d'une heure. J'eusse été désolé qu'on eût poursuivi jusqu'à cet endroit chéri. Je ne voulais pas que ces lieux me vissent dans ma servitude; ils m'auraient trouvé si changé! Quand nous rencontrions des paysans qui allaient au village, je me détournais d'eux pour ne pas les voir. Je n'aurais su ni comment les aborder, ni comment les quitter. Ces jours, ces heures n'existaient pas pour moi. Je voulais n'avoir aucun témoin qui pût me les rappeler. Le regret de la liberté n'eût peut-être pas suffi à me plonger dans un état qui me remplissait à la fois de douleur et de honte. La captivité explique la douleur; mais la honte, d'où venait-elle? Je pense qu'elle avait pour cause l'interruption subite de tout progrès du côté de l'âme et de l'esprit. J'avais été arraché à mes sources de vie, à celles où j'avais puisé un instinct prématuré des grandes choses. Je n'avais plus autour de moi les instructions morales de ma famille, surtout de ma mère, ni le contre-coup des émotions du peuple. La maison paternelle, le foyer, la vie publique, tout m'avait manqué à la fois. Et en revanche, quelle compensation avais-je trouvée? Des études machinales qui m'hébétaient, auxquelles mon sourd désespoir m'empêchait de prendre le moindre intérêt. Jamais une parole de confiance, d'intimité (moi qui n'avais été conduit que par ces mobiles); jamais une de ces voix de l'âme qui m'avaient initié à tant de choses et à un langage que je ne devais plus entendre. Pas même de livres, car j'en manquais absolument et j'étais brusquement tombé des pièces de Shakspeare à *Estelle et Némorin* de Florian. Dépaysé, désorienté, précipité des nues, exclu des beaux cieux de

la légende, abîmé, perdu dans toutes les sécheresses et aridités d'une classe, je m'étais odieux à moi-même.

J'essayais bien par moments de retrouver ces beaux élans que j'avais connus. Mais pour cela j'aurais eu besoin de l'aile maternelle. J'étais incapable par moi-même de me relever jusque-là, encore moins de m'y soutenir. Après quelques tentatives, dont je sentais l'impuissance, je me résignai à suivre le chemin banal, mais je le suivais mal, parce que je me sentais déchu. Je prenais une défiance exagérée de moi-même. Le souvenir de ma vie libre me revenait encore mal à propos; et je n'étais qu'un mauvais esclave, tout en me faisant un devoir rigoureux d'être un esclave accompli.

Que les hommes faits sourient à leur aise de ce supplice d'un adolescent. Ces tourments n'en ont pas moins été réels, et que ne puis-je en les racontant les épargner à d'autres! O prémices de la vie! belles fleurs de l'adolescence! premiers fruits du printemps! que vous avez été amers pour moi! et que je me réjouis dans mon cœur de ne plus avoir à vous cueillir!

Loin que mes compagnons de captivité fussent une consolation pour moi, j'eus presque autant de peine à m'accoutumer à eux qu'aux choses mêmes. Nous étions partis de chemins si différents pour arriver aux mêmes points! Nous avions si peu d'idées communes entre nous! Ils étaient si bien faits à cette discipline qui m'était si nouvelle! Aucune de mes histoires ne les intéressait. Combien cette première rencontre avec la société réglée me fut difficile (et sans doute par ma faute)! mon âge augmentait encore ces différences.

Grâce à la méthode de mon premier maître qui m'avait fait commencer le latin dès qu'il m'apprit à lire, j'étais arrivé sans m'en apercevoir à la fin de mes études. J'ache-

vais ma rhétorique à treize ans, et mes compagnons avaient dix-huit à dix-neuf ans, différence immense à cet âge. C'étaient presque des hommes. De quelle ressource pouvais-je être pour eux avec mes légendes de l'île Cabréra? Je leur paraissais un vrai Vandale, et d'autre part, la préoccupation constante de leurs parures, des modes nouvelles, des chaînettes d'argent et d'acier, m'étonnait presque autant, moi qui ne songeais qu'à m'évader et à me perdre à tout jamais dans le grand bois de Certines!

Le premier contact avec la société de mes semblables ne m'inspira ainsi qu'un sentiment profond d'isolement. En voyant combien ce qui m'intéressait par-dessus toute chose était indifférent aux autres, je pris le parti de n'en jamais parler. J'appris à cette école combien le monde intérieur, dans lequel nous vivons et que nous croyons le centre de vie, excite peu la curiosité des autres, à moins qu'ils n'y retrouvent leurs propres souvenirs et une image d'eux-mêmes. Je me taisais; ou s'il fallait parler, les mots sortaient à peine de mes lèvres. Tout ce qui s'était éveillé prématurément en moi, au souffle de la vie libre, fut refoulé, enseveli au plus profond de mon être. Je me sentis appauvri par mon isolement. Dans l'état de trouble, de stérilité, de timidité, de marasme, où je tombais de plus en plus, il eût fallu pour me sauver une personne qui me comprît sans que j'eusse besoin de parler; surtout il eût fallu qu'elle me tînt une compagnie perpétuelle, sans que j'eusse l'embarras de solliciter jamais sa présence. Mais où rencontrer un être pareil? Il existait cependant pour mon salut; je devais le rencontrer, et nous devînmes sur-le-champ inséparables.

II.

Parmi les sentiments bizarres que faisait naître une vie de contrainte, le plus étrange était la froideur que l'on devait afficher devant ses camarades pour sa propre famille. C'eût été le comble du ridicule que d'embrasser devant témoins ses parents avec effusion. Il fallait leur marquer sinon un détachement complet, au moins une souveraine indifférence; tant la sécheresse de l'âme était une condition de ces temps! Nous craignions la visite des nôtres bien plus que nous ne la désirions; nous savions que nos gestes, nos embrassements étaient épiés avec malice. Et malheur à celui qui eût pleuré de joie à la vue de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères après une longue absence : il se fût difficilement relevé de ce moment de faiblesse. La crainte du ridicule tarissait d'avance toutes nos joies. Aussi recevions-nous peu de visites, même de nos plus proches parents. Mais quand l'un d'eux franchissait cette enceinte de moquerie, dont nous nous entourions, c'était là un événement qui ne pouvait manquer d'être fertile en conséquences.

La mère d'un de nos camarades vint le voir; elle était accompagnée de sa fille. Comme il n'y avait pas de parloir, je vis de loin, non pas leurs caresses (ils n'auraient osé s'embrasser), mais leurs sourires. Je vis surtout la jeune fille et je ne l'oubliai plus. Elle avait les cheveux d'un blond doré, les yeux bleu-de-ciel, l'air de visage an-

gélique. Elle portait une petite coiffe rustique, que j'eusse mieux aimé ne pas lui voir; mais je me souvins d'une estampe de la *Jardinière* de Raphaël, que mademoiselle G... rappelait trait pour trait; et je trouvai bientôt mille raisons pour me raccommoder avec cette coiffure champêtre à laquelle, il est vrai, elle donnait une élégance charmante. J'entendis, ou je crus entendre le son de sa voix, une voix argentine, cristalline, la voix du printemps lui-même, qui m'atteignit au cœur. Elle était avec les siens au fond d'un corridor. J'eus à peine le temps d'arrêter sur elle mes yeux en passant; je ne la revis plus jamais que de loin dans le jardin dont j'étais séparé par une cloison en palissade; mais ce moment suffit pour graver en moi une image qui ne devait plus s'effacer.

Et comment ne la bénirais-je pas, puisque dès ce moment je cessai d'être seul. Partout je me sentais dans la compagnie et sous la protection de cet être charmant. Elle avait sur moi l'action bienfaisante du premier rayon de l'aube.

Je savais le nom du lieu qu'elle habitait. Il n'était pas loin de Certines. Mais je n'osai jamais demander son nom de baptême et je ne l'ai jamais bien su. Et qu'importe? En avais-je besoin? Lui faisais-je avec moins d'expansion mes confidences les plus intimes? M'adressais-je à elle du fond de mes tristesses avec moins de piété? A quoi bon l'appeler? Ne venait-elle pas sans que j'eusse besoin de prononcer son nom? Tout cela, bien entendu, sans paroles, sans témoignage humain, mais seulement dans le repli le plus caché du cœur.

J'aurais pu la voir de plus près, lui parler peut-être; l'occasion se présenta même de faire visite à ses frères à la campagne. Je m'en gardai bien, ainsi que de tout ce

qui aurait pu amener le moindre changement dans une relation où tout était enchantement, délices. Je sentais combien mon édifice était fragile. Je retenais pour ainsi dire mon souffle, de peur de dissiper cette première fleur de bonheur.

Il me suffisait de savoir qu'une personne aussi angélique existait avec moi dans le monde. La terre en était tout embaumée. Je ne souffrais point de son absence, car elle ne me quittait pas. Elle m'était et me restait toute présente. Je ne formais aucun projet. Je n'avais aucune crainte du lendemain. Je ne pensais pas même qu'elle pût se marier, être promise peut-être! Sa douce, radieuse compagnie ne pouvait pas m'être enlevée.

Tout cela, direz-vous, était chimérique. Nullement. Je n'ai jamais su m'alimenter de chimères en l'air, me complaire de mes seules inventions comme de réalités. Il me fallait au moins un point vivant, une apparition réelle, un son de voix. Où tout cela manquait, je sentais le vide et ne faisais rien pour le combler. Je pouvais sur un regard bâtir un édifice de félicité, mais il me fallait au moins ce regard, cette promesse, cette assurance de la vie. S'éprendre de ses pures fantaisies comme d'un amour réel, je n'ai jamais compris qu'un cœur vivant pût se contenter à ce prix!

Au reste, aimer me suffisait. Je n'avais point encore l'ambition d'être aimé. Le premier de ces sentiments remplissait mon cœur. Comment aurais-je été capable de supporter le second sans en être accablé? Voir de loin blanchir dans les bois la maisonnette de mademoiselle G..., eût été le comble de mes vœux. Cette joie suprême ne me fut pas donnée; j'y perdis peu de chose, tant j'employais bien les heures à imaginer cette demeure inconnue. Et je n'en faisais pas une chaumière, mais une

maison de tous points assortie à celle de Certines ; même j'y ajoutai quelque vignoble, un bouquet de sapins, un pont élancé sur le ruisseau, un chemin sablé pour aller jusqu'au bois. Car c'était là justement les améliorations que nous avions projetées.

Je trouvai encore ce grand avantage d'élever, de placer cette demeure de la félicité dans tous les lieux qui me plaisaient. A partir de ce moment, je fis une différence réfléchie entre les paysages. Ils me parurent d'autant plus beaux, qu'ils étaient plus retirés, plus ombragés de chênes et que je pouvais mieux y cacher le trésor de mon cœur.

Avant ce temps, la nature ne me donnait que l'impression de la liberté des champs : aller, venir, courir, se perdre, se retrouver dans la forêt, c'était la vraie beauté. Depuis ce jour, je pris plaisir au chant du rossignol, aux premières feuilles du printemps qui approchait. Je sentis une âme non plus seulement en moi, mais dans les choses ; je ne voyais plus sans ravissement un buisson d'aubépine en fleur. Du milieu de ces touffes argentées se levait et m'apparaissait mademoiselle G..., comme elle m'avait apparu une fois, en réalité, dans le jardin.

Pour la première fois aussi je fis attention à l'église de Brou, à ses marguerites de pierre, à ses lacs entremêlés, à ses devises, à ses murailles tout imprégnées d'amour. Je regardais avec curiosité autour des tombeaux dans le chœur les figures charmantes des pleureuses sous leurs capuchons de marbre ; là aussi je trouvais des ressemblances qui me remplissaient de surprise et de joie.

Comment finirent de si belles amours? Elles ne pouvaient augmenter ; elles ne devaient pas finir ; elles m'accompagnèrent dans les deux premières années d'un ap-

prentissage douloureux de la vie; elles semèrent sous mes pas des fleurs mêlées de larmes. Aujourd'hui quand je me représente notre doux, ineffable printemps de Certines, avec son parfum de mauve et de seigles en fleur, je vois encore errante au fond de quelque taillis, comme le bon génie du lieu, cette figure bocagère qui sourit et qui passe.

III

Ce même printemps de 1816 devait donner l'essor chez moi à des sentiments bien différents. A l'approche de Pâques mon confesseur me recommanda de communier le dimanche suivant. Je lui répondis que je n'avais point encore fait ma première communion, ce qui l'étonna beaucoup, puisque je touchais à la fin de mes études. Ma mère, contrairement à l'usage reçu en France, avait éloigné ce moment. Elle voulait que j'apportasse à un acte si grave une pleine connaissance; si elle eût pu retarder encore cette heure solennelle, assurément elle l'eût fait. On jugea au contraire qu'étant dans ma treizième année, il n'y avait plus un moment à perdre. Je fus envoyé au catéchisme.

Je gagnai à cela que mon instruction religieuse allât très-vite. On m'épargna tous les déboires d'une trop lente préparation. A peine eus-je paru au catéchisme, on se déclara satisfait. C'est le seul succès véritable que j'aie eu dans ces années de collége, et je le dus à mon directeur. C'était un missionnaire provençal, le premier homme éloquent que j'aie entendu. Il vit du premier

coup combien mon cœur était isolé, avide d'amour infini. Il m'en nourrit, il m'en combla. Il m'épargna toutes les épines de la théologie, il éloigna toutes les aspérités, tous les sophismes. Pour la première fois, on était content de moi. J'avais des ailes.

Il eût pu m'embarrasser, me terrifier dès le premier pas en mettant aux prises son église et celle de ma mère; il n'en fit rien. Point de discussions, ni de chicanes. Il resta sur les hauteurs, me parla le langage auquel j'avais été accoutumé. De ce cœur resserré, concentré, il n'eut pas de peine à tirer les eaux vives, jaillissantes qui s'y étaient amassées depuis que je ne conversais plus qu'avec moi-même.

Touché de cette âme si novice, et déjà ouverte en secret à tant de choses, éclairé, pénétrant, il ne fit avec moi qu'une seule faute qui eût pu être grave, mais qui ne doit point lui être imputée. Il m'adressa dans la confession des questions que je ne compris pas. Je lui dis que je n'avais pas compris. Il répéta ses mêmes questions, et moi ma même réponse. Sur quoi il témoigna une surprise qui eût bien dû me surprendre moi-même. Heureusement je n'y attachai pas ma pensée. Il fit une chose non moins dangereuse. Non content de marquer son étonnement, il institua de sa pleine autorité un prix qui n'était point en usage et qu'il créa pour moi. Je ne pouvais guère attribuer cet honneur à mes réponses au catéchisme, vu qu'elles avaient été satisfaisantes, rien de plus. Ayant d'ailleurs affaire à des commençants de cinquième ou de sixième, il n'y avait rien de très-méritoire à ce que j'eusse eu quelque avantage sur eux. Ces réflexions pouvaient me mener loin; aucune d'elles ne me vint en ce temps-là.

D'ailleurs, pensais-je à ce qui se passait sur la terre?

Je nageais en pleine félicité. Ma seule peine était l'absence de ma mère. Car il m'en coûtait d'entrer loin d'elle dans le ciel vivant qui s'ouvrait devant moi. Elle m'envoyait des instructions, des prières qu'elle composait jour par jour. Et c'était avec sa pensée luthérienne, calviniste, libre, philosophique, que je m'avançais dans cet itinéraire au-devant d'une église qui la condamnait. Que n'ai-je gardé ces instructions, ces prières pour en enrichir ce récit! elles pourraient aujourd'hui servir à d'autres qu'à moi. Autant qu'il m'en souvient, elle me demandait grâce pour les infirmités de l'Église catholique; elle m'adjurait de voir les vérités éternelles à travers le voile terrestre et la rouille des temps qui les avait couvertes. Elle me suppliait de juger avec une certaine grandeur les petitesses du culte et de n'en pas faire retomber la coulpe sur la religion elle-même.

Ainsi je marchais au-devant des mystères, appuyé d'un côté sur une mère protestante, de l'autre sur un missionnaire catholique. C'est peut-être la première fois et la seule que la réconciliation entre les deux Églises s'opéra pleinement, non pas en théorie, mais dans la pratique fervente d'un enfant; et le principal honneur en revient assurément à celle dont la pensée, planant au-dessus de tous les rites, m'emportait vers Dieu même. Mon directeur aussi y eut sa part, puisqu'il n'ignorait pas quels enseignements je recevais de ce côté, et qu'il n'y fit pas obstacle. D'un mot, il eût pu porter le trouble, l'horreur dans mon âme. Il ne lui fallait que cette parole pour me précipiter du haut de l'échelle de Jacob, où je montais avec tant de confiance dans la nue. S'il m'eût dit au moment de ma plus grande ferveur : « Le moment est venu de se décider, votre mère est damnée! Choisissez entre l'église maternelle et mon église! » Je n'eusse ja-

mais fait ce choix, ou plutôt il était fait d'avance, et non pas au profit de celui qui l'eût provoqué. Mais par quels déchirements il m'eût fallu passer ! Quel bouleversement ! quel renversement de tout mon être ! peut-être n'aurais-je pu sortir de ce chaos affreux qu'en renonçant à toute croyance ; et indubitablement, la première que j'aurais rejetée aurait été celle de l'enfer.

IV

Enfin il arriva, le jour redoutable.

La communion devait se faire dans l'église où j'avais été baptisé, Notre-Dame de Saint-Nicolas de Bourg. Loin d'éprouver la moindre anxiété, je ne sentais que paix, sécurité profonde. Je mêlais, sans y établir aucune différence, mes prières protestantes et mes prières catholiques. Seulement je récitais les premières que je savais par cœur, et je lisais les secondes. Je m'appliquais à tenir dans mon cœur la juste balance entre les deux Églises; mais je crois que j'étais surtout rempli de celle que je ne voyais pas, d'abord parce qu'elle était absente et que je craignais de l'oublier, ensuite parce que je savais qu'elle avait été persécutée, qu'elle était encore méprisée dans nos pays, et que son sang avait été versé le dernier.

Une épreuve restait encore. Mon directeur monta en chaire; toute mon âme fit silence pour l'écouter. Il dépendait de lui de me plonger de la béatitude dans le désespoir.

Il fut tel que je l'avais vu dans le confessionnal et cent

fois plus émouvant. Je pouvais croire qu'il parlait pour moi seul, tant ma situation particulière fut ménagée et protégée! Pas une seule parole contre les hérétiques! C'est la première fois que je fus touché par un discours public. Pour celui-là, il me prit jusque dans l'intime moelle de mes os. Lorsqu'il fallut nous lever et faire le tour de l'église, je me soutenais à peine; les larmes célestes m'aveuglaient.

D'où vient qu'un état aussi angélique ne s'est pas soutenu? Le dimanche suivant, je communiai encore, mais avec moins d'extase peut-être. Puis les semaines, les mois se suivirent. Bientôt il ne me resta que le souvenir de ma béatitude passée. D'où vint cette tiédeur après cette ferveur qui dut faire illusion à mon directeur lui-même? Il partit. Je ne le revis plus. Ceux qui le remplacèrent ne tentèrent pas même de ranimer le brasier éteint.

Fût-ce ma faute à moi seul? fût-ce la faute de l'Eglise qui ne sut pas garder une âme qui s'était si pleinement livrée? Est-ce que les deux Eglises que j'avais embrassées à la fois se nuisaient l'une à l'autre? Est-ce que cette conciliation que j'avais crue achevée dans mon âme de treize ans n'était qu'apparente? Est-ce que la force me manqua pour soutenir à moi seul une entreprise où tant de génies se sont consumés en vain? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir connu les délices de la vie bienheureuse, je retombai peu à peu en quelques mois sur la terre, comme si j'avais fait un rêve sacré; il m'en restait une vague impression qu'aucune cérémonie ne ranimait plus.

L'odeur de l'encens avait imprégné le vase, mais l'encens avait cessé de brûler. Je ne discutais pas, je ne cherchais pas à ébranler en moi mon édifice religieux. Tant s'en faut. Il s'affaissait de lui-même presqu'à mon insu; et cette destruction lente, invisible, irréparable, ne

fut jamais pour moi une cause de douleur. Je n'ai jamais compris que l'on pût souffrir de n'avoir plus ce qu'on appelle une illusion. La vérité m'a toujours paru le seul bien désirable. Dès qu'une chose ne me semblait plus vraie, il m'était impossible d'en regretter la possession, quoi qu'il pût arriver.

Plus tard, j'ai lu, ce que je n'avais point fait encore, les Écritures, les Pères, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mon imagination en fut subjuguée. Si je continue un jour ce récit, on verra combien je m'attachai à ces témoins, avec quelle sincérité je me plaçai sous leur garde; mais je ne confondis jamais ces émotions toutes littéraires et d'imagination avec l'émotion des mystères et de la foi. J'avais eu mon jour d'alliance réelle avec l'Église. J'avais senti un moment mon cœur dans le tabernacle. Cela m'a servi tout le reste de ma vie à faire la différence entre la Rhétorique et la Religion, entre l'Art et la Foi. Je ne me suis pas cru converti lorsque je n'étais qu'ému. Jamais la fantaisie ne m'a abusé sur la réalité. J'ai lu, moi aussi, le *Génie du Christianisme*. J'ai vu plus tard les merveilles des cathédrales gothiques de France, d'Allemagne, d'Espagne, l'Athènes de saint Paul, les prodiges de Raphaël et de Michel-Ange, surtout de Giotto, Rome, Saint-Pierre, la chapelle Sixtine, le pape bénissant la ville et le monde; j'ai été comme un autre ravi, ébloui. Mais je savais que cet éblouissement était un effet poétique. Il n'y avait rien dans tout cela qui ressemblât de loin à ce qui s'était passé dans l'église de Notre-Dame de Bourg. Ce moment est unique. Il n'est pas revenu; il ne reviendra pas. Il devait à la fois éclipser tous les autres et les éclairer de leur véritable lumière.

QUATRIÈME PARTIE

I

Quand les historiens parlent de la chute des empires, ils en cherchent seulement le contre-coup dans la vie publique. Je veux montrer que cet écroulement de 1815 eut partout des retentissements dans la vie privée. L'enfant, l'adolescent ne purent y échapper non plus que l'homme fait.

Dans ce changement de tempérament de toute une nation, c'est une douleur poignante pour chaque individu que la nécessité de donner brusquement une autre direction à son esprit, de refouler, de détruire toute son éducation passée et de se créer, pour ainsi dire, en quelques mois une autre nature. C'est, à peu près, comme si les hommes changeaient en un moment non pas seulement de climat, mais d'atmosphère; ils auraient peine à respirer. Voilà ce que nous éprouvions dans le cataclysme subit de 1815. Même les biens incontestables qui se trou-

vèrent mêlés à ce déluge de maux nous indignèrent; ils étaient trop nouveaux pour que nous pussions en sentir autre chose que l'amertume.

Ainsi l'étude, qui devait être pour moi plus tard ma vie même, commença par m'être odieuse; et il en fut ainsi tant que j'obéis à des maîtres. Pendant les deux années que je passai au collége de Bourg, je n'ouvris pas un seul livre classique sans répugnance. Ne recevant plus d'autres livres, je perdis peu à peu le désir d'en recevoir, et il me semble que ce fut un bonheur pour moi d'avoir si mal retenu ce qu'on nous enseignait. Car une seule chose s'était maintenue dans les colléges délabrés de l'Empire, la rhétorique. Elle avait survécu à tous les régimes, à tous les changements d'opinion et de gouvernements, comme une plante vivace qui naît naturellement du vieux sol gaulois; nul orage ne peut l'en extirper.

Nous ne savions ni grec, ni latin, ni français; mais nous composions des discours, des déclamations, des amplifications, des narrations, comme au temps de Sénèque. Dans ces discours, il fallait toujours une prosopopée à la Fabricius, dans les narrations toujours un combat de générosité, toujours un père qui dispute à son fils le droit de mourir à sa place dans un naufrage, un incendie, ou sur un échafaud. Nous avions le choix entre ces trois manières de terminer la vie de nos héros, ainsi que la liberté de mettre dans leur bouche les paroles suprêmes. Je choisissais en général le naufrage, parce que la harangue devait être plus courte. Étant interrompue par la tempête, deux lignes suffisaient dans ce cas. Mais tout cela avec un médiocre succès; et en somme je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré, n'ayant rien appris, mais n'ayant aussi rien à oublier.

II

Je n'eus pas besoin d'aller fort loin pour voir l'abus sanglant de ce don d'amplifications. Les cours prévôtales épouvantaient alors nos provinces. Un des premiers usages que je fis de ma liberté fut de suivre la foule aux audiences de ce terrible tribunal. On jugeait Brillat-Savarin; c'était l'homme le plus populaire de notre pays. Je le vis calme et presque souriant sur la sellette; il était là sous l'inculpation d'une conspiration bonapartiste. J'entendis le réquisitoire du ministère public qui l'accusait formellement d'avoir tramé l'assassinat de tous *les nobles et de tous les riches propriétaires du département*. Une si extravagante inculpation eût dû ouvrir tous les yeux. Elle fut admise sans contradiction. Dans la même journée j'entendis l'accusation et la sentence de mort qui fut exécutée le surlendemain. Que ce moment terrible m'est resté présent! Comme il réveilla mon bonapartisme un peu assoupi! et que cette première tache de sang de la Restauration a été ineffaçable dans mon souvenir! Jusque-là, je n'avais aucun parti pris contre elle; je sentis ce jour-là un commencement de haine.

Je me hâtai de retourner dans les forêts de Certines. Un paysan des Ripes sort tout effaré de sa cabane; il regarde longtemps autour de lui, et me demande à voix basse des nouvelles. « Condamné à mort! » lui dis-je. Le paysan pousse un soupir et va se cacher au fond de sa

chaumière. Ce soupir dans ce lieu désert entre les étangs et la forêt fut la seule protestation que j'entendis pendant la terreur blanche. On eût pu croire que le peuple n'en ressentait aucune impression. L'événement a montré cependant qu'elle était profonde et d'autant plus redoutable, qu'elle n'éclatait par aucun signe. Je venais d'expliquer Tacite pendant toute l'année; ce paysan tremblant dans une pareille solitude me le fit comprendre pour la première fois.

Au milieu de ces circonstances nouvelles, que devenait en moi la légende de Napoléon? Si je veux analyser à cet égard mes sentiments, voici ce que je trouve. Cette légende subit comme tout le reste une grande éclipse dans les premières années qui suivirent 1815. La poussière soulevée de terre couvrit pour un moment cette mémoire. Les images, les portraits de Napoléon étant proscrits comme sa personne, ainsi que tous les symboles qui pouvaient le rappeler, aigles, drapeaux, uniformes, nous ne savions où le chercher. Quoique nous fussions ses contemporains, sa figure nous était bien moins connue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Tant de calamités privées nous entouraient, qu'il disparut un moment à nos yeux dans l'immensité du désastre. Il était défendu de parler de lui; à force de se taire, on se surprenait à oublier. Tant qu'il vivait, l'imagination, déconcertée par sa chute, manquait de point d'appui pour prendre un nouveau vol. L'Océan, fidèle gardien, amortissait tous les bruits. Puis l'exil a cette vertu singulière, éminente : dès qu'il se prolonge, il semble éternel; il fait promptement oublier l'exilé, ayant tous les avantages de la mort comme châtiment, sans le retentissement incommode qu'excite le supplice.

Notre monde d'Europe prenait ainsi peu à peu l'habitude de vivre sans parler de Napoléon, sans même penser

à lui. Les proscriptions, les menaces, la peur, l'éloignement, puis des spectacles nouveaux et l'inconstance humaine se réunissaient pour produire ce silence. Il dura sept ans. Il fallut la rumeur et bientôt le retentissement soudain, imprévu, longtemps révoqué en doute, de la mort pour rendre à Napoléon l'empire posthume des imaginations et des esprits. Pendant sept années, l'exil l'avait fait descendre chaque jour dans le silence, dans l'ombre, presque dans l'oubli. La mort le remontra soudainement à toute la terre, et lui rendit en un moment, pour toujours, son royaume de bruit.

J'avais fait comme tout le monde; j'avais enfoui bien avant dans mon souvenir le nom, l'image du héros. Il était là, mais en secret, et sans que j'en eusse pour ainsi dire conscience. Lorsque son nom était prononcé, c'était presque toujours par ses ennemis. Ses écrits ne pouvaient le défendre; ils n'étaient pas encore réunis en corps d'histoire, et les adversaires profitaient avec un art insigne de ce moment où il n'était permis à personne de porter témoignage de la renommée.

Je démêlais assez bien ce que la passion et la haine dictaient aux écrivains de l'ancien régime; jusque-là, je ne me laissai pas ébranler. Le pamphlet de M. de Chateaubriand ne fit aucune impression sur moi. Il n'en fut pas ainsi des paroles de madame de Staël; elles se gravèrent profondément dans ma conscience, car j'y trouvais l'accent de la dignité humaine offensée, ce même accent auquel j'avais été accoutumé dès mes premières années. D'ailleurs, tous ceux qui avaient contre l'Empire un grief quelconque le faisaient valoir avec empressement; et ce côté nouveau, jusque-là dissimulé de la figure de Napoléon, éclatait de tous côtés par de justes représailles. La révélation de la servitude eût dû m'étonner moins qu'un

autre; pourtant elle fut pour moi comme une chose nouvelle.

D'abord, je ne voulus rien céder de mon héros. Ce qu'il avait fait, il avait dû le faire; je niais, je m'obstinais; tout ce que l'on racontait n'était qu'inventions de *chouans*. Cependant, même en me débattant, je recevais l'impression des choses. Pour la première fois, je sentis un violent combat intérieur, lorsque, pressé par des autorités que ma raison reconnaissait, je dus me poser cette question : comment concilier ma religion pour Napoléon avec ce ferment d'idées libérales qui m'arrivaient de tous côtés, et que j'étais bien décidé à ne pas abandonner?

Cette première difficulté qui s'offrait à moi au commencement de la vie était trop grave pour que je pusse la résoudre seul. Elle jeta un grand trouble dans mon esprit. Je ne sais comment j'en serais sorti, si le travail qui se faisais alors chez un grand nombre, la tendance de ce temps-là et les ressources de mon âge, ne m'y eussent aidé. Entre Napoléon et la liberté, je ne fis pas positivement mon choix; je ne sacrifiai pas l'un à l'autre (je ne croyais pas encore ce sacrifice nécessaire); mais le sentiment de la liberté et toutes les idées qui s'y rapportaient prenant peu à peu le dessus, chaque jour j'y pensais davantage, et moins à Napoléon. Sa figure de plus en plus voilée s'effaçait, disparaissait de mon esprit.

Si l'on m'eût parlé de sa captivité, ma religion se serait réveillée en sursaut; mais aucune nouvelle ne venant de ce côté, mon imagination n'allait pas au-devant et ne trouvait plus d'aliment. Sans que j'eusse besoin de renier mon héros, il s'éloignait; il semblait disparaître pour laisser place à tout un monde d'idées qui ne pouvaient se rencontrer avec lui. C'est dans cet intervalle de 1815 à 1821, pendant qu'il était comme absent du monde,

que germèrent librement en moi les premières semences qui jamais n'eussent pu croître à son ombre.

Lorsqu'en 1821, éclata aux quatre vents la formidable nouvelle de la mort de Napoléon, il fit de nouveau irruption dans mon esprit, il l'obséda; il se dressa pour ainsi dire debout dans mon âme comme dans celle de tous les hommes de ce temps-là. Mais il était trop tard pour la remplir et y reprendre sa place souveraine. Cette place était prise par d'autres fantômes que le sien. Il m'avait laissé deux ou trois années de répit; j'en avais profité; ces années m'avaient suffi pour échapper à l'autocratie de son génie.

Il revint hanter mon intelligence, non plus comme mon Empereur et mon maître absolu, mais comme un spectre que la mort a presque entièrement changé. Car je voyais en lui un être tout différent de celui que le monde avait connu. Cette idéologie qu'il avait tant maudite, il devait désormais la servir, puisqu'il n'était plus qu'une idée. En outre, ses compagnons revenaient l'un après l'autre et témoignaient de sa conversion aux idées qu'il avait foulées aux pieds, tant qu'il avait été le maître. Il avait fini par être conquis lui-même par ces notions de liberté et de justice. Quelle plus grande démonstration de leur vérité, de leur puissance! Il avait voulu les écraser; il avait fini par s'y soumettre. N'est-ce pas montrer qu'elles sont invincibles?

Ainsi, nous revendiquions la gloire non comme l'appui, mais comme l'ornement de la liberté. Quel hommage que celui du maître du monde à l'avenir souverain, que nous sentions tous en nous! Voilà comment j'accommodais ce qui m'avait paru inconciliable, mon culte pour Napoléon avec ma soif de liberté. Ce n'est pas nous qui allions à Napoléon, c'est Napoléon qui revenait à

nous! Fallait-il le rejeter? Quel mal pouvait nous faire une grande mémoire convertie à nos propres espérances? Il était bien entendu, en effet, que la conciliation s'opérait dans les nues, avec une ombre morte, un fantôme, non pas avec un monarque évadé du tombeau.

Par malheur, je ne tardai pas à m'apercevoir que je ne suivais plus ici la voie du peuple. Dans ces différents efforts, j'avais quitté le vrai terrain de la légende; pour la première fois, je me séparais de l'esprit des masses. Après toutes ces combinaisons d'intelligence par lesquelles j'avais passé, je revins auprès des premiers compagnons de mon enfance, les ouvriers, les paysans de Certines; il me sembla alors avoir fait un long voyage d'idées dans le pays des chimères, auquel ils étaient restés étrangers. Sitôt que je voulus, comme autrefois, ouvrir la bouche sur notre commune religion bonapartiste, je vis que nous étions séparés par des abîmes; voici en quoi consistait la différence.

Je n'envisageais plus Napoléon qu'au point de vue de l'histoire; c'était un passé sur lequel s'exerçaient mes réflexions. Pour mes compagnons de charrue, c'était tout autre chose; ils n'avaient éprouvé aucun de mes embarras. Comme ils n'avaient embrassé aucune idée nouvelle, ils étaient demeurés inflexiblement attachés à l'ancienne. Jamais la liberté n'avait fait obstacle dans leur esprit à Napoléon; ils ne s'étaient pas ingéniés à les concilier. Ce qui n'était plus pour moi que l'histoire était resté pour eux la vie même. Ils n'avaient pas toujours pensé à Napoléon, cela est vrai; mais ils n'avaient pas pensé à autre chose. Ils n'avaient pas laissé une autre idée occuper leur esprit. Tant qu'il vécut, ils l'attendirent; mort, ils l'attendaient encore.

Quelle fatale découverte pour moi! Je compris que je

marchais seul. Quelque chose s'était brisé entre le peuple dont je faisais partie et moi. J'entrai dans la jeunesse en rompant avec les masses cette communauté primitive de sentiments populaires qui avait fait la force de mes premières années. Était-ce la faute des masses? était-ce la mienne? Et qu'importe? il est certain qu'il avait fallu se séparer pour avancer.

Combien de fois faudra-t-il rompre ainsi avec ses propres racines? Je sentis que la voie serait douloureuse.

J'ai insisté sur cette histoire intérieure, parce qu'il me semble que beaucoup de nos contemporains y retrouveront la leur. Je ne comprends guère le plaisir de répéter à satiété : « Voyez! admirez! je suis seul de mon espèce! »

Au contraire, mon vrai bonheur, ma force est de retrouver en moi à chaque pas la bonne vieille nature humaine.

III

Si la plupart des hommes passent insensiblement d'une saison de la vie à une autre, sans avoir conscience de ce changement, au moment qu'il s'accomplit, je l'ignore. Pour moi, ce travail de la vie s'est fait par violentes secousses. Tel jour, telle heure, je me suis trouvé autre que je n'étais; je pourrais dire l'instant où, cessant d'être enfant, j'ai commencé d'être homme. Ce fut la première fois où je fis un acte de volonté contre moi-même, où je sentis par une décision virile que je pouvais être maître de mon

cœur. A cette heure-là, je passai d'un âge à un autre; j'en eus la conscience nette et distincte, comme si je m'étais repétri de mes mains.

Avant d'entrer dans ces intimités, je m'interroge encore une fois; je me demande s'il est bon, s'il est convenable de donner son secret, comme je le fais dans ces pages. Je me réponds sans doute avec trop de complaisance que cette appréhension serait naturelle, si je composais de ces souvenirs un livre destiné à affronter le grand jour; mais relégué à la fin de mes œuvres, il me semble que je parle chez moi, incognito, porte close, sans avoir à craindre aucune indiscrétion. Cette réflexion que j'abandonne à la bonne foi de celui qui me lira me rend la sécurité qui peut-être allait me manquer ici.

Parmi les nombreuses personnes que je connus, dès que je fus en liberté, se trouvait une famille alliée assez étroitement à une maison souveraine. La nécessité des temps avait borné cette famille à une condition médiocre, assez semblable à celle de mes parents. Si jamais ces nouveaux amis avaient nourri quelque grande ambition, ils avaient dû y renoncer. Au moment dont je parle, ils étaient heureux de l'obscurité parcimonieuse dans laquelle ils vivaient. Mon père et ma mère étant dans une quasi-intimité avec eux, j'allais les voir.

Le chef de la maison entrait à peine dans l'âge mûr; il avait pris sous sa garde ses sœurs orphelines. Fin, pénétrant, bon observateur des hommes qu'il connaissait bien, supérieur de beaucoup à tout ce qui l'entourait, son grand, son unique bonheur était de lire *Homère* et *Diogène Laërte* dans l'original, chose rare, unique peut-être alors dans nos provinces, qui ne pouvait manquer de me frapper chez un homme du monde.

Je trouvai avec lui ses deux sœurs en deuil, l'une de

seize ans, l'autre de dix-huit. Elles étaient à table. A mon arrivée elles enlevèrent un immense pain de seigle qu'elles avaient peine à porter; je m'avançai pour les y aider. Mes yeux rencontrèrent la plus jeune; elle m'étonna comme un spectacle dont je n'avais aucune idée.

C'était une personne régulièrement belle, d'une beauté de statue antique, le profil tout romain, les yeux immobiles, étincelants, sous une forêt de cils, le front un peu bas, chargé de cheveux noirs d'ébène dont les tresses étaient nouées en masses sculpturales, une tête d'Agrippine faite pour le diadème; plutôt grande que petite, un cou de cygne, une taille fière, mais le teint mat et qui paraissait étranger. Son nom, tout romain comme elle, voulait dire Beauté. En outre, son costume de deuil lui donnait je ne sais quel air de sœur grise. Elle parla peu. Ce silence même ajouta pour moi à la stupéfaction que me causa sa présence. Elle m'inspira une sorte d'effroi, comme si j'eusse vu se mouvoir une statue, avec laquelle je ne me serais senti aucun point de ressemblance.

Dès que je fus seul, je sentis avec une netteté parfaite deux choses, premièrement qu'elle était maîtresse de mon cœur, de mes yeux, de ma mémoire, comme personne ne l'avait jamais été; deuxièmement, qu'il fallait m'arracher à cette obsession et me retrouver moi-même. Car cet hôte, froid, inconnu hier encore, que je trouvais partout en moi, et qui m'était bien plus présent que moi-même, me causa dès le commencement une peine insupportable. Ce n'était plus la vision complaisante de mademoiselle G. que je gouvernais à mon gré, au milieu des aubépines et des genêts en fleurs. C'était une force dont je me sentais opprimé, écrasé. En même temps que je lui fus soumis, je me résolus de lui échapper.

Cruelle, funeste expérience pour une âme novice, de

s'apercevoir pour la première fois qu'elle n'est plus maîtresse chez elle; qu'une autre, et bien pis encore, que la pensée d'une autre l'investit et la possède; que la solitude primitive est détruite sans retour; qu'un personnage étranger s'est glissé dans les premières ombres matinales! Cette première douleur n'eut rien de vague; elle fut perçante, cuisante. Je m'éveillai à la vie morale par un cri de l'âme. Bientôt après en aimant, je sentis l'intolérable douleur de ne pas être aimé. Car je ne songeai pas même à l'être; je n'eus jamais l'idée que cela fût seulement possible.

Quoique je fusse dès lors tel que j'ai été plus tard, je sentais trop ce qui me manquait par les années. De plus, je voyais avec un discernement auquel l'âge n'a rien ajouté combien peu de ressemblance morale il y avait entre nous, que ce n'était pas celle que je devais aimer librement, volontairement, qu'ainsi le mal dont je souffrais n'était qu'une folie; cette folie pouvait aisément devenir ridicule. Elle l'était presque à mes yeux. Je voyais tout cela; je me le disais cent fois le jour, bien mieux que n'eût pu faire le plus sage Mentor.

Pour conclure, il eût fallu m'interdire la vue de la personne que j'aimais. Cette idée ne me vint pas. Je connaissais trop peu le moyen d'échapper à un sentiment si nouveau; peut-être aussi eût-ce été trop exiger des forces de mon âge. Je profitai donc de toutes les occasions que j'avais de voir celle que j'étais déterminé à fuir. Elles étaient nombreuses, presque de chaque jour; et en vérité mon mal n'en fut point augmenté; il fut dès le premier jour tout ce qu'il fut dans la suite, sans s'accroître ni diminuer; et le moyen qu'il en fût autrement, avec le parti que j'avais pris de me vaincre, en même temps que de me livrer?

Dès que le jour paraissait, je montais sur une hauteur d'où j'apercevais de loin la maison à travers les arbres. Je suivais des yeux les oiseaux qui allaient se poser à l'angle du toit ou dans le verger. Enfin moi-même je prenais mon vol. Après avoir composé mon visage, après avoir pris toutes les résolutions les plus stoïques, je m'avançais gravement à pas lents vers cette demeure redoutée. Au moment de franchir le seuil, j'hésitais. Je retournais sur mes pas. Tout mon cœur se soulevait. Je m'éloignais, je fuyais dans la campagne jusqu'à ce que j'eusse retrouvé le calme que j'avais cru me donner. Alors je revenais; sans me consulter, je franchissais le verger, la cour, le jardin. J'arrivais devant celle qui était pour moi un objet de crainte, bien plus que de désir, à demi mort au dedans, mais sans que rien trahît au dehors l'état par lequel je venais de passer. Durant de longues heures d'entretiens frivoles ou sérieux, je me donnais la triste joie de l'enfant de Sparte, qui, sans crier, se laissait déchirer par le renard; moi aussi je me sentais déchirer. Mais ni mon visage, ni mes paroles n'en témoignaient rien; et cela dura trois ans, sans qu'aucun étranger ait jamais pu dire, dans cet intervalle, qu'il me soit échappé un mot, un geste, un regard, un soupir qui ait révélé mon secret. Moi seul je le possède. Celle qui en fut l'objet ne s'en est jamais doutée.

Combien cette première vision des choses belles fut accablante, écrasante pour moi, sans nulle proportion avec mes forces, c'est ce qu'il m'est impossible de dire. Cette jeune âme que je portais en moi depuis quinze ans, avec qui j'avais si bien accoutumé de vivre, je ne la trouvais plus, mais à sa place une inconnue qui conduisait mes yeux, ma pensée, là où j'étais déterminé à ne pas les diriger. Que cette sujétion me fut nouvelle!

Que mon silence me coûtait cher! que de cris étouffés, dès que j'étais renfermé seul dans ma chambre! Une fois ils percèrent les murs; ils furent entendus de toute la maison, mais sans qu'on en soupçonnât la cause. Cela fut rejeté sur le compte des nerfs; et il ne manqua pas de personnes charitables pour m'apporter des gouttes d'hoffmann.

Un seul point me restait, la volonté inébranlable de m'affranchir, à tout prix. J'ouvris un siége en règle contre moi-même. Je portai la cognée à l'arbre naissant; je frappai avec un acharnement étrange; mais quelle prise pouvais-je avoir contre la tyrannie de la beauté? par où l'attaquer?

Je sentis alors douloureusement à mes dépens combien l'idolâtrie de la beauté est une chose accablante quand elle règne seule! Je voyais la beauté pure; sans chercher rien autre chose, j'en étais ébloui. Je me trouvais ensorcelé par cette magie, avec une sourde indignation contre moi-même, de ce que, sans le consentement de mon cœur, ou plutôt malgré son désaveu formel, j'étais retenu dans ce cercle d'esclavage.

Et comment m'y soustraire? Si je m'étais épris des sentiments de la personne qui me maîtrisait ainsi, ou seulement s'ils étaient entrés pour une grande part dans cette surprise de mon cœur, j'aurais pu me dire que je me faisais illusion, qu'elle n'était point telle que je l'imaginais, que je me forgeais un fantôme sans réalité. Mais non! Cette manière de me défendre m'était impossible. Je savais par un pressentiment sûr que si je devais jamais trouver un cœur semblable au mien, ce n'était pas en elle qu'il fallait le chercher.

Ce que j'aimais en elle, ce n'était ni sa pensée, ni son âme, que je ne connaissais pas. Ce que j'aimais, c'était la

beauté, la beauté seule, telle qu'elle m'était apparue pour la première fois. Pouvais-je me dire qu'elle n'était pas belle? Voilà ce qu'il aurait fallu pour me délivrer. Je l'essayai d'abord. Je contestai le témoignage de mes yeux; je me démontrai que cette figure, que je prenais pour celle de l'éternelle beauté, n'était rien de cela. J'employai contre moi-même une autre arme qui me servit un peu mieux, l'ironie. Je détruisis de cette manière plusieurs fois pièce à pièce mon idole. Je me crus sauvé. Mais, au premier regard, tout ce long travail de destruction était lui-même détruit. A la première rencontre, il ne restait que l'évidence de la beauté vraie, invincible, indiscutable, qui m'enveloppait, m'hébétait de ses rayons; je me voyais de nouveau avec désespoir plus impuissant que jamais contre cette domination.

Retiré à la campagne, c'est là que je m'aperçus combien le mal que je croyais vaincu, à mesure que je le nourrissais, était devenu profond. J'en pus juger à l'impression que fit sur moi la nature; non que je la revisse avec plaisir; ce fut tout l'opposé. C'est sur elle que je fis retomber d'abord le mécontentement qui me rongeait. Pour la première fois, notre pauvre Certines me parut indigent. Ingrat que j'étais! je n'en goûtais plus, je n'en comprenais plus la douceur, la placidité. Car je ne voyais pas dans cet agreste, rustique horizon, un seul endroit où je pusse placer la figure toute sculpturale de celle qui avait détruit ma paix. Ce n'était pas au milieu de nos taillis, sur le bord de nos étangs plaintifs, parmi les joncs et les fougères, que je pouvais dresser cette statue romaine. Dès lors je travaillai à gâter dans mon esprit le paysage qui ne m'offrait aucune relation avec la pensée dont j'étais obsédé. Le silence de nos bois me semblait horrible et pire encore la plaine jaunie, dépouillée de ses

moissons. Une tristesse maladive s'en exhalait avec les miasmes des marais. Alors j'aspirais avec une ardeur indicible à d'autres horizons; j'étais pris du mal du pays pour toutes les contrées que je ne connaissais pas et d'abord pour l'horizon romain, ou pour celui de la Grèce. Car c'est là, sans doute, que se trouvait une terre digne d'Elle, là-bas, au loin, au bord de la mer bleue.

Une fois sur ce chemin, je travaillai de mon mieux à refaire, à corriger la création. De plus en plus brouillé avec nos landes bocagères, que je méprisais, parce que je ne les comprenais plus, je m'en éloignai autant que je pouvais. Je n'allai pas d'abord jusqu'à Rome et Athènes. Mais, armé d'un fusil, je franchis pour la première fois l'horizon de nos montagnes. Je visitai les ruines de notre Revermont, la Tour de Saint-André, Rignat, le vieux château de Jasseron, qui me parut, depuis ce jour-là, ressembler à une tombe sur la colline. Je poussai jusqu'à la rivière d'Ain, jusqu'à notre orageux voisin, le Rhône. Je vis avec surprise qu'à quelques pas de notre demeure se trouvaient des sites âpres, sauvages, tels que j'en avais imaginés. Mais à peine y avais-je touché, j'aurais voulu m'engager plus avant dans le désert. Cette première vue de la nature alpestre ne faisait qu'irriter en moi le désir tout nouveau de changer de lieu, d'émigrer. Où? je n'aurais pu le dire.

Le soir venu, il fallait sortir de ces solitudes. Je redescendais la montagne, je rentrais dans notre douce retraite devenue pour moi une prison. Je respirais en toutes choses une fièvre mille fois plus maligne que celle de nos marais. Mille idées funestes fermentaient dans mon âme. J'en rapporterai une seule; que ce soit là mon châtiment.

Comme je revenais dans la tiède vapeur de nos étangs, la mélancolie des lieux, des choses, m'opprimait ce soir-là

plus qu'à l'ordinaire. Un gardeur de chevaux fit entendre, dans l'avenue de Montmort, le *chant du bouvier*. La longue note tenue, tremblante de ce chant né dans nos plaines et fait pour elles, me navra de son lent accent de détresse. Le sentiment que je portais en moi en silence était trop fort pour mon âge. Je pliais sous le faix.

Je m'arrêtai; j'armai mon fusil; j'en mis le canon dans ma bouche, et je me précipitai à la course pendant une cinquantaine de pas. Ce mouvement fut irréfléchi. Mais, en y pensant plus tard, j'ai trouvé qu'il y avait au fond ce sentiment obscur : si le fusil part pendant ma course, c'est qu'il est décidé en haut que je ne dois pas être un homme. Au contraire, si le fusil ne part pas, c'est la preuve que je réussirai à me vaincre. J'extirperai de mon cœur l'image qui m'accable, je serai et ferai quelque chose.

Une vive douleur est attachée à la croissance physique. Il y a aussi dans la croissance morale de cuisants aiguillons. Pour ceux-ci je les ai ressentis dans toute leur force. Chaque homme a son moment de chaos. Le mien fut profond, à cette heure-là. Je ne suis plus jamais tombé si bas. Au sortir de cete nuit fiévreuse, j'aperçus un commencement de lumière. Depuis ce moment, elle a été souvent obscurcie, mais elle ne m'a jamais abandonné.

IV

Chaque année, pendant l'automne, nous nous trouvions réunis, ma mère, ma sœur et moi. Jusque-là, ces

temps avaient été des époques de félicité sans mélange, car il n'y avait pas alors sur la terre trois êtres plus intimement unis que nous l'étions. On me tenait compte de petits progrès insensibles. Rien de plus charmant que l'association d'un fils, d'une sœur et d'une mère. Ce qui n'a pas de valeur pour l'un en a une grande pour l'autre. Si ma mère était peu frappée, et avec raison, des progrès de mon intelligence, au contraire, ma sœur, qui sortait comme moi de l'enfance, sentait le moindre changement qui s'opérait en moi. Elle prétendait que j'étais comme le jeune cerf, qui ajoute chaque année un nouveau rameau à son bois; c'est elle qui faisait toujours la découverte de ces prétendues acquisitions, que nulle autre qu'elle n'apercevait. Mais, comme elle s'obstinait et qu'elle assurait que j'avais gagné quelque chose, que le temps n'avait pas été perdu, nous finissions, ma mère et moi, par la croire et nous en rapporter aveuglément à elle. Si j'étais un ignorant pour ma mère, j'étais presque un savant pour ma sœur; l'équilibre se trouvait ainsi rétabli.

Au milieu de cette paix des anges, le changement violent qui s'était fait en moi ne pouvait manquer d'être remarqué; il le fut et je ne m'en défendis pas. C'était bien assez de garder le secret au dehors. Je ne me contraignis pas dans l'intimité de ces deux âmes, qui me semblaient être deux parties de moi-même. Je leur montrai mes révoltes, mes lassitudes; elles en furent consternées. L'intrusion d'une image étrangère dans notre petite société à trois nous devint de jour en jour plus insupportable, et j'étais encore celui qui y était le plus opposé. Nous nous concertions pour faire à cette image une guerre implacable; chacun de nous eut son rôle assigné dans cette lutte. Ma mère prit le rôle de l'ironie

contre moi; celui de ma sœur était de trouver le défaut de la cuirasse dans mon idole, et elle prétendit enfin savoir de bonne source que cette beauté accomplie ne dansait pas en mesure. Premier point pour ébranler la Déesse. Nous trouvâmes encore, en examinant de plus près, que ses beaux cheveux nattés à l'antique étaient peut-être un peu rudes. Je convenais dans mes bons moments qu'elle avait le teint bronzé d'un beau vase étrusque. Mais là s'arrêtait la critique. Tout le reste échappait à nos traits. En dépit de ces moqueries, l'inquiétude, le trouble, s'étaient glissés parmi nous.

Comme nous revenions, par une chaude soirée de septembre, de notre promenade dans les bois, où nous avions chacun épuisé nos moyens de défense, un ouragan nous surprit. Le tonnerre tombait à chaque instant autour de nous; la nuit était noire. Un éclair nous enveloppe : « Mourir ensemble ! » Ce cri nous échappe à tous trois en même temps; nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre. Pour elles, ce cri sortait du ciel; mais moi, combien mon cœur était troublé !

En ce moment la petite clochette du père Pichon commença à tinter. Je l'entends encore en écrivant ces lignes après quarante années.

V

C'est dans l'automne de 1817 que j'entrai au collége de Lyon : bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le soleil. J'y passai trois ans. J'au-

rais dû y mourir d'ennui; et ce fut tout le contraire. C'est là que je retrouvai la solitude d'abord, et, qui l'eût cru? la liberté.

Ce grand bien, je le dus à la musique. On s'ingénia à me trouver un réduit où je pusse prendre mes leçons. On finit par découvrir dans l'épaisseur d'un mur un coin étroit, obscur, méprisé de tout le monde, qui servait aux ouvriers pour y déposer leurs outils.

Un abbé me demanda si je m'accommoderais de ce taudis. Je tremblais qu'il ne se ravisât; je l'assurai que c'était là justement l'endroit qu'il me fallait. Sur ma réponse, il m'en donna la clef. Une fois possesseur de cette bienheureuse clef massive, je sentis que je pouvais m'isoler, qu'en un mot j'étais libre!

De ce moment, en effet, je le fus, et n'ai plus cessé de l'être!

En examinant ce lieu de délices, je trouvai qu'il était encombré de vieilles briques cassées; des toiles d'araignées en tapissaient les murs obliques, lézardés. Le jour n'entrait qu'à peine à travers une fenêtre basse, garnie d'un treillage de fer; encore les vitres en étaient obscurcies par une poussière séculaire; la vue s'ouvrait sous une voûte lugubre qui ne laissait jamais arriver un rayon de soleil.

Je m'installai dans ce cachot comme dans un palais.

Quand j'eus rangé les briques en tas, il me resta pour me mouvoir une niche de quatre ou cinq pieds carrés, où j'avais toutes les peines du monde à me tenir debout. Un pupitre, un lutrin, qui devait me servir de table à écrire, une chaise de paille, qu'avais-je besoin de plus? Et comment ne m'arrêterais-je pas avec complaisance à décrire ce réduit? Aucun endroit de la terre ne doit m'être plus précieux. C'est là, dans ce cachot,

que j'ouvris enfin les yeux à la lumière. C'est là que je naquis à l'intelligence, à l'amour des beaux livres, des belles idées immortelles, de tout ce qui n'avait fait jusque-là qu'effleurer ma vie, et qui devait y tenir désormais une si grande place.

En regardant mieux à l'extrémité de la voûte, je vis, ou je crus voir le Rhône; j'en tressaillis de joie. O beau fleuve rapide, turbulent compagnon, si je suis réellement né à ton murmure, et si tout le reste m'oublie, souviens-toi de moi quand tu passes. Tu es ici mon témoin pour tout ce que j'ai fait, pensé, rêvé, aimé, souffert, espéré dans ce réduit, où nul n'entrait que moi! Toi seul m'as vu, toi seul m'as entendu! Aide-moi à retrouver fidèlement ces heures si bien ensevelies!

C'était un bien inexprimable que d'avoir trouvé pour me recueillir ces quelques pieds carrés. Mais il dépendait des maîtres auxquels j'étais soumis de rendre ce bien inutile et de retarder de trois ans encore ma première heure de vie intellectuelle.

Si le directeur du collége, M. l'abbé Rousseau, eût voulu me plier aux usages stricts et à la règle de la maison, combien n'aurait-il pas eu d'occasion de me désespérer! Heureusement l'abbé Rousseau n'y songea seulement pas. Savant et aimant la science pour elle-même, cet austère vieillard sentit que la passion de l'étude allait s'éveiller chez moi et qu'il n'avait qu'à me laisser faire. Grand, sec, taciturne, timide, la tête un peu courbée sous la méditation, la face jaune, il était, avec un visage sévère, la douceur, la mansuétude même. Pendant quelques jours il m'observa; puis, voyant quel usage je faisais de ma retraite, il m'en laissa jouir à mon gré et cessa de m'observer. Homme de solitude, il comprit combien la solitude me serait bonne; il la fit autour de moi. Je

pus donc m'enfermer à loisir dans mon fort ; je pus m'y verrouiller, y passer une partie de la journée, sans avoir à rendre compte à personne de mes actions, ni de mes pensées.

De ce jour, je vécus à peu près comme dans un grand couvent, où j'aurais occupé ma cellule. Pendant les trois années que j'y passai, quoique je fusse en violation presque perpétuelle de la règle, m'oubliant pendant les études, et quelquefois pendant les offices, les repas et jusqu'à la nuit, je n'entendis jamais de l'abbé Rousseau, ni de personne, une parole de blâme. Une fois seulement, à la revue qu'il passait le dimanche, il se trouva que j'avais ciré un seul de mes souliers ; encore n'en fit-il pas la remarque; il se contenta de sourire et de soupirer en passant.

Je ne puis espérer que ce digne homme vive encore! En quelque lieu qu'il soit, je lui adresse ici, du fond de l'âme, ma fervente reconnaissance. Par la douceur qu'il répandit sur ma vie, par la liberté qu'il me laissa, au milieu d'une règle inflexible pour tous les autres, il me donna trois ans de sécurité, de paix, de silence, pendant lesquels mon intelligence put enfin s'éveiller et se prendre à quelque chose. Je ne pouvais naître à la vie spirituelle qu'en pleine liberté; tant que celle-ci me manqua, je ne fus rien. Dès qu'elle m'appartint, je m'éveillai. Si elle pouvait m'être retirée, je retomberais dans mon premier néant.

Après une violente crise de l'âme, chaque homme est destiné à une grande surprise. En revenant après une interruption de travail même assez longue à sa profession, à son emploi, à son métier, à son instrument, à son outil, il découvre que, sans étude, il y a fait des progrès dont il ne peut douter. Car le mécanisme même qui sem-

ble ne pouvoir se passer d'une habitude soutenue lui est devenu incomparablement plus facile. Ses doigts, sa langue se sont déliés. Ses yeux voient ce qu'ils ne voyaient pas; ses oreilles entendent ce qu'elles n'entendaient pas, comme s'il eût agi, travaillé pendant son sommeil. C'est que la vie tout entière a monté d'un degré.

L'esprit a franchi l'intervalle que les sens hébétés ne pouvaient mesurer sans vertige. L'âme a poussé le corps et l'a jeté en avant dans la mêlée. Le moment était venu pour moi d'éprouver tout ce que je viens de dire.

Tant que les études classiques me furent enseignées, elles me parurent une servitude; j'y refusai obstinément mon esprit et ma mémoire. Dès que ces études cessèrent d'être obligées, je me passionnai pour elles; j'entrepris de me donner moi-même l'éducation et l'instruction que j'avais follement rejetées de mes maîtres.

J'ouvris un livre latin qui se trouva sous ma main. C'étaient les *Métamorphoses* d'Ovide. Grande fut ma stupéfaction d'en comprendre couramment plusieurs vers et surtout de les lire avec plaisir. Je renouvelai cette épreuve sur d'autres auteurs, par exemple, sur Pline l'Ancien; je le compris encore. Mon étonnement redoubla. Quelmois auparavant, l'idée ne me fût pas seulement venue de tenter cette épreuve, et certainement elle n'eût pas réussi.

Il me sembla que des entraves s'étaient rompues dans mon esprit. De vives lumières s'étaient allumées; un rideau s'était déchiré, je voyais ce que je n'avais jamais vu. Les mots même que je croyais ignorer, je les devinais. Je ne sais combien de sens nouveaux s'étaient subitement éveillés en moi.

Me voilà embarqué dans la mer de l'antiquité latine, avec la volonté formelle de lire tout ce qu'avaient écrit les

Romains, cherchant toujours si ce monde que je venais de découvrir n'allait pas m'échapper, et en prenant de plus en plus possession avec un plaisir mêlé de surprise. Comme je n'avais jusque-là jamais attaché mon attention aux œuvres de l'antiquité, j'y arrivai neuf, autant que l'enfant qui vient de naître. En même temps, je possédais tous les instruments nécessaires pour la saisir. L'antiquité ne m'apparut pas lentement, progressivement après un long effort, ainsi qu'il arrive par les voies ordinaires; je n'étais usé sur rien. Elle se leva, elle éclata, elle se dévoila tout entière devant moi, en un moment, comme une journée splendide qui n'aurait pas d'aurore.

La bonne fortune (car je n'avais aucun guide) voulut que, dans cette course furieuse, je suivisse néanmoins l'ordre des temps. Et je ne me contentai pas du texte, je lus avec une ardeur presque aussi dévorante les commentaires dans mes belles éditions d'Elzevir, des *Variorum* que je tenais de mon grand-père. Texte et commentaires, tout m'était bon, pourvu que je retrouvasse seulement un parfum, un écho de ce monde antique. Après avoir commencé par les fragments d'Ennius, par Plaute et Térence, Lucrèce, je descendis le torrent jusqu'à Claudien; mais je ne m'arrêtai pas à cette première décadence; j'arrivai d'un bond jusqu'à Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours. Dans cette première faim insatiable, c'est à peine si je faisais un choix; l'aridité des *Questions naturelles* de Sénèque, loin de me rebuter, me ravit. Je me délectai de cette physique fabuleuse par laquelle je corrigeais celle de M. Biot.

Je tombai malade assez sérieusement. Je ne voulus pas perdre une heure; un de mes camarades me lisait à mon chevet les plus beaux livres de l'*Énéide!* Ah! qu'il eût été doux de mourir au milieu des premiers enchantements

des plaintes de Didon! Qui m'assure d'ailleurs que dans cette fureur d'antiquité, il n'y a avait pas au fond l'image de ma belle Romaine?

Le bon abbé Rousseau nourrissait innocemment cette fièvre! Toute sa bibliothèque y passa bientôt. Je ne voulais pas qu'une seule ligne de l'Antiquité romaine m'échappât, et je crois en effet que j'y réussis. Pour lui, avec sa mansuétude ordinaire, il se contentait de dire quand mon père l'interrogeait sur moi : « Je ne sais en vérité où peuvent le mener ces immenses lectures! » Après quoi il me prêtait ses éditions les meilleures, ses textes les plus complets, ce qu'il ne faisait pour personne; puis il recommençait doucement à branler la tête et à soupirer.

Cette première curiosité aveugle un peu assouvie, je revins sur mes pas; je recommençai ce long voyage. Pour me conduire, je n'avais ni conseiller ni maître; mais je trouvai bien mieux que cela dans les incomparables monuments des Elzévirs que j'avais rapportés de la bibliothèque de Certines. Je trouvai là rassemblés les commentaires des Casaubon, des Scaliger, des Cujas, des Sigonius, des Érasme, des Juste-Lipse. Si j'avais dû aller chercher moi-même ces savants hommes, je me serais découragé avant de les avoir découverts. En les voyant réunis, je n'eus qu'à m'abandonner à eux; et sans que je m'en aperçusse, ils me conduisirent sur le chemin de la haute philologie, où je n'aurais plus eu besoin que de persévérance pour glaner moi aussi peut-être quelques épis après leur moisson.

Cette grave compagnie ne me fut pas inutile. J'appris de ces maîtres, chemin faisant, à ne laisser passer aucun mot sans le peser, l'examiner de près, sans chercher son histoire dans celle des mœurs, des usages, des

opinions, des lois. Ce fut pour moi la première révélation de l'histoire, que j'aperçus non dans les faits, qui me touchaient alors faiblement, mais dans les révolutions intimes de la langue.

En même temps je fis un choix entre les auteurs qui me semblaient d'abord tous également divins. Je n'osais m'avouer que les poëtes romains me laissaient un peu froid. Quand il fallut en convenir, c'est moi que j'accusai, non pas eux. Enfin je me décidai, et ce fut pour Tacite. J'en fis mon bréviaire, mon compagnon, mon homme. Je ne m'en séparai plus ni jour ni nuit.

Qu'est-ce qui faisait de Tacite un livre unique, incomparable pour moi? Ce n'était pas seulement ce qu'on a coutume d'y chercher, le secret de l'âme d'un tyran. Je découvris en lui quelque chose qui me regardait et me touchait de plus près : le récit de ce que j'avais vu moi-même, des catastrophes, des chutes d'empire ; des empereurs fugitifs, renversés, relevés, rejetés en quelques mois ; des aigles prises et quittées, des révolutions de soldats qui me remettaient en mémoire la cocarde que j'avais donnée au bataillon de 1815. Les Cent Jours reparaissaient dans les vies rapides de Galba, d'Othon ; surtout je retrouvais l'avant-garde des barbares que j'avais vus au bivac. Je les reconnaissais dans les mœurs des Germains, dans les guerres lointaines de Varus, de Germanicus.

Ces langues inconnues, vandales qui avaient résonné à mes oreilles, ce tumulte d'armées, ces flots intarissables d'hommes blonds qui avaient passé sous nos fenêtres, j'avais la prétention de les retrouver presque les mêmes dans les descriptions de mon Tacite. Les Hérules, les Chérusques avaient défilé devant moi, et voilà que je les revoyais passer. Bientôt j'allai plus loin que l'historien. Par delà son horizon je découvrais la forêt de lances des

Cosaques; je reconnaissais en vedettes perdues les petits chevaux des Huns pour les avoir vu mener à l'abreuvoir.

Ainsi les grandes invasions de 1814 et de 1815 avaient laissé dans ma mémoire un fond d'impressions, d'images à travers lesquelles j'entrevoyais toutes choses. L'écroulement d'un monde avait été ma première éducation. Je m'intéressais dans le passé à tout ce qui pouvait me présenter quelque ressemblance avec ces immenses bouleversements d'hommes qui avaient d'abord frappé mes yeux. Grâce à cette analogie, l'histoire que je ne pouvais souffrir devenait une chose vivante, de morte qu'elle était auparavant. Le passé était à bien des égards le présent qui m'agitait encore.

Quand je lus dans Sidoine Apollinaire que les barbares de son temps enduisaient de beurre leurs moustaches, ce petit détail replaça vivement sous mes yeux ce que j'avais vu cent fois de nos garnisaires allemands, croates, russes; et il me semble que si mes contemporains faisaient un retour sur eux-mêmes, ils avoueraient que le sens historique des grandes masses humaines, caractère de notre époque, a été éveillé, suscité en eux par la même cause, par le même spectacle du débordement des peuples hors de leur ancien lit.

Voilà du moins pourquoi j'associai si vite, par un rapprochement autrement inexplicable, à ma passion pour Tacite, mon engouement pour Grégoire de Tours; il n'avait pu m'échapper dans la pauvre bibliothèque de Certines qui se composait de quelques volumes.

Avec lui l'invasion était non plus seulement une menace éloignée, mais un événement accompli. De tous côtés faisaient halte, en masses profondes, ces mêmes hôtes étrangers que j'avais connus dans la maison paternelle.

Moi aussi j'avais vu la *fabrique des nations* enfanter peuples sur peuples pour nous engloutir. Moi aussi j'avais entendu en 1814 et 1815 retentir le marteau d'Attila sur nos campagnes. J'avais vu, revu les Goths, les Visigoths; hier encore ils arrivaient la tête ombragée de rameaux verts, comme les forêts qui marchent dans le songe de Macbeth. Pouvais-je oublier leurs chansons de guerre? N'osèrent-ils pas mettre le feu à l'un de nos pavillons de Certines, qui en porta toujours la cicatrice? J'avais conversé avec les hommes chevelus de Mérovée, de Clodion, de Chilpéric, de Gontran; et, ce qui ajoutait à l'illusion, je retrouvais, dans le latin de Grégoire de Tours, le latin barbare dont je m'étais servi avec eux.

Tout cela fit que j'entrepris dès lors sur Grégoire de Tours un travail à l'exemple de mes grands commentateurs, et je possède encore cette ébauche. J'étais là sur le chemin des travaux modernes. Pendant plusieurs années je m'y obstinai, ainsi qu'à l'étude des barbares, jusqu'à ce que je me visse tout à coup devancé de 1822 à 1824 par les beaux travaux qui ont commencé la renommée de M. Guizot et d'Augustin Thierry. Dès leur début je jugeai que la place était prise et bien prise; je dus me chercher une autre voie. Je n'aurais pas même parlé de cette première tentative si l'on n'y voyait, ce me semble, comment sans auxiliaires, sans l'impulsion de personne, dans le fond d'une province, le sentiment historique des époques primitives s'éveillait naturellement, spontanément dans un esprit novice, par le souvenir de la barbarie où nous avions tous été enveloppés; nous en sortions à peine.

VI

Combien cette antiquité, aperçue ainsi dans la solitude, me fut salutaire ! Elle devenait peu à peu pour moi comme une religion ! Je goûtais dans toute sa sérénité la félicité des âmes élyséennes ; car, n'ayant point d'application à faire de ces premiers travaux, j'étais récompensé de mon désintéressement par la conversation avec les anciens, par-dessus les temps. O premier regard d'un adolescent sur le monde des esprits ! que vous l'emportez sur la première vision de l'univers ! Je sentais la paix des choses mortes. Cette paix, bien mieux que l'haleine du Rhône, me rafraîchissait le cœur.

Le sort m'a été propice en me donnant pour première base le génie latin. Sans cela, mon chaos eût été plus lent encore à s'organiser. C'était peut-être l'esprit qui m'était naturellement le plus opposé. Mais il me fournit un lest puissant qui m'empêcha d'errer à tous les vents de la fantaisie, comme je n'y étais que trop enclin. Si j'eusse commencé, ainsi que je l'aurais dû, par les Grecs, je me serais, je crois, brûlé à cette vive flamme éthérée. Il me fallait un peu de glace pour amortir ma première fièvre.

Un tempérament d'un autre genre était celui que je trouvais à l'église. Nous allions chaque jour à la messe. Je portais avec moi une grande Bible latine et je la lisais pendant l'office. Il eût suffi d'un simple signe d'un de nos

directeurs pour mettre fin à ces *à parte* dans lesquels je m'absorbais au point de ne plus suivre les cérémonies. Or, cet in-folio très-apparent ne pouvait échapper aux yeux de personne. J'eus la liberté d'achever ma Bible, de la recommencer jusqu'à la dernière ligne. Après quoi je la remplaçai par les *Confessions de saint Augustin*, par l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui m'alla droit au cœur, tant je m'appliquai comme ma propre histoire tous les élans du solitaire vers sa cellule. A ces œuvres ascétiques je finis par mêler les *Méditations* et les *Sermons* de M. Necker, que ma mère, à mon départ, avait cachés dans mon bagage.

Les offices ainsi remplis finissaient à mon gré toujours trop tôt. Je n'en sentais le poids que lorsque mon tour venait de servir la messe ; car je ne pouvais plus ni lire, ni penser, ni rêver. La crainte de sonner à contre-temps ou de troubler la sainteté du moment et du lieu m'absorbait entièrement.

Cette perpétuelle lecture de la Bible dans l'église aurait dû, ce semble, ranimer mon ancienne ferveur. On le croyait peut-être. Les cérémonies auxquelles j'assistais eussent pu servir de commentaires pour me ramener à la foi. Je ne fis rien pour la chercher, ni pour la fuir. Elle ne revint pas ; je n'en fus ni affligé, ni glorieux. Non que je restasse insensible aux beautés du culte. Mais ces beautés mêmes produisirent sur moi un effet opposé à celui qu'on aurait pu attendre. Ayant toujours sous les yeux le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, je regardais les cérémonies avec curiosité, pour voir quel rapport elles avaient avec ce texte. C'étaient pour moi comme des notes vivantes en regard des saints livres. Je m'accoutumais ainsi à mon insu à voir toutes les pompes et les mystères du culte par le côté historique. Je ne

dogmatisais pas; je ne niais pas. Je m'expliquais chaque chose ; j'étais souvent attendri, jamais ébranlé.

Une fois le sentiment de l'histoire éveillé dans mon esprit, aucun des éblouissements du culte ne put m'atteindre. Je n'eus plus une heure, un instant d'incertitude. Pendant que j'étais plongé dans mes lectures bibliques, j'entendais avec stupéfaction la prose monacale de l'Eglise. J'avais, tout ensemble, le sentiment de l'antiquité orientale, et celui d'un chant du moyen âge.

Je comprenais la dissonance de ces temps; j'admirais comme elle était adoucie, au point de se changer en accord par l'harmonie des siècles. Dans cette surprise de l'âme, il n'y avait nul retour à la foi. Dieu merci, je ne m'en fis point accroire sur ce sujet, non plus que sur aucun autre.

VII

Ce collége, était-ce donc l'abbaye de Thélèmes? chacun y faisait-il ce qui lui plaisait? Tant s'en faut. J'ai dit que l'ordre y était extrême, la règle inflexible, excepté pour moi seul. Encore avais-je mes heures d'assujettissement. Mon étude nominale était la philosophie. On suivait celle des séminaires, connue sous le nom de *Philosophie de Lyon*. C'est un traité en latin, où sont réfutées toutes les idées des penseurs modernes.

Notre maître, abbé disert du dix-huitième siècle, aimable, élégant, chantant bien, prêchant mal, eût été tenté, je crois, de sortir de cette voie. Mais aucune pensée phi-

losophique n'avait alors percé en France. Je me trouvai rejeté soudainement en pleine aridité de l'Empire, avec la nécessité de ne parler que latin. Belle et dernière occasion de faire montre de mon patois croate, hongrois, slavon! Je ne m'en avisai pas. Au milieu de ce jargon dans lequel le maître était plus embarrassé que l'élève, quelle pensée pouvait surgir! Trop heureux quand on avait pu arriver à bon port d'une phrase commencée sur Condillac, *ornatissimo et amplissimo viro!* Maître et auditoire reprenaient alors péniblement haleine; et nul ne se sentait impatient de la récidive. Ces heures étaient donc à peu près vides; si les autres eussent ressemblé à celle-là, je n'aurais rien à en dire.

Mais la philosophie se trouva pour moi dans les mathématiques. C'est à elles que mon père me destinait. Je devais m'y donner tout entier. Si j'eusse cherché mon maître entre mille, je n'eusse pu choisir mieux, non pour son extérieur, qui était celui de l'astronome tombé au fond du puits, mais pour sa candeur, pour son ingénuité et aussi pour sa science, qui était profonde.

M. Chachuat (je veux garder le souvenir de cet homme qui me fit tant de bien) était de Cluny; il avait conservé le costume de l'autre siècle : habit à rabat, long jabot, culotte courte, cheveux en cadenettes qu'il fut le dernier homme de France à quitter; petit chapeau de merveilleux qu'il avait oublié de changer depuis le Directoire; avec cela, d'épais cheveux tombant sur le front, des sourcils hauts, arqués en hyperbole, de beaux grands yeux noirs toujours ouverts sur l'infini et qui semblaient composer toute sa figure; distrait comme Ménalque et plus que Ménalque. Mais cette distraction venait de la contemplation perpétuelle des vérités les plus sublimes. Il y avait chez lui de l'enfant et du Keppler, au moins par

l'enthousiasme délirant pour les formules qui règlent l'univers. M. Chachuat avait deux grandes passions, l'une pour le calcul intégral, l'autre pour les contes de fées. Il trouvait dans les infiniment petites créatures des contes de Perrault je ne sais quel rapport avec les quantités infinitésimales; quel qu'il fût, ce rapport me convenait d'avance; je ne devais pas chicaner sur ce point. D'ailleurs toujours sur le trépied, il étouffait dans les mathématiques élémentaires; il brûlait d'exhaler quelque part cette ménade mathématique, cette Muse-Uranie qui l'inspirait au point de le faire bredouiller en parlant. Il me trouva. Son enthousiasme me gagna pour ce que j'ignorais complétement; dès le premier mot, je lui donnai l'occasion de me confier cette flamme vraiment sacrée qu'il n'osait montrer à personne; ce qu'on en apercevait malgré lui ne donnait déjà que trop de prise à la malice des écoliers.

J'avais, entre mille autres, un préjugé qui m'était commun avec la plupart des hommes. A force d'entendre répéter que les mathématiques tarissent l'imagination, j'avais fini par le croire. Voyant déjà mon fonds si faible, me défiant à outrance de mes forces, je ne craignais rien tant que de les appauvrir encore. Je l'avouai à mon maître dès la première heure; je lui marquai toute ma répugnance à m'engager dans une science qui devait étouffer les voix confuses que je sentais s'éveiller.

Cet aveu fit bondir M. Chachuat. Il me démontra que les hautes mathématiques ont leur imagination ample et même démesurée; pour le prouver, il eût pu citer son propre exemple; il ajouta que pour résoudre telle équation qu'il me cita, il fallait une inspiration aussi spontanée que pour composer une olympique de Pindare. J'en restai persuadé. Il fit mieux que de m'enseigner les ma-

thématiques, il me les fit aimer. C'est en effet la seule étude dans laquelle j'aie profité sous un maître.

Pour la première fois je me donnai à un guide; ce travail entrepris avec tant de répugnance fut celui qui m'a laissé les meilleures traces, les plus utiles. Rien de ce qui pouvait parler à la fantaisie ne fut oublié. Les cent bœufs sacrifiés par Pythagore jouèrent naturellement un grand rôle dans notre géométrie. Pour m'attirer plus loin, mon maître me montrait en perspective, dès les premiers pas, les cimes les plus hautes du calcul différentiel. Alléché par cet appât, entraîné vers ces grands inconnus, je marchais sans fatigue, à peu près comme un enfant que l'on trouve égaré dans les Alpes. On lui montre les cimes blanches de la Jungfrau; il croit déjà y toucher de la main, et il ne fait pas attention aux cailloux de la route. Moi aussi, du fond de mon ignorance, je montais, je m'élevais peu à peu; les yeux attachés sur ces sublimes hauteurs, je ne sentais en rien l'aspérité des choses. Je crois que par cette méthode qui semblait faite pour moi, mon maître m'eût conduit où il eût voulu; il m'eût fait entrer dans le sanctuaire, sans fatigue, sans effort, tant son enthousiasme me portait aisément vers les régions éthérées où il habitait jour et nuit.

Le moment arriva néanmoins où je dus me séparer de lui pour entrer dans les mathématiques spéciales. De ses mains naïves, je passai entre les mains de M. Clerc : visage austère, buste de philosophe grec, le front large et sillonné, tout chez lui marquait la règle, la correction, la méthode rigoureuse. M. Clerc était un des meilleurs professeurs et des plus savants hommes de France; il était de l'école des Laplace et des Lagrange. Je restai deux ans sous sa sévère discipline. Il ne s'agissait plus de la partie légendaire de la science. C'était le nerf des choses, sans

nulle complaisance pour la fantaisie de qui que ce fût. Malheur à celui qui restait attardé en chemin! Celui-là perdait le fil du labyrinthe et ne le retrouvait plus. Je ne me perdis pas, car j'ose dire que je sentais la sublimité, la poésie inexprimable des mathématiques; les ailes du bon M. Chachuat me soutenaient encore de loin à loin.

L'étrangeté de cette science m'étonnait; rien ne m'y avait préparé dans ma vie. Tout était également nouveau, inattendu, comme si j'eusse respiré sur une autre planète perdue aux confins de l'univers. Et je n'étais pas assez fantasque pour ne pas jouir de ces vérités inébranlables, les mêmes partout, les seules qui m'eussent donné jusque-là le sentiment de la certitude. C'étaient à mes yeux comme des colonnes d'émeraude, fixes, immuables, qui se dressaient tout à coup au milieu du chaos de mon intelligence en ferment. Je m'appuyais avec sécurité sur ces colonnes; le monde se raffermissait à mes yeux, et j'osais m'engager plus avant.

J'aimais comme un Pythagoricien la pureté incorruptible de la géométrie. M. Clerc, intraitable sur les figures que nous devions tracer comme au burin, faisait de cette incorruptibilité un devoir. La langue de l'algèbre, mystérieuse et lumineuse, me saisissait. Ce que j'admirais surtout dans cet idiome, c'est qu'il ne consent à exprimer, à articuler que des vérités générales, universelles, et qu'il dédaigne les vérités particulières. Je lui attribuais en cela une fierté que je refusais aux idiomes humains; à ce point de vue, l'algèbre me semblait la langue du Dieu de l'esprit.

Je comprenais assez bien aussi le genre de style propre à l'algèbre; j'étais frappé de l'art avec lequel les mathématiciens éloignent, rejettent, éliminent peu à peu tout ce qui est inutile pour arriver à exprimer l'absolu, avec

le plus petit nombre possible de termes, tout en conservant dans l'arrangement de ces termes un choix, un parallélisme, une symétrie qui semble être l'élégance et la beauté visible d'une idée éternelle.

Cela me donnait l'idée d'un certain style bref, serré, radieux, et commençait à me corriger des longues phrases traînantes des *Mémoires d'un homme de qualité*, que je lisais vers ce même temps, par la même occasion.

Si l'algèbre m'avait frappé, je fus ébloui par l'application de l'algèbre à la géométrie. Les *sections coniques* me jetèrent dans un véritable ébahissement, bien plus que les *Mille et une Nuits*. Les propriétés surprenantes de ces courbes me confondaient. J'avançais de prodige en prodige ; quelques bribes que j'avais aperçues de Malebranche et même de Spinosa dans notre *Philosophia Lugdunensis*, venant à mon secours, il me semblait qu'au milieu de ces courbes sublimes je touchais à l'atelier de la Création. Tant que je comprenais, j'habitais, moi, pauvre étincelle, au foyer de Dieu même. L'idée, la possibilité d'exprimer une ligne, une courbe par des termes algébriques, par une équation, me parut aussi belle que l'*Iliade*. Quand je vis cette équation fonctionner et se résoudre, pour ainsi dire, toute seule, entre mes mains, et éclater en une infinité de vérités toutes également indubitables, également éternelles, également resplendissantes, je crus avoir en ma possession le talisman qui m'ouvrait la porte de tous les mystères.

Ainsi les mathématiques me donnaient le goût de la lumière ; elles furent longtemps ma seule école de rhétorique. Dès ce moment j'aspirai, du fond de ma nuit, à la clarté, et n'ai plus cessé d'y aspirer, même dans les premiers temps où trop de tendances opposées et le bruit intérieur de mes jeunes années me laissaient en proie à une

confusion qui me désespérait, car je voyais le chaos et ne pouvais en sortir.

Je dois aussi en partie aux mathématiques mon aversion pour les paradoxes, et il est de fait que je ne m'en suis jamais permis un seul, tout en sachant parfaitement qu'ils sont le moyen le plus sûr, le plus facile de se faire écouter d'une société usée ou corrompue.

Tant qu'il fallut avancer, gagner du pays, la curiosité me soutint dans ces sublimes études. Plus tard, lorsqu'il fallut revenir sur ses pas, quand la science ne fut plus le but, mais l'examen, je me sentis refroidi. Je tombai des nues sur la terre; d'autres idées aussi m'envahirent.

Le jour passait dans ces travaux. La nuit, pour m'en délasser, j'allumais une petite lampe sourde; quand tout le monde dormait autour de moi, et que j'étais bien sûr qu'aucun rayon de ma lampe ne pouvait me trahir, je revenais aux poëtes. Sans sortir de mon lit, je me donnai, dans le repos de ces nuits, l'italien qui me parut d'abord un jeu, mais que j'appris bien, avec méthode. Dans le profond silence de minuit à quatre heures du matin, je lus pour la première fois, dans l'original, Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse; j'entrevis Machiavel. Il m'est toujours resté depuis, en relisant ces grands hommes, l'impression matinale de ces moments pris au sommeil. La solennité des heures qui sonnaient aux horloges de la ville m'est restée présente. Quelquefois, vaincu par le sommeil, je me rendormais en balbutiant ces vers, qui brillaient à mes yeux comme la pourpre; ils faisaient pâlir mes Latins. Dès lors j'aimai l'Italie; je me jurai de ne pas mourir sans la voir, et n'ai plus cessé de m'occuper d'elle. Ces heures nocturnes sont des plus douces de ma vie. Soit complaisance de mon bon génie, l'abbé Rousseau, soit oubli, je ne fus jamais surpris et ne fus

interrompu qu'une fois, vers minuit, par un cri lugubre : Au feu ! Toute la maison se trouva bientôt sur pied. Mais j'avais soufflé ma lampe ; mes grands Italiens dormaient en sûreté sous mon chevet.

VIII

Où, comment, par quel moyen trouvais-je avec tout cela le temps de produire un déluge intarissable de vers de toute nuance ? J'en couvrais mes papiers, mes lettres, mes livres ; quand le papier me manquait, je les laissais déborder jusqu'à la marge de mes sections coniques et de mes équations, à l'extrême mécontentement, à l'indicible aversion de M. Clerc. Il éclata plusieurs fois, et toujours vivement.

Quel était le sujet inépuisable de ces compositions ? Je n'ai guère besoin de le dire.

Ce n'était pourtant pas des vers d'amour dans l'acception ordinaire de ce mot ; mais des cris, des accents de douleur, une lutte ardente contre mes sentiments à mesure qu'ils renaissaient, la volonté de les extirper, l'indignation d'un combat à outrance si long, si opiniâtre, des chants de victoire, puis des aveux de rechute ; et alors quelles imprécations contre moi-même, quelquefois aussi contre la personne dont le souvenir obstiné me poursuivait, quoiqu'elle fût très-innocente de ce tumulte intérieur ! Il est certain que ces premiers vers m'aidèrent beaucoup à me vaincre. Ma peine devenait supportable, quand je l'avais exprimée bien ou mal. J'apprenais ainsi

qu'une pensée cuisante que l'on a enfermée dans un mètre se transforme en une certaine douceur. Au reste, ces vers disaient mal ce que je voulais dire ; j'étais esclave dans ces rhythmes que je ne dominais pas ; nouvelle source de mécontentement.

A mesure que je composais cette quantité innombrable de vers, j'avais le bon sens de les brûler, non pas cependant sans les avoir communiqués à mon Aristarque, ma mère. Ses critiques n'étaient ni aveugles ni décourageantes ; elles ne devenaient railleuses que lorsque je tombais dans une mélancolie trop noire ou dans l'imitation de mes Latins, ce qui était presque inévitable. Alors elle était sans pitié : « Je vois avec plaisir, m'écrivait-elle, que « malgré ta furieuse passion tu ne dédaignes pas trop, « chemin faisant, de faire main basse sur Properce et sur « Tibulle, et cela me rassure pleinement sur ton compte. »

Cette raillerie que je sentais méritée me perçait ; je me redressais sous l'aiguillon, cela aussi m'aidait à m'aguerrir. J'avais d'ailleurs un autre grand sujet de poëme ; c'est celui qu'après quarante ans j'ai repris en prose dans ces pages. J'avais entrepris une chronique en vers de mes *Souvenirs d'enfance*. Je conduisis au terme cet ouvrage assurément plus bienfaisant pour moi que mes élégies *grecques* ou *romaines*. La nature me poussa à me rattacher à ces souvenirs, au moment où j'en avais le plus besoin ;

Pour être encore heureux, soyons encore enfants !

Tant je me sentais déjà séparé de l'enfance et même de l'adolescence ! Je m'attachais à ce rivage, à mesure qu'il s'éloignait. Je m'avançais avec inquiétude vers l'avenir inconnu ; j'aurais voulu dès lors fixer mon cœur, mon

imagination dans les jours déjà irréparablement écoulés. Je me sentais oppressé de ce grand soleil qui éclate avec la jeunesse; je cherchais à me replonger dans l'aube et la première rosée des premiers jours. Ce que j'avais éprouvé de la vie me remplissait d'effroi; je me retournais en arrière vers des temps sans mémoire.

IX

Plongé dans ces rêves, il eût été facile à mes camarades de me troubler, de me persécuter même, comme il arrive ordinairement. Je le craignais, et j'eus grand tort. Quoique je me fusse fait une existence très à part, nul d'entre eux ne tâcha seulement de la déranger. C'est ce qui m'attache si fortement aujourd'hui à leur souvenir. Dans un si grand nombre de jeunes gens déjà tout formés, il n'en est pas un seul dont le nom ne me rappelle quelque qualité aimable, sérieuse ou éclatante. Pour voisin de table, j'avais à droite mon compatriote de Bourg, Jayr, qui devait être l'un des derniers ministres de la monarchie de Louis-Philippe; pour vis-à-vis, le docteur Trousseau, qui ne l'était encore qu'en herbe, mais dont l'esprit était déjà presque mûr.

Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah! le bon compagnon! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie! Les beaux cheveux noirs bouclés! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres! Les murs doivent s'en souvenir. Quelle joyeuse, gracieuse ignorance de soi-même! Il jouait alors aux billes; il jouait

surtout de la harpe, et bien mieux que le roi David. Aussi faisions-nous de saints concerts dans l'église à l'élévation et au salut, Janin jouant de l'instrument du prophète, moi du violon; son maître, M. Bédard, de la basse; un autre, de l'alto. Notre maître de philosophie chantait des alléluia d'une voix claire et vibrante. Ces concerts de séraphins nous donnaient, le jour où ils avaient lieu, de grands priviléges, tels que celui de manger à une table d'honneur, en compagnie de messieurs les chantres.

Parmi tant d'amis, j'en avais deux principaux que la mort m'a ôtés. Le premier, Eugène Brun, avait devancé toute l'école romantique par son amour du bizarre, du fantasque. Son histoire est celle de beaucoup d'hommes de notre génération. Eugène Brun s'était vieilli volontairement par la lecture assidue, continuelle d'un seul auteur, J. J. Rousseau; encore, dans cet auteur, ne goûtait-il qu'un seul ouvrage et le pire : les *Dialogues*, où s'exhale la bile, la mélancolie maladive de l'auteur d'Émile. A quinze ans, mon ami Brun avait toute la sensibilité amère, toute la misanthropie incurable de J. J. Rousseau à soixante. Et ce qui y mettait le comble, c'était la langueur, la douceur angélique dont il recouvrait ses jugements atrabilaires. Outre son originalité qui était véritable, cette seconde originalité acquise était devenue une maladie réelle; elle m'inspirait autant d'étonnement que de pitié. Car j'étais tout le contraire, prêt à me passionner pour tout ce que je voyais, autant que lui à tout critiquer dans les œuvres, non-seulement des hommes, mais du Créateur.

J'éprouvai cruellement cette misantrophie dans un petit voyage à pied que nous fîmes ensemble, au sortir de notre coquille, pour visiter les Alpes. A peine fûmes-nous

au pied de ces géants, et eûmes-nous aperçu leurs cimes, sa verve s'échauffa contre l'univers. Le ciel, la terre, l'eau, les rochers, tout était misérable. Quoi! étaient-ce là les Alpes! Quelle pitié, bon Dieu! Autant vaudraient des taupinières!

Disant cela, il corrigeait dans sa tête la forme des lieux, il rasait le mont Blanc, il ébréchait la Faucille, il extirpait la Dent de Jaman, il donnait en passant un coup d'épaule au pays de Gex qu'il noyait dans le lac de Genève. Bref, il ne laissait pas pierre sur pierre de tout l'édifice du Jura et des Alpes, tant de Suisse que de Savoie. Je l'écoutais ébahi, d'autant plus qu'il parlait bien, avec conviction, et je l'aimais sincèrement.

Nous passâmes à Ferney. Je courus au château de Voltaire, qui n'était qu'à une centaine de pas. Mon méprisant ami ne daigna pas se déranger. Il s'assit en m'attendant sur un tas de pierre et tourna le dos pour ne pas voir la demeure du contradicteur de Rousseau. Il se réservait exclusivement pour la maisonnette de Jean-Jacques, que nous visitâmes en effet le lendemain; encore en critiqua-t-il amèrement l'enseigne, l'ameublement, la distribution, qui ne répondaient nullement à l'idée qu'il s'en était faite. Mon premier ravissement des choses ne fut pas entamé par ce terrible compagnon; mais je pensai qu'un juge si intraitable m'était envoyé du ciel comme un excellent conseiller inaccessible à toute complaisance. Aussi fut-il le seul auquel je confiai le secret de mes œuvres littéraires. Il les lut; il les traita comme il avait fait les Alpes, c'est-à-dire qu'il les mit en poudre. Et pouvais-je m'en plaindre? Aussi restâmes-nous jusqu'à la fin les meilleurs amis du monde.

S'il eût vécu, il eût certainement fait parler de lui.

Le second de mes amis, Gelin, était un sage. Des che-

veux blonds, de grands yeux épanouis, parlaient tout d'abord pour lui, car il était de son naturel fort taciturne. Quelle âme droite, forte, tempérée! Si je ne l'avais connu, je n'aurais pu croire qu'une si grande égalité d'âme, un si parfait équilibre fussent possibles dans un âge si tendre!

Toutes mes agitations se passaient sous ses yeux, et il n'en vit jamais rien, tant elles lui étaient alors étrangères. Il devint officier, et fut dans les guerres d'Algérie ce qu'il avait été au collége. Calme, imperturbable, il y avait peut-être en lui l'étoffe d'un Catinat. Malheureusement, des injustices le dégoûtèrent; il quitta le service et mourut peu de temps après, comme il avait vécu, avec placidité, en prenant un bain de pied dans un ruisseau.

X

Le jour vint de l'examen pour l'École polytechnique. Je savais combien il était important pour mes parents que je ne me tirasse pas trop mal de cette épreuve; cette pensée suffisait pour me troubler. Que serais-je devenu si j'avais su que mon père se trouvait dans la salle? Par bonheur, je l'ignorais. L'examinateur était M. Raynaud, dont je connaissais les ouvrages. J'aurais pu répondre certainement mieux que je ne fis. L'honneur resta sauf, mais ce fut tout. Je fus jugé admissible et mon sort demeura incertain. Mon père eut la générosité de se montrer satisfait de ce résultat, *vu mon âge*. Comme en effet j'étais dans ma dix-septième année, il

n'y avait pas trop à se désespérer, si cette première épreuve n'avait pas été plus décisive. Il me restait trois ans encore pour la recommencer.

Rassuré de ce côté-là, choyé même, je dis adieu au collége pour n'y plus rentrer. Dans ma première extase de liberté, je voulus arriver à pied à Certines. Un brouillard épais empêchait de voir à deux pas de distance; je m'égarai. Je portais au bout d'un bâton deux objets dont je n'avais pas voulu me séparer, mon violon et ma Bible latine in-quarto. A chaque instant j'étais arrêté par quelque tronc d'arbre qui se dressait devant moi. Tout à coup un coin de mur se dessine dans le brouillard, c'était une des fermes voisines de la maison. J'y touchais au moment que je m'en jugeais éloigné à plusieurs lieues. Ce moment de surprise, où tous les objets m'apparurent, est un des plus délicieux dont je me souvienne. J'entourai de mes bras les vieux arbres qui me reconnaissaient, tout changé que j'étais. De là je tirai cet augure, qu'égaré dans le monde intellectuel où je ne faisais qu'entrer, la confusion dans laquelle j'étais plongé aurait un terme; la brume immense se dissiperait, j'apercevrais enfin le jour, vers lequel j'aspirais du fond de mes ténèbres.

Quel retour! quel revoir! Il y en avait eu auparavant d'aussi charmants; celui-ci fut le dernier de ce genre. Aucune ombre ne s'y mêlait, aucun souci de mon avenir; j'étais encore sous les ailes maternelles; l'instant où je passais de l'adolescence à la jeunesse était regardé comme une dernière trêve qui nous était donnée. Nous sentions que cet instant serait rapide, qu'il ne reviendrait pas. Nous résolûmes d'en jouir sans appréhension ni trouble d'aucune sorte.

Les premières heures se passèrent à nous étonner les

uns des autres. Combien j'étais surpris de retrouver dans ma sœur, au lieu de l'enfant que j'avais laissée, une grande, svelte, et pourquoi ne le dirais-je pas, une charmante jeune fille! De son côté, combien n'était-elle pas stupéfaite des changements qui s'étaient faits en moi, dans mon visage, dans ma voix, dans mon air! Et nous avions l'un pour l'autre la prétention que tous ces changements se fussent accomplis à notre avantage. Nous nous regardions des matinées entières pour nous reconnaître, pour nous retrouver, pour nous découvrir de nouvelles perfections. Nous lûmes ensemble Goldsmith, Walter Scott, Byron, Cooper, qui nous étaient nouveaux à tous deux. Je ne voyais pas entrer en scène une seule des jeunes héroïnes des lacs d'Écosse, sans interrompre et sans m'écrier : « Oh! pour celle-là, c'est toi! » De son côté, ma sœur ne voyait pas dans ces mêmes livres un intéressant corsaire, un beau pirate, un aimable braconnier, un noble banni, chef de clan, sans déclarer que je lui ressemblais trait pour trait. Je me défendais, elle insistait. Nous prenions ma mère pour arbitre. Ma mère laissait à son tour le vase de fleurs qu'elle dessinait. Elle jugeait en dernier ressort et presque toujours favorablement, nous mettant l'un et l'autre fort au-dessus de nos héros et de nos héroïnes, sûr moyen d'accorder le différend.

Ainsi se passaient dans l'union la plus parfaite qui fût au monde ces derniers jours de paix, de quiétude qui ne devaient plus revenir. On m'interrogea sur mon ancienne passion; je déclarai fièrement que je l'avais vaincue. J'y avais réussi par de constants efforts contre moi-même. Cette victoire remportée obscurément me donnait quelque assurance; sans vouloir me mettre à de trop rudes épreuves, on consentit à me croire. Moi-même je ne

m'exposai pas à revoir celle que je craignais encore, et ne l'ai revue de ma vie.

De ce moment, il fut convenu entre ma sœur et moi que, tout bien considéré, nous étions seuls faits l'un pour l'autre; nous passerions nos jours ensemble; tout autre attachement trop vif serait, après cette parole donnée, une véritable infidélité; l'amitié était cent fois meilleure que l'amour, je venais d'en faire l'épreuve. Nous devînmes dès lors inséparables; nous goûtâmes tout ce que l'amitié la plus parfaite peut créer de joie ineffable entre un frère et une sœur, l'un entrant dans l'adolescence, l'autre prêt à en sortir.

Ma sœur eût très-mal accueilli mes compositions, à cause du sujet qu'elle désapprouvait hautement. Je me gardai de les lui montrer, et en vérité nous avions bien mieux à faire! Nous gravions l'un pour l'autre des devises éternelles sur l'écorce des arbres. Les siennes étaient presque toujours sensées, charmantes, par exemple celle-ci qu'elle grava sur un jeune platane :

puissé-je croître en sagesse, autant que ton feuillage!

Si je prenais un fusil et si j'allais faire la guerre à quelque malheureuse volatile perchée dans le verger ou tapie dans les blés, ma sœur était toujours là, sortant à l'improviste d'une broussaille, d'une verchère ou d'un sillon; et par ses cris, ses gestes, elle faisait déguerpir l'oiseau et lui sauvait la vie longtemps avant que j'eusse pu approcher. Elle me faisait honte de mes sottes tueries; j'y renonçai bientôt.

En revanche, elle était implacable pour les serpents, et nous en rencontrions souvent; il y avait surtout de beaux serpents d'eau qui fuyaient devant nous avec majesté, de-

bout dans les ruisseaux, le corps bleu, flambant, dressé entre les deux rives, la tête à aigrettes, sifflant à travers les fleurs blanches des nénufars. Quand j'avais à la fin abattu le monstre, on ne me marchandait pas l'éloge.

Durant l'ardeur du jour, luttant avec les cigales, nous remplissions nos sombres futaies de nos duos de Grétry :

— Entends-tu gronder le tonnerre?

Pendant ce temps, l'épervier planait sur nous et tout à coup partait d'un vol affairé. Le fléau des batteurs accompagnait nos conversations, nos chants, nos silences de son rhythme précipité qui marquait ces instants rapides. Nous suivions dans l'air la paille légère et nous ne demandions rien de plus.

Se peut-il que ces heures n'aient laissé aucune trace dans ces lieux, que tout soit redevenu silence, que l'herbe ait poussé sur le seuil, sur l'escalier, sur le foyer, comme si des milliers d'années avaient passé sur nous? Pourtant moi je sens bien que je vis encore!

A certains jours, nous faisions de grandes chevauchées dans la montagne du Revermont. Nous allions jusqu'à Neuville et à l'entrée du défilé de Cerdon. Nous nous arrêtions sur les cimes. De là, le paysage nous montrait à la fois ses deux faces opposées (car il en a deux), l'une pleine de doux reflets, de molles haleines, de petites prairies arcadiennes, l'autre, tournée au couchant, pleine d'ombres sinistres, de marécages, de solitudes sauvages, de mystères insondables, perdus dans les déserts des Dombes; et ces deux faces de sérénité et de mélancolie qui alternaient dans ces lieux se disputaient en moi, sans que je pusse les accorder. Au soleil couchant brillaient devant nous, à nos pieds, nos quinze cents étangs comme des

lacs d'or, frangés de pourpre dans les profondeurs noires des forêts de chênes centenaires. Nous nous figurions être dans les solitudes primitives, inhabitées des savanes d'Amérique; nous y allions comme nos héros, en quête d'aventures. Bientôt nous nous retrouvions face à face dans la plaine de la *Crau*[1], avec les ruines du vieux château de Montmort. Le grand spectre de pierre surgissait tout à coup devant nous, pâle au milieu des pâles brumes du soir. Ce manoir aux trois quarts écroulé, l'un des plus anciens du pays, nous regardait de sa mine la plus renfrognée, la plus sournoisement indignée, où se peignaient toutes les menaces, tous les ennuis, toutes les rancunes de dix siècles de silence contre la jeunesse, contre le soleil, contre la vie renaissante.

C'était là plus qu'il n'en fallait pour nous jeter le reste de la soirée en plein moyen âge; et Dieu sait dans quelles rêveries nous nous perdîons l'un et l'autre! Quels paladins, quelles châtelaines de la cour de Savoie! Car les imaginations de tout le monde s'envolaient alors vers le moyen âge; les nôtres s'y précipitaient du même élan.

Quelquefois, rarement, survenait un visiteur, un seul. Bon voisin, complaisant, bien pourvu de poules d'eau, homme de sens, un peu rouillé dans nos maremmes, il n'avait qu'une corde à son souvenir, mais il y revenait sans cesse. Quartier-maître de l'an III, il racontait invariablement, pour la vingtième, pour la centième fois, l'histoire du bataillon de l'Ain, sa formation d'abord, puis son approvisionnement, son équipement, en dernier lieu ses vicissitudes. Mon père, que la distraction gagnait dès le premier point, répliquait à propos par une théorie sur la vis d'Archimède; il en avait tout justement fait con-

[1] On parle comme d'une merveille celtique de la *Crau* de Provence Nous en avons aussi une à Certines.

struire une fort belle pour dessécher les Léchères. Quatre ailes de moulin à vent, qu'il y avait ajoutées de son chef, en faisaient la chose du monde la plus rare et la plus recherchée du pays.

Ces agréables conférences terminaient la journée. Mais depuis longtemps nous avions disparu, ma sœur et moi, sitôt que l'approvisionnement du bataillon s'était trouvé à peu près assuré. C'était entre ma mère et nous le signal convenu.

XI

De mes excursions, je rapportai l'idée d'écrire un petit ouvrage en prose sur nos ruines de Bresse. J'en rapportai surtout l'empreinte ineffaçable des lieux. Chaque jour ils pesaient davantage sur moi. Ils s'y imprimaient avec une puissance qui tenait à leur caractère étrange, extraordinaire.

Le plus bizarre, c'est que je luttai contre la fascination de cette nature pleine de vertige sitôt qu'elle m'apparut, comme j'avais lutté contre les premières visions de mon cœur. Mais que le succès fut différent! Nous avions repris, mon père et moi, l'œuvre désespérante, infernale du desséchement de nos marais. Ils furent plus forts que nous, si bien que nous ne pûmes même les entamer. Physiquement, ils me vainquirent; moralement, ils me vainquirent encore. Moi qui devais tant accorder à l'influence des choses inanimées sur l'homme, je ressentis cette influence autant que créature au monde peut l'éprouver. Elle me

possédait, elle me tyrannisait. Ceci mérite que je m'y arrête un moment.

Ma nourrice souvent cruelle, mon maître, mon précepteur, ç'a été la nature inculte qui nous entourait dans un pays *où les sépultures surpassent les naissances*[1] !

Encore aujourd'hui je me sens le fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit roulées dans la *Crau*, de nos maremmes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais et dont la sérénité est si trompeuse. Pour peu que je descende en moi, ce sont eux que je retrouve.

C'est à eux que je dois l'instinct irréfléchi des choses primitives, et d'un certain monde un peu barbare dans sa nudité première. Si j'avais laissé son cours naturel à cet instinct, je n'aurais pu me détacher de la pensée de l'univers naissant; je me serais perdu dès l'enfance dans la contemplation de la dernière flaque d'eau du déluge.

En récompense, de quelles ombres m'ont enveloppé ces lieux sauvages! Sitôt que je passais la lisière des Dombes et de la *mauvaise* Bresse, j'entrais dans un monde fantasque. Là étaient réalisées, édifiées les visions de la fièvre : de loin à loin la cabane en argile d'un paludier, abandonnée sur une plage; de vieux manoirs déserts sur un îlot, sans hôte, sans pont, sans barque pour y aborder; des églises égarées, seules dans un champ de hautes fougères presque arborescentes. Voilà ce qui restait d'une population disparue, que d'autres populations avaient tenté vainement de remplacer; celles-ci avaient péri à leur tour au même foyer de peste, sans laisser plus de traces. Je n'ai rien vu de semblable, excepté dans quelques-uns des

[1] V. l'*État de siége*.

coins les plus perdus, les plus hagards de la campagne de Rome et des marais Pontins. Car nous aussi, nous avons nos villes englouties, Villars, Saint-Nizier-le-Désert.

Quand je passais dans ces solitudes, un cortége de voix mélancoliques, inarticulées, lamentables, sortait de terre à mon approche et s'attachait à moi! Comme ces voix ont retenti longtemps à mes oreilles! Comme elles ont couvert longtemps le bruit des hommes! Elles me suivaient à la ville, sans vouloir cesser leurs conversations commencées dans les roseaux; il en est resté un écho dans *Ahasvérus*.

Toute ma jeunesse a été embarrassée, enveloppée de cette influence d'une nature primitive qui n'était pas encore domptée, réglée, asservie par l'homme. Elle agissait sur moi en souveraine. Ne sachant à qui se prendre, au fond de nos solitudes, c'est moi qu'elle obsédait de ses plaintes, de ses sanglots, de ses misères, de ses impénétrables, contagieuses désolations. Elle me plongeait dans une atmosphère où les hommes ont peine à vivre, toute pleine d'aspirations sans but, d'espérances sans corps, d'êtres imaginaires qui ne sont plus possibles dans le milieu actuel.

Le mal nourrit le mal; je prenais insensiblement plaisir à ces morsures invisibles, empoisonnées, et ne voulais en guérir qu'à demi. J'étais égaré dans un vague infini tracé autour de moi. Quel long circuit avant de revenir à un point précis, à un objet distinct! Quels efforts pour me régler, quand tout était déréglé autour de moi, quand les choses ne m'offraient que l'image d'un monde où la main de l'homme ne se faisait presque pas sentir! Je méprisais l'art comme un artifice. Tout ce qui n'était pas inculte me semblait apprêté. On m'accusait de vague, de germanisme. Que n'accusait-on aussi les lieux,

les choses, les bruits indistincts, les plages sans bornes, les nuées, filles voilées, vagabondes de nos lacs souterrains? Voilà mes vrais complices. C'était beaucoup d'échapper au vertige.

Ceux qui sont nés dans les villes, qui y ont reçu leur éducation, auront peine à comprendre ce que je viens de dire. Ils ont, dès le commencement, l'avantage de posséder des éléments plus simples, plus humains qui se trouvent tout coordonnés en eux. Ils doivent donc montrer plus de précocité, et dans cette précocité un esprit plus net, plus précis, plus réglé que nous autres enfants des provinces reculées, des landes désertes, qui avons à compter non pas seulement avec l'homme, mais avec la nature. Et quand celle-ci, au lieu d'être tempérée par la culture, est encore dans sa sauvage nudité, dans sa grandeur démesurée, monstrueuse, c'est une difficulté de plus, attachée à l'éducation de nous-mêmes.

Ajoutez-y l'influence maligne de l'air. Il attaquait le principe de vie, mais sourdement, doucement, d'un souffle emmiellé. On respirait le poison, comme le plus suave des parfums.

Les uns souffraient dans leurs corps, d'autres n'étaient atteints que de mélancolie. Je souffrais de ces deux genres de maux, et cent fois plus du second que du premier.

Quand je visitai ces lieux pour la dernière fois, en 1851, presque tous mes compagnons d'âge étaient morts depuis longtemps. J'ai survécu pour raconter leur misère, leur mort prématurée[1].

Cette nature caressante et meurtrière ne me tuait pas comme eux; elle s'en vengeait en m'enchantant et me désespérant à la fois. Pour mes compagnons, c'était la

[1] V. l'*État de siége*.

mort; pour moi, pis que la mort : les angoisses, les affres du cœur, les visions effrénées, les découragements sans cause, la langueur énervante qui suit la vision d'un monde qu'on a cru posséder; le mirage d'un désert feuillu, stagnant, sanglotant, où partout s'élève de terre une vapeur colorée, comme à travers un prisme, des derniers feux du jour. Quand ces brumes automnales, rampantes, nées de terre, surgissaient ainsi que des âmes dolentes, à travers les crevasses du sol, en dépouillant leurs robes à chaque buisson, et montaient lentement vers la lumière, comment ne pas s'élancer vers elles pour les saisir? Et quand à tous ces fantômes se joignaient ceux qui naissaient d'un cœur avide, d'une âme jeune, égarée dans ces maremmes, c'était trop en vérité. Il ne restait qu'à courber la tête et à laisser passer en silence le doux fléau.

Plus tard, ai-je dit, j'ai revu cette nature. Alors elle a été bonne pour moi, mielleuse même. Elle m'a souri. Elle est devenue ma confidente, dès qu'elle a vu que je survivais à ses embrassements homicides.

XII

Ma paix était troublée surtout quand j'écoutais la voix intérieure qui m'appelait vers les lettres; car je me défiais de cette voix, je la regardais comme un démon tentateur qui voulait m'abuser. Ou si je m'y abandonnais, je sentais presque aussitôt mon impuissance. Je me voyais seul, sans guide, sans modèle que je voulusse suivre. Tout était ob-

stacle. Je m'engageais à la fois dans plusieurs chemins et ne savais auquel m'arrêter.

Mon âge, ma faiblesse, mon ignorance, mon isolement étaient pour beaucoup dans cette douloureuse perplexité. La situation de la France y était aussi pour quelque chose. Si l'on veut comprendre le délaissement d'un pauvre esprit tel que le mien, à ce premier réveil, il faut se représenter qu'aucune des traces qui ont été imprimées par notre génération sur le monde moral n'était alors visible. Cette génération qui devait renouveler tant d'idées, tant d'opinions, et la langue même, n'avait encore rien produit.

Pas une des idées, des formes nouvelles, n'avait surgi avec éclat. Aucun des noms nouveaux que nous sommes accoutumés à prononcer depuis quarante ans n'était sorti de l'obscurité. Ceux qui devaient les illustrer doutaient assurément d'eux-mêmes. Chaque année je passais plusieurs semaines à Ouilly chez des amis, sur le revers de la vallée de Saint-Point. Qui savait qu'il y eût de l'autre côté de la colline un grand poëte du nom de Lamartine, caché sous ces arbres dont l'ombre arrivait jusqu'à moi? Lui-même se connaissait-il alors?

De quelque côté que je voulusse tourner mes yeux, je trouvais à l'horizon un grand vide; je sentais ce vide dans la poésie, dans l'histoire, dans la philosophie, en toutes choses; j'en souffrais parce que j'étais incapable de le combler, et je ne savais pas que d'autres esprits souffraient du même mal. Ils étaient occupés chacun du fond de son obscurité à remplir ces vastes lacunes et les déserts dont j'avais au moins la conscience.

Dans ma première fièvre je tentai à la fois toutes les routes. Sur chacune d'elles, je rencontrais la même aridité, la même stérilité à travers tout le monde moral,

sans qu'aucune œuvre eût marqué la direction à parcourir, sans qu'aucun homme eût dit encore avec force : « C'est ici le chemin. »

J'étais donc douloureusement navré de ma propre impuissance, et je puis le dire aussi, de l'impuissance de mon temps, puisque je ne voyais autour de moi ni un guide auquel je pusse me fier, ni même un compagnon dans la route où je tremblais et brûlais à la fois de m'engager. J'avais le pressentiment qu'il s'agissait d'un renouvellement presque entier des choses de l'esprit. Et comme je ne voyais personne y travailler, je me croyais seul. Cette solitude m'accablait dans le moment même où tant d'œuvres qui ne périront pas, encore inconnues, se préparaient en silence et couvaient déjà sous la terre.

Quoique cette souffrance allât souvent jusqu'au désespoir, il n'y avait là pourtant rien qui ressemblât au spleen, à l'ennui de la vie, à tout ce que l'on a appelé le vague des passions, vers la fin du dernier siècle. C'était, il me semble, à bien des égards, le contraire de la lassitude et de la satiété. C'était plutôt une aveugle impatience de vivre, une attente fiévreuse, une ambition prématurée d'avenir, une sorte d'enivrement de la pensée renaissante, une soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire. Tout cela, joint à un désir consumant de produire, de créer, de faire quelque chose, au milieu d'un monde vide encore.

Ceux que j'ai interrogés plus tard sur ces années m'ont dit avoir éprouvé quelque chose de pareil.

Chacun se croyait seul comme moi ; chacun pensait, rêvait comme dans une île déserte. La force renaissante du siècle les travaillait tous en même temps et ils éprouvaient les douleurs de la croissance morale qui percent

jusqu'aux os. Que de plaintes furent alors exhalées! Que de larmes sincères furent versées! La nature aussi se plaint au moment de produire.

La génération dont je parle ne se connaissait pas encore; c'est pour cela qu'elle gémissait; mais elle allait bientôt faire son œuvre. Du moins les semences étaient jetées; elles commençaient à pousser. La France ressemblait à la terre au sortir d'un long hiver dans les premiers jours de mars. Pas une feuille, pas une fleur. A peine une herbe courte qui perce les dernières neiges. Les oiseaux ne sont pas encore revenus; tout se tait; mais tout est dans l'attente de la saison nouvelle; le bon grain germe en silence dans le sillon. Le laboureur a le sûr pressentiment que le blé va lever.

Moi aussi, dans mon isolement, je sentais vers l'automne de 1820, au milieu de la forêt de Seillon, sur le bord des étangs, en compagnie des hérons et des sarcelles, cette profonde végétation morale qui travaillait alors sourdement, obscurément l'esprit français, d'une frontière à l'autre. Et cette végétation encore souterraine m'enivrait de je ne sais quel souffle auquel je ne pouvais résister.

J'ignorais tous les noms qui allaient surgir, je les aimais d'avance. J'avais un désir maladif de courir au-devant de ces esprits que j'appelais; j'éprouvais toutes les impatiences d'un oiseau dans le moment de la migration. Non pas que je voulusse partir pour un pays étranger. Je voulais émigrer vers ce nouveau monde moral, vers ces idées entrevues qui me fuyaient à mesure que j'en approchais. Je m'élançais, je retombais presque en même temps; les ailes me manquaient pour un si grand vol.

Je me relevais pourtant; et l'idée que nous nous formions tous alors de la France me donnait un grand ressort pour échapper à ce premier accablement. La France,

après ses deux chutes, ses deux invasions, navrée, percée au cœur, toute saignante, nous paraissait si belle, si noble, si fière dans ses calamités! Elle n'était pour rien dans ses opprobres; ils la rendaient cent fois plus touchante à nos yeux. Il n'y avait pas alors dans le monde entier un seul homme qui ne la crût faite pour la vérité, pour la liberté, pour tout ce qui honore le genre humain. Avec quelle tendresse de fils nous regardions, nous comptions ses plaies! Qui n'eût voulu les guérir au prix de sa vie? Qui n'eût voulu lui apporter, en hommage, son travail, son œuvre, son livre, son ébauche, son obole d'idées, à défaut de tout cela une partie de son cœur?

La France allait renaître, je n'en pouvais douter. Et qui nous empêchait de servir à cette renaissance? Pourquoi, moi aussi, n'y porterais-je pas mon grain de sable? A peine cette idée m'avait-elle apparu, je me sentais transformé. Quelle force pour tout endurer! quel aiguillon! Dans ces instants, je me croyais et j'étais vraiment capable de quelque chose. Je voyais comme accompli ce que je désirais avec tant de ferveur.

Je me remettais à l'œuvre. Mais, hélas! Aussitôt deux esprits que je trouvais en moi m'embarrassaient et m'empêchaient d'avancer : le dix-huitième siècle qui voulait continuer de vivre, avec lequel j'avais été élevé, nourri, et le dix-neuvième qui prétendait à naître. Auquel fallait-il obéir? Lequel écouter? C'étaient véritablement deux âmes qui prenaient pour lieu de leur lutte l'âme de chaque homme de ce temps-là. Je ne voulais renoncer ni à l'un ni à l'autre, et j'étais trop neuf, trop désarmé encore pour essayer de les concilier. Que faisais-je alors? Je cédais tantôt à l'un, tantôt à l'autre, au risque de me disperser moi-même. Ce violent combat que j'étais incapable de régler était une autre cause d'angoisse et de douleur

profonde; cela ressemblait au supplice de Brunehault.

Pour nous diriger dans ce conflit de deux siècles qui nous enveloppaient à la fois, nous n'avions que deux figures, M. de Chateaubriand et M^me^ de Staël. Mais avec eux le combat, loin de cesser, recommençait. Car ils étaient aussi différents entre eux qu'on peut l'imaginer, l'un catholique, l'autre protestante, l'un tourné vers le moyen âge, l'autre vers les régions incertaines de l'avenir. En les voyant si opposés d'idées, de sentiments, d'espérances mêmes, on se sentait plus égaré, plus abandonné que jamais; le choix entre des routes si diverses, loin d'être décidé par leur exemple, devenait, pour ainsi dire, impossible.

Par une autre contradiction, la langue de M. de Chateaubriand était affranchie et sa pensée semblait ne pas l'être. Son coloris m'éblouissait sans m'éclairer et ses idées me repoussaient. Je ne les suivais qu'avec défiance, et ne leur donnais presque aucun accès dans mon esprit. Au contraire, le génie de M^me^ de Staël était libre; c'est sa parole qui semblait enchaînée. A la clarté confuse de ses oracles, je me disais : « C'est de ce côté qu'il faut avancer! C'est là qu'est le siècle, la vie, c'est là que sont tous mes pressentiments. » J'attendais le lever de l'aube, mais je ne voyais rien qu'un vague crépuscule que ne perçait jamais la pleine lumière du jour nouveau.

De ces deux figures, si je ramenais mes yeux sur ce qu'on appelait alors les masses, de ce côté l'incertitude, la nuit étaient complètes. Là, nul désir apparent, nul empressement pour d'autres idées que celles qu'on croyait posséder; au contraire, le doute, le ricanement, la moquerie, au moindre effort pour sortir des voies battues; les vieux noms opposés comme une barrière invin-

cible aux noms nouveaux; nulle attente, nul pressentiment de quelque chose d'inconnu; la langue appauvrie par le silence, exténuée, devenue si timide, que toute pensée l'effarouchait.

Si une révolution littéraire, philosophique se préparait, il était évident qu'elle se ferait non par le vœu du plus grand nombre, mais par l'élan, la témérité de quelques esprits solitaires qui entreprendraient à leurs risques et périls de réveiller la foule assoupie. Mais qui osera commencer? Je cherchais au loin, j'écoutais, je m'écriais en moi-même avec angoisse : N'y a-t-il donc personne?

L'étonnement, l'incrédulité des autres, l'inquiétude de ma mère étaient la seule réponse. Ces sentiments me gagnaient à mon tour.

Qui! moi! écrire! Quelle folie! Y avais-je bien songé? Quand même je le pourrais, l'oserais-je? Savais-je seulement ce que c'est qu'un écrivain? En avais-je jamais vu de mes yeux? Courir à la piste d'idées qui n'étaient nulle part dans l'air, en faire sa vie, son occupation, embarquer sur cette planche sa destinée, n'était-ce pas la plus vaine, la plus insensée des entreprises, peut-être même la plus coupable, à en juger par l'effroi de tous les miens?

Je me réveillais alors en sursaut d'un beau songe. Toutes ces vives lumières de notre génération qui m'avaient apparu s'éteignaient subitement. Ces gloires prématurées que j'avais aperçues disparaissaient l'une après l'autre. Tout ce mouvement caché, enveloppé dans une âme solitaire et novice, faisait place à la réalité. De cette attente, de ce pressentiment, de cette fièvre d'espérances, il restait une campagne nue, dépouillée, les rafales de la bise, les lueurs des esprits follets sur de grandes mares plombées, et le gémissement éternel de nos forêts.

XIII

La nécessité de choisir un état me prenait alors à la gorge. Car le moment de faire ce choix ne pouvait plus être différé. La chose eût été possible dans un pays d'universités, où toute curiosité d'esprit trouve aisément son objet. Là, on ose faire ouvertement profession de penser. Parmi nous, il n'en est pas de même. Cela était plus difficile encore dans un temps où des exemples éclatants n'avaient pas encore relevé, illustré l'enseignement. Cette carrière ne présentait guère alors dans nos provinces une autre idée que celle du pédagogue et de sa férule. Je pensais sur cela exactement comme ceux qui m'entouraient.

A cette question fréquente dans nos provinces : « Que faites-vous de votre fils? » je ne voulais pas condamner mon père à répondre : J'en fais un philologue; un *homme de classe;* je le destine au grec, à l'histoire, à la philosophie ; que sais-je? J'en fais un magister de village.

Je savais que le moindre soldat de fortune chevronné, rentrant au village, y avait cent fois plus de crédit que le plus grand professeur, docteur, écrivain et paperassier du monde.

Lors même que je me serais cru (ce qui n'était pas) l'aptitude nécessaire à une pareille carrière, je me serais bien gardé de donner ce cruel déboire à mes parents ou proches ou éloignés.

C'est avec ma sœur que je traitais l'âpre question du

choix d'un état. Tout en me sermonnant, elle donnait à ses conseils le seul tour qui pût me plaire dans une affaire de ce genre. Elle ajoutait à l'expérience de ses treize années l'autorité des romans que nous avions lus ensemble. Dans une circonstance si critique, elle prétendait m'appliquer l'exemple de nos héros. Durant nos longs conciliabules sous les tilleuls du jardin, elle faisait comparaître devant mes yeux tous les états, toutes les conditions. Que je daignasse seulement choisir. En vérité, il le fallait bien, si nous voulions sincèrement réaliser le projet de vivre et de mourir ensemble. Que je voulusse seulement considérer que le plus sage des hommes et le plus paternel, le vicaire de Wakefield, avait lui-même exigé de chacun de ses fils, qu'il eût un gagne-pain. Quel parti Robinson Crusoé n'avait-il pas tiré de ses diverses professions, constructeur, armateur, architecte, ingénieur, géographe! Que je m'attache enfin à une seule de ces occupations, et l'on sera content.

De là, nous passions aux détails. On m'accordait que l'état militaire avait perdu tout attrait depuis que la Restauration avait eu l'indignité de changer l'uniforme. Il n'y fallait plus penser. Mais on pouvait être marin. Plusieurs des héros de lord Byron l'avaient été, par exemple, Conrad. Seulement il y avait trop de tempêtes ; on n'insistait pas sur cette profession.

Restait la magistrature. Walter Scott était greffier. La médecine était une condition un peu triste, il est vrai, mais fort indépendante. L'auteur de *Gulliver* n'avait-il pas été docteur ou médecin, ce qui revenait au même? On pouvait donc être médecin, sans déroger, Dieu merci! Ou ingénieur? Et nous trouverions les renseignements les plus précieux à cet égard dans les *Pionniers* de Cooper dont on commençait à parler.

Tom-Jones n'avait-il pas été avocat? ou lui ou son père? C'était encore là une belle carrière qui s'ouvrait sous mes pas; et nos coffres dans le grenier étaient remplis des vieux livres de droit de notre oncle Jérôme. Je marcherais sur ses traces. Pour l'agriculture, on ne saurait me la conseiller, malgré tout le bien qu'on en disait dans la *Chaumière indienne*. L'air était trop insalubre dans nos campagnes après la moisson. Il faudrait donc laisser les blés sur pied! Négociant, on pouvait l'être, mais en grand, comme dans Beppo de Venise.

Quel avait été le gagne-pain de Grandisson, de Quentin Durward, du fiancé de Lammermoor, de Lara, de Manfred? Voilà ce qu'il faudrait d'abord savoir, car c'est assurément la profession qui me conviendrait le mieux. Ne disait-on pas que le jeune Werther avait commencé par la diplomatie? Pourquoi ne serais-je pas diplomate à son exemple? J'avais appris à écouter et à me taire. Mon italien d'Arioste que je savais si bien, et l'anglais en perspective étaient des portes naturellement tout ouvertes pour les affaires étrangères.

Par ce chemin nous arrivions à quelque consulat dans une île, sans doute dans celle de Paul et Virginie. Là, sous un bananier, dans un climat charmant, entourés de nos parents que nous y aurions conduits, nous vivrions ensemble jusqu'à ce qu'une ambassade ou au moins un titre de chargé d'affaires m'appelât en Grèce, en Italie, à Syracuse, dans tous les lieux où j'avais soif d'aller.

Sans rien répondre j'avalais doucement cet amer calice du choix d'un état, quand il m'était ainsi présenté par ma sœur. Cependant ma mère qui était de nos délibérations me devinait; elle nous interrompait. Elle voyait bien, disait-elle, « que j'avais en horreur toutes les professions qui pourraient me faire vivre. »

Mon père décida pour nous tous. Il fut résolu que j'étais destiné à l'École polytechnique ; je partirais avec lui, sur-le-champ pour Paris, avec la perspective de subir un nouvel examen. Cette décision mit fin à nos délibérations, non pas à nos incertitudes. Nous partîmes en effet mon père et moi quelques jours après, en novembre 1820.

Ma vie semblait fixée. Mais je devais bientôt apprendre à mes dépens une chose dont je ne me doutais pas : il n'y a d'irrévocable que le destin que nous nous faisons nous-mêmes.

J'interromps à regret ce récit. J'aurais voulu le prolonger jusqu'au jour de 1825 où, cessant d'être seul, j'ai rencontré dans M. Michelet l'ami et le compagnon que je cherchais. Il eût fallu pour cela toucher à des détails contemporains et j'ai craint de ne plus être assez libre pour dire simplement la vérité. Ce petit livre qui ne serait rien sans elle, y eût sans doute perdu quelque chose. Si je dois continuer, j'attendrai que les années aient mis entre ces temps et nous, un plus grand éloignement et versé encore un peu plus d'oubli autour de moi.

Depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui, j'ai soutenu les mêmes idées.

J'ai adoré la France ; j'ai rêvé pour elle la gloire de devenir l'idéal des peuples modernes [1].

Tant que la parole m'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient

[1] V. le *Christianisme et la Révolution française*.

à renaître [1]. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec la Hongrie, avec les Roumains. C'est là un tombeau qui me plaît. Je ne le changerais pas contre les joies des vivants.

Quand il sera question de patrie, quelques hommes de bonne volonté se souviendront de moi.

J'ai eu dans ma vie une grande ambition et l'ai surtout montrée dans mon enseignement [2]. J'ai tenté de sauver la conscience humaine au milieu des embûches qui lui étaient tendues. Je n'ai rien épargné pour cela.

Beaucoup de personnes, et je pourrais dire le monde entier (car il n'est pas un point du monde d'où ne me soit venue une blessure), m'affirment que j'ai été vaincu dans cette entreprise. Je n'en crois rien.

Je ne sais où l'âme humaine s'est réfugiée, dans quel pays, chez quel peuple. Ce qu'il y a de certain, elle vit ou elle renaîtra.

D'autres choses resteraient à dire qui se présentent en foule. Mais il est quelquefois convenable de mettre un sceau sur ses lèvres. C'est une science que je tiens de mon temps.

[1] V. *Révolutions d'Italie, les Roumains, le Portugal*, etc.
[2] V. les *Jésuites, l'Ultramontanisme*, etc.

ESSAI

D'UNE

CLASSIFICATION DES ARTS

ESSAI

D'UNE

CLASSIFICATION DES ARTS

L'art a pour but la représentation du beau, que l'on a justement appelé la splendeur du vrai. Dire qu'il est à lui-même sa propre fin, c'est dire que le moyen est fait pour le moyen. Cette dernière théorie est née d'une réaction contre le génie du dix-huitième siècle, qui ne cherchait dans les arts que la démonstration des maximes politiques et religieuses sur lesquelles il fondait son empire. Ce fut là sans doute une manière de revendiquer la liberté de l'art. Mais cette émancipation n'était véritablement que négative, puisqu'elle se bornait à l'isoler des circonstances environnantes, et à lui créer par une sorte d'abstraction une royauté imaginaire. La véritable grandeur de l'art repose sur son alliance avec la beauté éternelle.

Chaque partie de l'espace renferme un monde, et sous les circonstances les plus passagères se cache une pensée immuable. L'art a pour but d'atteindre l'immuable dans l'éphémère, l'éternité dans le temps, et d'exprimer l'infini par le fini, l'invisible par le visible.

Toutes les formes extérieures sont le symbole d'une pensée qu'elles renferment. L'artiste, sans détruire le symbole extérieur, a pour mission de révéler la pensée qui y est contenue. C'est en cela qu'il diffère du philosophe, qui peut nier les formes pour ne s'occuper que des idées. L'artiste, au contraire, a deux mondes à régir, le réel et l'idéal. Il ne peut ni les détruire l'un par l'autre, ni les résoudre l'un dans l'autre. Il faut qu'il les laisse également subsister, et qu'il fasse sortir l'harmonie de leurs contradictions apparentes.

L'art en soi existe indépendamment de l'homme. Avant l'apparition du genre humain, l'univers était un grand ouvrage d'art qui racontait la gloire de son auteur. La beauté avait déjà été réalisée dans la nature. Le premier lever du soleil au sortir du chaos, le premier murmure de la mer en touchant ses rivages, ce furent là les premiers poëmes où se peignit l'Éternel. Quoique nul peuple ne fût encore dans le monde, l'idée d'art était déjà complète. L'ouvrage et l'ouvrier étaient en présence l'un de l'autre; la nature était la représentation de l'idéal suprême. Si ces sortes de rapprochements n'étaient pas trop souvent arbitraires, on pourrait même dire qu'il existait déjà une sorte d'image anticipée de la division des arts. Dans ce sens, les formes des montagnes seraient l'architecture de la nature, les pics, sculptés par la foudre, sa statuaire, les ombres et la lumière sa peinture, le bruit des vents, des flots et de la création entière, son harmonie, et l'ensemble de tout cela, sa poésie.

On a pendant longtemps fait reposer tout l'art humain sur le principe de l'imitation. Il serait facile de démontrer qu'aucun des arts en particulier ne copie un objet déterminé; quel que soit celui que l'art veuille représenter, il le change, il le modifie; en quelque manière il le crée

une seconde fois. Ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture ne copient servilement une partie du monde extérieur. Ils ne produisent pas davantage un homme en particulier. Quel est donc le but de leur imitation? L'idéal, le beau en soi, l'immuable; tous les arts imitent, en effet, mais ils imitent l'Éternel.

Ni la nature ni l'art ne sont copiés l'un sur l'autre, mais l'un et l'autre dérivent d'un même original, qui est Dieu.

L'idée par laquelle les peuples se sont représenté l'Être éternel est donc celle qui décide des règles et de la forme de leurs arts. Selon qu'ils auront plus ou moins approché de cet idéal suprême, le développement entier de leur génie plastique sera modifié. Il en résulte qu'une histoire des arts suppose nécessairement une histoire des religions.

De là trois divisions principales : l'art oriental, l'art grec, l'art chrétien.

1° Dans l'origine, au sein d'un panthéisme matériel, les formes de la nature et des animaux ont seules été prises pour symboles de l'idéal. La figure de l'homme est pour ainsi dire absente des œuvres de l'Orient. Un seul art a pu s'y développer d'une manière complète, et c'est aussi celui qui est le plus impersonnel de tous, l'architecture.

2° Chez les Grecs, l'homme, s'adorant lui-même, est devenu par excellence le symbole du divin. La statuaire a été l'art dominant, et pour mieux dire l'invention particulière des Hellènes. C'est celui qui répondait le mieux à la forme sous laquelle ils concevaient l'idéal suprême. L'art a été pour eux une apothéose de l'humanité.

Les Romains, ayant dans le fond la même religion que les Grecs, ont eu le même idéal, c'est-à-dire le même art.

3° A l'avénement du christianisme, la matière a cédé à l'esprit, l'humanité a abdiqué devant le Créateur. Le Dieu spirituel a vaincu. L'humanité ne règne plus sur le trône de Jupiter. La sensualité païenne est condamnée. Le crucifix est devenu l'emblème de cet idéal nouveau, et un art moins sensuel, la peinture, a été par excellence celui des temps chrétiens.

En Orient l'art ne se résume dans aucun nom. Dans la Grèce Phidias, chez les modernes Raphaël, marquent toute la différence de deux civilisations, de deux mondes, du paganisme et du christianisme.

L'art réalise l'idéal de Dieu tel qu'il a été conçu par les peuples, ou imposé par la tradition. Mais en le réalisant par des formes palpables, il l'altère et le transforme inévitablement. D'abord, il se contente de copier les types consacrés par le sacerdoce. Il fait, en quelque manière, partie du culte. Nulle liberté, nulle invention dans le choix ni dans la forme des objets représentés; plus la foi est profonde, plus aussi l'artiste est asservi à la tradition, ainsi qu'on peut le voir surtout par l'exemple de l'Inde. Cependant, peu à peu l'imagination se substitue à la coutume. Les formes se perfectionnent en acquérant plus de liberté. L'art se crée dans le sanctuaire même une croyance particulière. Il change, il innove à son gré. Il suit non plus la voie des ancêtres, mais une certaine idée, *una certa idea*, comme disait Raphaël. Il a conquis l'indépendance, en sorte que l'on peut établir comme une loi générale que l'art ne grandit qu'aux dépens de la tradition, et que, né du culte, il tend à son insu à détruire lui-même son berceau. Tout art incline à l'idolâtrie.

A l'égard du rapport de l'art avec les institutions politiques, on a souvent demandé comment il a pu fleurir

sous le despotisme, qui semble devoir tarir toutes les sources de la vie. Premièrement, il peut arriver que ce prétendu despotisme ne soit rien en réalité que le développement le plus énergique des idées nationales, et que ce qui nous paraît servitude n'ait été qu'une paix consentie par les contemporains. Telles furent les époques de Périclès, d'Auguste, des Médicis, de Louis XIV. Secondement, il est des arts en quelque sorte muets, l'architecture, la peinture, qui se sont développés même dans l'oligarchie de Venise. Troisièmement, enfin, loin que l'art soit l'allié naturel de la servitude, il porte en soi une liberté suprême. Il brave les verrous; il chante dans les fers; quand tout est asservi, il garde seul son libre arbitre et il n'obéit qu'à ses propres lois. Il n'est pas même esclave des sens. Comment le serait-il des institutions humaines? Homère, Milton, séquestrés dans les ténèbres comme dans un cachot, ont régné sur la nature visible.

A proprement parler, toute vie humaine est un art. Chaque homme porte en soi un certain idéal ou plutôt une créature supérieure qu'il doit peu à peu révéler par ses œuvres. Chaque individu en naissant est appelé à choisir entre ses instincts et ses passions ce qu'il y a d'immortel et de divin, à rejeter au contraire ce qu'il y a de faux et de périssable en lui-même. Comme un sculpteur fait sortir du rocher la statue qu'il aperçoit des yeux de sa pensée, ainsi nous devons dégager notre personne morale des liens du monde qui nous enveloppe de toutes parts. Les uns laissent l'ébauche à moitié achevée. Les plus sages, les plus purs ne quittent pas l'ouvrage avant que la statue soit détachée du bloc. Il y a du Phidias dans toute créature morale.

Le premier et le plus élémentaire des arts est l'archi-

tecture. Ses rapports les plus immédiats sont avec la nature inorganique et végétale. Presque toujours la géologie a décidé des formes primitives de l'architecture. La forme pyramidale des monuments égyptiens a des relations avec la nature granitique des terrains. Au contraire, les assises parallèles des temples grecs semblent être le prolongement des couches calcaires des montagnes de la Grèce.

L'architecture est à l'histoire du genre humain ce que les ossements fossiles sont pour l'histoire des époques de la nature. C'est en quelque manière le squelette du passé d'après lequel on peut reconstruire un moment donné de l'histoire civile.

Les peuples qui ont la même architecture appartiennent au même ordre de civilisation et ne composent véritablement qu'une même société.

Chez les Grecs, l'ordre dorique, l'ordre ionique représentaient la différence fondamentale des deux populations helléniques; en sorte qu'un temple marquait, par des formes mathématiques, le caractère de la nation et de l'État dans leurs rapports les plus généraux avec la nature.

Dans l'architecture byzantine, ces différences de races doriennes, ioniennes ne sont plus observées. Le mélange de tous les ordres s'est opéré à l'image du mélange de tous les peuples dans la pensée chrétienne.

Enfin, dans l'architecture gothique, les ordres épars, les colonnes diverses s'unissent et se pressent en faisceaux dans un même pilier. Dès ce moment aussi les peuples ne font plus qu'un même faisceau dans la main du même Dieu. La cathédrale gothique est dans l'architecture le type de l'unité des sociétés modernes.

L'architecture s'accroît avec le temps, et semble l'œu-

vre des générations plutôt que l'œuvre d'un seul homme : c'est la représentation de l'histoire universelle.

L'Italie, qui a produit le plus de sociétés différentes, est aussi le pays du monde où l'architecture est le plus complexe. On l'y trouve sous toutes les formes, excepté l'arabe. L'architecture gothique y a suivi surtout la trace des invasions gibelines.

La sculpture a principalement pour objet la manifestation de l'homme. Pour qu'elle se développât, il fallait que l'homme commençât à se séparer de la nature. Au moment de l'histoire où les castes se sont effacées, le héros s'est montré, et avec lui sa consécration par la statuaire. Après avoir successivement adoré tous les objets de la nature, l'homme finit par se connaître. Sa forme devient pour lui l'idéal de la beauté suprême.

Le rapport de l'architecture à la sculpture est celui de l'Orient à la Grèce.

La sculpture ne doit exprimer que les idées les plus générales, l'humanité plutôt que l'homme; de là elle dépouille ses sujets de tout ce qu'ils ont de périssable. Elle n'a pas pour but d'exprimer tel individu dans tel moment donné de sa vie, mais plutôt l'idée ou l'esprit de toute une vie. Elle prend l'homme nu, sans aucune circonstance passagère de l'espace ou de la durée. Elle le revêt du divin. En un mot, toute sculpture est une apothéose; art païen, c'est par le paganisme qu'il a atteint toute sa hauteur : il conçoit l'homme au même point de vue que l'épopée.

Au contraire, la peinture conserve toutes les circonstances du temps et du lieu. Elle ne montre pas nécessairement son objet dans l'éternité, dans l'immortalité, elle l'environne de tous les signes de la réalité, et ses personnages sont conçus au même point de vue que les person-

nages du drame. Ils ne sont point sur un piédestal supérieur aux atteintes de la durée; ils sont plongés dans toutes les agitations de la vie terrestre. La peinture est celui de tous les arts où la personne, l'individualité humaine règnent le mieux sans partage. L'homme n'est point dépouillé des attributs de l'existence passagère. L'individualité conquise et consacrée par le christianisme a créé chez les modernes le règne de la peinture.

Le plus spiritualiste des arts plastiques est la musique: le protestantisme, qui a exclu du culte tous les autres arts, a conservé et développé ce dernier. La musique a cela de commun avec l'architecture, qu'elle repose sur les lois mathématiques des sons, comme celle-ci sur les lois de la gravité. Si la peinture se compose de dessin et de couleur, la musique se compose de mélodie et d'harmonie. L'harmonie est de plus, jusqu'à un certain point, pour la musique ce que la perspective est pour les arts du dessin. La musique vocale est l'expression des sentiments et des passions de l'homme. On pourrait dire que la musique instrumentale est l'expression ou l'imitation de l'harmonie de la nature. Ces deux formes de la musique ont surtout été représentées par l'Italie et par l'Allemagne.

Enfin, au faîte des arts est la poésie, qui, jusqu'à un certain point, les résume tous; car on peut dire qu'elle est à la fois architecture, sculpture, peinture et musique. Avec elle s'achève l'échelle de la beauté visible. Si l'on veut monter encore plus haut, on demande à l'art ce que la religion seule peut donner, et dans cette confusion se trouve l'abîme et avec lui le vertige. Toute poésie qui veut dépasser ses limites naturelles défaille dans le vide; et franchissant le dogme, elle tombe dans le mysticisme. Après le développement régulier de la poésie grecque,

dans Athènes, la ville de la beauté, vient le développement extrême et anomal dans Alexandrie.

La métaphysique est le commentaire du texte qui est fourni par la poésie. Le philosophe a pour mission d'expliquer les inventions du poëte, comme Joseph expliquait les songes du Pharaon d'Égypte.

La poésie proprement dite est indépendante de la parole; dans son acception la plus haute, elle est l'accord du passé et de l'avenir, ou plutôt l'harmonie éternelle.

Pour se réaliser, elle a besoin de l'alliance de la parole et de la musique, c'est-à-dire du rhythme.

Chaque être vivant a une voix, un accent particulier dans la nature; de même toute pensée a un rhythme nécessaire, qui ne peut être altéré sans qu'elle ne soit altérée elle-même. Il y a des idées poétiques auxquelles on donne le rhythme de la prose; il y a des idées prosaïques auxquelles on donne le rhythme de la poésie. Voilà la première confusion des genres, d'où naît l'anéantissement de l'art.

Si toute pensée a un rhythme nécessaire que l'artiste doit découvrir, il s'ensuit que chaque genre de poésie doit avoir le sien; et c'est là en effet une loi universelle, à laquelle je ne connais qu'une exception.

Cette exception se trouve dans la poésie française, et mérite d'être remarquée ici, puisqu'elle ne l'a pas été encore. Elle consiste en ce que la langue française, dans les ouvrages du siècle de Louis XIV, n'offre qu'un seul et même mètre pour l'épopée et pour le drame, je veux dire l'alexandrin. Ce point, qui paraît d'abord insignifiant et méprisable, entraîne de grandes conséquences, et cette confusion dans la forme ne manque pas d'en produire de très-considérables dans le fond. Que l'on se figure un moment Sophocle, au lieu de son vers iambique, si dégagé

de mots, si bref, si dépouillé de vêtements et de matière, si beau de la seule nudité antique; qu'on se le figure, dis-je, composant ses drames, dans l'hexamètre magnifique, surabondant, intarissable d'Homère : toute l'économie du style de l'écrivain le plus parfait que l'imagination puisse concevoir sera aussitôt changée. Sorti du langage naturel des passions, le poëte dramatique s'élèvera au langage des dieux, sans pouvoir dire comme le poëte épique que c'est la Muse qui chante et non pas l'homme qui parle. Cette langue des rois pasteurs, qui est celle de Sophocle, une fois abandonnée, le changement passera des mots aux sentiments, des sentiments aux personnages, puis à la composition entière, laquelle, jetée hors du ton véritable, ne pourra échapper à la déclamation. Or, ce changement se trouvera être l'ouvrage d'une circonstance aussi futile et aussi ridicule en apparence que la différence d'un pied de plus ou de moins dans le vers fondamental, sur lequel repose tout le système du poëme. Or, en France, on ne peut nier que le *drame* ne soit écrit dans le mètre et le rhythme de l'*épopée*. La vraie réforme consisterait donc, non pas à changer la nature de l'alexandrin, mais à trouver dans la langue française le vers qui correspond à l'iambe des Grecs, des Latins, des Italiens, des Anglais, des Allemands, et de tous les modernes en général; car ce vers existe assurément.

La poésie est lyrique, ou épique, ou dramatique.

Dans la forme primitive, la poésie, recueillie à sa source, c'est-à-dire en Dieu même, est, pour ainsi dire, hors des conditions du temps, de l'espace et de la personnalité; elle est lyrique. Elle chante l'Eternel à l'exclusion du temps, le Dieu sans la créature, l'Être en soi plutôt que les êtres en particulier. De là les monuments primitifs des peuples sont des hymnes, des dithyrambes; les

Védas des Indiens, les Izeds des Persans, les chants perdus d'Orphée, les Eddas des Scandinaves, les Hymnes ecclésiastiques des Chrétiens. Voilà la base et la substance première de toute poésie exprimée par la parole humaine.

La poésie lyrique, dans sa forme la plus pure, est le premier accent de l'humanité éveillée dans l'infini.

L'imagination humaine ne s'occupe pas toujours de l'Éternel; à mesure que la première intuition de l'infini fait place à celle de la nature visible et du fini, la relation du créateur et de la créature, de l'idéal et du réel s'établit dans la pensée de l'homme; et de là deux genres de poésie, selon la manière dont cette relation est conçue.

L'homme peut être frappé de l'harmonie qui existe entre l'univers et son auteur; il peut rattacher tous les objets de la nature et tous les événements de l'histoire à une même unité; il peut suivre les traces et la présence permanente du divin à travers tous les accidents de la vie terrestre. En un mot, sous toutes les scènes de la nature et de l'histoire, il est libre de reconnaître la sagesse céleste et le plan d'une providence, quel que soit le nom qu'il lui donne : la poésie qui naît de ce système d'idées s'appelle poésie épique.

En second lieu, l'esprit peut n'être frappé que de la discorde qui est établie entre le créateur et la créature. L'homme, au lieu de vivre sous l'assistance immédiate de la divinité, sera représenté dans une lutte perpétuelle avec lui-même et la nature entière. Une querelle incessante sera établie entre la terre et le ciel; l'homme sera livré à lui-même, et la scène se passera dans les ténèbres de son cœur privé de la lumière céleste. Les dieux n'apparaîtront que vers le dénoûment, pour mieux marquer qu'ils étaient absents du reste de la pièce. Cette poésie sera la poésie dramatique.

De ces considérations se déduisent naturellement les lois qui sont propres à chacun de ces genres de poëmes. Si l'épopée est le lien idéal du ciel et de la terre, il s'ensuit qu'elle ne peut exister sans manifester d'une manière sensible la présence du divin. Les scènes de l'épopée se passent en quelque sorte dans l'idée même de Dieu. De là la nécessité du merveilleux. Il n'est point nécessaire, comme le pensait le dix-huitième siècle, que le divin se révèle sous une forme particulière. Il faut seulement que l'idée divine soit comme le lieu même des événements. L'harmonie du ciel et de la terre, de la divinité et de l'humanité, est la loi de ce genre de poésie. Si la divinité absorbe tout comme dans la poésie orientale, l'épopée se résout dans l'ode; si, au contraire, l'humanité domine trop exclusivement, l'épopée se résout dans le drame. Homère, chez les anciens, est le seul qui ait gardé cet équilibre nécessaire.

Il suit également de ce qui précède que le héros de l'épopée est placé dans des conditions particulières. Il ne fait plus partie de l'histoire, mais il habite, en quelque sorte, par avance au sein de la divinité. Il en résulte qu'il est un type plutôt qu'une personnalité. Il représente un siècle, une race d'hommes, d'autres fois, l'humanité tout entière; et le devoir du poëte est de faire parler en lui la voix de la Providence plutôt que celle d'une personnalité capricieuse et mobile. Comme je l'ai dit plus haut, l'épopée conçoit ses héros au même point de vue que la sculpture.

Le contraire a lieu dans le drame : l'humanité peut y paraître dans toute sa faiblesse. C'est elle qui fait le fond du sujet : elle montre ce qu'elle peut faire sans l'infini, sans l'immuable, sans Dieu. L'homme est livré à lui-même, seul avec son propre génie; il ne retrouve le Dieu qu'à la

dernière scène, avec la récompense ou le châtiment. Ce genre de poésie ne paraît chez les peuples qu'après que tous les autres s'y sont déjà développés.

La poésie dramatique est la seule qui, chez les Indiens, ne fasse pas partie de la littérature sacrée. C'est qu'en effet, selon la nature même des choses, le drame est beaucoup moins religieux en soi que l'hymne ou l'épopée.

La poésie lyrique, dans ses origines, appartient surtout aux époques sacerdotales et au génie de la théocratie. David, roi et prophète tout ensemble, restera à jamais le type de ce genre de poésie.

La poésie épique, héroïque, appartient principalement au génie de l'aristocratie et des races militaires. Ce fut celle de la caste militaire des Indiens, de la féodalité, celle qui se rattache aux souvenirs d'Arthur et de Charlemagne, du Siegfried des Niebelungen, du Cid des romanceros.

Au contraire, le drame a une analogie secrète avec le génie de la démocratie; il a partout grandi avec elle. Le théâtre grec s'est développé chez les Ioniens démocrates plutôt que chez les Doriens aristocrates. Chez les modernes, il s'est développé non pas au sein de la race féodale, mais dans l'institution populaire par excellence, c'est-à-dire dans l'Église. L'épopée du moyen âge a été faite pour les barons; le drame pour le peuple.

Ce sont là les genres primitifs de la poésie, tels qu'ils sont fondés par la nature même des choses. Ils se succèdent partout dans le même ordre, en vertu d'une loi immuable, jusqu'au moment où ils se mêlent artificiellement les uns avec les autres. On peut ramener toute histoire littéraire à ces points principaux.

LETTRE SUR KANT

(LA RELIGION DANS LES LIMITES DE LA RAISON)

LETTRE SUR KANT

Ce n'est pas à moi, monsieur, qu'il appartiendrait d'écrire un préambule à un traité de Kant, supposé que cette préparation fût nécessaire, et que le temps me permît de l'essayer. Quel serait mon droit, si ce n'est de vous avoir encouragé à traduire et peut-être aidé à publier ce monument de l'histoire de la Philosophie dans ses rapports avec la Religion? Heureusement, de tous les ouvrages de votre auteur, il n'en est pas dont la forme soit plus élémentaire ni le but plus visible. Peu de mots, puisque vous me contraignez de les écrire, devraient suffire pour en marquer le lien avec ce qui l'a précédé et suivi.

Dans un examen sans doute trop rapide de la théologie allemande, cet ouvrage m'avait paru marquer le point précis où les doctrines du dix-huitième siècle ont commencé à se transformer sous l'influence morale du protestantisme du Nord [1]; un examen plus attentif m'a confirmé dans cette idée. Le drame de la croyance et de la science, lequel a débuté d'une manière si saisissante dans notre Pascal, se dénoue ici paisiblement dans un égal mé-

[1] *Sur la vie de Jésus-Christ*, par le docteur Strauss, 1839.

lange de scepticisme et d'idéalité. On y voit poindre surtout ce système d'interprétation figurée qui, s'étendant de plus en plus, semble aujourd'hui insinuer un esprit nouveau dans la lettre de la Révélation. Tandis que la France, sortie de l'enceinte de la tradition, niait ouvertement le christianisme par l'organe des encyclopédistes, l'Allemagne arrivait au même but, changeant, modifiant, transformant le dogme de manière à y substituer un théorème moral. Dans notre pays, la philosophie procédait avec un esprit de révolution, elle luttait à découvert. De l'autre côté du Rhin, elle pénétrait, s'insinuait jusque dans le sanctuaire ; enfin elle s'assit sans tumulte à la place du prêtre. Le Dieu même s'était évanoui que rien encore ne semblait changé.

En effet, lorsque aidé du double scepticisme de l'Angleterre et de la France, Kant eut pénétré dans l'abîme avec plus de méthode que l'une et l'autre, et qu'il eut mis en doute tout ce que l'on avait cru incontestable, il aboutit par hasard à une découverte devant laquelle il s'arrêta : le sentiment moral qui était comme le génie intime de la race d'hommes à laquelle il appartenait, la conscience, la loi du devoir, divinité nouvelle qu'il ne peut se décider à détruire, et qu'il va ériger à la place de toutes les autres. Avec cette seule idée qu'il a laissée debout parmi tant de ruines, il relève, il reconstruit, il réforme le monde social et divin, à l'instant même où il semblait l'avoir aboli. Quelque jugement que l'on porte sur cette méthode et sur ces expériences héroïques dans lesquelles on pourrait bien finir par tout perdre, ce n'est pas assurément un petit spectacle de voir l'homme se dépouillant ainsi lui-même de chaque vérité comme d'un leurre, accumulant toutes les chances contre lui, ne gardant qu'une seule et dernière certitude, non pas même

celle de l'existence de la matière, mais l'assurance la plus dure, la plus pesante, la plus désintéressée, celle du devoir, puis mettant toute sa destinée sur cette dernière carte, et gagnant la partie sur cet enjeu.

Si tel est en général le caractère de la philosophie de Kant, il ne paraît nulle part, je crois, plus visiblement que dans son ouvrage sur la Religion. Car, dès les premiers mots du livre, vous mesurez tous les ravages du scepticisme, l'homme sans Dieu, aux prises avec lui-même, dans un combat sans but entre le bien et le mal; puis de cette lutte jaillit l'idée du devoir; puis à cette pensée, le Dieu éclate, la vie se rallume; le christianisme, qui n'était plus qu'une forme morte, se nourrit de cette lumière nouvelle; il revit transfiguré par l'éclat spirituel de la philosophie. Dans cette renaissance, la société des peuples devient elle-même l'Église universelle de ce catholicisme réparé. Association, religion de la vertu, république morale, nouveau contrat social, qui pour souverain n'admet que la raison. Où est l'humanité, là est la cité de Dieu.

Sur ce faîte de la philosophie de Kant, on respire, en quelque sorte, l'orgueil d'une bonne conscience. Mais en se privant de tout autre appui que d'elle-même, l'âme humaine s'était d'avance condamnée à ne pouvoir demeurer longtemps dans ce stoïcisme chrétien. Pour descendre précipitamment de ces hauteurs, il y avait deux voies : l'une, le panthéisme spiritualiste, qui érige la fatalité à la place de la providence; l'autre, le panthéisme matérialiste, qui aboutit à la doctrine des intérêts. Épuisé par l'héroïsme d'un moment, l'homme moderne, se partageant, s'est précipité par ces deux chemins; c'est là qu'il s'agite aujourd'hui, divisé d'avec lui-même, mécontent de sa dernière épreuve, et n'osant affirmer, d'une

manière délibérée, ni que ce soit une chute, ni que ce soit un avancement.

Il est vrai que, par un étrange renversement, le Dieu de Kant, au lieu d'être le principe, la source de vie, n'était au contraire que la conséquence, le corollaire et le terme des choses; que par là il détruisait l'idée de religion, de révélation spontanée, pour ne laisser subsister effectivement que celle de philosophie; d'où l'impossibilité de conserver aux dogmes leur valeur métaphysique, leur place dans l'histoire, ni de saisir le lien des cultes au sein du culte éternel; mais au contraire souvent un appât jeté à l'indifférence pour convertir en maximes superficielles le plus pur, le plus mystérieux de la substance des peuples. Le monde pouvait-il se contenter à jamais d'une doctrine qui sanctifiait l'avenir en anathématisant presque tout le passé?

Quoi qu'il en soit, si la philosophie n'a pu rester sur cette pente trop roide, si l'homme en fondant tout sur sa vertu avait trop bien préjugé de lui-même, il est bon de reporter nos yeux vers cette cité morale, perdue avant d'avoir été bâtie. Peut-être un jour se relèvera-t-elle sur un autre fondement. Dans tous les cas, plus d'un cœur, n'en doutez pas, se retrempera dans l'austérité de ses lois; et chacun estimera qu'il est surtout convenable de proclamer la souveraineté du devoir, dans les temps où il n'est rien qui ne prétende l'emporter sur elle.

Paris, ce 18 août 1841.

RÉPONSE

A UNE DÉPUTATION

DE LA

JEUNESSE DES ÉCOLES

(1846)

RÉPONSE

A UNE DÉPUTATION

DE LA

JEUNESSE DES ÉCOLES

Messieurs,

Si l'on a pensé me ruiner moralement, votre présence m'aide à croire que l'on n'y a pas réussi.

La démarche que vous faites en ce moment, jointe aux démonstrations de la presse, prouve de plus qu'il ne s'agit pas seulement de ma personne, mais d'une cause générale.

J'ai toujours trouvé en vous, messieurs, non pas seulement des esprits sympathiques, mais, permettez-moi de le dire, de véritables amis. Les belles journées de ma vie, celles qui compteront pour moi, se sont passées au milieu de vous. On a pu croire que la crainte d'être arraché à des succès que vous me rendiez si faciles m'entraînerait à une concession. La douleur d'être séparé de vous, je l'éprouve en cet instant, et pourtant il faut que j'y résiste, car si j'eusse fait un pas dans la voie qu'on m'ou-

vrait, d'un côté je me brisais contre une contradiction, et de l'autre, on poussait mon auditoire à une effervescence que l'on n'eût pas manqué de transformer en désordres. Ma résolution était donc arrêtée par la nécessité même qu'on m'imposait; je ne pouvais, sans me manquer, décider autrement. L'opinion en a jugé ainsi. Mieux cent fois ne vous revoir jamais que vous revoir avec la moitié de mes principes.

Je ne pouvais consentir non plus à ce que l'on eût le droit de dire en Europe que le haut enseignement de France effaçait de ses programmes, sans protester, le mot *institutions*, et qu'une sommation aussi extraordinaire était acceptée, bouche close.

Sans parler de mon honneur, celui du Collége de France m'imposait la conduite que j'ai tenue. Eh! remarquez encore que l'on m'ôtait jusqu'à la possibilité de la modération. Après le conflit elle eût paru faiblesse.

Je ne sais si, comme on l'a dit, quelqu'un a voulu tendre un piége, mais, en l'admettant, il me semble que ce n'est pas moi qui y suis tombé. J'ai de mon côté, dans cette affaire, le bon sens et la logique; on n'a jamais vu en France que l'on puisse blesser impunément l'un et l'autre. Joignons à cela, messieurs, le calme et la modération d'une bonne cause. Car, ayant pour nous, sans qu'il soit possible d'en douter, la justice et la raison, tout l'espoir de mes adversaires est que je leur abandonne au moins l'apparence.

L'enseignement, messieurs, n'est pas tout entier dans les paroles; il faut aussi qu'il soit confirmé par les actions et par la vie. En vérité, je ne pense pas que rien de ce que j'eusse pu vous dire dans ma chaire eût été plus instructif que ce qui se passe depuis huit jours. J'avais deux genres d'adversaires, les uns religieux, les autres

politiques. Je crois avoir prouvé aux premiers que, dans la religion, ils ne veulent pas du christianisme. Quant aux seconds, je les ai amenés à cet étrange aveu, qu'ils ne peuvent plus tolérer sur un programme le mot d'*institutions*.

Qu'importe au fond la cause d'une personne? Le germe est semé, le cri du réveil a été jeté. La génération nouvelle l'a entendu, elle ne s'endormira pas. Vous honorerez notre pays, et ce sera la récompense de mes efforts, si, en effet, ils en ont mérité une. Promettons-nous donc encore une fois ici de persévérer, quoi qu'il en advienne, dans l'alliance de la science et de la liberté. Quelles que soient les circonstances où nous soyons jetés, ne cédons jamais rien de la dignité de l'esprit, ni des droits de la vie morale. Ce doit être là le salut de chacun de nous en particulier, et de notre pays lui-même.

Maintenant, messieurs, si ce doit être là ma dernière parole, je vous demande de la suivre. Retirez-vous en silence et en ordre, nos adversaires vous regardent.

APPENDICE

DERNIÈRES PAROLES

LE 7 FÉVRIER 1847 [1]

DERNIÈRES PAROLES

LE 15 MARS 1856

(FRAGMENT)

[1] Les deux discours qui suivent ayant été reproduits dernièrement dans une remarquable étude de M. Chassin, les éditeurs ont cru devoir les placer ici.

DERNIÈRES PAROLES

LE 7 FÉVRIER 1847

Il est encore une grâce que je dois demander pour ma mère à Celui qui peut tout; c'est d'accorder à son fils la force nécessaire pour prononcer une dernière, une suprême parole.

Privée pendant sa vie des consolations du culte réformé, qui fut le sien, elle a toujours redouté que les pieuses paroles de paix lui manquassent à ce moment, dans le séjour de l'immuable paix. Cette inquiétude était profonde chez elle. Le Dieu de vérité et de bonté qu'elle sentait partout présent dans le protestantisme, comme dans le catholicisme, ne veut pas que seule elle soit abandonnée ici au silence et aux détresses du sépulcre. Le deuil d'un fils, d'une fille, est aussi un sacerdoce. L'Église se retrouve avec sa force et sa puissance entière, dans la bouche de quiconque parle ou crie avec un cœur brisé; en l'absence du prêtre, le fils devient prêtre par la consécration de la douleur.

Pour satisfaire à la soif de prière qui dévorait en secret

celle que nous venons d'apporter ici, je lirai dans le livre qui est le fondement de sa foi le psaume cm, le chapitre xx de l'Évangile selon saint Jean, le chapitre xv de l'Épitre de saint Paul aux Corinthiens. Cette liturgie de l'immortalité chrétienne, pour passer par des lèvres tremblantes, ne sera pas, je le sens, moins entendue du haut du trône éternel.

Ce fut un des tourments de ce grand cœur de ne pas trouver autour de soi l'appui du culte dans lequel il a été nourri. Chaque dimanche, ma mère regrettait plus vivement le secours moral, les fêtes austères de son Église. Et pourtant, si c'est un culte que de prier en silence, loin des yeux des hommes, seule à seule avec le Christ et l'Évangile ouvert; si c'est un culte aimé du Ciel que de se détacher de soi, ne vivre que dans autrui, s'occuper sans relâche des souffrances, des inquiétudes d'autrui, oublier les siennes, appeler à son secours le Tout-Puissant par une aspiration constante vers la source de la vérité et de la bonté; si ce sont là des occupations religieuses; si les bonnes actions sont des prières; si la vie ainsi faite est elle-même une cérémonie pieuse, console-toi! Non! tu n'as pas vécu ici privée de ton Église, mais ton Église invisible t'a suivie, entourée à chaque pas. Exemple d'un christianisme vivant, tu as célébré chaque jour, dans ton sanctuaire domestique, le culte d'immolation personnelle qui plaît par-dessus tous les autres au Dieu de l'Évangile.

Par une force qui devient de plus en plus rare, elle a su concilier avec une foi inébranlable dans la foi chrétienne tout ce que l'esprit cultivé peut comporter de liberté et de hardiesse. Elle s'élevait ainsi à une tolérance admirable, pleine de grandeur, et qui est tout le contraire de l'indifférence; car elle se sentait près de son Dieu dans

toutes les communions chrétiennes. Protestante, vous l'avez vue souvent prier avec vous dans les églises catholiques; mais aucune puissance de la terre n'eût obtenu qu'elle changeât de religion. Élevée daus les austères doctrines de Genève, elle avait toute la fermeté du culte réformé au seizième siècle, unie à la tendresse de cœur, à la puissance d'émotion de l'Église primitive.

Nous avons trop senti, disait-elle à son dernier jour. Et, en effet, ce qui la rendait unique à nos yeux, c'était cette charité sociale et privée, cette ardeur, cette fièvre dévorante de sympathie pour toutes les nobles causes, toutes les émotions désintéressées, tous les genres d'afflictions, d'infortunes publiques ou particulières. Elle nous montrait, à nous, sans le dire, comment une femme peut allier dans son cœur le zèle des choses générales avec le sentiment le plus vif, le plus fervent, le plus constant, pour les joies et les douleurs de la vie intérieure et domestique.

Chose étrange! Elle avait le don de pleurer sur un peuple comme sur un enfant. Que de larmes je lui ai vu verser en silence sur la France, dans ses heures de détresse, au lendemain de la défaite, à la veille des invasions! Ah! je les ai recueillies, ces saintes larmes, et puissent-elles ne pas tarir dans mon cœur!

La récompense de sa vie, elle l'a trouvée dans sa mort. N'est-il pas vrai que pour tous ceux qui ont approché d'elle dans ses derniers jours, cette mort a été une révélation éclatante, palpable, de l'immortalité de l'âme? Ceux qui étaient dans le secret de ses maux étaient ravis en même temps que déchirés. Vit-on jamais une intelligence plus lucide, plus vigoureuse, plus pénétrante, plus entière, plus libre, sur les débris d'un corps qui déjà n'existait plus? Triomphe sublime de la pensée! Il nous a

été donné de voir, pendant plusieurs jours, une âme qui vivait et conversait paisiblement avec nous, quand les restes mortels que nous déposons ici étaient déjà éteints et comme ensevelis. Les hommes de l'art étaient saisis d'admiration au spectacle de cet héroïsme de l'esprit; ils avouaient n'avoir jamais rien rencontré de semblable. Un instant avant que ses lèvres se fermassent, c'étaient encore les mêmes paroles, tour à tour profondes et enjouées, qui avaient fait nos délices dans nos heureux jours. Tous ceux qui étaient autour d'elle tremblaient; elle seule souriait, promenant avec une force infatigable son intelligence sympathique sur les affaires générales de ce temps, sur ses amis absents, sur tel ou tel d'entre vous qui m'écoutez; et c'était toujours cette même trempe acérée de l'esprit avec cette même intelligence du cœur, cet éclat, cette grâce de l'âme, qui étaient si bien sa vie, qu'elle ne pouvait les perdre qu'avec la vie.

Quel spectacle tragique et religieux que cet esprit lumineux qui foulait la nature physique, opprimée, prosternée, désespérée, et la dédaignait jusqu'au milieu des hoquets de la mort! Elle avait la sueur de l'agonie; quelqu'un le lui fit remarquer. Ah! dit-elle, en parlant de ce corps mortel que son intelligence debout ne pouvait parvenir à soulever : « *C'est une sueur d'indignation!* » Est-ce que Dieu, qui l'aimait, a voulu la favoriser en lui cachant le calice? ou, ce qu'il y a de plus probable dans un tel cœur, feignait-elle de l'ignorer? c'est son secret. Dans tous les cas, cette agonie pleine de puissance, protégée, soutenue si visiblement par les esprits d'en haut, est l'agonie de la femme chrétienne, qui est agréable au Dieu chrétien; et c'est par cette mort que j'aime à célébrer sa vie.

Vous qui avez suivi jusqu'ici ses dépouilles, vous savez ce que vous perdez en elle. Quelle charité vivante et sortie

des entrailles! Elle croyait n'avoir rien fait si sa main seule donnait et non son cœur. Le denier de la veuve n'était jamais séparé chez elle d'un trésor de compassion maternelle. Chez le pauvre, elle plaignait la tristesse, la nudité intérieure, autant que la nudité visible; et nul n'approchait d'elle sans qu'elle le revêtît d'une force morale.

Dans le commerce de la vie, quel esprit fertile et ingénieux! quelle affabilité, d'autant plus charmante qu'on la savait armée au besoin d'une énergie virile! quel don unique de peindre par la parole! je n'apprendrai rien à ses amis en disant qu'elle eût atteint sans peine à la célébrité que donne l'art d'écrire, si elle ne l'avait fuie autant que d'autres la recherchent.

Vous, ses proches, ses amis, vous savez quel vide elle vous laisse; mais, ma sœur et moi, savons-nous ce que nous avons perdu? Est-il bien sûr que j'ai en ce moment conscience de tout ce qui me manque? ou plutôt ne suis-je pas destiné à l'apprendre douloureusement chaque jour davantage? qui le dira? qui le comprendra? où, dans quelle école, dans quel livre trouverai-je ce foyer de raison vivante, de droiture morale, auquel je revenais puiser sans cesse? Quel appui robuste dans tous les combats de l'âme? N'était-ce pas toi qui mettais dans mon cœur le zèle de la vérité et de la justice sociale? n'étais-tu pas ma secrète armure dans toutes les luttes de l'intelligence? n'étais-tu pas mon conseil assuré, ma force, ma conscience, ma lumière? Oui, tu étais tout cela et plus que tout cela; et je serais indigne de toi, si je n'étais venu le confesser à la face du ciel, devant la tombe ouverte. Dieu, comme je l'en ai prié en commençant, m'en a donné la force et je l'en remercie.

Quand mon cœur se séchait pour le bien, où allais-je

puiser la vie nouvelle? chez toi. Qui me nourrissait de sa pensée? toi. Qui me soutenait de sa force supérieure? toi. Tu étais ma lumière, et ma lumière s'est éteinte; et tu m'as laissé dans les ténèbres. Je me réveille d'un songe... il me semble que la vie est avec toi dans ce linceul et que la mort est avec moi.

Vaines et impuissantes larmes! ce langage ne te plaît pas. Tu veux des paroles plus fortes, plus semblables à toi-même. J'essayerai de les dire : Nous qui sommes tes enfants, tes proches, tes amis, nous ne te faisons point d'adieu; car tu ne t'éloignes pas. Nous ne prenons pas congé de toi comme pour un voyage vulgaire; car tu ne nous quittes pas. Tu n'es plus enfermée dans ta maison vide; mais tu es présente dans nos cœurs avec ta mémoire et l'enseignement de ta vie. Ton long veuvage, dont nous n'avons jamais pu te consoler, est fini. Tu as enfin quitté ton triste habit de deuil; car tu retrouves mon père avec lequel se sont écoulées les seules années que je t'aie vue regretter. Tu sors de l'enceinte de la ville où la moitié de tes jours s'est passée, et tu entres dans la cité immortelle des âmes avec une couronne d'autant plus belle que personne ne t'a aidée à la conquérir, et que, fidèle et forte dans ta foi, tu n'as eu d'autre muraille pour t'appuyer que le Christ et sa parole solitaire.

Pour nous qui venons de t'accompagner ici, nous ne dirons pas : Que la terre te soit légère! mais nous dirons : Que le ciel où tu es s'ouvre pour nous! En rentrant dans nos demeures, nous te trouverons sur notre seuil, guérie des maux terrestres et réparée par l'Éternité; déjà tu nous envoies un pressentiment sacré de la paix que tu possèdes. Nous ne nourrirons pas en nous le désespoir, puisque tu nous l'as défendu en nous enseignant à sourire au milieu de l'agonie.

Assurément les fêtes de la terre sont finies pour ta fille, ta belle-fille, ton fils, pour ta sœur absente qui ne te croit pas même malade, pour tes proches; car ils ne reverront rien de semblable à toi, quelle que soit la durée de leurs jours; les douleurs cuisantes ne seront plus rachetées par des éclairs de joie. Tout s'attriste d'un deuil irréparable; ce qui était la fête a disparu.

Et pourtant, il faut que le courage subsiste. Pour achever la carrière, il reste, au lieu des espérances heureuses, le devoir nu, sans récompense, le sacrifice, l'immolation, des combats intérieurs à soutenir. Aide-nous, âme bénie, dans ce chemin sévère, dépouillé, nouveau pour nous. Soutiens-nous d'en haut, jusqu'à ce que, nos épreuves finies et notre jour arrivé, tu ouvres pour nous en souriant les portes splendides de l'éternité de vie, où tu es allée nous attendre.

DERNIÈRES PAROLES

LE 15 MARS 1856

(FRAGMENT)

Au nom du Dieu de toute justice et de toute espérance, je dépose ici, dans la terre d'exil, les restes de mon cher bien-aimé beau-fils, Georges Mourouzi, mort à l'âge de seize ans et demi et quatorze jours. Je suis appelé à prononcer sur lui les paroles suprêmes. Puissé-je en avoir la force jusqu'au bout !

Georges Mourouzi est né le 1er septembre 1839, à Jassy. Ses ancêtres ont régné sur les provinces danubiennes et occupé le trône d'Étienne le Grand et de Michel le Brave ; son aïeul paternel, le prince Alexandre XIV Mourouzi, régnait encore, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, sur la Valachie en 1792, sur la Moldavie en 1806. Dans un temps où le bien était impossible, il a su se placer au rang des souverains réformateurs ; il a laissé des quatorze années de son gouvernement un souvenir respecté dans l'histoire. Du côté maternel, l'enfant que nous pleurons avait pour grand-père Georges Asaky, l'homme qui, plus qu'aucun autre, a con-

tribué avec gloire au réveil et préparé la renaissance de la nationalité roumaine.

Pour enseigner à cet enfant chéri que l'homme n'est rien que ce qu'il se fait lui-même, et pour le dérober à de fastueuses séductions, sa mère l'amena en bas âge, en France, comme au foyer de la justice et du bon droit.

Cher Georges, cher enfant, tu l'as vu luire, ce flambeau de liberté, d'humanité. Tu en as rassasié tes premiers regards. Tu avais reçu comme une seconde naissance, dans ce berceau de toutes les espérances nouvelles. Combien ton intelligence rapide s'était vite élevée aux inspirations les plus pures de la France !

Il te manquait une seule chose : l'épreuve précoce de l'adversité. Le jour où je fus exilé, ce jour-là tu devins mon beau-fils. . . . . .

. . . . . .

Dans cette situation nouvelle, quel progrès ne faisait pas son esprit, sous la direction du maître vénéré qu'il adorait, et en qui il avait trouvé, ainsi que moi, un ami véritable ! Tant d'efforts héroïques de sa mère touchaient à leur terme. Déjà notre enfant entrevoyait le moment où il pourrait à son tour, sur les pas de son illustre grand-père, servir la Moldavie. Il l'avait quittée enfant ; il allait la revoir au sortir de l'adolescence. Il comptait bien vivre et mourir pour elle, surtout lui apporter les principes, les idées, les convictions qu'il avait reçues de nous. C'était là sa pensée de chaque jour. Voilà l'espoir avec lequel nous l'avons soutenu dans les souffrances qui ont fini par nous l'arracher. Dites, amis, vous qui avez épuisé pour nous les ressources de l'art, et vous qui l'avez assisté pieusement, jour et nuit, avec nous, dites si dans cet enfant il n'y avait pas déjà un homme ? Rendez-lui témoignage.

Nous lui montrions, hélas! au chevet de son lit cette Roumanie ressuscitée qui l'appelait. Il souriait à ce nom. Il se sentait revivre. O miracle de la patrie absente, invisible! combien de jours n'avons-nous pas prolongé sa vie par cette seule pensée! Quand son pays renaissait, comment aurait-il cru que lui touchait à sa dernière heure? Tant de beaux projets formés pour cette patrie chérie seraient-ils donc inutiles? Il sentait pour son pays un si grand, si inépuisable amour, qu'il n'a pu croire qu'il disparaîtrait de la terre sans avoir accompli quelque tâche généreuse.

Avec un cœur tout français, nous avions fait de lui un patriote roumain, prêt à tous les dévouements. Son intelligence précoce était allée au-devant de nos désirs. Que la Roumanie s'associe donc à notre deuil! elle a perdu, en ce jour, j'ose l'affirmer, une des fleurs de son printemps, dont elle devait s'orner bientôt.

C'est au milieu de ces promesses de régénération nationale, si sacrées et si saintes dans la conscience d'un enfant, que nous l'avons vu disparaître à nos yeux mortels. Quoiqu'il eût vraiment deux patries dans le cœur, toutes deux lui ont manqué à la fois. Il ne devait revoir ni l'une ni l'autre. Je n'ai pu ni lui rendre la France à laquelle il avait été voué, comme à sa sainte patronne, ni lui montrer, ainsi que j'espérais en avoir le temps et l'occasion, la Roumanie renaissante et sauvée. Je n'ai rien pu que lui assurer ici l'hospitalité de la mort.

Mais que dis-je? il n'y a point de mort pour les amis de la justice éternelle. Ils habitent, dès cette vie, dans les choses immuables. Les coups qui les frappent ne servent qu'à faire retentir plus haut la vérité, qui ne peut et ne doit pas finir. Un enfant qui meurt, le cœur tout rempli et débordant de vastes et divines pensées, dont il n'a pu

réaliser aucune, dont ses parents, ses amis seuls ont eu la demi-confidence, c'est là un enseignement dont les maîtres aussi peuvent profiter. Une pensée qui s'élançait avec tant d'impétuosité vers le bien, vers la justice, ne sera pas arrêtée prématurément par cette tombe que l'on vient de creuser. Cette pensée a déjà franchi la fosse, et elle croîtra, elle se développera au delà. C'était un germe sublime dont la floraison est dans les cieux. Que de choses j'ai apprises au chevet de ce mourant! Quelle patience! quel courage! quelle douceur dans une âme si ardente! quel sourire au milieu des plus grandes douleurs, comme si le ciel s'ouvrait! Oh! cher Georges, tu m'en as plus appris dans ces jours-là, en une heure, que je n'eusse pu faire pendant une longue vie. Cher enfant, tu m'as appris à mourir.

Ce que je croyais savoir, tu me l'as montré, tu me l'as fait voir de mes yeux! C'est qu'il n'y a qu'une science, une grandeur, une chose digne de la pensée humaine : l'immortalité! immortalité du droit, immortalité de la conscience, que rien ne peut ployer, ni lasser, ni exténuer, ni diminuer; immortalité de l'amour, de la douleur, de l'espérance. Tout ce qui n'est pas immortel est vain.

Cher enfant, en ce moment le Dieu de justice, qui aime les purs, les innocents, les justes, te recueille en son sein. Il te donne, à cette heure, cette patrie immuable, invincible, toujours glorieuse, jamais défaillante, que tu as tant appelée et que je n'ai pu te donner ici-bas. Pardonne-moi de t'avoir associé à mes épreuves. Toi qui étais fait pour me survivre tant d'années, je dépose ici ta chère dépouille; pardonne-moi de t'ensevelir dans une terre étrangère. Si ma patrie m'est rendue, j'y rapporterai tes os. Envoie-nous, des régions que tu habites aujour-

d'hui, ta paix, ta sérénité ; car nous en avons tous besoin. Soutiens surtout de ton sourire céleste ton admirable mère qui te suit, et qui prête en ce moment l'oreille au bruit qui se fait autour de cette fosse. Sois et reste, à jamais, entre nous notre témoin devant l'Éternel.

Et si ce n'est toi, qui donnera à tes vieux parents la force de supporter le coup qui va les frapper au bout de l'Europe? Hélas! à cet instant, à six cents lieues d'ici, ils se réjouissent à Jassy, des progrès, de la sagesse croissante de leur petit-fils. Ils bâtissent mille projets pour son heureux avenir. Et quelle nouvelle va les atteindre, au milieu de ces joies! Soutiens-les d'en haut, ces vénérables vieillards! Avertis-les en secret; communique-leur la force et la paix que tu respires. Car tu habites maintenant parmi les esprits innocents enlevés à la terre, avant d'avoir reçu aucune souillure. Jeune homme, tu avais la pureté de l'ange. Ce que tu demanderas au ciel immaculé, le ciel te l'accordera.

Pour vous, chers amis, qui avez accompagné jusqu'ici notre enfant, gardez-lui dans vos cœurs un souvenir pieux. Il le mérite. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il avait déjà les pensées d'un homme mûr. Puis il était des vôtres; il vous respectait, il vous aimait.

NOTES

NOTES

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

(DEUXIÈME VOLUME.)

Cette introduction, écrite à la fin de 1824, ne fut pas mon coup d'essai. Elle est bien plutôt la conclusion d'une période de travaux qui l'ont précédée et dont je n'ai pas publié une ligne. Avant de connaître un mot de la science allemande et de Vico, je m'étais engagé par instinct dans une voie analogue. Sans guide, sans conseiller, je me trouvai jeté, je ne sais comment, dans la métaphysique de l'histoire. En 1823 j'écrivais, à ce point de vue, une *Histoire de la Conscience humaine* et de la *Personnalité morale*. Je montrais le développement de l'*individu* à travers les temps.

De là, je passai à un ouvrage plus étendu, que je conduisis aussi à son terme, les *Institutions politiques dans leurs rapports avec la Religion*. Pour donner un corps à mes idées, je personnifiai les principales époques du monde chrétien dans un monument, ou un homme; je fis

comparaître les *Barbares*, l'*esprit des Chroniqueurs*, *Abeilard*, l'amour au moyen âge, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le Mysticisme, Froissard, la folie de Charles VI, etc., etc.

Plein d'une juste défiance en mes forces, je ne cherchai point à publier ces essais, ni les poëmes dont j'étais occupé depuis si longtemps. Mais je me dis : Faisons avant tout une œuvre modeste, qui soit certainement, nécessairement utile; traduisons, si nous ne devons pas créer. Et je me décidai pour Herder. Cette traduction ne fut ainsi qu'un accessoire au milieu de mes autres travaux. Il se présentait une difficulté. Je ne savais pas une syllabe d'allemand. Je dus l'apprendre seul. Je fis, refis et recommençai jusqu'à trois fois ma traduction, depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

En même temps, j'écrivis un ouvrage sur Bossuet, que j'examinai sous ses différents aspects, avec les principes que je venais de me former sur la métaphysique de l'histoire.

Tous ces ouvrages dont je parle existent en manuscrits. Séparé de mes papiers qui sont restés en France, je n'ai rien pu en extraire. Mais peut-être me sera-t-il donné un jour d'en tirer quelques fragments, et ils montreront au moins, quelles lentes préparations je me suis imposées avant de m'adresser au public, et quel respect nous avions tous pour la sainte mission des lettres.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

(TROISIÈME VOLUME.)

Pourquoi les auteurs des systèmes sur l'histoire de France les abandonnent-ils, dès qu'il s'agit des événements

auxquels ils ont été mêlés, ou dont ils ont été simplement spectateurs?

Vous devriez croire que la paix la plus profonde règne entre les partisans de ces doctrines. Si tout est bien dans le passé, tout doit être bien dans le présent; dès lors, plus de luttes, plus d'antagonisme, mais l'équilibre le plus parfait. Chacun doit applaudir au triomphe de l'autre dans ses opinions, dans son parti, dans son système de gouvernement.

Mais voilà, au contraire, que les optimistes deviennent les pessimistes les plus rigides dès que la fortune les rejette. A les entendre, elle se trompe à chaque coup de dé, pour peu qu'ils perdent au jeu leurs espérances, leurs habitudes, ou seulement le plaisir de la domination.

N'est-ce pas avouer que cette prétendue doctrine du *Tout est bien* dans l'histoire de France n'a d'autre valeur que celle d'un procédé littéraire? Forme nouvelle de la rhétorique, on la quitte, on la reprend, dès qu'on est soi-même en cause. J'ai dit que le système hébraïque de Bossuet, sur lequel nos historiens se modèlent, reconnaît des déviations et des chutes dans le peuple de Dieu. Que n'aurais-je pas eu à ajouter, si l'occasion l'eût permis? A cet égard, les livres d'Esdras et de Néhémie contiennent les plus beaux enseignements qui seront jamais donnés pour la résurrection des peuples et des nationalités. Le premier acte d'affranchissement, de régénération pour un peuple, est aujourd'hui comme alors, de *confesser ses fautes et les iniquités de ses pères :* Et steterunt et confitebantur peccata sua et iniquitates patrum suorum (Esdras, lib. II, c. IX). Cet aveu précède tout, même la reconstruction de la cité sainte.

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

(QUATRIÈME VOLUME.)

Cet ouvrage a eu la bonne fortune de trouver pour commentateur un jurisconsulte éloquent. M. Dufraisse, aujourd'hui professeur de droit à l'école fédérale de Zurich, a prêté à mon récit et à mes conclusions la netteté et la rigidité savante des formules du droit romain.

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE. FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES.

(CINQUIÈME VOLUME.)

On lit dans les journaux belges de juin et juillet 1858 :

« Dans la dernière séance du conseil communal d'Ypres, le conseil a été informé qu'une pièce extrêmement importante a été découverte dans les archives. M. Edgar Quinet dans son ouvrage sur Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde, avait avancé que le duc d'Albe ordonnait de percer d'un fer rouge la langue des hérétiques qu'il faisait supplicier, afin, était-il dit dans l'ordre écrit et signé de sa main, qu'ils soient mis dans l'impuissance de blasphémer.

« On avait contesté ce fait historique. Une pièce authentique a été trouvée dans les archives d'Ypres, écrite et signée de la main du duc d'Albe, portant ordre de percer

la langue d'un fer rouge à un hérétique qu'on devait exécuter. C'est l'ancien archiviste qui a fait cette découverte et l'a exposée dans une conférence du *Cercle artistique* de la ville d'Anvers. Une lettre de la part de la direction de cette société, remerciant l'administration d'avoir bien voulu autoriser la communication de cette pièce, est lue et prise pour notification. »

LA GRÈCE MODERNE.

(CINQUIÈME VOLUME.)

La première édition était précédée de ces lignes, écrites le lendemain de la Révolution de 1830, le 24 septembre :

« L'auteur de cet ouvrage eut longtemps un autre projet que son livre, et qui l'explique. Durant l'oppression qui vient de finir, peut-être à cause d'elle, il s'était sérieusement proposé de s'en aller refaire une partie du voyage qu'a fait le genre humain dans ses migrations, depuis les plateaux de l'Asie centrale jusqu'à l'embranchement du Caucase. Dans ce but il avait dirigé ses recherches sur les origines, et il comptait poursuivre sa marche à peu près dans le même ordre où se sont exécutés les uns après les autres les mouvements des peuples primitifs. Partout où se sont déposées dans l'antiquité de grandes masses de civilisation, il voulait les comparer à la figure des lieux, chercher s'il ne leur trouverait pas quelque ressemblance dans le type même de la contrée, et rassembler par là dans une seule description le caractère du monde physique et celui des races d'hommes. Au lieu d'un pittoresque d'opposition et de hasards, il se serait enquis s'il n'y en a pas

un autre dans la sympathie intime de la nature et de l'histoire. Ainsi, poussant devant lui cette grande unité, montant de zones en zones dans les âges divers de l'humanité, il ne voulait pas moins, dans sa ferveur, que toucher ces empreintes de huit coudées que les chefs des races ont laissées de leurs pieds sur tous les sommets, depuis l'Himalaya jusqu'au Pinde; et il ne serait rentré dans ses foyers qu'après avoir ainsi vu de ses yeux le berceau de toutes les traditions épiques. Ce beau projet eut le sort qu'il méritait, et l'auteur fut réduit à la Grèce.

« Mais la Grèce est aussi un univers, c'est-à-dire, du soleil et des mers, des rocs, des arbres, des montagnes, et puis avec l'histoire tout un monde qu'on ne voit pas, des bruits qu'on n'entend pas, des corps qu'on ne sent pas, et des pensées en foule qui germent, qui tarissent, qui croulent impalpables au fond des temps qui ne sont plus. D'abord, on peut séparer toutes ces choses. C'est au poëte de s'en aller à l'aventure, de ravins en ravins, ou d'une fleur à l'autre, et de cheminer au jour le jour d'un nom à un autre nom que le hasard amène. Cette marche est même inévitable pour quiconque explore un sol nouveau; mais quand la route est tracée et que l'on est presque le dernier à la suivre, il convient au contraire d'unir ce qu'ils ont séparé, de rassembler ce qu'ils ont éparpillé. Ces montagnes, il faut les grouper en systèmes; ces ruisseaux, les suivre dans leurs bassins; ces plantes, les classer en espèces. De même ces peuples, il faut les faire rentrer dans leur lit, leurs idées les grouper en familles, leur vie entière la partager en zones, plus froides et plus ternes, à mesure qu'en montant ils approchent de leur fin. Au lieu d'une confusion d'objets épars, quand une fois on a mis de cette sorte en présence deux mondes divers, chacun faisant un tout complet à sa manière, il ne reste plus qu'à

chercher s'ils se sont indifférents tous deux, ou plutôt s'ils ne se conviennent pas l'un à l'autre, ainsi que l'âme à son corps.

« C'est à cette dernière vue que l'auteur s'est arrêté. Afin de la mettre dans tout son jour, il est vrai qu'il n'a point procédé avec des formes dogmatiques. Au contraire, il a cru, que pour mieux approcher de la représentation vraie d'un pays tout formé de poésie, il devait demeurer lui-même dans les termes où l'art reste possible, et il a conservé la marche d'un voyage. Mais sous cette allure abandonnée il cachait un ordre nécessaire. A mesure qu'il se perdait dans les vallées, il songeait à atteindre en esprit à quelque région plus reculée de l'histoire. Plus l'impression de la nature physique s'accroissait sur ses pas, plus il pensait à pénétrer d'un degré plus avant dans un autre repli de l'antiquité. En outre, ces réflexions, il ne les amenait point de vive force; il les puisait là où elles avaient pris nécessairement un corps; il les recueillait avec des mousses et des herbes, en sorte que cet itinéraire devrait reproduire en quelque chose l'impression des idées ou des leurres d'un peuple qui de nouveau chaque matin se raniment, se pressent, se bercent sur le chemin avec les jours du voyageur, le roulis des barques vers les îles, et les pas des chevaux à l'approche des khans.

« A la fin du volume ont été reléguées une suite de considérations où ces aperçus saisis à la course et d'autres qui s'y rapportent sont résumés et développés avec plus de repos[1].

« Le temps du moins était propice. A travers les mouvements de notre révolution, pendant que le présent chan-

[1] Dans l'expédition l'auteur était chargé des recherches de philologie. Ses travaux particuliers sur ce sujet ont été mis à la disposition du gouvernement.

geait de forme, la science du passé se renouvelait à proportion. La liberté moderne se mesurait avec les siècles qui ne sont plus. Plus d'idolâtrie, plus de faux semblants. Sans peur, on approchait, on jugeait, on expliquait ces colosses par les colosses de nos jours; si bien, que la Grèce ancienne redevenait pour nous sans comparaison plus nouvelle et plus originale que la Grèce moderne. Un peu avant que nos philhellènes s'armassent pour elle, d'autres hommes s'étaient insurgés à leur manière contre l'abâtardissement des traditions qui nous voilaient et pâlissaient l'antiquité. C'est Gœrres qui, avec la richesse de végétation d'une forêt du nouveau monde, où tout croît, où tout vit, où tout s'ébranle à la fois, dispersait son génie sur les chemins perdus de l'Orient, et s'y livrait si bien que de vouloir reconstruire parmi nous une cité asiatique. C'est Creuzer qui élevait lentement un monument cyclopéen, nu, large, aux bases de granit, et qu'il dorait au sommet des gracieuses lueurs de l'anthologie. C'est Müller qui mettait à débrouiller les commencements des races de Xuthus la sagacité et le sérieux que d'autres ont mis parmi nous à suivre les phases du long parlement et de la Convention. L'auteur a profité de ces lumières, et il le déclare avec d'autant plus d'empressement, qu'il espère que ces écrivains reconnaîtront eux-mêmes qu'il ne s'est fait l'esclave d'aucun d'eux, et que, bonnes ou mauvaises, c'est à lui de répondre de ces vues.

« Enfin, ces faits lointains, dont on entendrait peut-être encore un reste de retentissement dans les faits actuels, si l'on prêtait l'oreille, ne lui ont point fait oublier les détails de la révolution qui s'achève. Cette rencontre, tant souhaitée de la science, de l'art et des luttes de liberté sur un même sol, était une trop bonne fortune pour la laisser échapper. Il s'est appliqué là aux détails individuels, n'y

ayant plus que ce moyen désormais d'établir un jugement sur ce pays tant de fois méconnu; et puis cette portion de vie réelle devait rejaillir sur les considérations d'une autre nature dont il les accompagnait. Sans doute, ce lent relevé de décombres, ces journées de voyage à travers un champ de carnage, ont leur inévitable monotonie. Mais dans des jours où tant de peuples font effort pour regagner avec leurs droits la part de dignité qui commençait à leur manquer, ce ne saurait être complétement inutile que de mesurer d'un coup tout ce qu'un peuple est en état de perdre et de donner sans regret pour une cause semblable. Si notre civilisation nous pèse par quelques points, il faut montrer quel sujet de merveille elle est à des nations sorties à peine du seuil des époques primitives. A une société parvenue à son faîte et qui, si loin de ses origines, ne comprend plus comment elle a pu commencer, il est bon, pour savoir le chemin qu'elle a fait, de regarder en bas une société qui se débrouille à peine, et s'essaye déjà à se former à son image. D'ailleurs, quand les guerres de races et d'extermination disparaissent et s'enfoncent toujours plus dans le passé, et que celle-ci est peut-être la dernière que l'Europe contemple, il était nécessaire d'en constater avec soin les effets. Aujourd'hui, c'est avec la vitesse d'une intelligence sans corps que se décident nos guerres d'idées. En quelques jours une nation se renouvelle. Le voyageur qui a quitté son pays dans le deuil le retrouve dans la joie. Il s'en va pour ne plus voir dans sa ville la rougeur sur le front de chaque homme qui passe. Et voilà qu'en revenant, tout chagrin qu'il ait pu être au départ, mieux que des rayons d'or sur un golfe d'azur, mieux que les cimes empourprées du Taygète, mieux qu'une tour penchée sur le bord de l'Iri, ou qu'une femme endormie sous un bois d'orangers, mieux qu'une nuit en

mer, ou qu'au matin une avenue aux troncs de marbre, il aime nos fleuves embourbés et leur pâle soleil, le peuple dans ses carrefours, les tombes sur les places, et nos tours gothiques qui, comme les siècles passés de notre histoire, le saluent au retour du drapeau de Jemmapes. »

AHASVÉRUS.

(SEPTIÈME VOLUME.)

La princesse Marie d'Orléans a composé et exécuté d'après Ahasvérus deux bas-reliefs et un groupe, où revit tout entier le talent de l'auteur de la statue de Jeanne d'Arc. Le sujet des bas-reliefs est le départ d'Ahasvérus, les femmes ressuscitées; celui du groupe est la scène d'Ahasvérus et de Rachel, au jugement dernier.

Le grand peintre que la France vient de perdre, Ary Scheffer, a composé aussi d'après Ahasvérus d'admirables dessins; quelques-uns ont été gravés, par exemple, celui où le maître a représenté Rachel au berceau du Christ.

NAPOLÉON. Poëme.

(HUITIÈME VOLUME.)

Un sort singulier était réservé à ce poëme. Comme je venais de l'achever, j'en perdis le manuscrit, en rase campagne, dans une course à cheval. Un paysan des environs de Bourg, le retrouva par hasard sur une grande

route. A peine imprimé, il fut brûlé jusqu'au dernier exemplaire, dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer.

MES VACANCES EN ESPAGNE.

(NEUVIÈME VOLUME)

J'ai recueilli en Espagne, et surtout en Andalousie, un grand nombre d'inscriptions romaines inédites. Le temps et l'occasion m'ont manqué jusqu'ici pour les publier.

NOTE DES ÉDITEURS

On a suivi dans cette édition l'ord re chronologique et la nature des sujets. Comment faire autrement?

L'esprit d'un écrivain peut embrasser, dans le même temps, des sujets très-différents, vers, prose, poésie, histoire, politique, philosophie, qu'il n'est guère possible de réunir sous le même volume. Comment, par exemple, imprimer à côté l'un de l'autre le *Génie des Religions* avec 1815 *et* 1840, ou la *Sirène* avec les *Jésuites*, quoique ces ouvrages aient été composés à la même date? C'est une nécessité de classer des œuvres si diverses, suivant le caractère et l'analogie des matières.

Nous avons pris pour point de départ le *Génie des Religions*, parce qu'il traite des sujets les plus anciens, et, autant que cela a été possible, nous nous sommes conformés à cette règle. Il nous reste à indiquer l'ordre dans lequel les ouvrages ont été publiés pour la première fois :

Les Tablettes du Juif-Errant ont paru en. 1825
Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'humanité; Essai sur les Œuvres de Herder, tirées des Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'humanité traduites de Herder. . . 1827

La Grèce moderne et ses Rapports avec l'antiquité. . . . 1830
De la Nature et de la Mythologie. 1830
De l'Avenir de la Religion. (Mélanges.). 1831
De la Philosophie dans ses rapports avec l'Histoire politique. (Allemagne et Italie.). 1831
Des Épopées françaises inédites du douzième siècle 1831
Controverse littéraire à ce sujet dans le *National*, le *Temps*, etc. 1831
Chants primitifs de la Bohême. 1831
L'Allemagne et la Révolution. (Allemagne et Italie.). . . . 1832
La Poésie allemande. Le champ de bataille d'Arcole. (Allemagne et Italie.). 1832
Ahasvérus. 1833
Des Arts de la Renaissance et de l'église de Brou. 1834
Napoléon. 1835
Voyage d'un solitaire en Italie. (Allemagne et Italie.). . . . 1836
Odes. Le Combat du Poëte. Le Siége de Constantine, etc. Les Bords du Rhin. 1836
De l'Histoire de la Poésie. 1836-1837
Prométhée. 1838
Unité du génie des modernes. (Allemagne et Italie.). . . . 1838
Examen de la Vie de Jésus. 1838
Allemagne et Italie. 1838
Essai d'une classification des Arts. Thèse de philosophie, soutenue publiquement le 23 janvier 1839, à Strasbourg. . . 1839
De Indicæ poesis antiquissimæ natura et indole ; Commentatio litteraria. — Thèse soutenue publiquement le 23 janvier 1839, à Strasbourg. 1839
Discours d'ouverture du cours de Lyon. 1839
1815 et 1840. 1840
Le Génie des Religions. 1841
Avertissement au Pays. 1841
Discours d'ouverture au Collége de France. 1841
Les Jésuites. (Ont paru avec les leçons de M. Michelet.). . . 1843
Lettre à M. l'Archevêque de Paris. 1843
La Sirène. 1843
L'Ultramontanisme. 1844
Le Christianisme et la Révolution française. 1845
Mes Vacances en Espagne. 1846

La France et la Sainte-Alliance en Portugal 1847
Discours de réouverture au cours du Collége de France. . . . 1848
Les Révolutions d'Italie (1er volume) 1848
Les Religions latines. Antiquités romaines. (Livre ajouté à la seconde édition du Génie des Religions.) 1849
La Croisade romaine 1849
L'État de siége 1850
L'Impôt sur le capital. (*V.* Révolutions d'Italie.) 1850
Les Révolutions d'Italie (2e volume) 1851
L'Enseignement du peuple 1851
La Révision 1851
Les Révolutions d'Italie (3e volume) 1852
Les Esclaves. Drame 1853
Marnix de Sainte-Aldegonde. Fondation de la République de Hollande 1854
Philosophie de l'Histoire de France 1855
Les Roumains 1856
Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe. . . 1857
Introduction aux OEuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde. La Révolution religieuse au dix-neuvième siècle 1857
Histoire de mes Idées 1858

TABLE

Préface (1858). 1

AVERTISSEMENTS POLITIQUES.

Avertissement a la monarchie de 1830. (1815 et 1840.). 1
Avertissement au pays (1841). 20

AVERTISSEMENT AUX NATIONALITÉS.

La France et la Sainte-Alliance en Portugal (1847). 55

HISTOIRE DE MES IDÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'ai-je voulu faire?. 91
Comment s'élever à des conclusions qui ne soient pas imaginaires?. 97
Quelle règle suivre? Réponse de J. J. Rousseau à cette question. . 98
Y a-t-il des vérités indifférentes?. 100
Comment inculquer à l'enfant le respect de la nature humaine?. . . 107
Un souvenir de l'Église primitive. 111
D'où m'est venue l'idée de Dieu?. 112
Éducation religieuse. 113
Certines. Le mal du pays. 115
Méthode pour apprendre à la fois à lire et à écrire. 117
Les contes de fées. La magie. 119
L'éducation avant la Révolution française. 120
Comment j'appris le nom de Voltaire avant celui de Napoléon. . . 127
Croyance absolue à la puissance de la volonté chez les hommes de la Révolution. 128

Une date morale. L'éternité des peines. 130
Passion de la justice. 132

DEUXIÈME PARTIE.

Première idée de la patrie et de la vie publique. 134
Un prisonnier de l'île de Cabrera. 134
Un conventionnel. 136
Le prêtre marié. 137
L'éducation sous l'Empire. 137
J'apprends à souffrir pour une cause morale. 141
Comment la langue de la liberté s'était perdue. 142
Première impression du théâtre. 145
Que l'âme s'éveille dans l'éternel amour. 147
L'épopée de l'Empire et l'invasion de 1814 dans une petite ville. . 148
Figure du Pauvre sur les ruines de la France. 149
Comment on a cessé en France d'avoir la vie légère. 153
Retour à la barbarie. 159
Un journal d'éducation. 160
Le maréchal Ney. — Explication des sentiments d'une foule. . . 162
Les Cent-Jours dans une bourgade. 166
Révolte d'un régiment. La cocarde tricolore. 168
Une vision. Le revenant. 170
Histoire de la légende. — Influence d'un grand homme sur un enfant. 172
Waterloo. Seconde invasion. En quoi elle a différé de la première. 175
Méditations sur le système du monde au milieu des Cosaques. . . 176
Pourquoi certains hommes restent ignorés avec des facultés qui eussent pu les rendre immortels. 177
Pourquoi je devenais un disciple de la force et du hasard. 179
Deux éducations opposées. Premier débrouillement de l'intelligence. 181
Comment les hommes perdent la capacité de comprendre. 181
Le dix-neuvième siècle dupe d'Ossian. 183
Éveil de l'imagination par la musique. 185
Impression de la terreur blanche de 1815. Premier sentiment de la fragilité des choses et des hommes. 187
Influence de la chute de Napoléon sur la destinée privée de chaque homme. 189
Révolution dans l'éducation. 190

TROISIÈME PARTIE.

Premier contact avec la société réglée. 195
La *Jardinière* de Raphaël. 197
Différence réfléchie entre les paysages. 199

La première communion. 200
Réconciliation de deux Églises dans la pratique d'un enfant. . . . 202
Délices de la vie bienheureuse. — Pourquoi cet état n'a pas duré. . 204
Différence entre l'art et la foi. 205

QUATRIÈME PARTIE.

Changement de tempérament de tout un peuple. 208
Les cours prévôtales. Danger de la rhétorique dans les affaires d'État. 209
Suite de l'histoire morale de la légende. 211
Deux voies : celle du peuple, celle des esprits cultivés. 215
Comment se marquent les différentes saisons de la vie. 215
Première vision de la beauté. — Simple histoire. 219
Premier regard sur le monde des esprits 227
Première révélation de l'histoire. 231
L'antiquité et l'adolescence. 231
Influence des invasions de 1814 et 1815 sur l'éducation intellectuelle des hommes de notre temps. 233
Que la vue des barbares a donné à notre temps l'intelligence des époques de barbarie. 234
Lecture de la Bible dans l'église. Qu'en résulte-t-il?. 236
Comment la forme historique devient la méthode du dix-neuvième siècle.. 237
La philosophie et la poésie des mathématiques. 238
La Muse Uranie. 239
Si les mathématiques tarissent l'imagination. 239
Aversion pour les paradoxes. 243
Premières compositions en vers. Puissance du mètre pour rendre l'équilibre à l'âme. 245
Amitiés. 247
Derniers jours de quiétude. 250
Lutte contre la nature environnante. 255
Caractère des lieux. La *mauvaise Bresse* et les Dombes. Nos marais Pontins. 256
Premiers essais en prose. 259
Difficultés particulières à notre génération. — Son caractère. . . . 260
Tableau de la France avant sa renaissance littéraire et politique. . 263
Deux siècles aux prises. Le dix-huitième et le dix-neuvième. . . . 264
Isolement moral. 265
Le choix d'un état. 266
Préjugés contre l'enseignement et les lettres. 267
Conclusion.. 269

ESSAI D'UNE CLASSIFICATION DES ARTS. . . . 271

LETTRE SUR KANT. 287

RÉPONSE A UNE DÉPUTATION DE LA JEUNESSE DES ÉCOLES (1846). 293

APPENDICE.

Dernières paroles. — Le 7 février 1847. 301
Dernières paroles. — Le 15 mars 1856. (Fragment. 309

NOTES. 315

Table générale. 337

TABLE GÉNÉRALE

TABLE GÉNÉRALE

PREMIER VOLUME.

LE GÉNIE DES RELIGIONS (Paris, 1841). Troisième édition.

A M. Alfred Dumesnil (1857). III
Avertissement de la deuxième édition (1850). 5
Avertissement de la première édition (1841). 7

LIVRE PREMIER.

DE LA RÉVÉLATION PAR L'ORGANE DE LA NATURE.

I. La Genèse spirituelle. 9
II. La terre considérée comme le premier temple 14
III. La filiation du genre humain 22
IV. L'institution religieuse de la société. 26
V. Les migrations des races humaines dans leurs rapports avec l'histoire des religions. 32

LIVRE II.

DE LA TRADITION.

I. Comment la tradition orientale a été perdue et retrouvée . 47
II. La renaissance orientale 55
III. Suite. 65

IV. Comment on a envisagé les religions de l'antiquité. . . . 74
V. Les révolutions religieuses dans leurs rapports avec les révolutions sociales. 82
VI. Les révolutions religieuses dans leurs rapports avec l'histoire de l'art. 89

LIVRE III.

LES RELIGIONS DE LA HAUTE ASIE.

I. La révélation par la lumière. Des Védas, de la religion des patriarches. 107
II. La Genèse indienne. De la révélation de l'infini par l'Océan. 123
III. La religion indienne dans ses rapports avec la poésie épique. 134
IV. Le panthéisme indien dans ses rapports avec l'institution de la famille et des castes 171
V. Le drame indien dans ses rapports avec la religion . . . 188
VI. La philosophie dans ses rapports avec la religion. Du boudhisme. 199
VII. Les religions de la Chine 210

LIVRE IV.

LES RELIGIONS DE L'ASIE OCCIDENTALE ET DE L'ÉGYPTE.

I. La religion de la Perse. La révélation par la parole . . 227
II. La religion de l'Égypte. La révélation par la vie organique. 245
III. Du principe des religions de Babylone et de la Phénicie. Du sentiment de l'infini dans l'amour païen 262

LIVRE V.

LA RELIGION HÉBRAÏQUE.

I. Jéhovah. La révélation de l'infini par le désert 270

II. Les prophètes 278
III. Le principe de la poésie hébraïque. Les Psaumes. 286
IV. La philosophie hébraïque. Job. 290
V. Suite. Comparaison du scepticisme oriental et du scepticisme occidental 300
VI. L'esclavage dans ses rapports avec les religions orientales. 309

LIVRE VI.

LES RELIGIONS GRECQUES.

I. De l'aspect de la nature et des ruines. 316
II. Le divin dans l'humanité. Des religions grecques dans leurs rapports avec la poésie et les arts 322
III. Suite. Le drame dans ses rapports avec les religions grecques 330
IV. L'histoire 339
V. La philosophie 350

LIVRE VII.

LES RELIGIONS ROMAINES.

I. La religion et la politique. 359
II. Rome et le monde 371
III. Les Césars. La religion du droit. Fin de la cité antique. . 384

UNITÉ MORALE DES PEUPLES MODERNES (1839).

Discours prononcé à Lyon.. 396

DE L'ORIGINE DES DIEUX (1829). Deuxième édition.

I. Comment se forment les dieux 415
II. Comment les dieux se transforment en poésie 426

DEUXIÈME VOLUME.

LES JÉSUITES (Paris, 1843). Huitième édition.

Avertissement de la huitième édition (1857). III
Introduction. — Situation générale. Conséquences de la suppression de la religion d'État. Quels sont les vrais hérétiques. L'État plus chrétien que l'ultramontanisme. De la politique catholique. VII
Première leçon. — De la liberté de discussion en matière religieuse. 15
Deuxième leçon. — Origines du jésuitisme, Ignace de Loyola, les exercices spirituels. 35
Troisième leçon. — Constitutions. Pharisaïsme chrétien. . . . 55
Quatrième leçon. — Des missions. L'Évangile déguisé. . . . 71
Cinquième leçon. — Théories politiques. Ultramontanisme. . . 88
Sixième leçon. — Philosophie. Du jésuitisme dans l'ordre temporel. Conclusion. 108

L'ULTRAMONTANISME ou L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE (Paris, 1844). Troisième édition.

A mes auditeurs 129
Première leçon. — *Du royaume catholique par excellence, de l'Espagne*. 133

Explications préliminaires. Situation de l'Église espagnole. Études sur les lieux. Un peuple qui sert d'expérience à l'ultramontanisme. Philippe II et Napoléon. Pourquoi l'Église d'Espagne est-elle tombée? Que lui demandait le peuple? Enseignement pour le clergé français. Deux sociétés en présence, le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Mission sociale de la Péninsule; une nation de prolé-

taires. La France responsable de la civilisation. Que serait une réaction néo-catholique dans le Midi? La France plus catholique que Rome.

DEUXIÈME LEÇON. — *Résultats politiques du catholicisme en Espagne. Double éducation de l'Espagne par le christianisme et par l'ultramontanisme.* 150

De l'interdit au moyen âge et de nos jours. Menace de l'Église. Les États modernes n'ont-ils de base religieuse que le catholicisme? Questions nouvelles; du divin dans le monde moderne. Application faite à l'Espagne. Esprit d'égalité et de servitude. Quelle en est la cause? De la communion par le sang. Sanction religieuse donnée à la violence par l'inquisition. Ce que pourrait faire une âme royale. Symptômes de la vie nouvelle. Les cortès. Éloquence espagnole. Le vote. Cause de l'indifférence des peuples pour les questions politiques. Que faut-il faire? Nouveau mahométisme à combattre.

TROISIÈME LEÇON. — *L'Église romaine et l'État. Le concile de Trente. L'État peut-il être athée?* 165

Les conciles. Rapports de la constitution religieuse et de la constitution politique. Concile de Florence. Espérances trompées. Esprit du concile de Trente. Idéal de l'ultramontanisme. L'Église autrefois démocratique devient une monarchie absolue. L'Europe se règle sur ce modèle. Qui a troublé cet ordre? L'État moderne est-il athée? Catholicisme et protestantisme; la France n'appartient exclusivement ni à l'un, ni à l'autre. Opinion de Leibnitz. Dans un danger imminent quelle serait la bannière de la France? La médiatrice entre le Midi et le Nord. Le concile perpétuellement assemblé.

QUATRIÈME LEÇON. — *L'Église romaine et la science. Galilée.* 183

L'Église se dépeuple. Galilée. Génie d'intuition. Sa philosophie. Bacon. Képler. De l'enthousiasme dans les mathématiques. Pourquoi l'observation était stérile dans le moyen âge. Galilée fait l'office du prêtre. Révolution que son système apportait dans le dogme. Égalité de la terre et du ciel. Divorce de l'Église et de la science. Le rigoureux examen. Torture morale. Quels sont les prophètes du monde moderne? L'Église abusée par les sens. Galilée plus chrétien que Rome. L'héroïsme de l'intelligence. De la science vraiment catholique.

Cinquième leçon. — *L'Église romaine et l'histoire. Vico.* . . 208

Nécessité d'un enseignement plus religieux que l'enseignement ecclésiastique; rapports de Vico et de la papauté. Principes de la *science nouvelle*. La Providence complice du paganisme. Vico et Bossuet. Philosophie de la révélation. Il n'y a pas d'histoire profane. Quel est le but de l'histoire dans l'ultramontanisme? Le prêtre dépouillé deux fois dans un siècle de deux attributions sacrées. L'humanité et les sectes.

Sixième leçon. — *L'Église romaine et le droit. L'inquisition* 225

Inquisition. *Sacro arsenale*. Le droit romain comparé à l'inquisition romaine. Quel est le plus païen, de l'un ou de l'autre? M. de Maistre. Le bourreau. L'inquisition se retourne contre l'Église. Les saints tenus pour suspects. Tentatives désespérées pour échapper à l'Église italienne. Rome et la France. Nouveaux solitaires. Rancé. Il s'isole de l'Église comme les anciens anachorètes s'isolaient du monde. Signification de son ordre. Une prophétie de mort. Port-Royal. On essaye de tout remettre à Dieu, pour tout ôter à Rome. Le catholicisme se divise. Interrègne de l'Église. Où est la papauté nouvelle?

Septième leçon. — *L'Église romaine et la philosophie. Dix-huitième siècle*. 245

L'Italie a son dix-huitième siècle deux cents ans avant le nôtre. Ce mouvement ne se communique pas. Pourquoi cela? Signification nouvelle du dix-huitième siècle. Migration du monde moderne. Nécessité de rétablir le fil de la tradition française. Les philosophes du dix-huitième siècle ne sont-ils que sceptiques? Le royaume de l'esprit. Concessions faites par la philosophie aux invasions de 1814 et de 1815. Voltaire renié. Pourquoi? Voltaire instrument de Dieu contre son Église pécheresse; organe de l'esprit universel. Rousseau. Son rapport avec le protestantisme. Quelles sont les œuvres de l'esprit nouveau?

Huitième leçon. — *L'Église romaine et les peuples*. 265

Contrat social entre la papauté et l'Italie. A quelle condition l'Italie a sacrifié sa nationalité. Politique conseillée par l'Église. Savonarole. Chiabrera. Filicaja. Mépris de l'Église romaine pour les nationalités. En quoi Rome méconnaît l'idéal de la politique sacrée.

Son rôle dans l'époque contemporaine. Napoléon et le pape. Les congrès. Quel moyen de vaincre Rome sans la combattre?

NEUVIÈME LEÇON. — *L'Église romaine et l'Église universelle*.. 284

FAUX idéal dans les lettres. Questions religieuses qui marquent le travail de l'avenir. Ce qu'il y a de vrai dans la réaction. Qu'est-ce que l'instinct de l'immortalité? De la cité universelle des esprits. Aspect nouveau du clergé dans toute l'Europe. Rome et l'humanité. La fortune de la race romane est-elle liée à celle de l'Église romaine? Toute nation chrétienne est immortelle. La Grèce. L'Italie. En quoi consiste le génie de la Révolution française. Un indice de l'avenir. Conclusion.

Réponse à une députation de la jeunesse des écoles. . . 305

Réponse à M. l'Archevêque de Paris. 307

La Controverse nouvelle. Que deviennent les Écritures? (Paris, 1842). 328

Discours sur Geoffroy Saint-Hilaire. 359

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ (Strasbourg, 1827). Troisième édition.

Avertissement (1857). 345

I. Comment l'histoire universelle peut devenir une science. Métaphysique de l'histoire de l'humanité. 347

II. La science nouvelle. Vico et Herder. Les lois de la nature et les lois de l'histoire. 354

III. Du fatalisme dans l'histoire. L'homme a-t-il eu besoin d'une révélation particulière? Réfutation du système de Herder sur la nécessité d'une révélation. Que l'histoire est le spectacle de la liberté, le triomphe de l'infini sur le fini. L'éducation du genre humain. 361

IV. Que l'histoire de l'humanité est enveloppée et représentée dans l'histoire de chaque homme. Principe de la vie heureuse. Conséquences à tirer de l'histoire universelle en

ce qui regarde la destination de chaque homme en particulier. 380

ESSAI SUR LES ŒUVRES DE HERDER (Strasbourg, 1827). Troisième édition.

Avertissement (1857). 393
I. Fragments sur la littérature allemande. Archives primitives de l'espèce humaine. 395
II. Poésie hébraïque. Lettres sur Persépolis. 405
III. Lettres sur l'étude de la théologie. Écrits chrétiens . . . 414
IV. Légendes. Voix des peuples dans les chants. 421
V. Lettres sur les progrès de l'humanité. 425
VI. Dialogues sur Dieu et l'âme. 430

TROISIÈME VOLUME.

LE CHRISTIANISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (Paris, 1845). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition. III
A M. J. Michelet. V

PREMIÈRE LEÇON. — *Introduction.* 9

Deux systèmes ; un Dieu mort, un Dieu vivant. Principes de la critique littéraire. Rapport des littératures et des institutions religieuses. Aperçu du sujet. Pourquoi la révolution d'Espagne est stérile. Accord de la servitude religieuse et de la servitude politique. École des nouveaux guelfes en Italie; idéal de la liberté fondé sur la censure. Les deux papes du dix-neuvième siècle. Rome et la Russie. De la famine morale chez un peuple.

DEUXIÈME LEÇON. — *De la tactique parlementaire en matière de religion et de philosophie.* 24

Objections préliminaires. De la tactique en matière de philosophie et de religion. Un danger pour l'esprit français ; les habitudes parlementaires appliquées aux affaires de l'esprit. Conditions imposées à l'éclectisme par ses origines. Fausse capitulation qu'il propose entre la science et la foi, *Il faut une religion pour le peuple* : les privilégiés de la lumière, les prolétaires des ténèbres. La fin du monde moral. Quelque chose se meurt. L'idéal doctrinaire.

TROISIÈME LEÇON. — *L'Église dans l'esprit de Jésus-Christ.* . 42

Un christianisme avant le Christ. La Grèce baptisée par Platon. L'Église primitive dans l'esprit de Jésus-Christ. L'existence de Jésus-Christ niée par le docteur Strauss. Deux caractères de l'Évangile: Le nouveau *Fiat lux* du monde moderne. Sentiment d'attente dans l'Évangile; aujourd'hui qu'attendons-nous? Première division entre

les apôtres. Comment elle se résout. Image de l'unité future. Église de saint Pierre. Église de saint Paul. Liturgie catholique. Pourquoi s'est-elle arrêtée? Les funérailles d'un monde. La royauté de l'esprit; est-ce une royauté fainéante? Des blasons spirituels. Les Mémoires de Louis XVI. Le testament d'une époque.

QUATRIÈME LEÇON. — *Le christianisme sans Rome*. 57

Le dogme chrétien se développe sans Rome. Première forme de la papauté; un droit de procédure. Principe des conciles; le vote dans la cité divine. Les Pères de l'Église; comment ils ont entendu les rapports de l'Église et de la philosophie. Arianisme; Athanase. Contradiction entre l'Église primitive et l'Église moderne. La déclaration des droits de Dieu, du clergé, de l'homme. Un catholicisme païen avant l'Évangile. L'Église, le lien entre la race romaine et la race germanique. Le christianisme légitime les barbares. L'époque la plus croyante est-elle la plus propre aux arts? L'Église dans la solitude; la société se renoue au désert.

CINQUIÈME LEÇON. — *De la cité de Dieu et de la cité de l'homme*. 75

Rapport des dogmes chrétiens et des institutions sociales. Comment l'histoire universelle découle des dogmes. Qu'ils sont la cité des idées dans la philosophie de l'histoire. Les conciles, les assemblées constituantes du moyen âge. Pourquoi le christianisme est représenté par l'Église et les gouvernements comme une charte et une vérité d'outre-tombe. Du miracle dans le monde moderne. Que le Christ s'incarne depuis dix-huit cents ans dans le droit chrétien. Après la Passion du moyen âge, la résurrection dans l'ère de la Révolution française. L'Église était la pierre qui enfermait l'esprit dans le sépulcre. Pourquoi le dogme de la fraternité humaine s'est inscrit si tard dans le droit civil et politique. Saint Augustin le législateur du moyen âge. Une féodalité éternelle dans les cieux, type de la féodalité temporelle sur la terre. Des seigneurs suzerains du ciel, des serfs de l'enfer. L'organisation du moyen âge existait en idée avant d'être réalisée par les Barbares. De la cité de Dieu, de la cité de l'homme. Qui marchera au-devant des nouveaux Barbares. N'y a-t-il plus de peuple de Dieu?

SIXIÈME LEÇON. — *Le Pape*. 90

Condition fondamentale de la papauté: tout pape doit être un

saint. Le saint-siége remplit-il cette condition? L'inégalité d'esprit entre les Barbares et Rome, une des causes de la suprématie spirituelle de la papauté. Que l'Église a changé de forme comme les gouvernements temporels. L'ambition de Grégoire VII n'est plus assez grande pour nos temps. Pourquoi? Il fait naître d'une fraude ou d'un crime tous les pouvoirs politiques. Sa vraie grandeur. Grégoire VII un ancêtre de la Révolution française. Un terrorisme moral, un 93 spirituel. Principe identique du saint-siége au onzième siècle et de la Convention; que les empereurs et les rois sont les vassaux de l'esprit. Le droit d'anathème est inhérent à la constitution du monde chrétien. Qui jette l'anathème dans le monde moderne?

Septième leçon. — *Le mahométisme*. 108

Origines du mahométisme. Il commence le jour où le christianisme s'arrête. L'unité de Dieu manifestée trois fois dans le désert. Le Coran et la Bible. Allah accomplit les menaces de Jéhovah. L'islamisme expliqué par l'architecture arabe. La mosquée. L'Alhambra. Esprit de terreur. L'Orient antique épouvante l'Orient moderne. Le Coran, un monologue de Dieu. En quoi l'islamisme diffère du christianisme; il se réalise instantanément dans les institutions politiques. La propriété. Les femmes. L'esclave. Quelle a été la mission de Mahomet. Pourquoi la société musulmane est immobile. Impuissance du catholicisme à terminer la guerre entre l'Évangile et le Coran. La France et l'Algérie.

Huitième leçon. — *Le Coran et l'Évangile*. 131

L'Église catholique adopte dans les croisades le principe de l'islamisme, l'extermination. Que le Christ n'a pas combattu Mahomet. Comment on peut juger si une guerre se fait dans un esprit chrétien. Les guerres de la Révolution française comparées à celles des croisades. Lesquelles sont les plus chrétiennes? Le catholicisme et l'islamisme en Europe. Mission de l'Espagne; elle épouse malgré elle, dans la religion, le génie arabe. Que conclure de l'impuissance du catholicisme à réconcilier l'Orient? Napoléon en Égypte. Où est le secret de la puissance future de l'Europe sur l'Asie?

Neuvième leçon. — *Les précurseurs de la réformation*. . . 146

Avertissements à l'Église. Le schisme grec; la diplomatie introduite dans le dogme. La renaissance : une réconciliation de la

Grèce et de l'Italie par l'intervention, non de l'Église, mais de l'art. Les Albigeois. Saint Dominique. L'inquisition espagnole, une pensée du Coran sous une forme chrétienne. La Réformation chez les poëtes du Midi, chez les docteurs. Le Pape et le Concile se renversent l'un par l'autre. Une nouvelle autorité paraît : Jean Huss. L'*Imitation de Jésus-Christ*, le livre d'alliance entre les protestants et les catholiques. Il ouvre une ère nouvelle. Le Dieu et l'homme conversent sans le prêtre. Dernière épreuve. Jeanne d'Arc; la puissance de l'âme s'appelle sorcellerie. Légitimité de la Réformation.

Dixième leçon. — *La réformation*. 163

Luther brise l'Église en la comparant à son idéal. Comment chez les réformateurs l'esprit de servitude et l'esprit de liberté se concilient. La Réforme n'est-elle que négative? Première pierre de fondation du monde moderne. Un nouveau degré dans le monde de l'âme. Causes de la tristesse du protestantisme. L'homme ne peut plus accuser que lui-même. La Réforme et la Révolution française. Condition actuelle du protestantisme. Si la Bible était enlevée à l'homme, serait-ce la fin des choses?

Onzième leçon. — *L'Amérique et la réformation*. 179

Le nouveau monde est donné à un nouvel esprit. Christophe Colomb missionnaire et novateur. Son hérésie plus vraie que l'ancienne orthodoxie. L'Église du moyen âge en Amérique reste au-dessous de la religion et de l'idéal de Colomb. Lutte du catholicisme et de la Réforme dans l'ancien monde et dans le nouveau. La monarchie espagnole; expression politique du catholicisme moderne. L'Escurial. Pourquoi l'Inquisition a été particulière à l'Espagne. Comment la Péninsule a compris l'association du Christ et de Mahomet dans la religion et dans la politique. Sainte Thérèse, l'accent des peuples du Midi. Au nord le protestantisme se défend par des institutions. La Révolution d'Angleterre; l'âme de la Réforme dans une société féodale. Où est l'idéal de la Constitution anglaise. Le principe du protestantisme achève de se réaliser dans la démocratie des États-Unis. Le catholicisme dans l'Amérique méridionale. Principes de contradiction dans les républiques du Sud. De l'unité morale que cherchait Christophe Colomb.

Douzième leçon. — *L'Église gallicane et l'Église de l'avenir*. 201

L'Église renverse l'Église. La France catholique se défie du ca-

tholicisme. *Politique sacrée* de Bossuet. La charte du pouvoir absolu. Quel est le signe d'un gouvernement légitime et chrétien? Une eucharistie sociale. Les libertés gallicanes et le *futur Concile*, une servitude dissimulée. La papauté donne au dix-huitième siècle le signal de toute négation. La bulle *Unigenitus*. Le christianisme nié par le saint-siége. La guerre civile dans l'Église. Bossuet et Fénelon. Nécessité d'un autre idéal. La littérature française est-elle catholique? Comparée à la littérature espagnole. La philosophie légitimée par l'Église. Fausse passion de l'esprit chrétien au dix-huitième siècle.

TREIZIÈME LEÇON. — *L'Assemblée constituante et la Convention.* 219

La révolution représentée par le catholicisme comme un enfer. Poëmes de Monti. Difficulté particulière à la France. Une révolution politique et sociale sans une révolution religieuse. Tentative vaine de la Constituante de concilier la démocratie et le catholicisme. Alliance naturelle, l'Église et la Vendée. Comment le tempérament du catholicisme reparaît sous les formes révolutionnaires. Le culte de l'*Être suprême*, une bulle de la Convention. La Terreur. Les armes de l'Église du moyen âge retournées contre elle. Infaillibilité que s'attribue la Convention. Spiritualisme de la Révolution : Fichte et Saint-Just. Un peuple fait son testament. Réponse de l'Église à la Convention : M. de Maistre.

QUATORZIÈME LEÇON. — *Napoléon*. 239

Napoléon dans le plan de l'histoire universelle; il marque l'alliance de la France et de l'esprit de l'Europe méridionale. Influence de la Corse, de l'Italie, sur la destinée de Bonaparte. Son éducation par l'Italie et l'Égypte. Le Concordat, une fausse trêve. Qui faisait les miracles sous le Consulat? Le *Génie du Christianisme*, une hérésie. Le sacre. Napoléon se livre à l'idéal du catholicisme et du Midi. Retour au passé; imitation de Charlemagne. D'où vient la stérilité des institutions de l'Empire. Comment la démocratie était représentée dans l'Empereur. Caractère des proclamations. La sainte alliance; les invasions. Waterloo.

QUINZIÈME LEÇON. — *Idéal de la démocratie*. 257

Pourquoi le catholicisme n'est plus l'âme de la France. Résultats de la Révolution de 1830. Une grande secte. Nouvelles théories sociales comparées à celle de Campanella. Avenir de la démocratie.

De l'éducation du peuple. Conscience du divin dans l'homme; source de la législation nouvelle. L'État remplace-t-il l'Église? Un sanctuaire au-dessus de l'État. La réforme de la Réforme. Que la Révolution a ramené la foi à l'impossible. Cause d'un divorce d'esprit entre les hommes et les femmes. Comment juger si une théorie est dans le plan de la Révolution française. Conclusion.

APPENDICE. — Lettre à M. le directeur du journal des *Débats*. 276

EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS (Paris, 1838). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition (1857). 285
I. Théologie moderne. Histoire critique de l'Ancien Testament. 287
II. Histoire critique du Nouveau Testament. 312
III. De la Mythologie chrétienne. 323
IV. La personnalité du Christ. De l'existence de Jésus. . . . 353
V. Théodicée nouvelle. Comment s'accordent la philosophie et la religion positive. 341

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE (Paris, 1855). Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 355
I. Des sophismes dans l'histoire. Les systèmes modernes sur l'histoire de France. Si la servitude est le chemin de la liberté. 357
II. Comment a été extirpée l'idée de droit dans l'histoire de France. Les Gaulois et les Romains. Les révolutions communales du quatorzième siècle. Étienne Marcel. Les Maillotins. Formation de la monarchie moderne. Louis XI. Réfutation de Tacite. Si l'histoire de France est une exception dans l'histoire de l'espèce humaine. 369
III. La Ligue. Le seizième siècle. Pourquoi la France a rejeté la Réforme. 395
IV. Richelieu. Monarchie de Louis XIV. L'égalité est-elle possible sans la liberté? 406

V. Conséquences d'une idée fausse sur les destinées d'une nation. Pourquoi un petit nombre de peuples parviennent à un État libre. La vraie civilisation peut-elle augmenter à mesure que diminue la liberté? 416

QUATRIÈME VOLUME.

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE (Paris, 1848-1851).
Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 5
Avertissement de la première édition (1848). 11
Introduction (1848). 13

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier. — *Constitution de l'Italie barbare*. 17
Fin du monde antique. L'Italie esclave. Ses révolutions sont des restaurations. Pourquoi elle a une destinée unique entre les peuples chrétiens. Qui empêche la nation de se former? Renaissance barbare.

CHAPITRE II. — *Le saint empire romain*. 25
Un César féodal. Que renfermaient les luttes des Guelfes et des Gibelins? Question de la souveraineté. L'Italie au moyen âge inféodée à l'Italie antique, n'a pas conscience du droit, et cherche son appui hors d'elle-même. Des républiques sans la souveraineté du peuple. Une nation vassale. Le droit nouveau ne se fonde pas. Quelle est la véritable origine de la féodalité?

CHAPITRE III. — *La papauté et les républiques*. 33
L'Italie prend le tempérament de l'Église. Un cosmopolitisme informe. Illusions communes à tous les partis. Restauration de la monarchie romaine universelle. Un droit chimérique. Contradiction entre le saint-siége et la nationalité.

CHAPITRE IV. — *Ligue lombarde*. 44

Efforts de l'Italie pour produire une nation. Pourquoi la victoire a été inutile. La liberté sans la nationalité. Loi des révolutions. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple.

CHAPITRE V. — *Éducation des peuples du midi de l'Europe en général*. 62

Principe de formation de leurs littératures. En quoi leur idéal diffère de l'idéal antique. Un paganisme chrétien. Rapports nouveaux de la religion et des arts. L'Église et le poëte ne parlent plus la même langue. Conséquences sociales de ce divorce. Instincts particuliers de l'Italie et de l'Espagne. Du génie national dans ses origines populaires. Le midi de l'Europe dans la constitution du monde moderne.

CHAPITRE VI. — *Renaissance sociale par l'amour*. . . . 76

Genèse du monde moderne. La Provence. Mission des troubadours; médiateurs entre les classes. Union de la châtelaine et du serf. Mariage idéal de la noblesse et du peuple; commencement de la société laïque. Influence de la femme sur la formation des langues vulgaires. Rapports de la Provence et de l'Italie. Principe de la société et de la famille au moyen âge.

CHAPITRE VII. — *Dante*. 91

La *Comédie divine*, expression de la conscience et des instincts du peuple italien. Éducation par la mort, l'exil. Pressentiment d'un monde social qui se meurt. A quelle Église Dante appartient-il? La *Comédie divine* et les *Autos* de Calderon. Politique de Dante. Le droit du plus fort. Comment le moyen âge interprétait son poëme : une apocalypse de la société laïque.

CHAPITRE VIII. — *Une révolution morale. Pétrarque*. . . . 127

Les partis politiques épuisés. Retraite de l'Église à Avignon. L'âge de puberté du cœur humain. Pétrarque marque l'unité du génie des modernes. Pourquoi sa passion est devenue une légende. Accord de l'amour de Pétrarque et de l'idéal du moyen âge. Du *vague dans les passions* au quatorzième siècle. L'homme pour la première fois séparé de l'Église et des partis politiques, se trouve seul dans l'humanité. Pétrarque précurseur de J. J. Rousseau. Nouvelle poétique. Les premiers poëtes italiens font l'office de prophètes.

Idéal platonique de la nationalité italienne. Le roi de la Renaissance.

CHAPITRE IX. — *L'art pour l'art. Boccace*. 139
L'Italie est vaincue plus que le reste de la chrétienté dans les croisades. Le parti de l'Église commence à se railler lui-même. Le parti du saint Empire pouvait être le sujet d'un don Quichotte italien. Le *Décaméron* de Boccace, première expression de la bourgeoisie italienne ; joie de l'homme qui vient d'échapper au terrorisme du moyen âge. Que l'art pour l'art a étouffé la tendance à la réforme religieuse et politique. Reproches à Boccace, l'ancêtre des indifférents. Incapacité de souffrir moralement, première cause de la décadence. Boccace amuse et enchaîne l'Italie. Le *Décaméron* et les *Niebelungen*.

CHAPITRE X. — *La bourgeoisie et la chevalerie*. 151
Chute du parti de l'Empire. L'esprit de la bourgeoisie ruine les traditions chevaleresques. Le saint empire romain démasqué par Pulci, Arioste. Ils raillent les nationalités. L'Italie met son génie à s'oublier elle-même. Le *Roland furieux*, image de l'esprit humain dans la Renaissance.

CHAPITRE XI. — *La bourgeoisie et le peuple*. 167
Pourquoi le règne de la bourgeoisie a duré en Italie. Organisation politique du travail. Guerres sociales entre le peuple gras et le peuple maigre. Impossibilité d'associer les classes. Une terreur de trois siècles. Comparaison de la bourgeoisie italienne au moyen âge et de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle.

CHAPITRE XII. *Le principe des républiques italiennes*. . . . 184
La terreur.

CHAPITRE XIII. — *Une révolution sociale*. 195
Les Ciompi.

CHAPITRE XIV. — *Une révolution fiscale*. 221
L'impôt sur le capital dans la république de Florence.

LIVRE II.

CHAPITRE I^er^. — *Le cosmopolitisme*. 231
Révolution dans le tempérament du génie italien. La patrie ou le monde. Comment le chemin est frayé à l'invasion. L'Italie désarme; elle compte sur la souveraineté de l'esprit. Contraste entre la chute politique de la nation et le progrès des arts. Un concile d'artistes.

CHAPITRE II. — *L'art de bien mourir*. 240
Pressentiment de ruine. Savonarole comparé à Luther. Où cherchait-il le salut? Il veut relever la cité du Juste. Réaction contre la Renaissance. La mort mystique d'un peuple. Le Christ roi de Florence. Politique du désespoir. Le moment venu de tuer par la prière. Qu'il faut donner un autre héritier à Rome.

CHAPITRE III. — *Comment a péri la conscience du droit*. . 250
Histoire de la conscience de l'Italie. Pourquoi les grands jurisconsultes sont de l'époque barbare des onzième et douzième siècles. Leur science une intuition. Le droit romain la religion civile de l'Italie. Opposition entre l'idée du droit et l'idée de la religion nationale. La justice perd sa sanction.

CHAPITRE IV. — *Machiavel*. 256
Négation du droit. Sauver l'Italie en dépit de l'Église. Une politique sans Dieu. La religion de la force. Comment le remords a disparu. Différence du machiavélisme et du jésuitisme. L'art de réussir. Dégénération du machiavélisme. Guichardin.

CHAPITRE V. — *L'invasion*. 308
Le dernier jour de l'Italie. Pourquoi il n'y eut pas de résistance nationale. La grosse bourgeoisie appelle l'étranger. Le peuple. La secte des obstinés. Ferrucci. Capitulation de Florence. Premier modèle des restaurations de dynasties. L'invasion de l'Italie en 1530 et les invasions de la France en 1814 et 1815. Les Médicis et les Bourbons. Comment on détruit un peuple par le système des restaurations imposées.

CHAPITRE VI. — *Pourquoi l'Italie est le tombeau des Français*. 323
La France monarchique incapable de comprendre l'Italie répu-

blicaine. Quelles espérances s'attachaient aux Français. Comment ils y répondent. Leur mission d'après Savonarole. Ils la rejettent. L'Italie leur est fermée pour trois siècles. Avertissement.

CHAPITRE VII. — *Le nouveau monde*. 332
Christophe Colomb représentant et missionnaire du cosmopolitisme italien. Comment l'idée du nouveau monde est née dans son esprit. Unité religieuse du globe. Le journal de bord. La nouvelle Genèse.

CHAPITRE VIII. — *La révolution dans les arts*. 348
La religion de l'artiste n'est plus celle du prêtre. Le peintre plus universel que l'Église. Léonard de Vinci le précurseur de la Renaissance. Raphaël. Sa Bible guelfe. Caractère épique. Comment il conçoit l'Église universelle au-dessus des sectes. Il réhabilite les hérésies. L'artiste au-dessus des lois. Son isolement social. Il survit à un peuple. Tyrannie de la beauté.

CHAPITRE IX. *Michel-Ange*. 363
Révolutions de sa vie intérieure. L'Italie dans ses œuvres. Le terrorisme dans l'art.

LIVRE III.

CHAPITRE Ier. — *La réforme en Italie*. 376
Un peuple muré dans le tombeau d'une religion. Les peuples latins serfs de Rome. L'Italie repousse le juste milieu en matière religieuse comme en matière politique. Les protestants italiens suspects au protestantisme du Nord. Une seule secte nationale, le socinianisme. Pourquoi les religions dirigées par les gens de lettres manquent de profondeur. Sarpi. Les martyrs. Le fer et le feu ont plus fait que la parole. Dernière époque des religions, la terreur. Si la force ne peut rien contre les idées. Caractère servile des religions auxquelles manque la liberté religieuse. Comment les préjugés survivent aux croyances.

CHAPITRE II. — *Le concile de Trente*. 392
Réaction religieuse. Premier type des assemblées constitution-

nelles, fondement de l'autorité chez les modernes. Son manque de sérieux. Le livre de Sarpi, complément du *Prince* de Machiavel. Comment se rétablit une religion dans un temps corrompu. Primauté de la papauté. L'Italie asservie sert à asservir le monde. Principe de l'absolutisme fondé en Dieu même.

CHAPITRE III. — *Réaction littéraire dans le midi de l'Europe.* 396

Nouvelle époque de la Renaissance. La réaction religieuse dans les lettres. L'Italie envahie impose ses arts et ses idées aux étrangers. Tempéraments divers dans la famille des peuples du Midi. Analogies et différences du génie italien et du génie espagnol. L'esprit catholique dans la littérature espagnole et portugaise. Des poëtes hommes d'action. Michel Cervantes. Camoëns. Déclin rapide de l'Europe du midi. A quel signe se reconnaît l'intensité de la vie nationale. Du sommeil de l'esprit.

CHAPITRE IV. — *Réaction littéraire en Italie.* 415

De l'éducation en Italie, *L'Émile* du seizième siècle. Une maladie morale. Le Tasse. Lutte du naturel poétique et du monde de convention. Le poëte de la réaction catholique. Quelle était sa croyance. Ne croit pas au christianisme. Atteint un but opposé à celui qu'il poursuit. L'Italie absente de son Iliade. A perdu l'accent de la douleur. Le Tasse et Palestrina. Les deux Jérusalem. L'homme moderne double. Contradiction morale où la raison se brise. Dissolution sociale. Solitude des intelligences. Le mal du Tasse, celui de toute une génération.

CHAPITRE V. — *Philosophie italienne.* 433

Comment se sont brouillées la foi et la philosophie. La lyre brisée de Marsile Ficin. Scepticisme involontaire. Pomponace. Isolement des penseurs. Quels monstres naissent dans les esprits. Le dernier alchimiste, Cardan. Sentiment permanent de la mort sociale chez les philosophes. L'esprit italien en dehors du christianisme. Vertige d'indépendance spirituelle. Giordano Bruno. Égalité de la terre et du ciel. L'Italien échappé au terrorisme de l'Église. Un panthéisme héroïque. Essai de réconciliation de la philosophie italienne et de la religion nationale; Campanella. La démocratie catholique. Conception du *christianisme heureux* dans un cachot. La *Monarchie du Christ*. Attente de la résurrection du monde civil. Dans l'esprit des réformateurs italiens, l'Italie a cessé

d'exister. La cité du soleil. Pourquoi les utopies sont prises au sérieux dans les temps de dissolution ou de décadence des États. L'Italie ne comprend plus ses penseurs. Elle tue ou laisse tuer ses prophètes.

CHAPITRE VI. — *La mort sociale*. 459
Différents degrés dans la mort d'un peuple. Comment on finit par aimer l'esclavage.

LIVRE IV.

CHAPITRE Ier. — *La Révolution française en Italie*. 463
Le dix-huitième siècle oublie la nationalité. Les écrivains italiens ne représentent plus l'Italie. Comment la Révolution française a été accueillie par les différentes classes. Effet de l'éducation des deux derniers siècles. Une caste sacerdotale à la place d'une nation. La liberté semble une hérésie. Une nation qui ne veut plus être sauvée. Elle défend ses oppresseurs contre ses libérateurs. Le peuple maudit les partisans du peuple. Les Pâques de Vérone. La révolution de Naples. La Vendée en Toscane et en Calabre. Alfieri. Comment il représente cette époque de l'esprit italien. Incapable de trouver sa place dans le monde moderne. Misanthropie universelle. Botta. Histoire de la Révolution. Philosophie du désespoir.

CHAPITRE II. — *Napoléon et l'Italie*. 481
Son système impérial n'est pas dans les traditions françaises. Son idéal est italien. Avénement de l'empereur gibelin. Projet de monarchie universelle telle qu'elle avait été comprise par Dante et les jurisconsultes du moyen âge. Pourquoi la tutelle des Français devient insupportable. Service qu'ils rendent aux Italiens. Ils leur apprennent à souffrir. Réveil de l'âme italienne dans la douleur. Union de toutes les classes contre les Français dans les derniers temps de l'Empire. Les Carbonari. Ils attendent une résurrection.

CHAPITRE III. — *Les espérances de l'Italie*. 488
Comment, d'après les idées exposées dans cette histoire, on peut juger la marche des choses à venir. Les révolutions contemporaines.

Les nouveaux Guelfes. Les Italiens abandonnent les traditions de leurs philosophes. Essai de régénération par le catholicisme. Pie IX. Un problème insoluble : fonder la nationalité sur la papauté. Qu'il ne s'agit pas de réformer une nation, mais de la créer. Les théoriciens libéraux de la théocratie. Deux issues. Où est le mal? Où est le remède?

CHAPITRE IV. — *Résurrection sociale*. 519

La république romaine. De la tyrannie de la conscience. Dans une époque corrompue peut-on ne tenir aucun compte des vices? Confirmation de tout ce qui précède. Conclusion.

CINQUIÈME VOLUME.

FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES. MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE (Paris, 1854). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition (1857). 5

I

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE ET LES GUEUX DES PAYS-BAS.

I. Marnix de Sainte-Aldegonde. Philippe II. Le prince d'Orange. Le comte d'Egmont. Le comte de Hornes. Le compromis des nobles. 14
II. Hésitations du prince d'Orange au commencement de la révolution. 26
III. Le duc d'Albe. Le tribunal de sang. De quelle dureté de cœur les peuples sont capables quand la peur les a apprivoisés. 33
IV. Campagne de 1568. La ruche romaine. 38
V. Campagne de 1572. Assemblée de Dordrecht. Insurrection de la Hollande. Les gueux de mer. Bible de Marnix. Confédération des Pays-Bas. 50

II

POURQUOI LA RÉVOLUTION HOLLANDAISE A RÉUSSI.

VI. Don Juan d'Autriche. Les vaincus, ayant la majorité dans les états généraux, proposent au vainqueur de

s'en remettre au vote. Comment la révolution a échappé à ce piége. *Je maintiendrai*. 68
VII. Que la tolérance eût perdu la Réforme. La liberté de conscience était une utopie au seizième siècle. La Réforme est sommée, au nom de ses principes, de se laisser extirper par le catholicisme. Elle a réussi, parce qu'elle a osé profiter de sa victoire. 77
VIII. Premier plan de l'union d'Utrecht. Défection de la noblesse de Belgique. Ambassade de Marnix en Angleterre et en Allemagne. Diète de Worms. 85
IX. Alexandre Farnèse. Ambassade de Marnix en France. Le gouvernement des Pays-Bas offert au duc d'Anjou. 93
X. Marnix fondateur de l'Église batave. Un système d'éducation. 99
XI. Mort du prince d'Orange. 104
XII. Le siége d'Anvers. 109

III

RELIGION, POLITIQUE ET ART DES GUEUX.

XIII. Capitulation d'Anvers. Calomnies contre Marnix. . . . 125
XIV. Exil de Marnix. Duplessis-Mornay. Médailles de la République. 132
XV. *Le Tableau des différends de la religion*. 140
XVI. Mort de Marnix 156
XVII. Principes de l'histoire de Hollande. Pourquoi les Nassau n'ont pu devenir des souverains absolus. Conditions du stathoudérat. Un peuple qui veut perdre la liberté et qui ne peut y réussir. 160
XVIII. L'Art hollandais. Rembrandt. Rubens. 164

LA GRÈCE MODERNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ (Strasbourg, 1830). Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 177
CHAPITRE I. — Les côtes de la Morée. L'île de Sphactérie. Navarin. Modon. 185

Chapitre II. — Messène. L'Ithôme 195
Chapitre III. — L'Arcadie. Mégalopolis. Un orage sur le mont Lycée. Le temple d'Apollon 220
Chapitre IV. — Lycossure. Harmonies de la nature et de l'art. Une nuit au pied du Taygète 257
Chapitre V. — Mistra. Sparte. Amyclée. Les Doriens et les croisés 250
Chapitre VI. — Champ de bataille de Sellasie. La Flore lacédémonienne. Harmonie des formes végétales et des sociétés humaines. Tripolitza. Tégée 270
Chapitre VII. — Mantinée. Le président Capo-d'Istria. Nikitas. Colocotroni. Caractère social de la révolution grecque. . . 281
Chapitre VIII. — Argos. Tyrinthe. Mycènes 297
Chapitre IX. — Napoli. Némée. Corinthe. Sycione 318
Chapitre X. — Hospitalité des monastères grecs. Épidaure. Égine. Les fêtes de Pâques. L'art éginétique 330
Chapitre XI. — Athènes pendant le dernier siége 348
Chapitre XII. — Les Cyclades. Le giaour. Syra. Les élections. Retour 375

SIXIÈME VOLUME.

LES ROUMAINS (Paris, 1856). Deuxième édition.

Réponse aux adresses des Roumains (1856). 5

RÉORGANISATION DES PROVINCES DANUBIENNES.

I. Une nationalité découverte. 7
II. La colonne Trajane. 16
III. Expédition de Trajan. 21
IV. Établissement des colonies. 27
V. La langue roumaine. 33
VI. Renaissance littéraire. 51
VII. L'Histoire. 60
VIII. Étienne le Grand et Michel le Brave. 67
IX. Reconstitution. Système de défense militaire. 77
X. Le Phanar. 85
XI. Autonomie et souveraineté. 92
XII. La régénération morale. 97
XIII. État social. 109
XIV. Organisation politique. 115
XV. Conclusion. 119

ALLEMAGNE ET ITALIE (Paris, 1836). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition (1857). 133

ALLEMAGNE.

I. L'Allemagne et la révolution (Paris, 1831). 135
II. Système politique de l'Allemagne. 142

III. Avertissement à la monarchie de 1830. 158
IV. De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique. 174
V. Des arts et de la littérature. Goethe. 182
VI. Réveil de la nationalité allemande depuis 1813 et 1814. Koerner. Uhland. 187
VII. Goerres. 194
VIII. Progrès dans le scepticisme. Les Schlegel. Tieck. Voss. . 201
IX. Henri Heine. 213
X. Des préjugés qui séparent l'Allemagne de la France. . 218
XI. Des préjugés allemands. 223
XII. Chute du spiritualisme. Théologie moderne. Religion de la matière. 228
XIII. Fatalisme et indifférence. Illusions de l'industrie. . . . 237
XIV. Les bords du Rhin. 246
XV. La Teutomanie. 249
XVI. Réconciliation. Le cosmopolitisme littéraire. Unité du génie des modernes. 266

ITALIE.

I. Venise. 291
II. Ferrare. 303
III. Les Autrichiens en Lombardie. 305
IV. Florence. 307
V. Rome. 315
VI. Naples. Une éruption du Vésuve 329
VII. La Grotte d'azur. 334
VIII. Pœstum. 340
IX. 342

MÉLANGES (Paris, 1838). Troisième édition.

I. Arts de la Renaissance et l'Église de Brou. 351
II. Le champ de bataille d'Arcole. 364
III. Le champ de bataille de Waterloo. 369
IV. Le siége de Constantine 390

V. De l'Avenir de la religion. 394
VI. Une lecture des Mémoires de M. de Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois. 403
VII. Le Combat du poëte. 433

SEPTIÈME VOLUME.

AHASVÉRUS (Paris, 1833). Troisième édition.

Avertissement des éditeurs à la seconde édition (1843). . . . 3
Étude sur le génie poétique, par M. Magnin. 5
Prologue. 61
Première journée. — La Création. 67
Intermède de la première journée. 123
Seconde journée. — La Passion. 129
Intermède de la seconde journée. 170
Troisième journée. — La Mort. 177
Intermède de la troisième journée. 280
Quatrième journée. — Le Jugement dernier. 293
Épilogue. 397

LES TABLETTES DU JUIF ERRANT (Paris, 1823). Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 407
I. Le Juif errant. 409
II. Les philosophes. 413
III. La pythie. 417
IV. Le monastère. 423
V. Le vassal. 433

HUITIÈME VOLUME.

PROMÉTHÉE (Paris, 1838). Troisième édition.

Avertissement (1857). v
Avertissement de la première édition (1838). vii
Première partie. — Prométhée inventeur du feu. 25
Deuxième partie. — Prométhée enchaîné. 54
Troisième partie. — Prométhée délivré. 99

NAPOLÉON (Paris, 1835). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition (1857). 137
Avertissement de la première édition (1835). 141
I. Le Berceau. 161
II. Madame Létitia. 165
III. La Bohémienne. 167
IV. Adieu. 170
V. L'Étoile. 172
VI. La République. 175
VII. Le Chant du pont d'Arcole. 176
VIII. Le Chant des morts. 181
IX. Venise. 184
X. Le Message. 190
XI. La Réponse. 193
XII. Les Pyramides. 196
XIII. Le Pacha. 199
XIV. Le Chamelier. 202
XV. L'Iman. 204
XVI. La Plainte. 207

XVII. Le désert. 210
XVIII. Le premier consul. 215
XIX. Le Saint-Bernard. 218
XX. Le *Te Deum*. 221
XXI. Le Couronnement. 224
XXII. Le Bivac. 227
XXIII. Austerlitz. 230
XXIV. Le Lendemain. 233
XXV. Montebello. 235
XXVI. La Lettre. 238
XXVII. Les Sœurs. 241
XXVIII. Le Vertige. 245
XXIX. L'Anathème. 249
XXX. La Fête. 251
XXXI. Saragosse. 255
XXXII. Moscou. 259
XXXIII. La Bérésina. 263
XXXIV. Le Voyageur. 267
XXXV. Le Roi de Rome. 269
XXXVI. Leipsick. 271
XXXVII. Poniatowski. 276
XXXVIII. Champ-Aubert. 278
XXXIX. L'Aiguillon. 282
XL. Fontainebleau. 285
XLI. L'Invasion. 289
XLII. L'Ile d'Elbe. 293
XLIII. Waterloo. Les Bergers. 296
XLIV. L'Orage. 299
XLV. Les Clairons. 302
XLVI. Les Cavaliers 304
XLVII. La Prière. 306
XLVIII. Sainte-Hélène. 307
XLIX. Longwood. 311
L. Le Tombeau. 316
LI. Les Veuves. 318
LII. La Colonne. 322

LES ESCLAVES (Paris, 1853). Deuxième édition.

Préface (1853). 329
Acte premier. 347
Acte second. 373
Acte troisième. 396
Acte quatrième. 417
Acte cinquième. 446

LA SIRÈNE (1843). — LE RHIN (1841).

La Sirène. 467
Le Rhin. 475

NEUVIÈME VOLUME.

MES VACANCES EN ESPAGNE (Paris, 1843). Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 3
Prologue. 5
I. Vaucluse. 7
II. La Vieille-Castille. 10
III. Le Prado. 19
IV. La Madone constitutionnelle. 27
V. Les Taureaux et le fandango. 31
VI. Un Professeur. 42
VII. La Chevalerie des Amadis dans le gouvernement constitutionnel. 45
VIII. Le premier ministre de l'innocente Nina. 47
IX. Trois jours de l'histoire d'Espagne. Les orateurs politiques. M. Olozaga. 49
X. Suite. Cortina. Lopez. Martinez de la Rosa. 62
XI. Une révolution sans idées révolutionnaires. 76
XII. Une incantation. 82
XIII. L'Escurial. 85
XIV. Les Écrivains. Un pamphlétaire. Lara. 95
XV. Les poëtes. Zorrilla. 110
XVI. Le théâtre espagnol. 117
XVII. Espronceda. Mission du poëte en Espagne. 131
XVIII. Tolède. 139
XIX. Les Brigands. *Debemos gracias a Dios*. 148
XX. Une Conversation en traversant la Manche 152
XXI. Baïlen. 156
XXII. L'Alhambra. 163
XXIII. La Fête de Grenade. 174

XXIV. Un Voyage à vol d'oiseau. 180
XXV. La Mosquée de Cordoue. Un nouveau chapitre du Coran. 206
XXVI. Un Prolétaire espagnol. 211
XXVII. La Giralda et Murillo. Cadix. 217
XXVIII. Cadix. L'État de siége 227
XXIX. Lisbonne. 234
XXX. Le Retour. Aux Espagnols. 245
Épilogue 261

DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE (Paris, 1838). Troisième édition.

Avertissement de la troisième édition (1857). 269
Chapitre Ier. — L'Épopée grecque. Homère a-t-il existé?. . . 271
Chapitre II. — Les Rhapsodes. Comment ont été composés les poëmes d'Homère. Si l'écriture était nécessaire. 277
Chapitre III. — Influence des poëmes d'Homère sur la religion et l'unité sociale des Grecs. 284
Chapitre IV. — Qu'est devenue l'inspiration épique après Homère? Aristote. Les Modernes. 290
Chapitre V. — L'Épopée romaine. Traditions nationales de l'Italie ancienne. Système de Niebuhr. 295
Chapitre VI. — Réfutation du système de Niebuhr. Hypothèse d'une épopée plébéienne. Le Chant populaire chez les Romains. 300
Chapitre VII. — Pourquoi l'imitation a été la règle des Romains. 310
Chapitre VIII. — Caractères différents de la décadence chez les anciens et les modernes. 319
Chapitre IX. — L'Épopée française. Les légendes, les chants de guerre. Traditions celtiques. Cycle d'Arthus. 325
Chapitre X. — Épopées carlovingiennes. Différences de l'histoire et de la tradition populaire. Caractère des Trouvères français. 337
Chapitre XI. — Quel rang occupent dans l'art les poëmes chevaleresques. Comment ils étaient composés et publiés. Les Rhapsodes du moyen âge. 344
Chapitre XII. — Les poëmes originaux et les versions étran-

gères. Unité de la poésie au moyen âge. Le Tristan français et le Tristan allemand. 348
Chapitre XIII. — Que la grande époque de la poésie française remonte au douzième siècle. 355
Chapitre XIV. — Pourquoi l'esprit français a rejeté les traditions nationales. 359
Chapitre XV. — L'épopée allemande. Des traditions germaniques. Les migrations. Les Eddas. Premiers éléments des poëmes des Niebelungs. 365
Chapitre XVI. — Théogonie des Barbares. Leurs traditions populaires comparées aux traditions des Grecs. Les Contes de fées. 376
Chapitre XVII. — Le christianisme est étranger aux Niebelungs. Caractère iconoclaste de ce poëme. Opinions de la critique moderne. 385
Chapitre XVIII. — Traditions épiques des Slaves. Chants populaires, héroïques des Bohêmes. 387

DES ÉPOPÉES FRANÇAISES INÉDITES DU DOUZIÈME SIÈCLE (Paris, 1831). Deuxième édition.

Avertissement de la deuxième édition (1857). 405
Des Épopées françaises inédites du douzième siècle. 409

DIXIÈME VOLUME.

Préface (1858). 1

AVERTISSEMENTS POLITIQUES.

AVERTISSEMENT A LA MONARCHIE DE 1830. (1815 ET 1840.) (Paris, 1840, troisième édition.). 1
AVERTISSEMENT AU PAYS. (Paris, 1841, troisième édition.). . . 29

AVERTISSEMENT AUX NATIONALITÉS.

LA FRANCE ET LA SAINTE-ALLIANCE EN PORTUGAL. (Paris, 1847, deuxième édition.). 53

HISTOIRE DE MES IDÉES (Paris, 1858). Première édition.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'ai-je voulu faire?. 91
Comment s'élever à des conclusions qui ne soient pas imaginaires?. 97
Quelle règle suivre? Réponse de J. J. Rousseau à cette question. 98
Y a-t-il des vérités indifférentes?. 100
Comment inculquer à l'enfant le respect de la nature humaine?. 107
Un souvenir de l'Église primitive. 111
D'où m'est venue l'idée de Dieu?. 112
Éducation religieuse. 113
Certines. Le mal du pays. 115
Méthode pour apprendre à la fois à lire et à écrire. 117
Les contes de fées. La magie. 119
L'éducation avant la Révolution française. 120
Comment j'appris le nom de Voltaire avant celui de Napoléon. 127

Croyance absolue à la puissance de la volonté chez les hommes de la Révolution. 128
Une date morale. L'éternité des peines. 130
Passion de la justice. 132

DEUXIÈME PARTIE.

Première idée de la patrie et de la vie publique. 134
Un prisonnier de l'île de Cabrera. 134
Un conventionnel. 136
Le prêtre marié. 137
L'éducation sous l'Empire. 137
J'apprends à souffrir pour une cause morale. 141
Comment la langue de la liberté s'était perdue. 142
Première impression du théâtre. 145
Que l'âme s'éveille dans l'éternel amour. 147
L'épopée de l'Empire et l'invasion de 1814 dans une petite ville. 148
Figure du Pauvre sur les ruines de la France. 149
Comment on a cessé en France d'avoir la vie légère 153
Retour à la barbarie. 159
Un journal d'éducation. 160
Le maréchal Ney. — Explication des sentiments d'une foule. . . 162
Les Cent-Jours dans une bourgade. 166
Révolte d'un régiment. La cocarde tricolore. 168
Une vision. Le revenant. 170
Histoire de la légende. — Influence d'un grand homme sur un enfant. 172
Waterloo. Seconde invasion. En quoi elle a différé de la première 175
Méditations sur le système du monde au milieu des Cosaques. 176
Pourquoi certains hommes restent ignorés avec des facultés qui eussent pu les rendre immortels. 177
Pourquoi je devenais un disciple de la force et du hasard. . . 179
Deux éducations opposées. Premier débrouillement de l'intelligence. 181
Comment les hommes perdent la capacité de comprendre. . . 181
Le dix-neuvième siècle dupe d'Ossian. 183

Éveil de l'imagination par la musique. 185
Impression de la terreur blanche de 1815. Premier sentiment de la fragilité des choses et des hommes. 187
Influence de la chute de Napoléon sur la destinée privée de chaque homme. 189
Révolution dans l'éducation. 190

TROISIÈME PARTIE.

Premier contact avec la société réglée. 195
La *Jardinière* de Raphaël. 197
Différence réfléchie entre les paysages. 199
La première communion. 200
Réconciliation de deux Églises dans la pratique d'un enfant. . 202
Délices de la vie bienheureuse. — Pourquoi cet état n'a pas duré. 204
Différence entre l'art et la foi. 205

QUATRIÈME PARTIE.

Changement de tempérament de tout un peuple. 208
Les cours prévôtales. Danger de la rhétorique dans les affaires d'État. 209
Suite de l'histoire morale de la légende. 211
Deux voies : celle du peuple, celle des esprits cultivés. . . . 215
Comment se marquent les différentes saisons de la vie. . . . 215
Première vision de la beauté. — Simple histoire. 219
Premier regard sur le monde des esprits. 227
Première révélation de l'histoire. 231
L'antiquité et l'adolescence. 231
Influence des invasions de 1814 et 1815 sur l'éducation intellectuelle des hommes de notre temps. 233
Que la vue des barbares a donné à notre temps l'intelligence des époques de barbarie. 234
Lecture de la Bible dans l'église. Qu'en résulte-t-il?. 236
Comment la forme historique devient la méthode du dix-neuvième siècle. 237

La philosophie et la poésie des mathématiques. 238
La Muse Uranie. 239
Si les mathématiques tarissent l'imagination. 239
Aversion pour les paradoxes. 243
Premières compositions en vers. Puissance du mètre pour rendre l'équilibre à l'âme. 245
Amitiés. 247
Derniers jours de quiétude. 250
Lutte contre la nature environnante. 255
Caractère des lieux. La *mauvaise Bresse* et les Dombes. Nos marais Pontins. 256
Premiers essais en prose. 259
Difficultés particulières à notre génération. — Son caractère. . 260
Tableau de la France avant sa renaissance littéraire et politique. 263
Deux siècles aux prises. Le dix-huitième et le dix-neuvième. . 264
Isolement moral. 265
Le choix d'un état. 266
Préjugés contre l'enseignement et les lettres. 267
Conclusion. 269

ESSAI D'UNE CLASSIFICATION DES ARTS. . . 271

LETTRE SUR KANT. 287

RÉPONSE A UNE DÉPUTATION DE LA JEUNESSE DES ÉCOLES (1840). 295

APPENDICE.

Dernières paroles. — Le 7 février 1847. 301
Dernières paroles. — Le 15 mars 1856. (Fragment.). . . . 309
Notes. 315

ERRATA DES DIX VOLUMES

Tome II, page 411, lignes 25, 26, 27, 28, *au lieu de :* Ce sont les traits de l'adolescence et presque de l'enfance; mais où est restée l'empreinte d'une douleur trop poignante pour cet âge? *lisez :* Ce sont les traits de l'adolescence et presque de l'enfance, mais où est restée l'empreinte d'une douleur trop poignante pour cet âge.

Tome V, p. 138, ligne 28, *au lieu de :* Barneveldt et le fils de Maurice,
— *lisez :* Barneveldt et le neveu de Maurice.

— p. 225, ligne 25, *au lieu de :* ces ombres, *lisez :* ses ombres.

— p. 244, ligne 23, *au lieu de :* son cours qui se resserre, *lisez :* son cours se resserre.

Tome VII, p. 416, ligne 20, *au lieu de :* chez qui, *lisez :* où.

— p. 440, ligne 9, *au lieu de :* un chapeau, *lisez :* un château.

Tome X, p. 129, lignes 20, 21, *au lieu de :* Tout grands qu'ils fussent, *lisez :* Tout grands qu'ils étaient.

— p. 137, ligne 29, *au lieu de :* Granville, *lisez :* Grainville.

— p. 268, ligne 4, *au lieu de :* notre oncle, *lisez :* notre grand oncle.

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE, 18

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

VICTOR HUGO

PROSPECTUS

En publiant une traduction *nouvelle* de Shakespeare, nous croyons devoir expliquer en quoi cette traduction diffère des précédentes.

D'abord cette traduction sera nouvelle par la forme. Comme l'a dit un critique compétent dans *Profils et Grimaces*, elle est faite, non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. Il ne faut pas l'oublier, la version de Letourneur,

qui a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, date du XVIII^e^ siècle : c'est dire que le premier interprète de Shakespeare a dû faire et a fait bien des concessions. Il était déjà bien assez téméraire de présenter à l'étroite critique littéraire du temps un théâtre où la distinction du comique et du tragique était méconnue et où la loi des unités était violée, sans ajouter encore à ces hardiesses les hardiesses du style. Aussi ne faut-il nullement s'étonner si la traduction de Letourneur est pleine de périphrases, si elle enveloppe la pensée du poëte de tant de circonlocutions, et si elle est restée si loin de l'original, malgré les consciencieux efforts faits par M. Guizot pour l'en rapprocher. Disons-le hautement, pour qu'une traduction littérale de Shakespeare fût possible, il fallait que le mouvement littéraire de 1830 eût vaincu, il fallait que la liberté qui avait triomphé en politique eût triomphé en littérature, il fallait que la langue nouvelle, la langue révolutionnaire, la langue du mot propre et de l'image, eût été définitivement créée. La traduction littérale de Shakespeare étant devenue possible, nous l'avons tentée. Avons-nous réussi? Le lecteur en jugera.

Autre nouveauté. En consultant les éditions primitives de Shakespeare, nous avons reconnu que toutes les pièces publiées de son vivant ont d'abord paru sans cette division en cinq actes à laquelle elles sont aujourd'hui universellement soumises, et que cette division uniforme, si contraire au libre génie du grand Will, a été improvisée, après sa mort, par deux comédiens obscurs de l'époque. En comparant ainsi la Bible shakespearienne aux reproductions qui en ont été faites plus tard, nous avons éprouvé en quelque sorte l'étonnement qu'avait ressenti Érasme en comparant l'Évangile grec à la Vulgate de saint Jérôme. Nous avons fait comme les protestants : plein d'une fervente admiration pour le texte sacré, nous en avons supprimé toutes les interpolations posthumes, et, au risque d'être taxé d'hérésie, nous avons fait disparaître dans notre édition ces indications d'actes qui rompaient arbitrairement l'unité profonde de l'œuvre.

Tout le monde sait que Shakespeare, dans ses drames, emploie alternativement les deux formes, le vers et la prose. Dans telle pièce, la prose et le vers se partagent assez également le dialogue; dans telle autre, c'est la poésie qui domine, dans telle autre, c'est la prose. Ici les lignes plébéiennes et comiques coudoient familièrement les vers tragiques et patriciens. Là elles font antichambre dans des scènes séparées. Mais, quelque brusques que soient ces changements, ils ne sont jamais arbitraires. Suivant une loi d'harmonie dont le poëte a le secret, les variations de la forme sont constamment d'accord chez lui, soit avec l'action, soit avec les caractères. Elles accompagnent toujours avec une admirable justesse la pensée du grand compositeur. Nous avons donc voulu, dans notre traduction même, noter ces importantes variations par un signe qui, tout en laissant au dialogue sa vivacité, indiquât au lecteur d'une façon très-apparente les soudaines transitions du ton familier au ton lyrique. Ne pouvant donner le rhythme du vers shakespearien, nous avons du moins tenu à en indiquer la coupe, nous avons essayé de traduire le texte vers par vers, et nous avons mis un tiret — entre chaque vers.

On sait encore qu'un certain nombre de pièces, comédies ou drames, publiées du temps de Shakespeare, avec son nom ou ses initiales, ont été déclarées apocryphes, simplement sur ce fait qu'elles n'ont pas été réimprimées dans l'in-folio de 1623. Nonobstant cette déclaration, nous les avons lues avec un soin scrupuleux, et, sans adopter entièrement l'avis de Schlegel, qui les range parmi les meilleures de Shakespeare, nous pouvons affirmer avoir reconnu dans plusieurs d'entre elles la retouche, sinon la touche du maître. Pour que le lecteur puisse décider lui-même la question, nous les avons traduites, et elles figureront, soit complétement, soit par extraits, dans nos volumes.

Une autre curiosité de cette édition, ce sera de citer intégralement, dans des préfaces explicatives, les œuvres aujourd'hui oubliées qui ont été comme les esquisses des chefs-d'œuvre de

Shakespeare. En effet, l'auteur d'*Hamlet* pensait sur l'originalité de l'art comme l'auteur d'*Amphitryon* et comme l'auteur du *Cid*. Il faisait consister la création dramatique, non dans l'invention de l'action, mais dans l'invention des caractères. Aussi, quand l'idée l'y sollicitait, il n'hésitait pas à réclamer la solidarité du génie avec tous les travailleurs passés et il les appelait à lui, si humbles et si oubliés qu'ils fussent. Il disait à certain Masuccio : Travaillons, ami ! Et *Roméo et Juliette* ressuscitaient. Il criait à je ne sais quel Cynthio : A la besogne, frère ! Et *Othello* naissait Ce sont les œuvres de ces obscurs collaborateurs que nous avons tirées de leur poussière pour les restituer ici à l'imprimerie impérissable.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, notre traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nouveauté dernière : l'auteur de *Ruy Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*.

Un monument a été élevé dans l'exil à Shakespeare. L'étude en a posé la première pierre, le génie en a posé la dernière.

Il ne reste plus qu'à le consacrer. La France le voudra-t-elle?

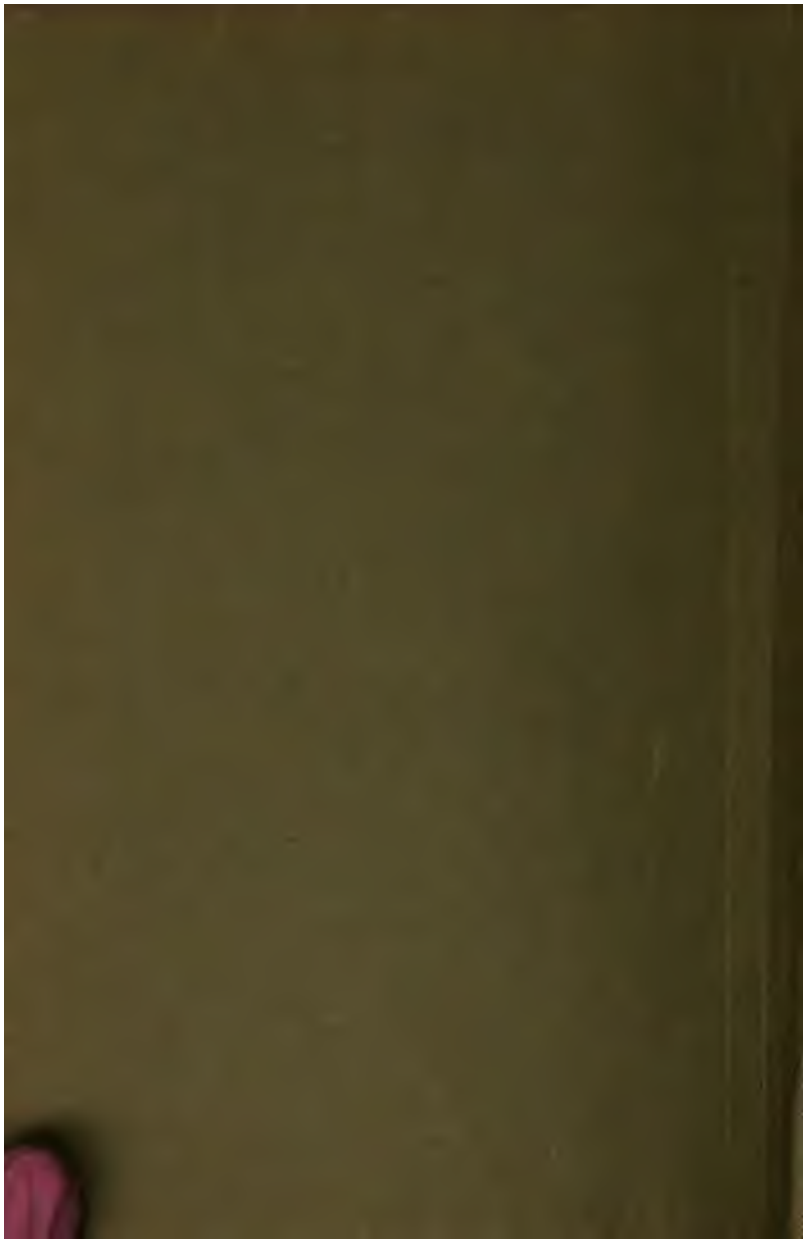
L'ouvrage formera 15 volumes in-8°, publiés dans la *Collection d'Auteurs contemporains*. Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

LA NORMANDIE INCONNUE

1 vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



FEB 11 1932